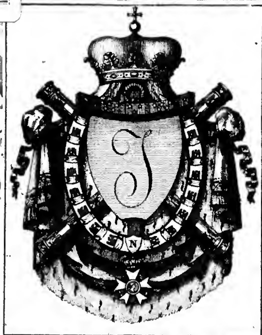



N



ŒUVRES

DE LUCIEN.

TOME PREMIER.

Les six Volumes brochés en carton et étiquetés, 36 livres.

Les six Volumes brochés en carton et étiquetés, 36 livres.


LUCIEN

ŒUVRES

DE LUCIEN,

TRADUITES DU GREC,

D'après une copie vérifiée et revue sur six Manuscrits de la Bibliothèque du Roi ;

Avec des Notes historiques et littéraires, et des Remarques critiques sur le texte de cet Auteur.

TOME PREMIER.




A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXVIII.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR D***.

MONSIEUR,

C'EST à la Vertu que l'on doit dédier la satyre du vice. L'homme d'esprit et de talent a seul droit à l'hommage des Écrits du plus bel Esprit de la Grèce. A ce double

tiire, je vous offre le fruit d'un travail durant lequel j'ai plus d'une fois éprouvé l'utilité de vos conseils. Ils mériteroient seuls ce tribut de ma reconnoissance, quand les nœuds sacrés qui m'unissent à vous ne m'en feroient pas un devoir.

Je suis avec respect,

Votre très-humble, &c.

NOTICE raisonnée des objets de Librairie qui se trouvent chez J.-FR. BASTIEN, Libraire à Paris, rue des Mathurins, N°. 7.

Ouvrages qui ont paru dans le courant de 1788.

ŒUVRES COMPLETTES DE LUCIEN, traduites du grec; d'après une copie vérifiée sur six manuscrits de la Bibliothèque du Roi, avec des notes, des observations et des remarques littéraires, critiques et savantes sur cet Auteur, ses ouvrages et ses Traducteurs, grand *in*-8°. 6 vol. de 5 à 600 pages environ chacun, avec son Portrait, br. en cart. et étiq. 36 liv.

In-4°. 6 vol. br. en cart. et étiq. 72 liv.

Cette traduction des Ouvrages de Lucien est la première qui ait été donnée jusqu'à présent exactement conforme au texte. Cet Auteur, dont les Savans connoissent le mérite, jouissoit dans son temps de la plus haute réputation; libre dans ses paroles comme dans ses écrits, il s'est égayé sur toutes les matières, ensorte qu'il étoit très-difficile à traduire dans notre langue; il s'y trouve des passages qui frappent les oreilles même les moins délicates; pour ne pas mutiler cet Auteur, ils ont été traduits en latin. Il ne faut donc pas comparer cette traduction à celles qui ont déja paru, qui sont tronquées, détériorées, mutilées ou infidèles.

ŒUVRES COMPLETTES DE MONTESQUIEU, avec un Supplément, des Notes instructives, des Cartes géographiques, le Portrait de l'Auteur, des Tables étendues, &c. PREMIÈRE ÉDITION DE PARIS, grand *in*-8°. 5 vol. de 5 à 600 pages environ chacun, sur carré fin d'Angoulême, br. en cart. et étiq. 30 liv.

In-4°. 5 vol. sur même papier, br. en cart. et étiq. 60 l.

Il nous manquoit une belle édition *in*-8°. des Ouvrages de cet Auteur, celle-ci, outre l'avantage du format, a encore sur toutes les précédentes, celui d'être plus complette, plus exacte, plus soignée, tant pour la partie typographique que pour les tables générales, qui ont entièrement été vérifiées, rectifiées, &c.

MÉMOIRES DE SULLY, principal Ministre de HENRI IV; ou MÉMOIRES d'Etat, Domestiques, Politiques et Militaires de HENRI-LE-GRAND, par MAXIMILIEN DE BÉTHUNE, DUC DE SULLY, des Observations sur le texte de ces Mémoires, gr. *in*-8°. 6 vol. avec leurs Portraits, et la Pyramide érigée en 1595, devant la grande porte du Palais à Paris, br. en cart. et étiq. 30 liv.

Les Mémoires de Sully sont si connus et si estimés, qu'il est inutile d'en faire l'eloge; il seroit impossible d'ajouter à la considération dont ils jouissent. C'est la première édition qui ait paru de ce format d'un Ouvrage aussi intéressant, et dont les tables aient été faites avec autant de soin et d'exactitude.

VOYAGES intéressans dans différentes colonies Françoises, Espagnoles, Angloises, &c. contenant des observations importantes relatives à ces contrées, et un Mémoire sur les maladies les plus communes à Saint-Domingue, leurs remèdes, et le moyen de s'en préserver moralement et physiquement, avec des anecdotes singulières qui n'avoient jamais été publiées, &c. *in*-8°. 1 vol. br. 5 liv.

Ouvrages qui ont paru en 1786 et 1787.

ŒUVRES DE BRANTOME, contenant sa généalogie, avec tous les tableaux qui y ont rapport, sa vie, ses opuscules et les maximes de la guerre, les Lettres aux Rois Charles IX, Henri III et Catherine leur mère; avec leurs réponses: les Vies des Dames illustres Françoises et Etrangères: les Vies des Dames galantes: les Vies des grands Capitaines François, Etrangers, &c. le Discours sur les duels: les Rodomontades et les juremens des Espagnols, avec le Discours sur les belles retraites, le Portrait de l'Auteur, ses armes, &c. grand *in*-8°. 8 vol. br. en cart. et étiq. 40 liv.

Cette édition est correcte, et faite sur le texte de 1740, dont le mérite et la réputation sont connus; elle n'en diffère que par le format et par la distribution des matières, comme on peut en juger par l'avis de l'Editeur qui est à la tête du premier volume. Toutes les autres éditions sont remplies de fautes essentielles; il y a des noms de tronqués, des mots d'oubliés, et quelquefois même des phrases entières d'omises, &c.

L'ANE D'OR D'APULÉE, suivi du Démon de Socrate, traduction nouvelle, avec le texte latin à côté, différens jugemens relatifs à l'Ouvrage, des notes intéressantes et curieuses à la fin de chaque livre, des sommaires fort étendus, son Portrait, et seize figures divisées chacune en beaucoup de tableaux, &c. grand *in*-8°. 2 volumes brochés en carton et étiquetés, 12 liv.

Malgré toutes les éditions latines de cet Ouvrage, nous n'avions pas encore un texte pur et exact. On a conféré cette copie sur celles de Beroald, de Pricœus, de Colvius, &c.; ensorte qu'on peut se flatter que celle ci aura ces deux avantages. La traduction françoise qui est à côté, favorisera la lecture de cet Ouvrage charmant aux personnes qui n'entendent pas la langue latine; on a taché d'y faire passer l'esprit de l'original.

ŒUVRES COMPLETTES DE PAUL SCARRON, contenant sa Vie, ses Lettres, son Roman comique avec les deux Suites et les Nouvelles tragi-comiques, le Virgile travesti avec les différentes suites, son Théâtre, ses Pièces fugitives, un Discours sur le Style burlesque, &c. grand *in*-8°. 7 vol. avec le Portrait, br. en cart. et étiquetés, 30 liv.

Depuis long-temps il manquoit une édition complette et exacte des Ouvrages de cet Auteur. Celles de Paris étoient absolument épuisées, et on ne pouvoit en trouver qu'une imprimée en Hollande, en 1752, dans laquelle il y a des fautes et des omissions considérables. On a donc corrigé les endroits défectueux sur tous les textes que l'on s'est procurés, ensorte que cette édition peut être considérée comme la meilleure de toutes celles qui ont paru des Ouvrages d'un des hommes les plus singuliers que la France ait produits.

Ouvrages qui ont paru précédemment.

ŒUVRES DE PLUTARQUE, contenant les Vies des Hommes illustres et les Traités moraux et philosophiques, suivant la traduction d'Amyot, dans lesquels sont renfermés les 14 volumes imprimés par Vascosan, en 1567 et 1574, les Supplémens donnés par différens Auteurs, *dont un volume connu sous le nom de Décade*, ou *Vies des dix Empereurs*, avec toutes les Tables et indices chronologiques; des Sommaires qui divisent les matières en autant de Chapitres; des Addi-

tions marginales dans les Œuvres morales et dans les Œuvres mêlées, *qui forment, pour ainsi dire, un abrégé de l'Ouvrage :* une Table très-détaillée de toutes les matières contenues dans cet ouvrage, enrichie d'un Vocabulaire pour l'intelligence des vieux mots, les Portraits de Plutarque et d'Amyot, &c. &c. *in*-8°. et *in*-4°. 18 vol. de 600 pages environ chacun.

L'*in*-8°. 18 vol. papier double d'Angoulême, brochés en carton et étiquetés, 135 l.

L'*in*-8°. 18 vol. pap. de Hollande, br. en cart. et étiquetés, 270

L'*in*-4°. 18 vol. pap. double d'Angoulême, br. en carton et étiquetés, 270

L'*in*-4°. 18 vol. pap. de Hollande, br. en cart. et étiquetés, 540

L'*in*-4°. 18 vol. pap. vélin *de la fabrique de M. Réveillon*, br. en cart. et étiquetés, 648

Il n'a été tiré que 838 exemplaires, sur tous les différens papiers, de ce grand et important Ouvrage, *dont il ne reste actuellement que très-peu d'exemplaires.* Il renferme les Vies de quatre-vingt-quatre Hommes illustres et soixante-dix-huit Traités moraux ou philosophiques, dont le détail et les noms sont à la tête du premier volume, où se trouve la distribution générale de l'Ouvrage. Cette édition est bien au-dessus de celle de Vascosan, par la beauté des caractères et du papier, par l'exactitude et la distribution des matières, par la netteté, par le goût qui règne dans l'impression, suivant les sujets, enfin par tous les Supplémens que j'y ai ajoutés, &c.

ESSAIS DE MICHEL, Seigneur DE MONTAIGNE, grand *in*-8°. 3 vol. papier d'Angoulême, broch. en cart. et étiquetés, 30 l.

Grand *in*-8°. 3 vol. pap. de Hollande, br. en carton et étiquetés, 60

In-4°. 3 vol. pap. d'Angoulême, br. en cart. et étiq. 60

In-4°. 3 vol. pap. de Hollande, br. et étiquet. 120

DE LA SAGESSE, par CHARRON, gr. *in*-8°. 1 vol. pap. d'Angoulême, br. en cart. et étiquet. *avec la figure allégorique de la Sagesse, représentée par une belle femme nue, &c.* 15 l.

Grand *in*-8°. 2 vol. pap. de Hollande, br. en cart. et étiq. 30

In-4°. pap. d'Angoulême, 1 vol. br. en cart. et étiq. 30

In-4°. pap. de Hollande, 2 vol. br. en cart. et étiq. 60

ŒUVRES DE MAITRE FRANÇOIS RABELAIS, gr. *in*-8°. 2 vol. papier d'Angoulême, br. en cart. et étiquetés, 18 l.

Grand *in*-8°. 2 vol. pap. de Hollande, br. en cart. et étiquetés, 36

In-4°. 2 vol. pap. d'Angoulême, br. en cart. et étiquetés, 36

In-4°. 2 vol. pap. de Hollande, br. en cart. et étiquetés, 96

Ces éditions, pour lesquelles on n'a rien épargné, sont ornées des Portraits de leurs Auteurs, et n'ont été tirées qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, selon tous les différens papiers ou formats.

Je n'entrerai dans aucun détail sur le mérite de ces Ouvrages, et sur les soins que j'ai apportés à leur exécution. Les Journaux en ont rendu compte, et ont accordé les plus grands eloges, soit à l'exécution, soit à l'exactitude de ces differentes éditions, *dont il reste un très-petit nombre, et pour lesquelles il n'y aura jamais de rabais à craindre pour MM. les Libraires, ni à espérer pour le Public.*

J'ai suivi pour toutes ces éditions, les textes les plus purs; je les ai vérifiés sur les copies qui passent pour les meilleures. J'ai conféré, à cet effet, avec

des Membres distingués de l'Ordre le plus savant, et à qui les Lettres ont les plus grandes obligations; enfin je n'ai rien négligé pour établir un monument durable à la gloire de ces Auteurs, et pour mériter le suffrage des Savans et des Amateurs. L'accueil distingué qu'ils ont fait à mon travail, me prouve que j'ai rempli leur attente.

LETTRES D'HÉLOÏSE ET D'ABAILARD, traduction nouvelle, avec le texte à côté, *in*-12, 2 vol. 1782, brochés, 5 l.
In 8°. 2 vol. br. 10 l.
Il en reste encore 2 exemplaires in-8°. pap. de Hollande, 2 vol. br. 20 l.

C'est la première édition exacte et correcte qui ait été donnée de ces Lettres, soit pour le texte, soit pour la traduction. Cet Ouvrage manquoit à la Littérature: on ne pouvoit y suppléer que par un texte latin, très-fautif, et par la traduction paraphrasée de Dom Gervaise, qui avoit paru en 1723. Quant aux autres Lettres supposées, en prose ou en vers, elles ne sont que le fruit de l'imagination des Auteurs.

CONSEILS DE L'AMITIÉ, *ou* étude nécessaire au bonheur de l'Homme et à celui de la Société, 1 vol. *in*-18, br. 1 l. 10 s.

C'est un de ces Ouvrages avec le secours desquels on peut rendre l'homme meilleur, et dont on ne sauroit trop recommander la lecture à la Jeunesse; ce sont des pensées détachées et débarrassées d'un fatras de mots, dans lequel la plupart des livres élémentaires ou de morale sont ensevelis.

LA FOLLE DE PARIS, *ou* les Extravagances de l'Amour et de la Crédulité, *in*-12, 2 part. 1788, broch. 3 l.

Ce Roman est plaisant par son ensemble, et amusant dans tous ses détails; ce que le titre annonce est parfaitement rempli.

JULIE, *ou* LE TRIOMPHE DE LA CONSTANCE, *in*-12, 2 vol. 1785, br. 3 l.

Cette Histoire, revêtue de la forme d'un Roman, présente le tableau malheureux d'une fille sacrifiée par sa mère, à l'amitié aveugle qu'elle a pour un fils dénaturé, qui lui cause les plus violens chagrins. La lecture en est intéressante: elle peut servir de leçons aux parens, qui, sans égard pour la vocation de leurs enfans, les forcent à prendre des états pour lesquels ils n'ont aucun goût, et qui les exposent par-là à déplorer leur existence, et à en maudire par la suite les auteurs.

OUVRAGES sous Presse.

ŒUVRES COMPLETTES DE FONTENELLE, Edition mise dans un meilleur ordre, à laquelle on a ajouté beaucoup de pièces relatives à l'Auteur, &c. *in*-8°. 9 vol.

LES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE ET DE LA BRUYERE, suivis DES PENSÉES DE LA ROCHEFOUCAULT, du MANUEL D'EPICTETE, &c. *in*-8°. 2 vol.

Ces Moralistes ont tant de rapport et sont si souvent cités ensemble, que j'ai cru devoir les réunir dans un même corps d'Ouvrage.

TRAITÉ DES DÉLITS ET DES PEINES, Traduction nouvelle, avec le texte latin à côté, et beaucoup de Pièces très-intéressantes, &c. *in*-8°. 1 vol.

TABLE

Des Traités et Dialogues contenus dans le Tome premier.

TABLE.

T A B L E.

Fin de la Table du Tome premier.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

IL seroit sans doute inutile de faire ici l'éloge de l'auteur que je présente au Public. Le nom de LUCIEN est trop connu, ses Ouvrages sont trop célèbres, pour qu'il soit nécessaire de solliciter en leur faveur la bienveillance de ceux qui les liront. Qui ne sait, en effet, que cet écrivain fut le plus bel esprit de la Grèce, comme Homère en fut le plus grand génie; que sous les dehors d'un ingénieux badinage, il présente les leçons d'une philosophie profonde, donne à la raison le sourire des graces, et fait penser autant qu'il divertit? Quel homme sensé n'a point applaudi au courage avec lequel il déchire d'une main le bandeau de la superstition, et de l'autre, arrache le masque imposteur dont se couvroient les faux philosophes de son siècle? Je devrois donc moins parler de LUCIEN même, dans ce discours, que de cette traduction de ses ouvrages, et des efforts que j'ai faits pour remplir la tâche que je me suis imposée. Mais pour satisfaire à la juste curiosité du lecteur, je vais, avant de lui rendre compte de mes tra-

vaux, rassembler quelques traits épars de la vie de cet auteur. Nous les devons presque tous à lui-même.

LUCIEN, dont le véritable nom est LOUKIANOS, étoit de Samosate, ville de la Commagène, située sur les bords de l'Euphrate. L'époque à laquelle il naquit est incertaine; mais les divers événemens dont il parle dans ses écrits, donnent lieu de croire qu'il a vécu sous les règnes de Trajan (1), d'Antonin-le-pieux, de Marc-Aurèle, et peut-être sous le commencement de celui de Commode; car LUCIEN parvint à un âge très-avancé.

Son père, qui ne possédoit qu'une fortune très-bornée, le destina d'abord à la Sculpture, dans laquelle plusieurs de ses parens s'étoient rendus célèbres. Mais dès la première leçon, l'élève rebuté par la sévérité de son maître, qui étoit son oncle maternel, abandonna pour jamais cet art (2). De ce moment, LUCIEN se livra à l'étude des belles-lettres et de l'éloquence. Il paroît par plusieurs endroits de

(1) Suidas le fait naître sous ce prince.

(2) *Voyez* le *Songe* ou *la vie de Lucien*, *tome 1*, *page 1 et suiv.*

ses ouvrages, qu'il exerça dans Antioche, ville de Syrie, et ensuite dans Athènes (1), la profession d'orateur; et ce ne fut pas sans succès. Il la quitta cependant à l'âge de quarante ans (2). Le barreau d'Athènes, déchu depuis long-temps de son ancienne splendeur, étoit alors en proie à une foule de déclamateurs sans génie, qui déshonoroient l'éloquence par la médiocrité de leurs talens, et leur profession par l'avidité qu'ils montroient pour le gain et par des mœurs corrompues. Ce fut à cette époque que LUCIEN commença à composer ses Dialogues, où, par un mélange heureux de gaieté et de philosophie, il donna naissance à un nouveau genre d'écrire. Cette invention eut le plus grand succès. Sans doute LUCIEN a eu des imitateurs, mais aucun d'eux n'est parvenu à la célébrité de son modèle.

Vers le même temps, LUCIEN entre-

(1) Dans le Dialogue intitulé : *la Double Accusation*, *tome III*, où LUCIEN se justifie d'avoir abandonné la Rhétorique pour le Dialogue, le tribunal est à Athènes; c'est devant des Athéniens qu'il fait son apologie, ce qui prouve qu'il avoit exercé l'éloquence dans cette ville.

(2) Dans le même Dialogue, *page 440.*

prit différens voyages. Les anciens voyageoient beaucoup : la rareté des livres les obligeoit à visiter les savans de plusieurs contrées. D'ailleurs, ils puisoient dans la vue des monumens de l'antiquité, dans le spectacle des grands faits de la nature, une élévation, une énergie, que l'éducation domestique et sédentaire ne sauroit jamais faire acquérir. LUCIEN vint en Italie, où il visita le philosophe Nigrinus, qu'il avoit autrefois connu en Grèce. Une infirmité dont l'un de ses yeux étoit affligé, lui faisoit chercher à Rome un habile médecin. Il en trouva un dans le philosophe, qui guérit, non son œil, mais l'aveuglement de son ame ; lui fit connoître la frivolité des faveurs de la fortune, et le prix inestimable des trésors de la sagesse. Il est certain qu'il fit, à diverses reprises, quelque séjour à Rome. Plusieurs de ses Traités paroissent avoir été écrits dans cette ville. Celui *des Gens de lettres qui se mettent à la solde des Grands*, ne respire que les mœurs romaines, et semble annoncer que l'auteur trace un tableau qu'il a sous les yeux.

De l'Italie, LUCIEN passa dans les Gaules, et y demeura quelque temps. Il

exerçoit alors la profession de Sophiste (1), récitoit des déclamations. (Discours d'apparat, où l'orateur faisoit briller son esprit sur des sujets imaginaires). Il donnoit des leçons publiques d'éloquence, et il nous apprend lui-même que ces leçons lui étoient fort lucratives (2).

Il parcourut encore l'Asie mineure, dont il visita les principales villes. Il vint à celle d'Abon (3), où il eut une entrevue avec le faux prophète Alexandre, auquel il mordit la main en le saluant. Celui-ci, pour se venger de cet outrage, résolut de perdre LUCIEN; et feignant de se réconcilier avec lui, il offrit de lui fournir une barque et des rameurs pour continuer son voyage. Il avoit engagé les matelots à précipiter LUCIEN dans la mer, dès qu'ils auroient quitté la côte. Notre auteur ne dut sont salut qu'à la probité du pilote, qui lui révéla ce complot. De-là cette haine éternelle qu'il conçut contre Alexandre, et qui l'engagea, sans doute, à écrire la vie de cet

(1) *Apologie pour un Engagement*, *page* 203, *tome* II.
(2) *Ibidem.*
(3) Vie d'Alexandre, *tome* III, *page* 40.

imposteur, pour dévoiler ses fourberies aux yeux de la postérité.

L'école d'Alexandrie étoit alors trop florissante pour ne pas engager LUCIEN à porter ses pas en Egypte. Il y fit même un assez long séjour, ayant été revêtu par l'empereur Marc-Aurèle, d'une charge importante dans cette province. Il ne la nomme pas; mais il donne une idée de ses fonctions, en disant, qu'il exerce une portion de l'autorité suprême, et qu'il a la plus grande influence sur le gouvernement de l'Egypte (1) : *mon emploi*, continue-t-il, *consiste à introduire les causes* (2), *à leur assigner le rang qu'elles doivent avoir; à faire tenir des registres fidèles de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait; à contenir les Orateurs dans la décence; à conserver dans toute leur intégrité les Décrets de l'Empereur; à veiller à leur durée et à leur exécution.*

On ne sait s'il conserva long-temps cette charge, et s'il la possédoit encore lorsqu'il mourut. Un passage de l'*Hercule*

(1) *Apologie pour un Engagement*, *page* 201, *tome II*.
(2) *Voyez* sur *l'Introduction des Causes*, les remarques de la fin du tome II.

Gaulois, composé dans sa vieillesse, et où il dit qu'après un long silence, il s'expose de nouveau à parler en public, a donné lieu de penser à Mathias Gesner, un des commentateurs de LUCIEN, que cet auteur étoit devenu alors simple particulier. Si cette conjecture est vraisemblable, il est probable aussi qu'il aura été dépouillé de son office, par une suite des changemens survenus dans l'administration, après la mort de Marc-Aurèle.

Quelques personnes ont pensé que LUCIEN avoit été marié, et qu'il avoit eu un fils. La fin du Dialogue intitulé : *Pamphile* ou *l'Eunuque*, semble favoriser cette opinion ; car sous le nom de *Lycinus*, notre auteur parle assez souvent de lui-même. On pourroit également inférer de la tragi-comédie de la *Goutte*, que notre auteur fut attaqué de cette maladie, et qu'il a cherché à se distraire de ses douleurs, en les faisant servir de sujet à ses plaisanteries. Mais il est fort douteux que cette pièce soit de lui.

On assure qu'il parvint à plus de quatre-vingts ans : aucun auteur n'a parlé de l'âge auquel mourut cet écrivain ; mais il se peint lui-même dans *l'Hercule Gaulois*,

comme un vieillard; et l'on ne sauroit douter qu'il ait fourni une longue carrière.

Suidas a écrit que LUCIEN avoit été dévoré par les chiens, en punition de ce qu'il avoit blasphémé le nom de Jésus-Christ. Je ne m'arrêterai point à réfuter cette fable ridicule. On connoît Suidas; on sait avec quelle passion il parle des païens et de tous ceux qui n'avoient pas les mêmes sentimens que lui (1). Il fait, d'ailleurs, éclater contre LUCIEN une haine particulière, en lui prodiguant les noms d'*athée*, de *blasphémateur*, de *scélérat.* Quelques modernes ont osé avancer, sans autorité, que LUCIEN, après avoir embrassé la foi chrétienne, avoit apostasié. Cette assertion se détruit d'elle-même, lorsqu'on lit dans le traité de *la mort de Pérégrinus*, ce qu'il dit du Christianisme: on voit qu'il n'avoit des mystères de notre

(1) La calomnie infame, par laquelle il attribue au philosophe Athénodore, précepteur de César-Auguste, les cruautés que celui-ci commit dans le temps de son triumvirat, et à l'appui de laquelle il cite un passage de Zozime, dont il retranche exprès la moitié, prouve combien on doit se défier de ce compilateur, dont l'ignorance est souvent égale à la mauvaise foi. *Voyez* l'article Ἀθηνόδωρος dans Suidas, et notre remarque sur Athénodore, *tome IV, page 357.*

religion, qu'une connoissance vague, incertaine, et bien éloignée des instructions que l'on donnoit aux Cathécumènes. La liberté avec laquelle il s'est exprimé sur plusieurs sujets, a dû lui susciter, durant sa vie, une foule d'ennemis; et il n'est pas étonnant qu'on ait calomnié sa mémoire long-temps après sa mort.

Examinons à présent quelle fut sa philosophie. Gérard-Jean Vossius, dans son livre des *Historiens Grecs*, assure que LUCIEN étoit particuliérement attaché aux dogmes d'Epicure; et d'après Vossius, la plupart des critiques ont avancé que LUCIEN étoit Epicurien. La manière dont il parle d'Epicure dans la *vie d'Alexandre*, page 24, l'estime qu'il témoigne pour ce philosophe, sont la base de cette opinion. Il eût été plus juste, ce me semble, d'inférer de ce passage, que Celsus, auquel ce discours est adressé, professoit lui-même la philosophie d'Epicure, et que LUCIEN n'en parle ainsi, que pour faire plaisir à son ami; puisqu'il nous instruit lui-même de ses sentimens dans son traité du choix des Sectes, intitulé *Hermotime*. Il y prouve, et d'une manière invincible, qu'on ne sauroit en choisir aucune; que

leur multiplicité s'oppose à la connoissance qu'exige un choix éclairé ; que la vérité n'est pas connue des hommes, puisqu'ils ont sur elle tant d'opinions différentes, quoiqu'elle soit unique. Telle étoit la doctrine des Sceptiques ; et c'est parmi ces derniers que l'on doit ranger LUCIEN.

Ce seroit ici le lieu de jetter un coup-d'œil rapide sur les différentes compositions de notre auteur, d'en examiner le plan, d'en déterminer le but, de juger des moyens qu'il emploie : mais mon sentiment pourroit ne pas paroître impartial : j'aime mieux laisser au lecteur le plaisir de prononcer lui-même sur le mérite de cet écrivain. Seulement qu'il se souvienne qu'il est une foule de beautés secrètes produites par la magie du style, qui ne peuvent percer à travers le voile d'une traduction.

La plus ancienne que l'on ait faite en langue vivante, des Œuvres de LUCIEN, est celle d'un Italien, *Nic. da Lonigo*, imprimée à Venise en 1529, et intitulée : *Dialogi di Luciano tradotti in volgare*. Mais elle n'est pas complète.

En 1548, Louis Maigret traduisit en

françois le Dialogue intitulé : *le Menteur ou l'Incrédule*, *in-4°*.

Les Œuvres de Lucien, traduites en François par Philibert Bretin, Aussonois, parurent à Paris en 1606, *in-fol.* La date peut faire juger du style de cette traduction à demi-barbare, souvent obscure et infidelle.

Six années après, Pelletier publia le Dialogue de LUCIEN, intitulé : *de la Navigation*, 1612, *in-8°*. C'est celui qui, dans notre traduction, porte son vrai titre : *le passage de la Barque*, ou *le Tyran*.

J'ignore à quelle époque parut *la Mouche de Lucien*, et la *Manière de parler et de se taire*, de Geoff. Tory, *in-8°*. sans date. Le second titre n'est celui d'aucun des Traités de notre auteur.

En 1654, Nicolas Perrot d'Ablancourt publia une traduction *des Œuvres de Lucien*, plus complète que celles de ses prédécesseurs, divisée en deux parties et en deux volumes *in-4°*. Cette traduction est celle que Ménage appelloit *la Belle infidelle*. D'Ablancourt jouissoit alors de la réputation d'être un des meilleurs écrivains de la France. On sait quelles étranges

libertés il a prises avec son auteur, dont il a retranché une partie considérable, changé toutes les allusions, les proverbes, les métaphores, sous prétexte qu'elles ne cadroient pas avec nos usages. Les contre-sens y sont fréquens; ce n'est, en mille endroits, qu'une imitation, et non pas une traduction; tout, en un mot, annonce un travail fait à la hâte et sans goût. Malgré ces défauts, l'ouvrage a joui de la plus grande célébrité; trois éditions consécutives en ont constaté le succès. Il est étonnant, sans doute; mais il prouve l'estime singulière que l'on avoit pour l'original, dont on s'empressoit d'accueillir une copie infidelle et mutilée.

Un poëte de ce temps crut trouver dans LUCIEN des sujets heureux pour sa Muse; et l'on vit paroître *les Copies de Lucien, et la métamorphose de Daphné, en vers françois, par le sieur Saint-Julien, Prévôt et Sous-Bailli de Poissy*. Paris, 1683, *in*-12. Le *Timon*, ou le *Misanthrope*, et quelques Dialogues *des Dieux et des Morts*, parodiés en vers illisibles, sont le fonds de cet ouvrage, dont le second morceau est imité d'Ovide.

Les Anglois (je suis l'ordre des temps)

n'eurent LUCIEN en leur langue qu'en 1684, et le dûrent au travail de *Spence*, qui accompagna sa traduction d'une vie de l'Auteur. On assure que *Spence* n'a fait que mettre en Anglois la traduction de d'Ablancourt.

Le Franc de Pompignan est le premier, depuis d'Ablancourt, qui ait traduit en François plusieurs morceaux de LUCIEN. Il commença par les *Dialogues des Divinités de la mer*, et publia ensuite dans un *Mélange de traductions* (Paris, 1779), *les Philosophes à l'encan*, et *les Ressuscités*, qui en sont une suite. La pureté du goût, et l'élégance du style, sont le caractère propre des écrits de cet auteur. On retrouve ces qualités dans ses traductions; mais on y regrette qu'il ait trop souvent sacrifié le sens de son original, à l'élégance de la diction (1).

(1) C'est principalement dans sa traduction d'Eschyle, que ce défaut se fait le plus remarquer. Pas une des difficultés, dont ce poëte abonde, n'est résolue. A chaque pas, le traducteur substitue ses propres pensées à celles du texte. Il crée au lieu de traduire; et cependant, tel est le pouvoir du style sur la plupart des lecteurs françois, que malgré ses infidélités extrêmes, cette traduction a obtenu les plus grands éloges, de la part de ceux qui ne connoissent pas l'original.

Nous devons au travail de M. l'abbé Morelet, deux morceaux intéressans de LUCIEN, *Jupiter le tragique*, et *la Mort de Pérégrinus*. L'un et l'autre se trouvent insérés dans le recueil des *Variétés littéraires*, tome II. M. l'abbé Morelet est aujourd'hui de l'Académie Françoise.

M. Franklin publia à Londres, en 1780, une traduction angloise de toutes les Œuvres de LUCIEN. Je ne puis apprécier le mérite de cet ouvrage, j'ignore la langue angloise ; mais le succès dont jouit la traduction de Sophocle du même écrivain, est un sûr garant de celle de LUCIEN.

Depuis, M. Barr a donné en anglois une nouvelle traduction de LUCIEN, que l'on dit fort estimée.

En France, un nouveau traducteur est entré depuis peu dans la même carrière. M. l'abbé Massieu, curé de Sergi, près Pontoise, a publié, en 1784, trois volumes *in*-12, qui contiennent une partie des Œuvres de LUCIEN. Cette traduction, infiniment préférable à celle de d'Ablancourt, a semblé cependant ne pas remplir le vœu du public, qui desire depuis long-temps qu'on lui fasse connoître

LUCIEN tout entier et tel qu'il est. On a remarqué dans le nouveau traducteur, du feu et de l'élévation ; mais son ton général approche plus du style oratoire, que de celui du dialogue. Il fait de LUCIEN un déclamateur, au lieu d'un écrivain simple et naturel.

On est fâché que M. l'abbé Massieu ait changé les mœurs grecques, pour prêter aux personnages de LUCIEN, la politesse et les manières françoises. On regrette dans la nouvelle traduction, les proverbes anciens qui caractérisent si bien le génie d'un peuple ; les usages de l'antiquité, toujours instructifs quand on les compare aux nôtres ; des phrases entières omises, et qui font, dans l'original, un sens agréable ou plus complet.

On voit avec peine un nombre considérable de contre-sens, qui défigurent cette traduction estimable à tant d'autres égards. Plusieurs de ces contre-sens sont, à la vérité, également commis dans la traduction latine ; mais un coup-d'œil sur le texte pouvoit aisément les rectifier. Pourquoi, par exemple, traduire dans l'*Hermotime*, *tome 1*, *page 744*, édition de Reitz, οὐδ' ἂν μυρίοι Ἀλέξανδροι πρεσ-

βάλωσι : six cents Alexandres réunis n'en viendroient pas à bout? Est-ce parce qu'il y a dans la traduction latine, *sexcenti simul Alexandri?* Mais ne sait-on pas que *sexcenti* est le nombre indéfini des Latins; comme *μυρίοι*, *dix mille*, est celui des Grecs? Une pareille faute, commise autrefois par le P. Brumoy, l'a fait taxer, avec raison, de n'avoir traduit son *Théatre des Grecs*, que sur la verſion latine. Pourquoi encore dans l'*Harmonide*, faire mourir ce musicien *sous une tente*, tandis que le texte le fait expirer *sur la-scène*, *ἐν τῇ σκηνῇ?* Est-ce aussi parce que le latin porte *in tabernaculo?* Mais ce mot, en latin, peut aussi signifier *la scène.* Je ne pousserai pas plus loin mes queſtions, et M. l'abbé Massieu ne doit les attribuer qu'à l'estime que je fais de son ouvrage, dans lequel on desireroit ne pas rencontrer de pareilles taches. Si quelquefois, dans les notes de ma traduction, j'ai remarqué d'autres contre-sens dans la sienne, ce n'a été que pour justifier ma manière de traduire.

Depuis, on a publié en françois quelques morceaux détachés de LUCIEN. M. l'abbé Gail, Docteur-agrégé de l'Université

l'Université de Paris, a donné plusieurs *Dialogues des Morts*, et *le Coq*, accompagnés du texte grec, et de remarques grammaticales, qui font honneur à ses connoissances, et au zèle qu'il montre pour la perfection des études dans l'Université dont il est membre.

M. Millin de Grand-Maison, auteur des *Mélanges de littérature étrangère*, ouvrage dont le succès a fait l'éloge, a inséré dans ce recueil les quatre premiers *Dialogues des Courtisannes*, élégamment traduits.

Tout récemment, en octobre 1787, M. l'abbé Massieu vient de faire paroître trois nouveaux volumes, qui sont la suite et le complément de sa traduction de Lucien. Cette suite a paru généralement fort inférieure à la partie qui l'avoit précédée. En voulant éviter le ton empoulé et déclamatoire, il a rendu son style trivial et languissant. Mais ce qui importe bien davantage à une traduction, les infidélités sont ici bien plus nombreuses. Les contre-sens trahissent à chaque pas le secret du traducteur, et prouvent de la manière la plus évidente, qu'il n'a travaillé que sur la version latine de Gesner. Je vais en citer deux exemples, qui ne permettent aucun

doute. Dans l'*Eloge de Démosthène*, on trouve un fragment de Pindare, qui commence ainsi :

Ἰσμενὸν ἢ χρυσηλάκατον Μελίαν,
Ἢ Κάδμον, ἢ σπαρτῶν ἱερὸν γένος;

ce qui signifie, *chanterai-je Isménus, ou Mélie au fuseau d'or, ou Cadmus, ou la race sacrée des hommes semés?* Le latin, *Spartos an genus inclytum*, a égaré M. l'abbé Massieu, au point qu'il traduit *ou Cadmus, ou les illustres enfans de Sparte.*

La confiance que M. l'abbé Massieu accorde à la version latine, est telle, que dans le discours intitulé *Hippias*, ou *le Bain*, l'imprimeur du Lucien grec et latin, édition de Reitz, soit par inadvertence, soit pour faire tomber sur la même ligne le texte et la version, a retranché la dernière ligne latine de la page 73; laquelle est d'autant plus nécessaire, qu'elle achève de faire l'éloge de l'édifice, en disant : *qu'il est décoré de tout ce que l'industrie humaine a pu imaginer.* Καὶ προσέτι τῇ ἄλλῃ περινοίᾳ κεκοσμημένον.

Or, cette ligne omise dans la version latine, l'est également, malgré son impor-

tance, dans la traduction de M. l'abbé Massieu. Il me seroit aisé d'accumuler des preuves, qui démontreroient que la version latine est le guide infidèle que suit toujours le nouveau traducteur ; mais je borne ici cette critique. Je sais tout ce qu'elle peut avoir d'odieux, et je ne m'y suis déterminé que par la considération du bien qui peut en résulter pour les lettres. En effet, si l'on soumettoit à un léger examen le plus grand nombre de ces prétendues traductions du grec, dont le public est inondé depuis quelque temps, on verroit que la plupart de leurs auteurs ignorent jusqu'aux premiers élémens de cette langue ; et peut-être que la crainte de trouver des juges plus éclairés et plus sévères, les rendroit plus circonspects. J'ajouterai seulement qu'on ne trouve dans la version de M. l'abbé Massieu, aucune remarque sur les difficultés que présente le texte ; qu'il n'a consulté aucun manuscrit, ni aucun livre de critique. La plus grande partie de ses notes sont traduites de celles d'Hemsterhuis, de Gesner, de Dusoul, ou extraites de la géographie de Danville, et du dictionnaire de mythologie de Chompré.

J'ignore si les Allemands ont déja tra-

duit LUCIEN en leur langue; mais on nous fait espérer qu'il y va bientôt paroître par les soins de M. Wieland, le poëte le plus élégant, et un des meilleurs prosateurs de la Saxe.

Après avoir rendu compte du travail de ceux qui m'ont précédé, il ne me reste plus qu'à parler du mien; et c'est ici ma tâche la plus pénible.

Lorsque j'eus pris la résolution de traduire LUCIEN (il n'existoit alors que la version de d'Ablancourt), je crus devoir consulter sur mon entreprise un vieillard respectable, depuis long-temps exercé dans ce genre de littérature, et qui m'honoroit d'une amitié particulière. J'allai lui porter mes premiers essais. A peine il en eût lu le titre, que me regardant d'un œil sévère: « y pensez-vous, jeune homme, » me dit-il? Savez-vous que dans la car- » rière des lettres, le premier pas est le plus » dangereux? Tous les autres en dépen- » dent. Quelle est votre témérité de vouloir » commencer par l'ouvrage le plus difficile » à exécuter en notre langue? Connois- » sez-vous l'auteur contre lequel vous pré- » tendez lutter? Esprit, finesse, ironie » délicate, érudition étendue et choisie,

» toutes les graces du style : voilà une
» partie des qualités que LUCIEN a réunies,
» et qu'il a su faire valoir par le secours de
» la langue la plus riche, la plus harmo-
» nieuse que les hommes aient jamais par-
» lée. Avez-vous espéré pouvoir les con-
» server en françois ? Je vous accorde
» néanmoins, que mûri par l'étude, per-
» fectionné par le travail, vous puissiez
» atteindre à quelques-unes des beautés de
» votre auteur, exprimer jusqu'à un cer-
» tain point (car il est impossible d'y
» réussir entiérement) ce rire naturel,
» ces saillies ingénieuses, qui forment le
» caractère propre du satyrique grec.
» Quel intérêt pourront exciter aujourd'hui
» des portraits dont les modèles vivoient
» à une époque si éloignée de nous ? Je ne
» parle point des grandes passions qui fu-
» rent l'objet de sa censure : elles sont de
» tous les temps, de tous les lieux ; chaque
» génération en rend fidellement le dépôt
» à celle qui la suit. Mais ces ridicules
» qu'un siècle voit éclorre et disparoître,
» ces opinions dont l'esprit humain se berce
» quelque temps, et qu'il oublie ensuite
» pour jamais, ces mœurs étrangères et su-
» rannées, ces allusions toujours obscures,

» pour qui ne connoît pas les usages, ces
» proverbes singuliers, peu connus, et
» quelquefois désagréables, pourrez-vous
» les exposer aux regards de vos contem-
» porains, sans risquer de passer pour bar-
» bare ?

» Telle est cependant la tâche que vous
» vous imposez. Dois-je vous exhorter à
» renoncer à votre entreprise ? Je le vou-
» drois vainement, je le vois bien : elle
» est formée, votre plan est tracé, vos
» idées ont fermenté, vous êtes lancé dans
» la carrière. Continuez donc, puisqu'il
» n'est plus temps de revenir sur vos pas.
» Je craindrois, aussi bien, qu'une pre-
» mière conception, étouffée dans son
» germe, ne fît avorter celles qui doivent
» la suivre. Mais, du moins, écoutez les
» conseils d'un vieillard et d'un ami. Con-
» noissez, méditez les principes sur lesquels
» il me semble que l'on doit exécuter une
» traduction, et particuliérement celle de
» Lucien.

» Je ne m'arrêterai point à vous faire
» sentir que de tous les métiers littéraires,
» celui de traducteur est le plus pénible et
» le plus ingrat. Déja vous avez éprouvé
» vous-même à quel supplice on s'expose,

» lorsque, rempli du sens de son auteur,
» et cherchant à l'exprimer dans toute son
» énergie, on ne trouve pour rendre une
» idée naturelle, qu'un mot ignoble, que
» le caprice avilit; qu'une expression foi-
» ble, ou forcée. Ces angoisses seront fré-
» quentes, je vous en avertis. Le langage
» des Grecs, mis en parallèle avec le nôtre,
» dit toujours trop, ou trop peu. Les lan-
» gues anciennes peignoient fortement la
» nature qui les avoit formées; nos langues
» modernes, ouvrages de l'art, n'ont que
» des expressions artificielles; les onoma-
» topées y sont rares: voilà pourquoi je
» vous ai dit souvent qu'il étoit impossible
» de traduire les poëtes, parce que tout
» le charme de la poésie est renfermé dans
» l'expression qui peint. Mais, revenons à
» votre auteur.

» Il me semble que pour traduire ses
» ouvrages, il faut suivre une route par-
» ticulière; car les écrits de LUCIEN ne
» ressemblent point à ceux des autres écri-
» vains.

» Si la fidélité est une qualité nécessaire
» à toute traduction, elle est indispensable
» dans celle de LUCIEN. Auteur drama-
» tique, il produit sur la scène des per-

» sonnages dont les traits divers compo-
» sent l'ensemble de son tableau. Si l'on al-
» tère un seul de ces traits, la ressemblance
» s'évanouit, et le but est manqué. Il faut
» donc garder sévérement le costume de
» ses acteurs, rendre au naturel leur ca-
» ractère, peindre leurs mœurs, exposer
» leurs usages : autrement la représenta-
» tion devient fausse. Quel ridicule ne
» seroit-ce pas, en effet, de montrer un
» François sous le manteau Grec, ou de
» donner à un Athénien l'habit et les ma-
» nières de nos bourgeois, d'appeller *Mon-*
» *sieur* un philosophe Stoïcien, ou quelque
» Dieu de la fable, de n'oser tutoyer un
» Cynique ; en un mot, de substituer nos
» usages et nos proverbes à ceux de l'an-
» tiquité ? Peut-être vous direz, ces
» usages, ces proverbes paroîtront ridi-
» cules, impertinens. Que vous importe ?
» Vous ne les créez pas, le blâme ne peut
» tomber sur vous. Voulez-vous qu'une
» expression soit noble dans la traduction,
» lorsque dans le texte elle est triviale et
» populaire ? Comment jugera-t-on votre
» auteur, si vous le travestissez ?

» Mais loin qu'une pareille exactitude
» puisse vous mériter des reproches, elle

» ne peut qu'être approuvée des gens » instruits, et de ceux qui veulent le de- » venir. Que les autres, en détournant les » yeux de ces images étrangères, s'ap- » plaudissent de leur prétendue délica- » tesse, ils seront réduits à ne connoître » jamais que leur siècle. Ils traiteront de » barbares les mœurs et les usages d'Athè- » nes, et ne savent pas que c'est l'être » soi-même, que d'être étranger à la » Grèce.

» Il est une autre fidélité non moins » importante que l'exactitude du costume: » c'est la ressemblance du style, dont il » faut rendre les mouvemens et les nuan- » ces. Cette fidélité, je le sais, ne consiste » pas à compter les mots, à les rendre tous » scrupuleusement et dans le même ordre; » et le traducteur peut quelquefois se con- » tenter d'une imitation, lorsqu'il ne peut » atteindre à la copie. Ce principe est » vrai, sans doute, et dicté par le goût; » mais il faut bien prendre garde de lui » donner trop d'extension en traduisant » LUCIEN. Un trait vif et perçant s'émousse » sous une expression languissante. Le mot » plaisant et qui fait rire, ne doit souvent » son effet qu'à sa place. Telle métaphore

» paroît trop hardie, mais elle est puisée
» dans les mœurs, elle devient sacrée pour
» vous. Il n'en est pas de même de ces
» figures qui ne consistent que dans l'em-
» ploi des mots, et que nous nommons
» *idiotismes*, ou manière de parler : cha-
» que langue a son génie, auquel tout
» écrivain doit obéir. Au surplus, il est
» assez difficile de tracer des principes
» particuliers sur cette espèce de fidélité :
» mais la règle à laquelle je les rappelle-
» rois tous, c'est de chercher à faire passer
» dans l'ame de vos lecteurs, les mouve-
» mens dont la vôtre fût affectée en lisant
» l'original. Le trait qui vous a plu, doit les
» charmer ; celui qui vous parut désagréa-
» ble, doit leur faire froncer le sourcil ».

Tel fut, à-peu-près, le discours de ce vieillard. Il me fit une impression si profonde, qu'il n'est jamais sorti de ma mémoire. Les principes qu'il contient m'ont paru si justes et si solides, que j'ai fait tous mes efforts pour les réduire en pratique. Heureux si quelquefois j'y ai réussi !

Cette traduction, plus complète qu'aucune de celles qui ont paru jusqu'à ce jour, a été exécutée en grande partie sur la seconde édition de Basle, 1555 ; mais je

l'ai revue depuis sur l'édition de Reitzius, publiée à Amsterdam en 1743, en quatre volumes *in*-4°.

J'ai consulté six manuscrits de la bibliothèque du Roi, qui n'avoient jamais été collationnés. Ils m'ont fourni un nombre prodigieux de leçons excellentes, de quoi remplir plus de vingt lacunes dans mon auteur, et une foule innombrable d'atticismes. Il est peu d'exemples d'une collation aussi fructueuse. Je publie toutes ces variantes à la fin de chaque volume, dans des notes critiques, où je recense tout le texte de LUCIEN. Chaque manuscrit y est désigné sous le numéro qu'il porte. J'ai préféré cette désignation à celle des lettres A. B. C., &c., comme étant plus précise.

Le numéro 1428 est un manuscrit du quatorzième siècle, qui a appartenu, suivant son inscription, à *Hurault-Boistaillier*, *Huralti-Boistalleri*; il contient huit Dialogues *des Dieux du ciel*, le *Songe* ou le *Coq*, le *Timon*, les *deux Phalaris*, l'*Hippias* ou *le Bain*, les *Contemplateurs*, *Promethée* ou *le Caucase*, la *Nécyomantie*.

Le numéro 2954 est un manuscrit formé de la réunion de deux. La première

partie paroît écrite dans le quatorzième siècle, & la seconde dans le treizième. Il contient toutes les Œuvres de LUCIEN, à la réserve du *Philopatris.* C'est dans sa seconde partie que j'ai trouvé les variantes les plus intéressantes, à raison de leur nombre et de leur excellence. Il contient le Scholiaste, dont plusieurs articles sont plus complets que dans les éditions, & d'autres n'ont jamais été imprimés. Je les publie.

Le numéro 2955 est celui d'un manuscrit qui provient de la bibliothèque de Colbert, aujourd'hui réunie à celle du Roi. Il contient le *Jupiter tragique*, l'*Icaroménippe*, le *Banquet*, le *Coq* et l'*Hippias.* Son écriture est du seizième siècle; mais il contient des leçons précieuses.

Le numéro 2956 est celui d'un manuscrit formé de la réunion de deux. La première partie est écrite dans le quinzième siècle; mais sur un manuscrit bien ancien et bien précieux, si l'on en juge par le nombre d'excellentes leçons et de nouveaux titres que j'y ai trouvés. Cette partie contient la *Tragodopodagra*, jusqu'ici mal intitulée *Tragopodagra*; l'*Ocypus*, tous les Dialogues des *Courtisannes*,

des *Dieux du ciel*, des *Dieux marins*, et des *Morts*. La seconde partie d'une écriture du quatorzième siècle, contient les *Amours*, *l'Ane*, le traité des *Gens de lettres qui se mettent aux gages des Grands*, le *Toxaris*, la *manière dont on doit écrire l'Histoire*, le *Tyrannicide*, le *Fils déshérité*, l'*Apologie pour les portraits*, l'*Assemblée des Dieux*, l'*Eloge de Démosthène*, mais mutilé. Cette seconde partie est très-fautive. Le copiste ne paroît pas avoir entendu un seul mot de ce qu'il écrivoit.

Le numéro 2957, d'une très-belle écriture du seizième siècle, contient presque toutes les Œuvres de LUCIEN. Il offre peu de bonnes variantes. Au surplus, je ne l'ai pas collationné en entier.

Le numéro 3011, manuscrit du treisième siècle, contient presque toutes les Œuvres de LUCIEN. Il offre un très-grand nombre de bonnes leçons, et confirme souvent celles des autres manuscrits.

A l'égard des remarques que j'ai placées au bas de ma traduction, je leur ai donné le moins d'étendue qu'il m'a été possible. Mon but n'étant pas de faire un commentaire sur LUCIEN, mais d'expli-

quer ses principales difficultés, sur-tout celles qui avoient échappé aux commentateurs. Je ne fais de remarques mythologiques et géographiques, que sur les traits qui m'ont paru les moins connus; j'estime trop mes lecteurs pour penser que ces premiers élémens de l'éducation ne leur soient pas familiers.

J'ai inséré dans les notes critiques de la fin, quelques corrections qui m'ont paru nécessaires, soit sur la traduction, soit sur les remarques; ceux qui s'aideroient de cette traduction pour entendre le texte (et c'est principalement pour eux que j'ai travaillé), pourront recourir à ces additions. Je relève quelquefois dans mes notes les fautes de la traduction latine, sans prétendre les relever toutes (l'ouvrage feroit trop considérable), mais pour faire voir à quels guides dangereux on s'abandonne, quand on se repose entiérement sur ces versions littérales, où le traducteur s'est plus occupé de rendre le mot que la pensée. Ne verrons-nous point cesser l'usage absurde de traduire une langue morte, par une langue morte, qu'on ne peut savoir que très-imparfaitement, attendu le peu d'auteurs latins qui sont venus

jusqu'à nous. Ce reste de barbarie est un des plus grands obstacles qui s'opposent aux progrès de la langue grecque, seule dépositaire des vrais principes de la littérature et des sciences les plus capables de faire le bonheur de l'homme.

J'avois résolu de différer encore de quelques années la publication de cet Ouvrage : je sentois combien il avoit besoin d'être muri par le temps & par l'étude. Une circonstance particulière, m'a obligé de le livrer à la presse. Il falloit, ou le publier en ce moment, ou l'ensevelir pour toujours dans les ténèbres. J'ai balancé quelque temps, et l'amour-propre l'a emporté.

Fin de la Préface.

LE SONGE,

LE SONGE

OU

LA VIE DE LUCIEN.

J'AVOIS cessé depuis peu de fréquenter les écoles, parce que je touchois à mon adolescence, et mon père délibéroit avec ses amis sur la profession qu'il me feroit embrasser (1) : celle des lettres parut, à la plupart, exiger beaucoup de travail, de tems, de dépense, et demander une fortune considérable ; la nôtre étoit médiocre, et nos besoins étoient pressans (2). On pensa donc que, si j'apprenois quelque métier qui pût, dès les commencemens, me fournir le nécessaire, ma famille ne seroit plus obligée de nourrir un jeune homme de mon âge ; que je pourrois même, en peu de tems, rendre service à mon père, en lui rapportant le fruit de mon travail.

L'objet d'une seconde délibération fut de choisir un art distingué, facile à apprendre, convenable à un homme libre, tout-à-la-fois peu dispendieux et lucratif. Lorsque chacun, suivant son goût et ses connoissances, eut fait l'éloge de celui qu'il estimoit le plus, mon père s'adressant à mon oncle maternel,

(1) *Ce qu'il me feroit enseigner.*

(2) A la lettre : *elle avoit même besoin d'un prompt secours.*

qui étoit un excellent sculpteur, et un graveur en pierres (1) des plus célèbres : il n'est pas juste, lui dit-il, qu'en votre présence nous préférions quelque art au vôtre : servez-lui de maître, ajouta-t-il en me regardant, et apprenez-lui à devenir un bon statuaire; il ne manque pas de dispositions, et vous savez qu'il est naturellement fort adroit. Ce qui le lui faisoit croire, c'est qu'étant enfant je m'amusois à former des figures de cire; lorsque j'étois de retour des écoles, je ramassois partout de la cire, j'en formois des bœufs, des chevaux, et même des hommes qui n'étoient pas mal faits, du moins au jugement de mon père. Ce talent m'avoit attiré bien des punitions de la part de mes maîtres; il me méritoit en ce moment des éloges, comme étant la preuve de mes belles dispositions. On conçut de moi les plus grandes espérances, et mes ouvrages de cire firent croire que je ferois des progrès rapides dans la sculpture. Ce jour même parut propre à commencer mon apprentissage, et, à mon grand contentement, je fus remis entre les mains de mon oncle. Je croyois en effet, avoir un divertissement fort agréable, qui me donneroit de la considération parmi mes camarades, sur-tout lorsqu'ils m'auroient vu sculpter des dieux, ou fabriquer pour moi-même et

(1) Telle est la véritable signification de λιθοξόος, et non pas *un polisseur de marbre* : quelle célébrité résulteroit de ce métier ?

pour mes bons amis (1), quelques petits ornemens (2). Mais il m'arriva ce qui arrive ordinairement à tous les commençans ; mon oncle m'ayant donné un ciseau, m'ordonna de tailler légérement une pièce de marbre qui étoit au milieu de son attelier, ajoutant ce proverbe: *un bon commencement est la moitié du tout* (3). Mon inexpérience fut cause que j'appuyai trop fort, le marbre se rompit ; mon oncle entre aussi-tôt en colère, prend une courroie qui étoit près de lui, m'en frappe et me donne une première leçon (4) peu agréable et peu propre à m'encourager. Mon apprentissage commença donc par des larmes ; je m'échappai de chez mon oncle, et j'arrivai à la maison paternelle les yeux baignés de pleurs et poussant de fréquens soupirs ; je me plaignis des coups qu'il m'avoit donnés (5), et montrant mes cicatrices, je l'accusai d'une cruauté extrême, ajoutant qu'il ne m'avoit traité ainsi que par envie, dans la crainte que je ne le surpassasse un jour dans

(1) Οἷς προῃρούμην. Ce n'est pas comme a traduit Hemstérhuis, *quibus vellem.* Mais *à ceux dont j'avois fait choix, pour qui j'avois de la prédilection.*

(2) Je ne pense pas qu'ἀγαλμάτια puisse avoir ici un autre sens. Les enfans sont peu curieux de posséder de *jolies statues.*

(3) Les latins disoient de même, *dimidium facti qui cepit habet.* Horace, Ep. 2 du liv. 1, v. 40.

(4) L'expression grecque, *μὲ κατήρξατο*, désigne les cérémonies qui précédoient l'immolation des victimes. Je n'ai point voulu traduire *il m'initia*, parce que ce n'est pas la pensée de Lucien.

(5) Le grec dit : *je racontai la courroie.*

son art. Ma mère courroucée, fit des reproches à son frère; la nuit survint, je me couchai les yeux encore humides, et l'esprit agité par mes réflexions.

Jusqu'ici, tout ce que j'ai dit n'est pas fort sérieux, ce ne sont-là que des enfantillages. Mais ce que vous allez entendre n'est point à mépriser, il mérite toute votre attention; car, pour parler comme Homère (1):

J'eus cette même nuit un songe merveilleux,

d'ailleurs si frappant et si clair, qu'il ne le cède en rien à la vérité même; après un si long espace de temps, la forme des objets qui m'apparurent est encore présente à mes yeux, et le son des paroles que j'entendis, retentit encore à mes oreilles, effet de l'extrême netteté de ma vision.

Deux femmes (2), me prenant par les mains, me tiroient chacune de leur côté avec tant de violence, qu'il s'en falloit peu qu'elles ne me missent en pièces par leurs efforts contraires. Tantôt l'une paroissoit remporter la victoire, et me possédoit presque entiérement, tantôt je passois au pouvoir de l'autre. Elles se disoient

(1) Iliade, *liv. 2, v. 56.*

(2) Cette fiction de Lucien est une imitation de la scène de la *justice* et de l'*injustice* dans les nuées d'Aristophane, acte 3e, scène 3e; ou de la dernière scène de l'*Assemblée des femmes*, où deux vieilles se disputent plaisamment la possession d'un jeune homme. *Voyez* aussi le rêve d'Atosse dans la tragédie des Perses d'Eschyle, *v. 179.*

mutuellement des injures; l'une vouloit m'avoir, sous prétexte que je lui appartenois déja ; l'autre me revendiquoit comme ayant été soustrait à son pouvoir. La première avoit l'air grossier d'un artisan ; elle étoit robuste ; ses cheveux en désordre, ses mains remplies de durillons, sa robe retroussée jusqu'à la ceinture, et couverte de poussière, la faisoient ressembler à mon oncle (1) travaillant dans son attelier. La seconde, d'une physionomie très-agréable, avoit un maintien noble et décent ; sa robe flottoit avec grace. Enfin, elles me laissèrent décider à laquelle des deux je voulois appartenir. La première, cette femme aux traits grossiers, me dit :

« Mon enfant, je suis la Sculpture dont tu » reçus hier la première leçon : je suis atta- » chée depuis long-temps à ta famille, et par » moi ton aïeul (elle prononça le nom du » père de ma mère) et tes deux oncles se » sont illustrés. Si tu veux renoncer aux niai- » series et au vain babillage de celle-ci (elle » montroit sa rivale), me suivre et t'attacher » à moi, je te donnerai d'abord une éduca- » tion mâle, tu deviendras robuste, tu ne seras » point exposé à l'envie, ni obligé d'aban- » donner ta patrie et tes amis pour parcourir » des pays étrangers (2). Les louanges que te

(1) A la lettre : *tel étoit mon oncle lorsqu'il tailloit les pierres.*

(2) Les voyages étoient la partie la plus considérable de l'éducation littéraire des anciens.

» donneront les hommes, n'auront pas pour » fondement de vains discours. Que la grossiéreté de ma taille, ou la saleté de mon » habit ne te rebute point, c'est celui que portoit Phidias (1) lorsqu'il formoit son Jupiter; tel étoit Polyclète (2) quand Junon » sortit de ses mains savantes; c'est avec cet » habit que Myron et Praxitèle ont mérité les » louanges et l'admiration de toute la Grèce. » On les adore encore aujourd'hui avec les » dieux qu'a produits leur ciseau. Ah! si tu » deviens semblable à l'un d'eux, quelle sera » ta célébrité parmi les hommes (3)! On portera envie au bonheur de ton père, et tu » illustreras ta patrie ».

Tel fut à-peu-près son discours; elle en dit même encore bien davantage; elle faisoit à chaque mot des fautes et des barbarismes, parloit

(1) Le texte porte: *c'est de-là qu'est parti Phidias;* c'est-à-dire, qu'il commença par être pauvre, ou qu'il étoit ainsi vêtu lorsqu'il travailloit: j'ai préféré ce dernier sens.

(2) Il y eut deux Polyclètes sculpteurs, tous deux fort célèbres, tous deux natifs d'Argos. Celui dont il s'agit ici, est le plus illustre et le plus ancien, il florissoit la 87e olympiade; l'autre vivoit en la 95e, et étoit élève de Naucydès. *Voyez* Pausanias en ses Eliaques, seconde partie, *page 183*.

(3) Le *πῶς* de cette phrase n'est point interrogatif, il marque l'admiration, *comme tu serois célèbre!* c'est par la négligence de la plupart des éditeurs, qu'on trouve un point d'interrogation après une foule de passages qu'ils obscurcissent. Voyez-en la preuve dans Oppien *de Venat, lib. 1, v. 206*, édition de 1785, et la remarque de l'éditeur.

avec vivacité (1), et employoit tous ses efforts à me persuader; mais je ne me souviens plus de tout ce qu'elle me dit; la plus grande partie de ses discours est sortie de ma mémoire. Enfin, lorsqu'elle eut cessé de parler, l'autre commença à-peu-près en ces termes :

« Mon fils, tu vois en moi la Science (2); » je suis déja ton amie, et tu dois me connoître, quoique tu n'aies fait encore avec » moi qu'un léger apprentissage. Ma rivale te » vante tous les avantages dont tu jouiras en » te livrant à la sculpture; cependant tu ne » serois jamais qu'un ouvrier soumis à un travail pénible, duquel dépendroit tout l'espoir » de ta nourriture; ton gain seroit même modique et peu honorable; tu vivrois dans » l'obscurité, et ton esprit flétri par la fatigue, » ne pourroit s'élever à la fortune (3); tu ne » saurois pas au besoin parler en public pour » la défense de tes amis, ni te rendre formidable à tes ennemis. Nul citoyen n'enviera » ton bonheur; tu ne seras qu'un artisan,

(1) Je crois devoir avertir que la traduction latine fait ici un contre-sens, en traduisant *per quam sane sedulo composita.* Μάλα δὴ σπουδῇ συνείρουσα, signifie *prononçant avec beaucoup de vivacité.* Lucien auroit-il pu dire que le discours de la Sculpture étoit composé avec soin, après avoir dit qu'elle faisoit à chaque mot des fautes et des barbarismes ?

(2) Le mot grec signifie toute espèce d'instruction, philologie, éloquence, littérature.

(3) Le grec : *bas par la façon de penser, simple par le revenu.* La traduction latine est fautive en cet endroit.

» un homme ordinaire confondu dans la foule ;
» tu trembleras devant ceux qui l'emporteront
» sur toi par les richesses ou la force de l'élo-
» quence, et tu seras réduit à leur faire ta
» cour. La crainte et l'inquiétude troubleront
» ta vie (1), et tu deviendras la proie d'un
» homme puissant. Quand tu serois un Phidias
» ou un Polyclète, quand tu ferois les ou-
» vrages les plus admirables, c'est à ton art
» seul que toutes les louanges seront adres-
» sées (2), et de tous ceux qui regarde-
» ront tes chefs-d'œuvre, il n'y aura per-
» sonne, pour peu qu'il ait de sens, qui veuille
» te ressembler. Tu ne passeras que pour un
» artisan, un vil ouvrier, un homme qui vit
» du travail de ses mains. Si au contraire tu
» veux suivre mes conseils, je te ferai con-
» noître les beaux ouvrages et les actions ad-
» mirables des anciens ; je te donnerai des
» connoissances presque universelles. J'ornerai
» ton ame, cette noble partie de toi-même,
» des vertus les plus estimables (3). La sagesse,

(1) Le grec dit : *tu meneras la vie d'un lièvre.* C'est ainsi que Plutarque, au traité de l'amour des richesses, dit à un avare, *que sa passion sordide lui fait mener la vie d'un colimaçon*, tome 2, page 525, *E.*

(2) Ce raisonnement est faux. Qu'est un art sans le génie de celui qui l'exerce ? On doit s'attendre à trouver, de temps en temps, des pensées fausses et des raisonnemens peu exacts dans notre auteur : il avoit l'imagination trop vive pour avoir toujours l'esprit juste.

(3) Le grec : *de beaucoup de beaux ornemens.* La langue grecque recherche autant les pléonasmes que nous les évitons.

» la justice, la piété, la douceur, la modestie, la prudence, la patience, l'amour des choses honnêtes et le goût des études sérieuses présideront à ta conduite. Ce sont-là véritablement les ornemens incorruptibles de l'ame. Rien de ce qui se fit autrefois, ni de ce qu'il faut faire à présent, ne t'échappera; bien plus, avec moi tu prévoiras ce qu'il est à propos ou non de faire; en un mot, je t'instruirai bientôt de tout ce que l'on doit aux dieux et aux hommes. Celui qui à présent est pauvre, le fils d'un homme inconnu, qui délibère s'il embrassera un état ignoble, sera dans peu l'objet de l'envie et de la jalousie universelle. On te comblera d'honneurs et de louanges; tu seras revêtu de cet habit (elle me montra le sien, qui étoit magnifique); tu te feras estimer par tes rares qualités, et tu t'attireras la considération de ceux même qui l'emportent sur toi par les richesses et la naissance; on te jugera digne des plus grands emplois, et l'on te déférera par-tout la première place. Si tu voyages, tu ne seras nulle part étranger ni inconnu; je t'imprimerai une marque si reconnoissable, que chacun de ceux qui te verront, dira à son voisin en le poussant, et te montrant du doigt, *le voilà* (1). S'il

(1) Démosthène passoit un jour par le marché d'Athènes, une marchande d'herbes l'apperçut, et poussant du coude sa voisine, lui montra l'orateur, en s'écriant, *le voilà*. C'est à ce trait que Lucien fait allusion.

» se trouve quelque occasion importante où » il faille prendre les intérêts de la république, » ou la défense de tes amis, chacun fixera les » yeux sur toi. Lorsque tu parleras, la mul- » titude t'écoutera avec admiration (1); on » t'estimera heureux de pouvoir parler si élo- » quemment, et l'on bénira le sort de ton » père. Je te mettrai au nombre de ces hommes » que l'on appelle immortels (2), et lors même » que tu seras sorti de la vie, tu ne cesseras » jamais d'être avec les savans, et de t'entre- » tenir avec les beaux esprits. Jette les yeux » sur Démosthène, fils d'un père inconnu (3); » à quel point de gloire ne l'ai-je pas élevé? » Eschine, fils d'une joueuse d'instrumens, » s'est vu caressé par Philippe; et Socrate, » élevé d'abord par la Sculpture, l'a aban- » donnée pour se jetter dans mes bras, dès » qu'il a compris ce qui lui pouvoit être plus » avantageux. Entends-tu comme il est célébré » par tout le monde? Quitte donc à présent

(1) Le grec dit: *la bouche ouverte.*

(2) Le grec: *ce que l'on dit que quelques hommes sont devenus immortels, je le ferai pour toi.*

(3) Il étoit fils d'un fourbisseur de même nom, au rapport de Plutarque; mais il étoit riche, et à portée de recevoir des leçons d'éloquence des plus fameux rhéteurs de son temps, Isée et Isocrate. Au lieu qu'Eschine, fils d'une joueuse de tambour de basque, né sans fortune, n'ayant eu de maitre que son génie, et de leçons que les discours qu'il entendoit, lorsqu'il étoit greffier de la ville, est parvenu à disputer à Démosthène la palme de l'éloquence.

» tous ces grands hommes, renonce à imiter » leurs belles actions, à entendre leurs dis- » cours, renonce à ce maintien noble et » décent, aux honneurs, à la gloire, aux » louanges, aux distinctions, à la puissance, » aux grands emplois, ne cherche plus à te » faire estimer heureux par la beauté de ton » génie et la force de tes discours. Revêts-toi » d'une robe poudreuse, prends l'accoutrement » d'un esclave, et désormais un levier, un » ciseau, ou un marteau dans les mains, pen- » ché sur ton ouvrage, borne tes pensées à » la terre. Ton esprit abaissé de toutes ma- » nière ne pourra jamais s'élever ni s'appli- » quer à rien de noble et de mâle : cependant » tu mettras tous tes soins à donner à tes ou- » vrages une belle proportion, et tu ne son- » geras pas à régler ton ame; tu t'estimeras » moins que des pierres ».

Elle parloit encore lorsque je me levai; et, sans attendre la fin de son discours, je prononçai. J'abandonnai la laide ouvrière, et passai du côté de l'Éloquence, avec d'autant plus de joie, que je me rappellois les coups d'escourgée que, pour mon apprentissage, l'autre m'avoit fait donner la veille. Outrée de ce que je l'abandonnois, la Sculpture frappa dans ses mains, grinça des dents, et bientôt après, devint immobile et se pétrifia comme une autre Niobé.

Cela vous paroît incroyable; cependant vous ne ferez pas difficulté de le croire, quand

vous réfléchirez à toutes les merveilles qu'enfantent les songes.

La Science me regardant alors, me dit: comment pourrai-je reconnoître le jugement que tu viens de rendre en ma faveur? comment te prouver que tu as eu raison de juger ainsi? Viens, monte avec moi sur ce char (elle me fit voir un char traîné par des chevaux ailés, semblables à Pégase); tu verras, me dit-elle, tout ce que tu aurois perdu, si tu eusses dédaigné de me suivre. Je montai donc dans le char, elle le fit partir, et lâcha la bride aux chevaux. Je fus emporté dans les airs; je visitai tous les peuples, toutes les nations, toutes les villes qui sont depuis l'orient, jusqu'à l'occident. Comme un nouveau Triptolême, je semois quelque chose sur la terre; mais je ne me souviens plus de ce que je semois (1). Cependant je me rappelle bien que les hommes levoient les yeux au ciel, et me combloient de louanges, que tous les peuples chez lesquels j'arrivois en volant, m'accompagnoient en me donnant mille bénédictions. Après que la Science m'eut fait voir toutes ces différentes choses, et qu'elle m'eut montré moi-même à ceux qui me donnoient des éloges, elle me ramena dans mon pays. Je n'étois plus vêtu de l'habit que j'avois en partant, je revenois couvert, à ce

(1) Il n'est pas aisé de comprendre ce que Lucien entend ici par cette semence; peut-être désigne-t-il par-là ses premiers travaux, dont il ne se souvient plus, parce que la gloire les lui a fait oublier.

qu'il me sembloit, d'une robe magnifique. Elle rencontra mon père qui étoit debout et m'attendoit. Elle lui montra mon habit, ma personne, la gloire qui m'accompagnoit (1), et le fit souvenir de combien il s'en étoit peu fallu que, par de mauvais conseils, on ne m'eût privé de tant d'avantages.

Je me rappelle ces détails, parce que je n'étois plus enfant, et il me semble que, troublé par la crainte des coups..... Mais pendant que je vous raconte ceci, quelqu'un dira peut-être : certes, voilà un songe bien long et qui sent furieusement le barreau. Apparemment, ajoutera un autre, que c'est un songe d'hiver, les nuits sont très-longues dans cette saison, et peut-être est-il, comme Hercule, l'ouvrage d'une triple nuit. Pourquoi vient-il nous raconter de pareilles fadaises, et nous entretenir des rêves qu'il fit dans son enfance ? Son discours est un mauvais réchauffé : ne nous prendroit-il point pour des interprètes de songes ? Non, mon ami; mais Xénophon n'a-t-il pas aussi raconté le songe par lequel il lui sembloit voir sa maison paternelle (2), &c...... Ne

(1) Le grec : *et quel je revenois.*

(2) Au troisième livre de l'expédition de Cyrus, *page 175, édit. d'Henri Etienne.* Le texte n'est nullement corrompu, comme on l'a prétendu; mais Lucien citant un passage d'un auteur très-connu de ses auditeurs, ne complette pas la phrase et n'en indique que quelques mots; Xénophon dit, en cet endroit, qu'il lui sembla que le tonnerre étoit tombé sur la maison de son père, et qu'elle jettoit des flammes de toutes parts.

savez-vous pas que sa vision étoit une fiction adroite, et qu'il n'en fit pas le récit dans le dessein de dire des bagatelles. C'étoit au milieu de la guerre, lorsque les ennemis l'entouroient de toutes parts, que son salut sembloit désespéré : sa narration produisit cependant un excellent effet. A son exemple, je vous ai raconté mon songe, afin que les jeunes gens s'adonnent aux choses qui peuvent leur être le plus avantageuses, qu'ils s'attachent à l'éloquence ; et sur-tout, pour que ceux à qui la pauvreté pourroit faire prendre quelque lâche résolution, et qu'elle porteroit à embrasser une profession humiliante, ne laissent point corrompre de nobles sentimens. Tel qui aura entendu mon songe, sentira, j'en suis sûr, le courage renaître dans son ame ; il me prendra pour exemple, il réfléchira à ce que j'étois, lorsque j'entrai dans la carrière et me livrai à l'étude, sans rien redouter de la pauvreté qui me pressoit alors, et il voudra m'imiter, en voyant dans quel état je suis revenu vers vous, non moins illustre qu'aucun sculpteur, pour ne rien dire de plus.

A UN HOMME

QUI LUI AVOIT DIT:

Tu es un Prométhée dans tes discours.

Tu dis donc que je suis un Prométhée; si c'est parce que mes ouvrages sont d'argille, je reconnois l'allusion, et j'avoue qu'en cela je ressemble à ce dieu. Je ne refuse pas de passer pour un ouvrier en terre, quand même on diroit que celle dont je me sers est plus vile que la boue des carrefours, et qu'elle diffère peu de la fange. Mais si, par une louange excessive, trouvant mes discours bien composés, tu les attribues au plus habile des Titans, prends garde qu'on ne trouve dans cet éloge une plaisanterie cachée, une ironie piquante et d'une délicatesse attique. En effet, qu'ai-je composé de si ingénieux? quelle est cette sagesse profonde, cet art merveilleux, que tu trouves dans mes ouvrages? Ah! il me suffit qu'ils ne te paroissent point trop terrestres, ni absolument dignes de faire attacher leur auteur au Caucase (1). Mais avec combien plus de justice ne pourroit-on pas vous comparer à Prométhée, vous qui brillez dans le barreau, et combattez sans cesse

(1) Le grec dit simplement: *dignes du Caucase.*

avec la vérité (1). Vos ouvrages sont véritablement pleins de vie ; ils semblent animés par un feu tout-à-fait brûlant (2). C'est ainsi que travailloit Prométhée ; la seule différence est que vos ouvrages ne sont point d'argille, ils sont d'or : pour nous, qui n'avons en vue que la multitude, nous ne lui présentons nos ouvrages, que comme on lui montre des statues ; tout en est d'argille, comme je viens de le dire, et notre art ressemble à celui des sculpteurs. Du reste, on n'y trouve ni des mouvemens semblables aux vôtres, ni ces figures qui remuent l'ame ; ils offrent d'ailleurs quelques plaisirs et un amusement agréable.

J'imagine encore que tu pourrois fort bien me donner le nom de Prométhée, dans le sens où tu sais que le poëte comique le donnoit à Cléon. *Cléon*, dit-il, *est un Prométhée* (3) *; mais c'est après les événemens.*

Les Athéniens appelloient autrefois des Prométhées, ceux qui font des marmites, des fourneaux, et en général tous ceux qui travaillent en argille ; ils plaisantoient, je pense, sur la matière qu'emploient ces ouvriers, et sur la cuisson que l'on donne à ces vases.

(1) Ceci est équivoque comme dans le texte : *vous combattez avec le secours de la vérité ξὺν ἀληθείᾳ*, ou *avec la vérité*, c'est-à-dire, *contre elle.*

(2) Trait satyrique contre les emportemens des orateurs.

(3) Aristophane : ce mot ne se trouve point dans ce qui nous reste de ce poëte. Le nom de Prométhée signifie *prévoyant.*

Si

Si c'est dans ce sens que tu m'appelles un Prométhée, le trait est lancé avec adresse, et la plaisanterie d'une finesse vraiment attique; car mes ouvrages sont aussi fragiles que les vases des potiers; un petit coup de pierre peut les mettre en pièces. Cependant, pour me consoler, quelqu'un dira peut-être: ce n'est pas pour cela qu'on vous compare à Prométhée. Notre intention est de louer la nouveauté d'invention dont brille votre ouvrage, qui n'est fait à l'imitation d'aucun modèle. C'est ainsi que Prométhée, ne prenant pour guide que son génie, donna l'existence aux hommes qui n'étoient pas encore, donna aux animaux une forme agréable, des organes agiles et flexibles; enfin il fut le premier fabricateur; Minerve, en soufflant sur le limon qu'il avoit pêtri, en animant ses ouvrages, ne fit que l'aider.

Voilà ce qu'on peut dire pour présenter la raillerie du côté le plus favorable; je veux que ce soit-là ta pensée: mais il ne me suffit pas d'avoir le mérite de la nouveauté, et que personne ne puisse citer un ouvrage plus ancien, dont le mien ne seroit qu'une imitation. Sache que je rougirois de l'avoir fait s'il manquoit de beautés, et qu'après l'avoir foulé aux pieds, je le détruirois entiérement: sa nouveauté ne lui seroit auprès de moi d'aucun avantage; elle ne m'empêcheroit pas de le mettre en pièces s'il étoit dépourvu de graces; et si je ne pensois pas ainsi, je me croirois digne d'être déchiré par seize vautours, pour ne pas sentir,

qu'un ouvrage qui n'a d'autre mérite que la nouveauté, n'en est que plus mauvais.

Ptolemée, fils de Lagus, fit venir en Egypte deux nouveautés singulières, un chameau de Bactriane parfaitement noir, et un homme *bicolor*, dont la moitié du corps étoit très-noire, et l'autre d'une blancheur éclatante; le partage étoit égal. Ayant assemblé les Égyptiens au théatre, Ptolemée leur donna plusieurs spectacles, et finit par faire voir le chameau noir, et l'homme noir et blanc. Il croyoit exciter par-là la plus grande surprise; mais à la vue du chameau, les spectateurs furent tellement effrayés, que peu s'en fallut qu'ils ne s'élançassent de leurs places, et ne prissent la fuite. On l'avoit cependant paré d'un riche harnois brodé d'or, et d'une housse de pourpre. Son frein couvert de diamans avoit appartenu à quelque Darius, à Cambyse, ou même à Cyrus (1). Quand l'homme aux deux couleurs vint à paroître, une partie des spectateurs éclata de rire; l'autre le regardoit avec horreur, comme un monstre. Ptolemée voyant qu'il n'augmentoit pas par-là sa considération, et que la nouveauté n'excitoit pas l'admiration des Égyptiens qui lui préféroient les belles formes et les proportions régulières, cessa d'offrir ses monstres en spectacle, et ne fit

(1) Les richesses des rois de Perses avoient passê au pouvoir d'Alexandre, et ses successeurs se les partagèrent.

plus de l'homme aux deux couleurs autant de cas qu'auparavant. Le chameau négligé mourut faute de soins, et l'homme *bicolor* fut la récompense d'un joueur de flûte nommé Thespis, qui avoit signalé ses talens dans un festin.

J'ai bien peur que mon livre ne ressemble au chameau de Ptolemée, dont on n'admiroit que la parure et la pourpre, puisque la réunion de deux choses fort agréables, le dialogue et la comédie, ne suffit pas pour embellir un ouvrage ; il faut encore que ce mêlange soit fait avec de justes proportions, et qu'il en résulte une harmonie parfaite. Rien n'est plus ordinaire que de faire une œuvre ridicule en réunissant deux choses excellentes et le monstre vulgairement connu sous le nom de Centaure en est la preuve. On ne pourra certainement pas dire que ce soit un animal aimable ; c'est au contraire un monstre féroce, s'il en faut croire les peintres, qui le représentent toujours livré aux excès de la table et aux fureurs des combats. Mais, quoi ! ne résulteroit-il jamais rien de beau du mêlange de deux belles choses, et le vin mêlé avec le miel ne forme-t-il pas le breuvage le plus doux ? Il est vrai, mais je n'oserois soutenir qu'il en soit ainsi de mes écrits ; je crains au contraire que le mêlange n'ait détruit la beauté des moyens que j'emploie.

Autrefois le Dialogue et la Comédie n'étoient point amis ; jamais on ne les réunissoit ensemble. L'un relégué dans les écoles, ou dans

les promenades, étoit employé par un petit nombre de personnes : tandis que l'autre, livrée à Bacchus, conversoit en plein théatre, faisoit rire les spectateurs par ses bouffonneries et ses railleries ; elle dansoit au son de la flûte, et quelquefois, par de longues tirades d'Anapestes, elle rioit aux dépens des amis du Dialogue, les appelloit penseurs extravagans, sublimes déraisonneurs ; elle sembloit n'avoir d'autre but que de les tourner en ridicule, et de répandre sur eux toutes les saillies de la liberté bachique ; elle les représentoit, tantôt marchant dans les airs et habitant les nuées (1) ; tantôt mesurant scrupuleusement le saut d'une puce (2), ou dissertant avec subtilité sur les phénomènes du ciel. Le Dialogue, au contraire, ne tenoit que de graves entretiens, philosophoit sur la nature et sur la vertu, conformément à cet axiome des musiciens, *l'harmonie est le double diapason frappé de l'aigu au grave* (3).

(1) L'auteur a en vue les nuées d'Aristophane, où Socrate est représenté guindé dans un panier, et se promenant dans les airs.

(2) Au lieu de *ψυλλῶν πηδήματα*, je serois bien tenté de lire *ὑποδήματα*, car ce n'est pas le *saut d'une puce* qu'Aristophane fait mesurer à Socrate, mais la chaussure de cette puce. *Voyez* le vers 150 des nuées.

(3) Cela veut dire que le Dialogue philosophoit d'une manière obscure et énigmatique. Cet axiome des musiciens est inintelligible pour quiconque ne connoît pas la musique, comme il est très-clair pour ceux qui entendent l'harmonie, et qui savent que tous les accords d'une gamme sont compris implicitement dans cette gamme : s'il est parlé ici d'un double diapason, ou d'une

J'ai cependant osé allier des choses si différentes par leur nature, et réunir ce qui ne paroissoit susceptible d'aucune association : voilà pourquoi je crains qu'on ne m'accuse d'avoir travaillé comme Prométhée, qui confondit les sexes (1), ou plutôt d'avoir trompé mes lecteurs et leur avoir servi des os couverts de graisse (2), en leur cachant mes plaisanteries sous la gravité philosophique. Quant

double gamme, c'est parce qu'effectivement on ne peut pas trouver tous les accords dans une seule gamme. Les accords de *neuvième*, de *onzième*, sont différens des accords de *seconde* et de *quarte*, principe que le vulgaire des musiciens ne connoît presque point, et que les Grecs avoient senti; car les Grecs connoissoient l'harmonie et tous les accords qu'elle peut produire. Il ne seroit peut-être pas difficile de le prouver; mais ce n'est point ici le lieu.

(1) Platon, dans son banquet, *pag. 182*, parle de cette confusion de sexes. C'est au discours d'Aristophane. « Il faut d'abord vous faire connoître quelle étoit » autrefois la nature humaine, et tous les différens changemens qu'elle a subis : elle n'étoit pas, dans l'origine, » telle qu'on la voit aujourd'hui; elle étoit bien différente, car il y avoit dans le commencement trois » espèces d'hommes, et non pas deux, comme à présent, » le mâle et la femelle. La troisième réunissoit en elle » les deux autres : cette espèce a disparu, son nom » seul est resté; on l'appelloit *androgyne*, à cause de la » réunion de l'homme et de la femme : elle n'existe plus, » et son nom n'est plus aujourd'hui qu'une injure; la » forme de l'homme étoit alors toute ronde, son dos » et ses flancs s'arrondissoient en cercle; il avoit quatre » mains, autant de jambes et deux visages, posés sur » un col circulaire; la tête cependant étoit unique, » et les deux visages se regardoient ».

(2) *Voyez* Hésiode, théog. v. 233.

au larcin, dont Prométhée est aussi le dieu, écartes-en tout soupçon; on n'en sauroit trouver dans mes ouvrages. Où aurois-je pu dérober? à moins qu'à mon insu, quelqu'un n'ait avant moi inventé ces courbeurs de pins et ces hircocerfs (1). En ce cas, quel parti faudroit-il que je prisse? celui de persister dans mon entreprise; car le changement ne convient point à Prométhée, mais à Epimethée (2).

(1) Je crois qu'il fait allusion au traité intitulé *l'histoire véritable*, rempli d'inventions extravagantes.

(2) Frère de Prométhée : ce fut lui qui, dit-on, forma les gens stupides. Son nom signifie *qui réfléchit après coup. Voyez* les Mythologues.

NIGRINUS (1),

OU

LES MŒURS D'UN PHILOSOPHE.

LETTRE ADRESSÉE A NIGRINUS.

Lucien à Nigrinus, prospérité (2).

Porter des chouettes à Athènes, dit un de nos proverbes : c'est en effet une chose ridicule que de porter de ces oiseaux dans une ville où il y en a beaucoup ; et l'on pourroit bien m'appliquer cette plaisanterie, si, dans le dessein de faire parade de mon éloquence, je composois quelque ouvrage, et l'envoyois à Nigrinus.

(1) Ce morceau, écrit sans doute dans la jeunesse de Lucien, est une satyre assez vive des mœurs de Rome, telles qu'elles étoient de son temps : il semble que ce soit le seul but en vue duquel il ait été composé. Ce qui fait croire que cet ouvrage est de la jeunesse de notre auteur, c'est que le style en est moins pur, moins lucide que dans ses autres compositions. Les métaphores y sont plus communes, plus hasardées, et dénotent un écrivain dont le goût n'est pas encore formé.

(2) Je ne traduits pas comme on a coutume, *Lucien à Nigrinus, salut :* cette formule est celle des Latins, et ceux qui confondent les usages, en attribuant aux Grecs ce qui n'étoit observé que chez les Romains, remplissent mal, ce me semble, les fonctions de traducteur.

Mais comme je n'ai d'autre intention que de te faire connoître mes sentimens à ton égard, et combien je suis sensible à tes discours, j'éviterai vraisemblablement l'application de ce mot de Thucydide (1), *l'ignorance rend hardi, et la réflexion circonspect ;* et l'on connoîtra bientôt que ma témérité a moins l'ignorance pour cause, que l'amour que j'ai pour ta conversation. Porte-toi bien.

LUCIEN *et un de ses amis.*

L'AMI.

Quel air grave ! quel maintien relevé tu as rapporté de ton voyage ! Tu daignes à peine nous regarder, et partager notre société et notre conversation. Ce changement est bien subit, et tu me parois bien fier. Te plairoit-il de m'apprendre la cause de cette bizarre humeur ?

LUCIEN.

Et quelle autre pourroit-ce être qu'une félicité......

L'AMI.

Comment ?

LUCIEN.

Oui, mon ami ; au moment où j'y pensois le moins, je suis devenu heureux, fortuné, trois fois heureux, pour me servir d'une expression théatrale.

(1) Thucyd., *liv. 2, chap. 40.*

L'AMI.

Par Hercule ! en si peu de temps ?

LUCIEN.

Oui.

L'AMI.

Et quel est donc ce grand bonheur dont tu parois si fier ? Parle. Je ne veux pas apprendre sommairement une aussi agréable nouvelle ; fais-m'en un récit détaillé, que j'en sache toutes les circonstances.

LUCIEN.

N'est-ce pas, à ton avis, une chose admirable, que je sois devenu tout-à-coup libre, au lieu d'esclave ; riche, au lieu de pauvre ; sage, au lieu d'extravagant et d'insensé que j'étois ?

L'AMI.

Très-admirable, sans doute. Cependant je ne comprends pas bien encore ce que tu veux me dire.

LUCIEN.

J'étois allé en diligence à Rome, dans le dessein d'y consulter un Médecin pour mes yeux : mon œil étoit alors plus incommodé que jamais.

L'AMI.

Je savois cela, et j'ai souvent souhaité que tu tombasses entre les mains d'un homme habile.

J'avois aussi résolu d'aller saluer Nigrinus, philosophe Platonicien, que je n'avois pas vu depuis très-long-temps. Je me levai donc un jour de grand matin pour aller chez lui. En arrivant, je frappe à sa porte; un valet m'annonce, et je suis introduit. J'entre, et je trouve Nigrinus tenant un livre dans ses mains, et entouré des portraits des Sages de l'antiquité. Au milieu de sa chambre étoit une petite table, sur laquelle on voyoit tracées des figures de géométrie, et qui soutenoit une sphère de roseau (1), faite, à ce qu'il me parut, à l'imitation de l'univers. Nigrinus, après m'avoir embrassé avec beaucoup d'amitié, me demanda ce que je faisois. Je le lui appris; et l'interrogeant à mon tour, je lui demandai quelles étoient ses occupations, et s'il étoit dans le dessein de retourner en Grece. Mais, mon ami, à peine il eut commencé à parler et à m'ouvrir sa pensée, que la douce ambroisie de ses discours surpassoit le chant des sirènes et des rossignols; il réalisoit (tant ses discours étoient divins) l'antique fable du Lotos (2). Bientôt il fit l'éloge de la philosophie; et vantant la liberté qu'elle procure, il se moqua de toutes les choses que la multitude met au rang des biens; telles que les richesses, la gloire,

(1) C'est-à-dire, faite de feuilles de roseau, comme les nôtres le sont avec du carton.
(2) Homère, Odyss. *liv. 9.*

les honneurs, la royauté, la pourpre, qui paroissent, à la plupart des hommes, si dignes de leur admiration, et que, jusqu'à ce jour, j'avois aussi moi-même regardées du même œil. Attentive à ces discours, mon ame les recevoit avec avidité. Tout-à-coup j'éprouvai une situation que je ne pouvois définir, et me sentis entraîné par une foule de sentimens opposés. Tantôt je l'entendois, avec douleur, mettre au rang des vanités la richesse et la gloire, que j'avois tant chéries: peu s'en falloit que je ne versasse des larmes de regret en les voyant ainsi déprisées. Tantôt elles me paroissoient viles et méprisables, et je me réjouissois d'être passé d'un ciel ténébreux, où j'avois vécu jusqu'alors, à une lumière pure et brillante : ensorte que (chose étonnante!) j'oubliai totalement mon œil et son infirmité; mon esprit acquit insensiblement une vue plus perçante ; enfin je parvins à cette disposition dont tout-à-l'heure tu me faisois un crime. Je l'avoue, les discours du Philosophe m'ont inspiré une fierté, une élévation qui ne me permettent plus d'abaisser mes pensées à rien de petit, et je crois que la philosophie a fait sur moi un effet semblable à celui que produit le vin sur les habitans de l'Inde la première fois qu'ils en boivent. Ces peuples sont d'un tempérament très-ardent, et lorsqu'ils prennent de cette boisson échauffante, ils ne tardent pas à tomber dans le délire, et dans une ivresse plus forte du double que celle des autres

hommes; de même tu me vois aujourd'hui dans l'enthousiasme et l'ivresse que m'ont inspirés les discours de Nigrinus.

L'AMI.

Ce n'est point-là de l'ivresse, c'est sagesse et sobriété. Mais je voudrois bien, s'il est possible, entendre aussi ces discours; et l'on ne doit pas rejetter avec mépris la prière d'un ami qui desire, avec empressement, entendre les mêmes choses que son ami.

LUCIEN.

Ne crains rien, mon cher; tu provoques, comme le dit Homere, un homme qui se hâte de te satisfaire; et si tu ne m'eusses prévenu, j'allois te prier de vouloir bien en écouter le récit: car je veux que tu me serves de témoin devant la plupart des hommes, pour leur prouver que mon enthousiasme n'est pas déraisonnable. D'ailleurs, j'aurai bien du plaisir à me rappeller ces discours, dont la méditation fait actuellement toute mon étude; et quand je ne trouve personne avec qui je puisse en parler, je les repasse en moi-même deux ou trois fois le jour. Semblable à ces amans qui, pendant l'absence de l'objet de leur tendresse, charment leurs soucis par le souvenir de ses actions et de ses paroles, s'entretiennent avec lui comme s'il étoit présent, s'imaginent lui parler, et sont enchantés de ses réponses, comme s'ils venoient de les entendre:

l'ame entiérement occupée d'un souvenir agréable, ils n'ont pas le temps de se livrer à leurs ennuis actuels : de même en l'absence de mon Philosophe, je recueille les discours qu'il m'a fait entendre, je les repasse dans mon esprit, et j'en tire une puissante consolation : enfin, c'est un fanal sur lequel mes yeux sont sans cesse attachés ; il me sert de guide au milieu des ténèbres et de la mer orageuse où je suis exposé. J'imagine que ce grand homme est témoin de toutes mes actions, que je l'entends encore me tenir les mêmes discours : quelquefois, sur-tout lorsque mon esprit est dans une application profonde, sa personne se montre à mes yeux, et le son de sa voix retentit à mes oreilles ; car, ainsi que le dit un poëte comique (1), il laisse une espèce d'aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

L'AMI.

Arrête, homme admirable ; recule sur tes pas, et reprends ton discours où Nigrinus a commencé le sien : tes détours continuels me font trop souffrir (2).

(1) Ce poëte est Eupolis, dont Brodeau a cité le passage dans ses remarques. Il m'a paru si beau ce passage, que je crois faire plaisir au lecteur en le traduisant. « Périclès, tel que Jupiter, tonne, fait briller » les éclairs de son éloquence, émeut tout la Grece. » La persuasion réside sur ses lèvres ; c'est ainsi qu'il » sait charmer, et c'est le seul orateur qui laisse un » aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent ».

(2) Le grec dit : *tu me déchires violemment en tournant tout autour.*

LUCIEN.

Tu as raison : c'est ce que je devois faire. Mais, mon ami, as-tu vu quelquefois de ces mauvais acteurs tragiques ou comiques, toujours sifflés du public, qui gâtent les meilleures pièces, et qu'on finit par expulser du théatre (1), quoique souvent les drames qu'ils représentent soient des chefs-d'œuvre qui ont remporté le prix ?

L'AMI.

Je ne connois que trop de ces gens-là.

LUCIEN.

Je crains bien de paroître à tes yeux un acteur aussi ridicule, soit en m'exprimant sans ordre, soit en corrompant quelquefois, par mon peu de capacité, le sens de mon auteur. Insensiblement tu en viendrois au point de condamner la pièce même. Si je n'avois égard qu'à mon propre talent, je ne serois pas très-affligé de mon peu de succès; mais si la pièce venoit à tomber, je ressentirois un violent chagrin de l'avoir déshonorée par ma maladresse. Souviens-toi du moins, tandis que je parlerai, que le poëte n'est pas responsable des fautes de l'acteur; que souvent il est placé dans un endroit éloigné de la scène, et qu'il ne peut veiller à ce qui se passe sur le théatre. Je vais te faire connoître quel comé-

(1) Il faut suppléer, *avant la fin de la pièce.*

dien je suis, du moins par la mémoire ; car du reste, mon rôle sera peu différent de celui d'un envoyé de tragédie (1).

L'AMI.

A merveilles : je te jure par le dieu de l'éloquence, que tu viens de faire un exorde conforme à toutes les règles de la rhétorique. Il me semble que, pour abréger, tu devois encore ajouter ceci : que tu vas parler sans t'y être auparavant préparé ; qu'il vaudroit mieux entendre le Philosophe prononcer lui-même son discours ; que tu ne peux en rapporter ici que peu de choses, et qu'autant que ta mémoire en a pu retenir (2). Ne devois-tu pas dire tout cela ? Va, tu n'as pas besoin d'user avec moi de cette ressource. Imagine que tu as dis tout ce qui pouvoit me séduire (3), et que je suis prêt à t'applaudir par mes acclamations ; mais si tu diffères davantage, je prendrai de l'humeur contre la pièce, et sifflerai de tout mon pouvoir.

LUCIEN.

Je voudrois avoir parlé de tout ce que tu viens de dire : j'ajouterai du moins que mon discours sera sans suite, peu semblable à celui

(1) Ce sont eux ordinairement qui font les récits.

(2) Imitation du Phèdre de Platon, vers le commencement. Phèdre s'excuse à-peu-près dans les mêmes termes à Socrate, pour ne point lui réciter le discours sur la beauté qu'il vient d'entendre lire à Lysias.

(3) Le grec : *tu as tout dit pour cela.* Τοῦτόγε ἕνεκα, c'est-à-dire, tout ce qu'il falloit pour servir d'exorde.

du Philosophe, et que je ne dirai qu'un mot sur chacun des objets qu'il a traités : il m'est impossible de faire autrement. Je ne veux pas non plus lui attribuer mes expressions, de peur de ressembler à ces comédiens qui, souvent, prennent le masque d'Agamemnon, de Créon ou d'Hercule, sont couverts d'habits brodés d'or, lancent des regards terribles, ouvrent une bouche énorme, et ne font entendre qu'une voix grêle et féminine, plus foible que celle d'Hécube ou de Polyxène. Mais pour ne point m'exposer au reproche de mettre un masque plus grand que ma tête (1), et de déshonorer mon costume, je veux converser avec toi à visage découvert, de peur qu'en tombant je n'entraîne dans ma chûte le héros dont je jouerois le rôle.

L'AMI.

Cet homme ne cessera de la journée de me tenir un langage théatral et tragique.

LUCIEN.

Si, mon ami; je reviens dès ce moment à mon sujet. Nigrinus commença par faire l'éloge de la Grèce et des habitans d'Athènes, qui, élevés dans la philosophie et la pauvreté, ne voient jamais d'un œil satisfait un citoyen ou un étranger s'efforcer d'introduire le luxe chez eux. Au contraire, s'il vient dans leur

(1) Les masques de théatre étoient des espèces de casques qui représentoient une tête entière.

ville

ville quelqu'un qui soit corrompu par la mollesse, ils le corrigent avec douceur, l'instruisent avec adresse, et le font passer d'une vie déréglée à des mœurs pures et vertueuses. Il me raconta qu'un homme très-riche vint à Athènes dans un grand appareil, suivi d'une foule incommode de valets, et vêtu d'un habit relevé d'or et de broderie. Il s'imaginoit sans doute exciter l'admiration des Athéniens, qui le regarderoient comme un homme heureux; au contraire, ce ridicule personnage ne leur inspira que de la pitié. Ils entreprirent de le former, mais sans amertume, sans le blâmer trop ouvertement; car il étoit dans une ville libre, où chacun peut vivre à sa fantaisie. Cependant, lorsqu'il alloit aux bains ou aux gymnases, et qu'il s'y rendoit incommode par la foule de ses esclaves, qui pressoient et gênoient les passans, quelqu'un disoit, à basse voix, feignant de ne pas vouloir être remarqué, et de ne pas lui adresser la raillerie: *il a peur qu'on ne le tue pendant qu'il se baigne; la paix la plus profonde règne cependant ici, et l'on n'a pas besoin d'une armée.* L'autre, qui entendoit cette plaisanterie, la mettoit à profit. On lui fit quitter ses habits brodés, cette pourpre magnifique, en raillant avec délicatesse les fleurs peintes (1) dont elle étoit

(1) Le grec dit, *le fleuri des couleurs;* mais l'allusion au printems, et ce qui suit, prouve qu'il faut entendre ceci des fleurs nuancées.

ornée. *Nous voilà déja au printems*, disoit-on, *d'où vient ce paon ? cet habit est sans doute celui de sa mère.* On ajoutoit encore mille autres traits de cette nature. On railloit aussi le reste de son ajustement, le grand nombre de ses bagues, la recherche de sa coëffure, et le déréglement de sa conduite ; ensorte que bientôt il devint modeste, et retourna chez lui plus vertueux qu'il n'étoit venu, graces à l'instruction publique qu'il avoit reçue.

Pour me prouver que les Athéniens ne rougissent point de faire l'aveu de leur pauvreté, Nigrinus me cita un mot qu'il avoit entendu dire aux jeux des Panathenées par tous les spectateurs ensemble. Un citoyen venoit d'être arrêté et conduit devant le président des jeux, parce qu'il assistoit au spectacle avec un habit de pourpre. Tout le monde, en le voyant, en eut pitié; on intercéda pour lui. Le héraut ayant annoncé qu'il l'avoit arrêté pour être contrevenu à la loi, qui défendoit d'assister au spectacle avec un tel vêtement, tous les spectateurs, comme s'ils se fussent donné le mot, s'écrièrent à la fois, *on doit lui pardonner de porter un pareil habit, car il n'en a pas d'autre.* Mon philosophe louoit une pareille conduite ; il vantoit en outre la liberté qui règne dans Athènes, l'abondance, la tranquillité, et le doux loisir dont jouissent pleinement ses citoyens. Il me faisoit voir que la vie qu'ils mènent est conforme à la philosophie, capable

de conserver la pureté des mœurs, convenable à un homme qui sait mépriser la fortune, et qui s'est fait un plan de vivre honnêtement, suivant les règles de la nature.

Mais celui qui aime les richesses, qui est ébloui par l'or, qui mesure le bonheur à la pourpre et à la puissance, qui n'a jamais goûté la douceur de la liberté, qui ne connoît point la franchise et n'a jamais vu la vérité, qui a toujours été nourri dans la flatterie et la servitude ; ou quiconque ne respire que la volupté, la reconnoît pour son unique déesse, aime les tables somptueuses, se plonge dans l'ivresse et dans les plaisirs de Vénus, ou dont le cœur est rempli d'impostures, de fourberies et de mensonges, qui prend plaisir au son des instrumens et aux chansons libertines : celui-là peut demeurer à Rome ; la vie que l'on y mène convient à des hommes aussi corrompus. Ici, toutes les rues, toutes les places publiques sont pleines des objets chéris de leurs passions ; la volupté s'introduit par tous les sens (1). Ceci est fait pour le plaisir des yeux ; cela, pour flatter les oreilles ou l'odorat ; un autre objet, pour satisfaire le goût, ou irriter les desirs amoureux. Ce fleuve de voluptés, qui roule sans cesse ses eaux bourbeuses, élargit les différens canaux dans lesquels il s'épand, entraîne dans sa course l'adultère et l'avarice,

(1) Le grec, *on peut recevoir la volupté par toutes les portes.*

le parjure et tous les autres crimes alliés aux voluptés. L'ame submergée par ce débordement, perd la pudeur, la justice, la vertu ; et sur le sol aride qu'elles ont abandonné, les desirs grossiers croissent en foule. Telles étoient les couleurs dont il peignoit Rome et les vertus qu'elle enseignoit (1). Pour moi, me dit-il, la première fois qu'à mon retour de Grece j'approchai de ces lieux, je m'arrêtai ; et me demandant à moi-même pour quelle raison je revenois ici, je répétai ce vers d'Homere :

Infortuné, pourquoi quittes-tu la lumière (2) ?

Pourquoi abandonner la Grece, le bonheur et la liberté ? Viens-tu dans cette ville pour voir le tumulte qui y règne, pour connoître des calomniateurs, recevoir des salutations pleines de fierté, assister à des festins de débauche, être témoin de flatteries, de meurtres, d'amitiés feintes dans l'espoir d'un riche testament ? Qu'as-tu donc résolu de faire ? Tu ne peux ni retourner sur tes pas, ni te conformer aux mœurs établies dans ces lieux. Après avoir ainsi délibéré en moi-même, je me suis retiré, comme Hector (3) le fit par l'aide de Jupiter, hors de la portée du trait, loin du carnage, du sang

(1) Le texe porte, *Rome maîtresse de tant de bonnes choses:* il est visible que ces derniers mots sont ironiques.

(2) Odyss., *liv. 11, v. 92.*

(3) Iliade, *liv. 11, v. 163.*

et du tumulte, et j'ai pris le parti de passer le reste de mes jours dans la solitude. Je chéris cette vie que bien des gens regardent comme efféminée et pusillanime. Je m'entretiens avec la philosophie, Platon et la vérité. Placé ici comme sur une espèce de théatre garni d'une foule de spectateurs, je contemple d'un lieu élevé les actions des hommes. Les unes me divertissent et me font rire; d'autres me font connoître jusqu'à quel point l'homme est inconstant. En effet, s'il est permis de faire l'éloge des vices, ne penses pas qu'il soit pour la vertu un exercice plus puissant, ni pour l'ame une épreuve plus certaine, que cette ville et la manière dont on y vit. Ce n'est pas par de médiocres efforts qu'on peut résister à tant de voluptés, dont les charmes attrayans séduisent les yeux et les oreilles. Il faut absolument, à l'exemple d'Ulysse, passer outre sans se faire attacher par les mains, ni se boucher les oreilles avec de la cire, ce seroit une lâcheté; mais entendre les Sirènes avec un esprit libre et élevé à des objets plus sublimes. Pour admirer la philosophie, il ne faut que considérer jusqu'où va la folie des hommes; et pour mépriser les dons de la fortune, il suffit de contempler ses événemens. Ainsi que dans une pièce de théatre représentée par un grand nombre d'acteurs, un valet devient maître, un riche tombe dans la pauvreté, un pauvre s'élève au rang de Satrape, ou même jusqu'à la royauté, tel homme est l'ami de celui-ci, un

autre est son ennemi, un troisième est en fuite. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'en vain la Fortune atteste elle-même qu'elle se fait un jeu des affaires humaines ; en vain elle avoue que rien de ce que possèdent les hommes n'est exempt de vicissitudes : malgré cela, ils ont tous les jours les yeux fixés sur elle ; ils desirent les richesses et la puissance, et se bercent tous d'espérances qui ne doivent jamais se réaliser. A l'égard des actions dont j'ai dit qu'il falloit se moquer et se divertir, comment pourroit-on ne pas rire de ces riches qui affectent de montrer leur robe de pourpre, alongent leurs doigts chargés de bagues, et décèlent par-là leur sotte vanité ? Mais les plus ridicules, à mon avis, sont ceux qui, pour saluer les personnes qui s'offrent à leur rencontre, emploient la voix d'un autre homme (1), et veulent qu'on se contente d'avoir obtenu d'eux un simple regard. D'autres, encore plus fiers, veulent qu'on les adore ; non pas de loin, ainsi qu'il est d'usage chez les Perses ; mais il faut s'approcher d'eux en s'inclinant, l'esprit profondément humilié, et le corps dans une attitude qui annonce la disposition de l'ame, leur bai-

(1) Le nomenclateur, esclave dont la fonction étoit d'apprendre au patron le nom de ses cliens qu'il rencontroit, et qu'il saluoit en les nommant. *Voyez* les antiquités romaines de Dempster, *liv. 7*, *chap. 8.* Dans l'origine, les candidats seuls avoient des nomenclateurs ; il paroît que le luxe et l'orgueil d'avoir un nombre considérable de cliens, étendit cet usage à tous les patrons riches.

ser la poitrine ou la main droite; et cet honneur paroît à ceux qui l'obtiennent le comble de la gloire et de la félicité. Le patron cependant est debout, et se prête assez long-temps à leurs trompeuses caresses. Je loue du moins en eux l'impolitesse de ne point nous admettre à leur baiser la bouche (1). Mais ces cliens qui vont faire leur cour, sont encore bien plus ridicules que les autres. Ils se lèvent au milieu de la nuit, parcourent tous les quartiers de la ville, endurent patiemment que des esclaves leur ferment la porte au nez, et les appellent chiens et flatteurs. Le prix qu'ils attendent de ces courses désagréables, est un festin plus désagréable encore, et qui est pour eux la source de mille maux (2). Après avoir mangé et bu à un excès incroyable (3), après avoir tenu des discours qui n'auroient jamais dû sortir de leur bouche, ils finissent par sortir fâchés et de mauvaise humeur, maudissant

(1) Parce qu'elle ne sent pas bon.

(2) Les grands de Rome régaloient à certains jours leurs cliens et leurs parasites, et s'amusoient quelquefois à leur faire souffrir les insultes les plus humiliantes: on en voit un détail effrayant dans la cinquième satyre de Juvénal.

(3) Παρὰ γνώμην est encore susceptible d'un autre sens. En sous-entendant ἑαυτῶν, il faut dire qu'ils boivent et mangent des choses *auxquelles ils ne s'attendoient pas*. En effet, les patrons, pour se divertir, faisoient quelquefois servir aux parasites des mets fort extraordinaires. Un jour l'empereur Héliogabale, fit servir aux siens la représentation d'un repas en or, et les renvoya à jeun et couverts de risées.

le festin, et reprochant au patron ses outrages et son avarice. Aussi-tôt ils remplissent les carrefours de leurs vomissemens, et les lieux de débauches de leurs querelles. La plupart vont se mettre au lit quand le jour commence à paroître, et fournissent aux médecins des occasions de se promener par la ville. Quelques-uns cependant n'ont pas le loisir d'être malades (1).

Pour moi, je pense que les flatteurs sont encore plus condamnables que ceux qu'ils adulent, parce qu'ils autorisent leur insolence. En effet, lorsqu'ils admirent l'opulence de leur patron, qu'ils vantent ses richesses, qu'ils remplissent ses vestibules dès la pointe du jour, qu'ils ne l'abordent qu'en l'appellant *leur maître*, quels doivent être alors les sentimens de celui-ci ? Mais si, d'un commun accord, les autres vouloient renoncer, pour quelque temps, à cette servitude volontaire, crois-tu que les riches ne viendroient pas eux-mêmes à la porte des pauvres, les prier de ne pas laisser leur fortune et leur bonheur sans spectateurs et sans témoins; de ne pas rendre inutile la somptuosité de leur table, et la magnificence de leurs palais ? Ils ne sont pas assez amoureux des richesses pour être heureux par leur seule possession; et ordinai-

(1) Il entend par-là, les ouvriers et ceux qui ne peuvent disposer de leur temps sans nuire à leurs intérêts; ou bien il veut dire qu'ils meurent promptement.

rement une belle maison n'est point agréable à celui qui l'habite, si personne n'admire l'or et l'ivoire qui la décorent. C'est donc par le mépris qu'on doit détruire et rabaisser la puissance des riches; c'est le rempart qu'il faut opposer à leur opulence. Mais aujourd'hui, les adorations qu'ils reçoivent leur font perdre le sens.

S'il n'y avoit que des gens vils, et qui avouent publiquement leur ignorance, qui agissent ainsi, peut-être leur conduite paroîtroit-elle moins répréhensible; mais que des hommes qui se donnent pour philosophes fassent des bassesses encore plus ridicules que celles des autres, c'est ce qui me révolte. En quelle situation penses-tu que soit mon ame, lorsque je vois quelqu'un de ces vieillards (1) se mêler à la troupe des flatteurs, faire la fonction de satellite auprès des gens en place (2), lier société avec ceux qui invitent aux repas (3), malgré la gravité de son habillement (4), qui le distingue et l'élève au-dessus de la multi-

(1) Les philosophes.

(2) Par cette métaphore, il veut peindre l'assiduité des flatteurs auprès des riches.

(3) Il entend *par ceux qui invitent aux repas*, les valets chargés par leur maître d'inviter les cliens à souper. Κοινολογούμενον signifie ici plus que *causer*, *converser*, ainsi que l'a traduit Hemsterius; mais faire *société*, ce qui est plus déshonorant et revient mieux à la pensée de Lucien.

(4) Cet habillement étoit le manteau appellé *pallium*, parure distinctive des philosophes à Rome.

tude : et c'est sur-tout ce qui excite mon indignation, qu'il ne change pas de costume, quand d'ailleurs il joue sans réserve le rôle de flatteur. En effet, à quoi pourrions-nous comparer la manière dont ces prétendus philosophes se conduisent dans les festins ? ne se livrent-ils pas à leur gourmandise avec encore plus de grossiéreté que les autres ? ne s'enivrent-ils pas plus ouvertement ? ne se lèvent-ils pas les derniers de table ? ne veulent-ils pas enlever plus de morceaux (1) ? Les plus honnêtes en viennent souvent au point de chanter.

Voilà les actions qui paroissoient risibles à Nigrinus. Il me parla ensuite, avec beaucoup de force, de ceux qui exigent un salaire pour enseigner la philosophie, et qui exposent en vente la vertu comme une marchandise. Il appelloit leurs écoles des boutiques et des tavernes (2) ; il vouloit que celui qui enseigne le mépris des richesses, se montrât supérieur à toute espèce de gain : c'est aussi ce qu'il a toujours fait lui-même. Non-seulement il conféroit avec tous ceux qui l'en prioient sans en

(1) On voit par-là qu'à la fin du repas, les parasites pilloient les restes de la table.

(2) Nigrinus compare ces écoles à des cabarets, pour reprocher à ces mauvais philosophes de falsifier la philosophie comme les cabaretiers le vin ; car on travailloit le vin en Grèce aussi-bien qu'à Paris. Le mot *καπηλεύω, je suis cabaretier*, étoit une injure, un reproche de mauvaise foi et d'avarice. D'ailleurs Nigrinus ou Lucien, sous ce nom, imite ici Platon dans son Protagoras, comme l'a remarqué Hemsterius.

rien exiger, mais il fournissoit même aux besoins de ceux qui étoient dans l'indigence, et méprisoit toute espèce de fortune. Bien éloigné de desirer quelque chose de contraire au devoir, il ne prenoit aucun soin de son propre bien, qu'il laissoit dépérir. Il possédoit assez près de Rome une maison de campagne, mais il n'avoit jamais voulu y aller ; il n'osoit même affirmer qu'il en fût encore le maître : sans doute parce qu'il pensoit que, suivant la nature, nous ne possédons véritablement rien ; que si nous recevons de la loi, ou par quelque succession, une jouissance indéfinie des biens, nous n'en sommes que les usufruitiers ; et quand le terme est expiré, un autre les reçoit de nos mains, et en jouit aux mêmes conditions et au même titre. Ce philosophe offre un bel exemple à ceux qui voudront l'imiter, soit dans la frugalité de ses repas, soit dans la modération de ses exercices : la modestie qui règne sur son visage, et la simplicité de ses habits, la douceur de ses mœurs et la tournure de son esprit, répondent parfaitement à cet extérieur.

Il exhorte ceux avec lesquels il converse à ne pas attendre, pour pratiquer la vertu, l'époque d'une certaine fête ou d'une solemnité, comme si, à compter de ce jour, ils devoient commencer à ne plus mentir et à remplir leurs devoirs. Il vouloit que l'on se portât à la vertu sans aucun retardement, et il condamnoit ouvertement ces philosophes qui s'imaginent que, pour former la jeunesse à la vertu, il est

nécessaire de les exercer par des travaux et des supplices. La plupart veut qu'on s'enchaîne (1) ; d'autres, qu'on reçoive des coups de fouet ; d'autres, qu'on se rase le visage. Nigrinus pensoit qu'il falloit bien plutôt procurer à l'ame cette force et cette insensibilité, et qu'un sage instituteur doit avoir égard à l'ame, au corps, à l'âge, à la première éducation, de peur qu'on ne le blâme de commander des choses impossibles. Il ajoutoit que plusieurs jeunes gens, auxquels on avoit ordonné des pratiques aussi déraisonnables, en étoient morts ; et moi-même j'en ai connu un qui, après avoir goûté à la doctrine amère de ces gens-là (2), n'eut pas plutôt connu la vérité, qu'il s'enfuit de leurs écoles pour n'y retourner jamais : il vint trouver Nigrinus, qui le rétablit facilement.

Mais bientôt il quitta ces objets, et parla d'autres personnages, s'étendit sur le tumulte qui régnoit dans la ville, sur les embarras (3) que cause l'affluence du peuple, sur les spectacles et l'hippodrome (4), sur les statues élevées aux cochers, sur les noms que l'on donne aux chevaux (5), et sur les conversations que

(1) Le grec porte, *τοῦτο δεῖν*, *lier cela*; c'est-à-dire, *τὸ αἰδοῖον*, allusion aux infibulations.

(2) Ce sont les Stoïciens qu'il a ici en vue.

(3) Par *ὠθισμὸν αὐτῶν*, il faut entendre les coups de coude qu'on reçoit des passans.

(4) Cirque où l'on faisoit les courses de chevaux.

(5) Grévius dans ses remarques, produit ici une

l'on tient sur ces objets dans les carrefours. La manie des chevaux est effectivement générale à Rome ; c'est une maladie qui s'est emparé de la plupart des gens de distinction. Ensuite il passa de-là, comme au second acte de la pièce, à la critique de ce qui se pratique aux funérailles, puis à celle des manoeuvres qu'on emploie pour se faire inscrire au rang des héritiers. Il ajoutoit que les Romains, pendant toute leur vie, ne disoient la vérité qu'une seule fois, encore étoit-ce dans leurs testamens (1), de peur que leur franchise ne leur fût préjudiciable. Pendant qu'il disoit cela, je me suis mis à rire, en songeant qu'ils veulent qu'on enterre avec eux jusqu'aux preuves de leur ignorance, et laissent dans un écrit l'aveu de leur insensibilité aux affronts (2). Les uns ordonnent qu'on brûle leurs corps avec leurs

longue liste des noms de chevaux romains ; j'y renvoie les amateurs.

(1) Pour bien entendre ceci, il faut savoir que les Romains remplissoient ordinairement leurs testamens d'invectives contre ceux qu'ils haïssoient. Cette licence n'avoit jamais été réprimée, et Tibère même, dans la crainte de donner atteinte à cet égard à la liberté romaine, ordonna qu'on fît, suivant l'usage, lecture publique du testament de *Fulcinius Trio*, dans lequel ce romain se répandoit en invectives contre Macron, les enfans de César et contre Tibère lui-même, auquel il reprochoit son absence de Rome, comme un exil honteux. Extrait d'une note de *M. Dusoul.*

(2) En effet, plus ils montroient de courroux dans leurs testamens, et plus ils prouvoient qu'ils n'avoient pas eu durant leur vie le courage de souffrir l'injustice en philosophes, ou de la repousser en gens de cœur.

vêtemens ; les autres, ce qu'ils possédoient de plus précieux pendant leur vie ; ceux-ci veulent que des esclaves restent continuellement auprès de leurs tombeaux ; quelques-uns, que les colonnes de leurs sépulcres soient couronnées de guirlandes de fleurs ; tous donnent en mourant des preuves de leur folie.

Nigrinus vouloit qu'on jugeât de la conduite qu'ils avoient tenue pendant leur vie, par les ordres ridicules qu'ils donnoient sur ce que l'on devoit faire après leur mort. Ce sont ces gens-là, disoit-il, qui achètent des mets d'un prix excessif, qui, dans les repas, mêlent au vin le safran et les parfums, qui se couvrent de roses pendant l'hiver ; ils ne les aiment que lorsqu'elles sont rares et précoces. Quand elles viennent naturellement et dans leur saison, ils les dédaignent, parce qu'elles sont trop communes. Ce sont eux qui boivent des vins parfumés. Mais ce qu'il blâmoit principalement en eux, c'est qu'ils ne savent pas faire usage de leurs passions, qu'ils en abusent, les confondent, et qu'en laissant accabler leur ame sous le poids de la mollesse, ils font ce que l'on dit aux tragédies et aux comédies ; *ils s'efforcent de passer à côté de la porte* (1),

(1) Ce proverbe s'applique à ceux qui font les choses autrement qu'ils ne doivent. Pourquoi Lucien ajoute-t-il, *ce que l'on dit aux tragédies & aux comédies*, plutôt que de citer simplement le proverbe ? Voilà ce que les commentateurs auroient dû nous expliquer, et non pas le sens du proverbe très-facile à saisir. Je vais

et il appelloit ce genre de volupté, un *solécisme.*

Par la même raison, et pour imiter Momus, qui reprochoit au dieu qui avoit formé le taureau, de n'avoir pas placé l'œil au-dessus des cornes, Nigrinus reprochoit aussi à ceux qui se couronnoient de fleurs, de ne pas connoître l'endroit où il faut les poser. En effet, disoit-il, s'ils sont flattés de l'odeur des violettes et des roses, ils devroient placer les guirlandes sous le nez, et le plus près possible, afin d'en tirer plus de voluptés en les respirant.

Il se moquoit aussi de ceux qui mettent un soin extrême à composer leurs repas, qui emploient les sauces les plus variées, les mets les plus recherchés. Il disoit qu'ils se donnoient de grandes peines pour un plaisir léger et de peu de durée; qu'ils prenoient bien de la fatigue pour un espace de quatre doigts qui forme l'ouverture la plus large du gosier de l'homme. Car, avant de manger, ils ne jouissent pas de ce qu'ils ont acheté si cher; et quand ils l'ont dévoré, leur estomac n'en est pas plus agréablement rempli, pour l'être des mets somptueux. Il est donc bien inutile d'acheter à grands frais un plaisir qui n'existe que dans

tâcher de le faire: ce proverbe s'appliquoit, je crois, à ces acteurs mal-adroits, qui, en entrant sur la scène, accrochoient leurs habits aux décorations. On disoit alors d'un pareil acteur, *il s'efforce de passer à côté de la porte.*

le moment où l'on avale (1) : mais ils en sont punis, disoit-il, comme ils le méritent ; et leur ignorance les empêche de connoître les véritables voluptés que l'on puise dans la philosophie, quand on aime l'étude.

Il s'étendoit encore beaucoup sur ce qui se passoit dans les bains ; il blâmoit la multitude des valets, et les airs insolens de ceux qui s'appuient sur leurs esclaves, au point d'en être presque portés (2). Mais ce qu'il me parut désapprouver plus que tout le reste, et qui arrive très-fréquemment dans la ville et dans les bains, c'est qu'il faille que des esclaves précèdent leurs maîtres, les avertissent de regarder à leurs pieds quand ils doivent monter ou descendre (3) et les fassent ressouvenir qu'ils marchent. Il regardoit comme une chose étrange que ces hommes n'eussent pas besoin, pour manger, de la bouche ni des mains d'autrui, ni d'oreilles étrangères pour entendre, et qu'ayant les yeux sains, ils employassent ceux des autres pour regarder devant eux, et entendissent de sang-froid des avis qui ne conviennent qu'à de malheureux aveugles. Les magistrats aux soins

(1) Il y a au grec, *que dans le passage*, sous-entendu *du manger.*

(2) Ceci forme un jeu de mots : en grec *ἐκφέρεσθαι* signifie simplement *être porté*, et *être porté en terre*, comme *efferri* chez les latins.

(3) Le grec dit à la lettre, *marcher sur quelque chose d'élevé ou de creux.*

desquels

desquels la ville est confiée, en usent de même dans les places publiques vers le milieu du jour.

Après avoir tenu ce discours, et d'autres semblables, Nigrinus cessa de parler. En l'entendant, j'étois frappé d'admiration, et je craignois à tout moment qu'il ne se tût; quand il eut fini, j'éprouvai le sentiment des Phéaciens (1). Je le regardai quelque temps, enchanté, ravi de plaisir; ensuite un trouble, une espèce de vertige me saisit; je sentis la sueur découler de mon corps. Je voulus parler, et la voix me manqua; ma langue ne put rien prononcer : enfin, des larmes suppléèrent aux paroles. En effet, le discours du Philosophe ne m'avoit pas fait une impression légère ou superficielle; la plaie étoit profonde, elle étoit mortelle. Ses paroles, comme autant de traits, avoient pénétré jusqu'au fond de mon ame; car, s'il m'est permis de parler de philosophie, voici quelle est ma pensée.

L'ame d'un homme bien né me paroît ressembler à un but qui offre peu de résistance; bien de gens y dirigent leurs traits; ils ont un carquois rempli de différentes flèches (2), mais tous ne tirent pas avec une égale justesse. Les uns bandent fortement la corde de l'arc, et décochent avec trop d'impétuosité : ils frappent

(1) Qui gardoient un profond silence, et restoient immobiles, charmés du récit que venoit de leur faire Ulysse de sa descente aux enfers. Odyss., *liv. 11, v. 332.*

(2) Le grec dit, *de discours*, cela est trop hardi pour notre langue; ce qui suit est un emblême de différentes philosophies.

bien au but, mais le trait n'y reste pas ; il le traverse avec vîtesse, il fuit, et laisse dans l'ame une blessure qui l'ouvre de part en part. D'autres, au contraire, tirent d'une main foible et mal assurée ; ils n'atteignent pas le but ; le trait lancé sans vigueur tombe au milieu du chemin ; ou si, par hasard, il le touche, il ne fait que l'effleurer (1). Mais celui qui sait bien se servir de l'arc, tel que mon Philosophe, commence par examiner attentivement le but, pour savoir s'il ne cédera pas avec trop de facilité, ou n'offrira pas trop de résistance (car il est des buts qu'on ne sauroit percer) ; après cet examen, il frottera sa flèche, non de poison, comme les Scythes, ni de jus de pavot, comme les Curètes, mais d'une liqueur médicinale, douce, dont l'action est insensible ; ensuite il décochera son trait, qui, envoyé avec une force convenable, pénétrera assez avant pour rester (dans le but) : elle lui communiquera une bonne partie de la liqueur, qui, venant à s'étendre, enveloppera bientôt l'ame entière : sujet de joie et de larmes délicieuses pour ceux qui se sentiront frappés. C'est ce que j'ai moi-même éprouvé pendant que la liqueur s'épanchoit insensiblement dans mon ame ; alors je me suis rappellé ce vers d'Homère :

Frappe toujours ainsi pour éclairer les hommes (2).

(1) Le texte ajoute : *et ne fait point une blessure profonde, car il n'a point été lancé avec force.*
(2) Iliade, *liv. 7, v. 282.*

Mais comme il ne suffit pas toujours, pour entrer en fureur, d'entendre le son de la flûte Phrygienne (1); que l'enthousiasme ne s'éveille que dans l'ame de ceux qui sont possédés de l'esprit de Rhéa, de même aussi ceux qui entendent des philosophes ne s'en retournent pas tous enthousiastes et blessés, mais ceux-là seulement dont l'ame a quelque affinité avec la philosophie.

L'AMI.

Tout ce que tu viens de dire est noble, admirable, divin; sans t'en appercevoir, tu m'as rassasié d'ambroisie et de lotos. Tandis que tu parlois, mon ame éprouvoit une émotion singulière. Ton discours fini, je sens à présent une certaine douleur; et pour me servir de ton langage, je suis blessé. Que cela ne te surprenne point; tu sais bien que ceux qui sont mordus par des chiens enragés, ne sont pas les seuls qui soient pris de la rage; tous ceux qu'ils mordent éprouvent aussi cette fureur, et perdent la raison; car la morsure fait passer dans le sang le levain de ce poison, la maladie se propage et se communique rapidement.

LUCIEN.

Eh quoi! m'avouerois-tu que tu es amoureux (2)...?

(1) C'est-à-dire, le mode Phrygien, employé pour les mystères de Bacchus, et de Rhéa.

(2) Ici le sens est interrompu; mais je ne vois aucune corruption dans le texte, quoi que pense le docte Hemsterhuis.

L'AMI.

On ne peut davantage, et je te prie de chercher un remède qui nous guérisse tous les deux.

LUCIEN.

Il faut employer celui dont usa Téléphé (1).

L'AMI.

Quel est-il ?

LUCIEN.

Aller trouver celui qui nous a blessés, et le prier de nous guérir.

(1) Lorsque les Grecs, alors peu savans en géographie, descendirent en Mysie, et ravagèrent le pays, croyant que c'étoit celui de Troye, Téléphe, roi de cette contrée, en les repoussant, fut blessé par Achille. Depuis ayant fait amitié avec les Grecs mieux instruits de la situation de Troye, et ne pouvant guérir de sa blessure, il eut recours à l'oracle, qui lui ordonna de s'adresser à Achille; celui-ci le guérit, à condition qu'il montreroit aux Grecs le chemin d'Ilion. *Voyez* Q. Calaber, *liv. 4, v. 176.*

LE JUGEMENT

DES

VOYELLES (1).

Sous l'Archonte Aristarque de Phalère (2), le premier jour du mois Pyanepsion commençant, le Sigma a assigné le Tau, à comparoir devant les sept voyelles, pour cause de vol et de violence, disant qu'il lui a enlevé

(1) Ce traité n'avoit point encore été traduit en françois; je l'ai cru très-susceptible de passer avec agrément dans notre langue, en écrivant en grec les mots sur lesquels porte la plaisanterie. Le soin que j'ai pris de traduire chacun de ces mots en françois, mettra, je pense, le lecteur, pour peu qu'il ait une idée de l'alphabet grec, à portée d'entendre et de goûter ce badinage. Pour mieux le comprendre, il est bon de savoir que les Attiques avoient coutume de prononcer et d'écrire avec deux *tau*, les mots qui, dans la langue commune, s'écrivent avec deux *sigma*, comme θάλασσα, *la mer*; *τέσσαρες*, *quatre*; *κρείσσων*, *meilleur.* Les attiques disoient θάλαττα, τέτταρες, κρείττων, &c.

(2) Aristarque n'étoit point de Phalère, mais citoyen d'Alexandrie, quoique né en Samothrace. Comme c'étoit un savant critique, et un fameux grammairien, et qu'il s'agit dans ce petit ouvrage de règles grammaticales, Lucien, par plaisanterie, en fait un Archonte, sous la magistrature duquel il place l'époque de ce comique procès. Ceci est le libelle d'accusation que les Grecs appelloient γραφὴ τῆς δικῆς; il étoit lu par le greffier, comme le placet que chez nous l'huissier lit pour appeller la cause.

tous les mots qui se prononcent avec un double Tau.

Voyelles, juges de cette cause, tant que ce Tau ici présent ne m'a fait éprouver que de légères injustices, soit en s'emparant, par un abus intolérable, des mots qui m'appartiennent, soit en s'immisçant dans ceux où il n'auroit jamais dû paroître, j'ai patiemment supporté ses outrages. Je feignois de ne pas entendre les murmures qu'excitoient ses entreprises; la modestie, la douceur dont vous savez que j'ai toujours usé, soit envers vous-mêmes, soit envers les autres syllabes, me faisoient garder le silence. Mais puisque mon adversaire en est venu à un tel point d'ambition et de folie, que, non content des usurpations dont j'ai bien voulu ne pas me plaindre, il me fait à chaque instant de nouvelles violences, je me vois forcé de le citer aujourd'hui à votre tribunal où nous sommes tous deux assez connus. Les pertes que j'ai déjà éprouvées me donnent tout lieu de craindre que cet ennemi, ajoutant toujours à ses entreprises, ne parvienne bientôt à me chasser de toutes les places qui m'appartiennent; peu s'en faut même que mon silence ne m'ait fait retrancher du nombre des lettres, et que je ne sois réduit à n'être plus qu'un vain son (1).

N'est-il pas de votre devoir, vous à qui

(1) Je lis ψόφȣ, au lieu de φόβȣ avec Hemsterhuis.

la décision de cette cause est confiée, n'est-ce pas celui de toutes les autres lettres, d'être toujours en garde contre de pareilles tentatives? S'il étoit permis à qui le voudroit de quitter son rang pour venir s'emparer avec violence de celui d'autrui, si vous le souffriez, vous sans qui l'on ne peut rien écrire, je ne vois pas comment pourroient subsister les règles suivant lesquelles, depuis notre origine, nous sommes gouvernées. Mais vous n'en viendrez jamais, je l'espère, à ce point de négligence, de laisser impunément violer toute équité, et quand vous vous récuseriez pour juges de cette cause, je n'en devrois pas moins tenter tous les moyens de venger mon injure.

Plût au ciel que l'on eût réprimé l'audace des autres lettres aussi-tôt qu'elles ont commencé à enfreindre nos loix. On n'auroit point vu le Rho et le Lambda, par une guerre qui dure encore aujourd'hui, se disputer κίσσηρις (1), *pierre-ponce*, et Κεφαλαλγία, *mal de tête.* Le Gamma n'auroit point attaqué le Kappa, il n'en seroit pas venu, pour ainsi dire, aux mains avec lui dans Κναφείῳ (2) *le laboratoire d'un foulon*, à l'occasion de γναφάλων, *duvet du drap que l'on foule.* Il eût cessé ses querelles avec le Lambda, et ne lui eût point enlevé, ou plutôt dérobé μόγις, *à peine.* Enfin

(1) Les Attiques disent κίσηλις et κεφαλαργία.
(2) Γναφείῳ, selon les Attiques.

les autres lettres, gardant une honnête tranquillité, n'eussent point introduit une confusion contraire à nos loix. Il convient que chacun reste dans la place où l'a rangé le sort; mais franchir les bornes que l'on doit respecter, c'est le propre d'un ambitieux qui veut détruire toute équité.

Celui qui, le premier, a formé les loix qui nous gouvernent, soit Cadmus l'insulaire (1), soit Palamède, fils de Nauplius, ou Simonide (car on lui attribue aussi cette sage institution); celui-là, dis-je, n'a pas seulement fixé l'ordre suivant lequel nous devons être placées en assignant le premier rang à l'une, le second à l'autre; il a encore songé à déterminer nos effets et notre puissance. C'est à vous, illustres Juges, que sont attribués les plus grands honneurs. Votre propre valeur vous suffit pour être prononcées. Le second rang appartient aux demi-voyelles qui, pour être entendues, ont besoin que vous leur soyez ajoutées (2), et le législateur a rangé dans la dernière classe toutes les autres lettres qui ne peuvent former de son par elles-mêmes. C'est donc aux voyelles qu'il appartient de faire observer ces loix.

A l'égard de ce Tau (je ne puis lui donner un nom (3) plus funeste que celui même qu'il

(1) Les Grecs appelloient Tyr en Phœnicie, une isle.

(2) η et ω, composés de deux εε et de deux οο, car c'est ainsi qu'originairement on écrivoit ces diphthongues.

(3) Parce qu'il ressemble à une croix.

porte ; il ne pourroit pas même se faire entendre, si deux honnêtes lettres, l'Alpha et l'Upsilon, qui siègent parmi vous, et dont l'extérieur annonce la décence, ne se joignoient à lui). Ce Tau, dis-je, par l'injustice et la violence de sa conduite à mon égard, a surpassé tout ce qu'il a jamais osé entreprendre contre les autres; il m'a chassé des mots qui formoient mon héritage paternel; il m'a contraint, par son ambition intolérable, d'abandonner et conjonctions et prépositions. Mais quelle a été l'occasion et le commencement de ses injustices, il est temps de vous l'apprendre.

Je voyageois un jour à Cybèle (1), petite ville assez agréable que l'on dit être une colonie Athénienne. J'avois amené avec moi le brave Rho, mon honnête voisin, et je logeois chez un poëte nommé Lysimaque (2), qui, Bœotien de naissance, comme il étoit aisé de s'en appercevoir, vouloit cependant se faire passer pour citoyen de l'Attique. Ce fut chez cet hôte que je découvris l'ambition du Tau. Jusques-là, il n'avoit que rarement osé dire *τετταράκοντα quarante*, et me priver des lettres dont l'origine est commune avec la mienne, et

(1) Cette ville ne se trouve point dans les géographes anciens qui nous restent.

(2) Lucien est le seul qui ait parlé de ce Lysimaque, que l'on soupçonne être un poëte de l'ancienne comédie. Il paroît que c'est un de ceux qui a le plus contribué à introduire le double *tau* chez les Attiques.

qui, élevées avec moi, n'en devoient jamais être séparées. Bientôt m'enlevant *τήμερον aujourd'hui*, et quelques autres mots semblables, il prétendit qu'ils étoient de son domaine. Je l'entendis avec patience tenir un pareil langage, et je ne m'en trouvois pas beaucoup offensé.

Mais lorsque encouragé par ces premiers succès, il eut la hardiesse de prononcer *καττίτερον* (1) *étain*, *κάττυμα couture*, *πίτταν poix*, que dépouillant toute pudeur il dit *βασίλιτταν reine*, alors une violente indignation me saisit, la colère m'enflamma, je craignis qu'avec le temps, au lieu de *σῦκα des figues*, on ne vint à dire *τῦκα* (2); au nom de Jupiter, pardonnez ce juste courroux à un malheureux réduit au désespoir et privé de tout secours. La perte dont je suis menacé ne frappe pas sur des objets de peu de conséquence, puisqu'il s'agit de m'enlever mes amis, et de me séparer des compagnons chéris de mes amusemens. Mon adversaire arrache, pour ainsi dire, de mon sein *Κίσσαν la pie*, cet oiseau babillard, et le nomme *Κίτταν*. Il m'enlève *φάσσαν la colombe* (3) avec *νήσσαις ses petits*, et *Κοσσύφοις les merles*, malgré la défense expresse d'Aristarque. Combien de *μελισσῶν*

(1) Au lieu de *κασσίτερον, κάσσυμα, πίσσαν, βασίλισσαν*.
(2) Ses craintes étoient bien fondées, c'est ainsi que les Thébains prononçoient.
(3) Les Attiques disoient *φάτταν, νήτταις, κοττύφοις, μελιττῶν*.

d'*abeilles* ne m'a-t-il pas fait perdre ? il a pénétré jusques dans l'Attique, et m'a ravi l'*Hymette* (1) au milieu même du pays, à votre propre vue, et sous les yeux des autres syllabes.

Mais qu'ai-je besoin de parler de toutes ces violences, lorsqu'il me chasse de toute la *Thessalie* et la veut faire nommer *Thettalie*, il m'interdit θάλασσα (2) *la mer*, il n'épargne pas même σεῦτλα *les bettes* qui croissent dans les jardins. Il ne me laisse pas seulement πάσσαλος *un pieu*, comme on dit communément. Cependant on sait combien je suis patient; j'en prends à témoin le Zêta, auquel je n'ai jamais reproché de m'avoir dérobé σμαράγδον (3) *une émeraude*, et enlevé *Smyrne* toute entière. Je ne me suis jamais plaint du Ξί qui a violé nos συνθήκας (4) *conventions*, à l'aide de l'historien Thucydide, qu'il a pris pour complice. Je pardonne au Rho mon voisin, d'avoir, étant infirme, transplanté chez lui les *myrtes* (5), et de m'avoir frappé sur la joue (6) dans un accès de mauvaise humeur. Voilà ce que j'ai eu à souffrir.

(1) On dit, en langue commune, Ὕμηττος.

(2) Attiquement on prononçoit θάλαττα, τεῦτλα, πάτταλος.

(3) On disoit Ζμάραγδον, et *Zmyrne*.

(4) En attique, ξυνθήκας. L'historien Thucydide est un des écrivains attiques qui ont le plus constamment suivi cette forme.

(5) Au lieu de Μυρσίνη, les Attiques disoient Μυῤῥίνη.

(6) Κόρση, la joue se prononçoit κόῤῥη.

Examinons à présent à quels excès le caractère violent de ce Tau le porte envers les autres lettres, et nous verrons qu'il n'en est aucune dont il ait respecté les droits. Le Delta, le Thêta, le Zêta, toutes en un mot ont éprouvé ses injustices. Appellez ici les lettres offensées, [*ici le greffier lit la liste de ces lettres*]. Vous entendez, Voyelles : le Delta se plaint de ce qu'il lui a enlevé ἐνδελέχειαν *continuité*, qu'il veut, contre toutes les loix, faire prononcer ἐντελέχειαν. Le Thêta murmure et s'arrache les cheveux (1) de se voir privé de la *coloquinthe* (2). Le Zêta l'est de συρίζειν (3) *jouer du chalumeau*, et de σαλπίζειν *sonner de la trompette*, et bientôt il ne lui sera plus permis de murmurer (4). Qui pourroit souffrir une telle conduite ? quelle punition pourroit égaler les forfaits de ce Tau.

Mais ce n'est pas seulement sur les lettres, ses semblables, qu'il exerce sa tyrannie, il l'étend jusques sur les hommes mêmes, et voici de quelle manière : il ne leur permet

(1) Τρίχας, parce qu'au nominatif on dit, θρὶξ, et aux autres cas, τριχὸς, τριχὶ, &c. Ce n'est pas la faute du *tau* ; mais celle du χι, qui survient dans ces cas obliques, et qui, en qualité d'aspirée, n'en peut pas souffrir d'autre dans deux syllabes consécutives, à moins qu'elle ne soit à côté d'elle.

(2) Au lieu de Κολοκύνθη, que disent les autres Grecs, les Attiques disent Κολοκύντη.

(3) On prononce attiquement, συρίττειν, σαλπίττειν.

(4) Il y a dans le grec γρύζειν, que le sigma craint qu'on ne prononce γρύττειν. Je ne me rappelle pas d'en avoir vu d'exemples.

pas de porter la langue en avant (1). Mais puisqu'à l'occasion des hommes j'ai parlé de la langue, je dois dire qu'il m'a encore chassé de cette partie qu'il fait prononcer γλῶτταν au lieu de γλῶσσαν. O! véritable peste de la langue! Mais revenons aux hommes dont je prends la défense, et que je veux venger des maux qu'il leur cause. Il s'efforce d'enchaîner la parole et de mettre des entraves à la prononciation. Si quelqu'un apperçoit une belle chose, et veut dire καλὸν, *cela est beau*, il l'oblige à dire ταλὸν (2), cherchant à s'arroger par-tout la première place. Qu'un autre veuille parler du *pampre* qui se dit κλῆμα, celui-ci fait dire τλῆμα; et ce ne sont pas seulement les hommes du vulgaire qu'il blesse par ces injustices, il a l'audace de s'attaquer au grand roi, devant qui la terre et la mer tremblent, dit-on, et changent de nature; il ose lui dresser des embûches, et d'un Cyrus, il fait un fromage (3).

C'est ainsi qu'il insulte aux humains dans les mots; mais dans le fait, comment agit-il envers eux? Les hommes gémissent et se plaignent de leur malheureux sort; ils font mille imprécations contre Cadmus de ce qu'il a introduit parmi les lettres ce Tau, dont les tyrans ont emprunté la figure pour inventer des instrumens

(1) Pour prononcer le *tau*, il faut courber la langue.

(2) Ceci regarde les hommes qui bégaient.

(3) Il fait prononcer τῦρον, au lieu de Κῦρον.

de bois, sur lesquels ils les font crucifier. Car c'est de lui, c'est de sa forme sinistre qu'on a donné le nom à ces instrumens infâmes. De combien de morts le croyez-vous digne à présent pour tant de forfaits ? Moi, je ne sais qu'un supplice qui puisse égaler ses crimes : qu'il subisse la peine d'être attaché à sa propre figure, puisque c'est sur son modèle que les hommes ont fabriqué la croix, et que c'est de lui qu'ils l'ont nommée (1).

(1) Une croix s'appelle ϛαυρὸς et ταυρός.

TIMON

OU

LE MISANTHROPE (1).

O Jupiter ! protecteur de l'amitié et de

(1) Ce dialogue est imité du *Plutus* d'Aristophane. M. le Beau le cadet a fait voir le rapport que le *Timon* avoit avec cette comédie, dans une dissertation insérée au tome 30ᵉ des mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Sakespear a fait aussi un Timon, qu'il faudroit comparer à celui de Lucien. Timon, surnommé le Misanthrope, vivoit pendant la guerre du Péloponèse, ainsi que nous l'apprend Plutarque, vie de M. Antoine, *pag. 948 ;* il étoit Athénien du bourg de Colytte. Quoique son humeur sauvage et sa philosophie atrabilaire l'éloignassent de la société des hommes, il vivoit cependant dans sa solitude avec un homme nommé *Apémantus*, qui avoit embrassé le même genre de vie. Un jour, dit Plutarque, qu'ils célébroient ensemble la fête *des libations funèbres*, *Apémantus*, après un long silence, dit à *Timon:* « il faut » avouer, Timon, que notre repas est fort agréable : » il le seroit, répondit Timon, si tu n'y étois pas ». Une autre fois il se présenta dans l'assemblée des Athéniens, et monta dans la tribune : l'étonnement que produisit cette action surprenante de la part de Timon, fit faire un grand silence, à la faveur duquel le misanthrope harangua en ces termes : « Citoyens, je possède un » petit champ, dans lequel est un figuier qui a déja » servi à un grand nombre d'Athéniens à se pendre ; » comme je suis dans la résolution de bâtir dans ce » champ, je viens vous prévenir de mon dessein, afin » que ceux qui auroient envie de se pendre à mon » figuier, se dépêchent de le faire avant qu'il soit abattu ».

l'hospitalité (1), toi qui présides aux sociétés et aux festins, qui fais briller les éclairs et entends nos sermens; conducteur des nuages et du bruyant tonnerre; grande divinité, à qui les poëtes, dans leur enthousiasme (2), donnent tant d'épithètes, sur-tout lorsqu'ils sont embarrassés pour remplir la mesure, (car alors tu

Timon mourut d'une chûte qu'il fit d'une ravine, comme le dit le Scholiaste d'Aristophane, Lysist. *v. 809*, ou, selon Suidas, en tombant du haut d'un poirier, *ἀπὸ ἀχράδος*, (au lieu de ces mots, il vaut mieux lire *ἀπὸ χαράδρας*, que porte le Scholiaste; on sait que Suidas le copie perpétuellement). Quoi qu'il en soit, il se cassa ou se démit la jambe en tombant; il devint boiteux, et n'ayant pas voulu recevoir les soins des médecins, il mourut de la gangrène. Il faut voir dans la Lysistrate d'Aristophane, *v. 808*, le portrait que ce poëte fait de Timon, et de son genre de vie. On prétend qu'il fit lui-même l'épitaphe qu'on lisoit sur son tombeau, construit sur le bord de la mer, dans le chemin qui va du Pirée à Sunium, et qu'une inondation rendit inaccessible, la voici: *après avoir rompu les liens d'une malheureuse vie, je gis sous ce tombeau: ne vous informez point de mon nom, mais périssez misérablement.*

(1) Ces deux épithètes *ἐφέστιε καὶ ἑταίρειε*, sont parfaitement bien expliquées par Hérodote, *l. 1, c. 44, p. 20*, édition de Wesseling. Crœsus invoque Jupiter contre Adraste, meurtrier de son fils, et appelle ce dieu *ἐπίστιόν τε καὶ ἑταιρήιον· τὸν μὲν ἐπίστιον καλέων διότι δὴ οἰκίοισι ὑποδεξάμενος τὸν ξεῖνον, φονέα τοῦ παιδὸς ἐλάνθανε βόσκων· τὸν δὲ ἑταιρήιον, ὡς φύλακα συμπέμψας αὐτὸν, εὑρήκοι πολεμιώτατον.*

(2) Le grec dit: *et s'il y a quelque autre nom que te donnent les poëtes dans leur enthousiasme*; mais *ἐμβρόντητοι*, signifie aussi, *fous, extravagans*, comme un homme à qui la crainte et le bruit du tonnerre ont fait perdre la raison.

prends

prends à leur gré toutes sortes de noms, et tu soutiens à merveille la chute harmonieuse de leurs vers); que sont devenus tes éclairs foudroyans, ce tonnerre, qui faisoit tant de bruit, et dont la flamme étoit si brillante? qu'as-tu fait de ces carreaux qui nous glaçoient de frayeur? Ah! ce ne sont, depuis long-temps, que des sottises écloses des cerveaux poétiques (1), et dont il n'existe plus que le vain bruit des mots.

Cette foudre si célèbre, qui atteignoit de si loin, et dont tes mains étoient toujours armées, s'est éteinte tout-à-coup, je ne sais comment; elle est devenue si froide, qu'elle ne conserve pas, pour punir les méchans, la moindre étincelle de colère: le parjure craindroit plutôt la mèche d'une lampe mal éteinte, que la flamme de cette foudre qui dompte l'univers. Il semble que tu ne lances qu'un vieux tison, dont on ne redoute ni le feu, ni la fumée; on risque tout au plus de se voir couvrir de sa suie.

Est-il étonnant (2), après cela, que Salmonée ait osé imiter ton tonnerre? Non, sans doute (3), puisqu'un homme courageux et

(1) Le grec dit: *une fumée poétique.*

(2) Le grec: *c'est pour cela même.*

(3) A la lettre, *il méritoit assez qu'on le crût, si on compare cet homme ardent et superbe avec un dieu si froid dans sa colère.* Or Salmonée vouloit faire croire qu'il possédoit aussi le tonnerre, dont il imitoit le bruit en faisant rouler un char sur un pont d'airain.

hardi peut tout entreprendre contre un dieu si froid et si lent dans sa vengeance. Et comment cela ne seroit-il pas ? Tu dors aussi profondément que si tu étois assoupi par une mandragore (1). Tu n'entends plus les hommes qui se parjurent, et tu fermes les yeux sur leurs crimes continuels. La vieillesse t'a rendu aveugle et sourd. Mais il n'en étoit pas ainsi lorsque tu étois jeune; bouillant et prompt dans ta colère, tu faisois merveilles contre les méchans et les scélérats; tu ne leur accordois pas un moment de relâche; tu agitois sans cesse ta redoutable Égide; ton tonnerre, toujours en mouvement, faisoit un bruit épouvantable, et de fréquens éclairs étoient le prélude de ta vengeance. La terre éprouvoit des tremblemens aussi violens que ceux d'un crible (2) ; la neige tomboit par monceaux ; la grêle ressembloit à des pierres : et pour te parler avec emphase, les torrens de pluie tomboient avec violence, chaque goutte étoit un fleuve ; en sorte qu'en un instant il survint une si prodigieuse inondation, que tout fut couvert d'eau : à peine le seul Deucalion put-il se sauver dans une petite arche, qui, abordant au mont Lycoris (3), conserva le foyer d'une race humaine plus méchante que la première.

(1) Plante narcotique et venimeuse, très-connue des botanistes.

(2) Suppléez, *dans les mains d'un vanneur.*

(3) Le même que le Parnasse au pied duquel étoit construite la ville de Lycorea.

Aussi tu reçois des hommes le prix de ta paresse ; on ne t'offre plus de sacrifices ; on ne couronne plus tes statues, si ce n'est quelquefois, par hasard, à Olympie : encore celui qui le fait s'en acquitte-t-il comme d'une chose qui n'est pas fort nécessaire, et seulement pour payer le tribut à une vieille coutume. Bientôt, enfin, ils te relégueront avec Saturne (1), après t'avoir dépouillé de tes honneurs. Je ne dis pas encore combien de fois les voleurs ont pillé tes temples ; ils ont osé, dans Olympie, porter sur toi-même leurs mains sacrilèges, et toi, qui fais là-haut tant de tapage, tu gardois un lâche silence, plutôt que d'éveiller les chiens, ou d'appeler les voisins, qui seroient venus à ton secours avant que tes voleurs eussent pu prendre la fuite. O valeureux fils de Saturne ! exterminateur des Géans et vainqueur des Titans ! tu tenois dans ta main un foudre de dix coudées, et tu t'es laissé tondre par des brigands. Quand cesseras-tu de regarder avec autant de négligence ce qui se passe sur la terre ? Quand puniras-tu l'extrême scélératesse de ses habitans ? Combien il faudroit de Phaétons et de Deucalions (2), pour tarir la source inépuisable des crimes de la race humaine !

(1) A la lettre, *ils te déclareront un Saturne*, c'est-à-dire, *ils te regarderont comme un dieu accablé de vieillesse, comme un vieux fou.*

(2) C'est comme s'il disoit, *y auroit-il assez d'embrasemens, assez d'inondations, pour*, &c. La même

Mais c'est assez parler de choses publiques et connues ; passons à ce qui me regarde. Après avoir enrichi une foule d'Athéniens que j'ai tirés de la misère ; après avoir secouru les indigens, et répandu avec profusion mes richesses sur mes amis, ces ingrats me méconnoissent aujourd'hui, parce que je suis devenu pauvre. Des gens que n'a guères j'ai vus soumis et tremblans à mon aspect, qui m'adoroient et attendoient en suspens le moindre signe de ma volonté, ne veulent plus me regarder. Si le hasard me les fait rencontrer sur le chemin, avec la même horreur que s'ils voyoient la colonne renversée (1) d'un tombeau, ils passent sans en lire l'inscription. S'ils m'apperçoivent de loin, ils se détournent et prennent une autre route ; ils ne veulent pas voir un spectacle désagréable et d'un mauvais augure. Ils fuient à présent celui qu'ils appelloient hier leur sauveur et leur bienfaiteur. L'excès de mon infortune m'a confiné dans ce

pensée se trouve dans une épigramme de Martial, *l. 5, ép. 55.*

Ad Bassum

Colchida quid scribis, quid scribis, amice, Thyesten ?
Quid tibi vel Niobe, Basse, vel Andromache ?
Materia est (mihi crede) tuis aptissima chartis
Deucalion, vel si non placet hic, Phaeton.

Id est. ut aquâ vel incendio pereant, ajoute en marge le Scholiaste.

(1) Les grecs dressoient des colonnes sur les tombeaux, et ces colonnes portoient l'épitaphe du défunt. Le texte dit : *la colonne renversée d'un vieux mort.*

désert ; revêtu d'un habit de cuir, je suis obligé de travailler à la terre pour gagner quatre oboles par jour, et je me vois réduit à philosopher dans cette solitude avec mon hoyau. J'ai du moins l'avantage de ne plus voir la foule des méchans jouir d'un bonheur qu'ils ne méritent pas : leur rencontre est en effet ce qu'il y a de plus funeste.

Allons, généreux fils de Saturne et de Rhée, dissipe ce sommeil agréable et profond qui t'accable. Tu as déja dormi plus long-temps qu'Épiménide (1); réveille ta foudre, rallume-la au feu du mont Ætna (2); cause encore

(1) Épiménide étoit de Crête : son père l'ayant un jour envoyé dans les champs, pour faire paître une brebis, Épiménide, accablé par la chaleur, entra dans une caverne, où il s'endormit. Ce ne fut qu'au bout de cinquante-sept ans qu'il se réveilla : il se mit alors à chercher sa brebis, croyant que son sommeil n'avoit pas été si long : mais il fut bien étonné de trouver la campagne toute différente de ce qu'il l'avoit vue. A peine put-il retrouver son chemin pour retourner à la ville : il se présenta d'abord à la maison de son père ; elle étoit occupée par un autre, qui l'avoit achetée et qui renvoya notre philosophe dormeur, comme un fou. Un frere qui lui restoit ne voulut point le reconnoître. Cela n'empêcha pas Épiménide de s'acquérir beaucoup de réputation. La singularité de son aventure lui attira la vénération du peuple, ami des choses extraordinaires. Il eut l'honneur de chasser la peste qui désoloit l'Attique. Il a composé un grand nombre d'ouvrages qui ne sont point venus jusqu'à nous, et dont on peut voir la liste dans Diogène de Laërce. Il vécut, à ce que rapporte cet auteur, 157 ans. *Voyez aussi* Pausanias, Attiques, *pag. 13*, *n°. 30*, et Pline, *h. n. lib. 7*, *ch. 52*.

(2) Je lis Ἀιτνης, et non pas Οἰτης, qui sûrement est une faute, comme l'a remarqué T. le Febvre.

quelque grand incendie, et montre enfin une colère digne d'un Jupiter jeune et vigoureux, pour donner un démenti aux Crétois et à l'histoire qu'ils racontent sur toi et sur ton tombeau (1).

JUPITER.

Quel est donc, Mercure, cet homme que j'entends crier si haut en Attique, auprès du mont Hymette, dans le fond de la vallée ? Comme il est sec et crasseux ! Je crois qu'il travaille à la terre : cela ne l'empêche pas d'être bien raisonneur et bien hardi. Il faut que ce soit quelque philosophe ; car nul autre n'oseroit tenir contre nous des discours si impies.

MERCURE.

Que dites-vous, mon père ? Ne reconnoissez-vous pas Timon, du bourg de Colytte, le fils d'Échécratide, cet homme riche qui nous régaloit si souvent d'hécatombes entières, et chez lequel nous avions coutume de célébrer vos fêtes avec tant de magnificence (2) ?

(1) Le Scholiaste de Callimaque, sur le v. 8e de l'hymne premier, dit que l'inscription du tombeau de Minos, qui portoit *Μινώος τȣ̃ Διὸς τάφος*, ayant perdu le premier mot par l'injure des temps, les Crétois prétendirent posséder dans leur île le tombeau de Jupiter.

(2) Sur les fêtes de Jupiter, appelées *Diasia*, voyez ce que nous disons à l'*Icaroménippe ;* ce passage de Thucydide en donnera, ce me semble, une idée suffisante pour le moment : *ἔστι γὰρ καὶ ἀθηναίοις Διάσια*,

JUPITER.

Comme il est changé ! Quoi ! c'est-là cet homme opulent et libéral que l'on voyoit entouré de tant d'amis ? Quel malheur lui est-il donc arrivé ? Comme il a l'air sec et misérable ! Qui a pu le réduire à fouiller la terre pour gagner sa vie ? car il me semble qu'il frappe le sol avec un hoyau.

MERCURE.

On croiroit d'abord qu'il a été la victime de sa bonté, et que sa philanthropie, sa compassion pour les malheureux, l'ont perdu ; mais il ne doit attribuer son infortune qu'au mauvais choix qu'il a fait de ses amis, qu'à son peu de discernement, qui l'empêchoit de voir qu'il rendoit service à des loups et à des corbeaux. Ces vautours le rongeoient jusqu'au foie, et il les croyoit ses amis les plus sincères ; il s'imaginoit qu'ils étoient pleins de bienveillance à son égard, tandis qu'ils n'étoient attirés que par l'odeur des festins. Aussi, après l'avoir dépouillé jusqu'aux os, l'avoir

ἃ καλεῖται Διός ἑορτὴ Μειλιχίυ μεγίϛη, ἔξω τῆς πόλεως ἐν ᾗ πανδημεὶ θύυσι πολλοὶ ὐχ ἱερεῖα ἀλλὰ θύματα ἐπιχώρια ; c'est-à-dire, *les Athéniens ont aussi les Diasia, nom de la grande fête qu'ils célèbrent hors l'enceinte de la ville, en l'honneur de Jupiter Milichius, et pendant laquelle ils lui sacrifient publiquement, non des victimes ordinaires, mais de celles que fournit le pays.* Ce que le Scholiaste interprète par des *figures de pâte faites avec de la farine et de l'huile*, productions ordinaires de l'Attique, auxquelles on donnoit la forme de bœufs.

rongé et sucé jusqu'à la moëlle, ils l'ont laissé sec comme un arbre coupé dans sa racine. A présent, loin de le secourir et d'être, à leur tour, ses bienfaiteurs, ils le méconnoissent, et ne veulent seulement pas le regarder. Voilà pourquoi vous le voyez maintenant couvert de haillons et armé d'un hoyau. Il a quitté une ville qu'il ne pouvoit plus habiter sans honte, et il est réduit à gagner sa vie en travaillant à la terre. Ses malheurs aigrissent sa bile, sur-tout lorsqu'il voit ceux qu'il a enrichis, passer fiérement auprès de lui, sans même s'informer de son nom.

JUPITER.

Ce n'est pas sans raison qu'il se plaint de son malheur, et je devois faire plus d'attention à lui. Ce seroit imiter ses détestables flatteurs, que d'abandonner aussi un homme qui a tant de fois fait fumer nos autels des plus grasses victimes : je m'en rappelle encore l'odeur réjouissante (1). Mais mes grandes occupations, le tumulte qu'excitent les scélérats et les parjures, la crainte des sacrilèges, qui se multiplient tous les jours, et dont il est difficile de se garantir, ne me donnent pas le temps de fermer les yeux. D'ailleurs, il y a déja long-temps que je n'ai jeté mes regards sur l'Attique, sur-tout depuis que la philosophie

(1) Le grec porte à la lettre, *j'en ai encore la fumée dans les narines.*

et les disputes de mots sont devenues à la mode (1). Les philosophes, en se querellant, font tant de bruit, qu'ils m'empêchent d'entendre ceux qui m'adressent leurs prières, et il faut absolument que je me bouche les oreilles, si je ne veux pas être étourdi de leurs termes de *vertu*, de *spiritualité*, et de toutes les inepties qu'ils profèrent tous ensemble et à haute voix. Ils sont cause que ce galant homme est sorti de ma mémoire. Mais, Mercure, prends avec toi Plutus, et va au plutôt trouver Timon : que Plutus ait soin d'y mener le dieu Trésor ; qu'ils fixent leur demeure chez lui, et qu'ils n'en sortent pas, quand il voudroit les chasser. A l'égard de ses indignes amis, j'examinerai une autre fois leur ingratitude, et je les en punirai lorsque j'aurai fait raccommoder mon foudre, dont j'ai rompu et émoussé deux grands rayons en le lançant avec trop de vivacité contre le philosophe Anaxagore (2). Cet impie vouloit persuader à ses disciples que les dieux n'existoient point. Je voulus le punir, mais je le manquai, parce que Périclès le couvrit de sa main ; et mon foudre

(1) Tel est, je pense, le vrai sens d'*ἐπιπόλαζω*, dont la signification propre est *venir à la surface.*

(2) Plutarque, vie de Nicias, *pag. 538*, nous apprend que les Athéniens poursuivoient comme impies les philosophes qui étudioient la physique et le mouvement des corps célestes, et qu'Anaxagore ayant été mis en prison en qualité de Physicien, Périclès eut beaucoup de peine à le sauver : *Ἀναξαγόραν εἰρχθέντα μόλις περιεποιήσατο Περικλῆς.*

s'égarant, alla frapper le temple de Castor et Pollux, et se brisa presqu'entiérement contre les pierres. Néanmoins ce sera déja une assez grande punition pour les flatteurs de Timon, de le voir devenir plus riche qu'il n'étoit auparavant.

MERCURE.

Comme il est important de crier bien fort, et de se montrer à propos importun et hardi! en vérité, cela est fort utile, non-seulement quand on plaide, mais quand on a quelque chose à demander aux dieux. Voilà Timon qui va passer de l'extrême pauvreté au comble de la richesse, et cela pour avoir osé parler bien haut, bien hardiment, en faisant sa prière; c'est par-là qu'il s'est attiré l'attention de Jupiter. S'il eût fouillé la terre en silence, on n'auroit pas pris garde à lui.

PLUTUS.

Pour moi, Jupiter, je ne veux point aller chez Timon.

JUPITER.

Et pourquoi donc, seigneur Plutus, refusez-vous d'obéir à mes ordres?

PLUTUS.

C'est qu'il m'a fait trop d'outrages, qu'il m'a renvoyé de chez lui, m'a distribué indifféremment à tout le monde; et quoique je fusse un ami paternel, peu s'en faut qu'il ne m'ait

chassé de sa maison à coups de fourche. Il m'a rejeté avec la vivacité de ceux qui secouent leurs mains de peur de se brûler. Moi ! je retournerois auprès de Timon, pour devenir la proie des parasites, des flatteurs ou des courtisannes ! O Jupiter ! envoie-moi plutôt à des hommes qui sentent la valeur d'un tel présent, et qui me garderont avec soin, comme une chose précieuse et desirable. Mais que ces oiseaux dévorans restent toujours dans la pauvreté, puisqu'ils me la préfèrent ; qu'ils ne soient vêtus que de haillons ; qu'armés d'un lourd hoyau, ils se contentent de gagner quatre oboles par jour, eux qui prodiguent avec indifférence des trésors de dix talens.

JUPITER.

Timon en usera mieux désormais avec toi. Il auroit les reins bien insensibles, s'il oublioit la leçon que lui a donnée son hoyau ; il lui a fait sentir de combien il doit te préférer à la pauvreté. Mais tu me parois aujourd'hui de bien mauvaise humeur. Comment, tu te plains de ce qu'au lieu de te renfermer et de se montrer jaloux de toi, Timon te laissoit errer en liberté ! Cependant autrefois tu te trouvois malheureux de ce que les avares te mettoient à la gêne sous des barres de fer, des cadenas et des serrures, sans qu'il te fût permis de faire le moindre mouvement de côté, pour voir la lumière. Tu te plaignois à moi de ce qu'on t'étouffoit dans l'obscurité. C'étoit-là, disois-tu,

ce qui te donnoit l'air pâle et chagrin, et t'avoit rendu les doigts crochus comme ceux des (1) financiers. Tu menaçois de t'échapper de chez eux à la première occasion; tu trouvois insupportable de te voir renfermé dans une chambre de fer, comme une autre Danaé, élevé par des pédagogues durs et sévères, le Calcul et l'Usure. Ne disois-tu pas que leur conduite étoit ridicule, qu'ils étoient fous de t'aimer à l'excès, et de ne pas oser jouir de l'objet de leur amour, quand ils en sont possesseurs, et que cette jouissance leur est permise; de se priver du sommeil, d'avoir toujours les yeux ouverts et fixés sur les serrures qui gardent leurs trésors, et de faire consister moins leur jouissance à en user eux-mêmes, qu'à n'en partager la possession avec personne, semblables en cela au chien dans l'écurie, qui, ne mangeant point d'orge, empêche le cheval affamé d'en manger (2). Tu te moquois encore de ces avares sordides, qui, sottement jaloux d'eux-mêmes, passent la nuit à supputer l'intérêt de leurs usures à la lueur sombre d'une lampe, dont l'ouverture est étroite et la mèche altérée, sans songer qu'un détestable esclave, ou un vil pédagogue, maudissant en secret l'avarice d'un maître si odieux, se glisse en cachette quelque part (3), pour lui faire un outrage. Comment

(1) Je lis *συλλογιςῶν*, *calculateurs*, *compteurs d'argent*, au lieu de *συλλογισμῶν*.
(2) C'est un proverbe.
(3) Auprès de leur femme, ou de leur fils.

accordes-tu donc tes discours, et si tu te plaignois autrefois de toutes ces choses, comment peux-tu maintenant faire un crime à Timon de pratiquer le contraire ?

PLUTUS.

Si tu examines bien la vérité, tu verras que je ne me contredis point. Ceux qui, comme Timon, me traitent avec indifférence et mépris, ne sont pas plus raisonnables que ceux qui, m'enfermant dans l'obscurité, passent les nuits à me garder, et se tourmentent sans cesse pour me rendre gras, épais et rebondi. Ils n'osent me toucher ni me produire au grand jour, de peur que je ne fixe la vue de quelque rival ; et ces insensés qui me laissent pourrir dans les fers, ne font pas réflexion qu'ils mourront bientôt, et me laisseront à quelque autre dont ma possession fera le bonheur.

Tu vois bien que je n'ai à me louer ni de ceux-ci, ni des autres, qui sont toujours prêts à me dépenser ; mais j'approuve ceux qui observant un juste milieu, évitent également l'avarice sordide, et la folle prodigalité.

Toi-même, Jupiter, que penserois-tu d'un homme qui, ayant épousé une femme jeune et belle, loin de veiller à sa conduite et de s'en montrer honnêtement jaloux, la laisseroit courir le jour et la nuit par-tout où elle voudroit, souffriroit qu'elle s'abandonnât à tout le monde ; et devenant lui-même le ministre des adultères de son épouse, la prostitueroit

à tous les passans? Certes! un tel homme ne passeroit pas pour aimer beaucoup sa femme; j'en appelle à toi, qui as quelquefois aimé. Au contraire, si quelqu'un, dans le dessein d'avoir des enfans, épousoit une fille aimable et dans la fleur de son âge; que cependant, sans y toucher, ni permettre qu'un autre la regardât en face, il l'enfermât et la laissât languir dans la stérilité, croiroit-on qu'il en fût amoureux, quoiqu'un teint pâle, une peau flétrie et des yeux enfoncés annonçassent en lui une passion extrême? on le regarderoit plutôt comme un fou, de ne point travailler à se faire des enfans, et de ne point user des privilèges de l'hymen: on le blâmeroit de laisser flétrir les charmes d'une fille aimable, et de la renfermer, comme s'il la destinoit pour toute la vie au culte de Cérès (1).

Tu vois, à présent, si j'ai tort d'être en colère contre ces gens qui me chassent indignement (2), m'épuisent et me dispersent, et contre ceux qui me mettent dans les fers

(1) A la lettre: *comme s'il élevoit, pour toute la vie, une prêtresse à Thesmophore.* Cérès étoit surnommée *Thesmophore*, c'est-à-dire, *qui donne des loix*, parce que l'agriculture est l'origine de toute législation. Ces fêtes revenoient tous les ans et duroient cinq jours, comme le prouve Bisetus sur Aristoph. *Thesmophoriazousai*, au vers 88. Les femmes qui les célébroient, devoient, trois jours auparavant, s'y préparer, et vivre dans le jeûne et la continence la plus parfaite. Pour garder plus facilement cette continence, elles parsemoient leurs lits de feuilles d'un arbrisseau nommé *agnus castus.*

(2) Le grec: *à coups de pied.*

comme un esclave fugitif, qui porte les marques de sa désertion (1).

JUPITER.

Pourquoi te mettre en colère? tous ont porté la juste peine de leurs fautes: les uns, comme Tantale, ont ouvert la bouche, sans pouvoir goûter à rien: ils ont passé leur vie à bâiller après leur or. Les autres ressemblent à Phinée (2), de la bouche duquel les Harpies venoient arracher la nourriture: mais il est temps que tu ailles trouver Timon, tu verras qu'il est à présent beaucoup plus sage.

PLUTUS.

Quand cessera-t-il de ressembler à un panier percé, de m'épuiser avec promptitude avant

(1) Ces marques étoient deux ΦΦ appliqués sur le front.

(2) Apollonius de Rhodes, dans son poëme des Argonautes, *liv. 2, v. 179*, dit que Phinée, fils d'Agénor, avoit reçu de Jupiter le don de prophétie; mais il en abusa, en donnant aux mortels des oracles trop clairs; ce dieu, pour le punir, le priva de la vue, et lui donna pour convives des monstres ailés, nommés Harpies, qui venoient dévorer, ou souiller d'une odeur infecte tout ce qu'on lui servoit à manger. Phinée fut délivré de ces affreux oiseaux par Zéthus et Calaïs, enfans de Borée, lesquels étoient du nombre des Argonautes, et poursuivirent les Harpies jusqu'aux îles Strophades. Virgile a imité plusieurs traits de cet épisode, dans son troisième livre de l'Énéide; et Oppien, à la fin du deuxième livre de son poëme, sur la chasse, rapporte sommairement cette fable, à l'occasion de l'origine des taupes, et dit, *Apollon irrité contre Phinée, le changea en cet animal, qui n'existoit pas encore.*

que j'aie répandu sur lui toutes mes richesses? Il veut en prévenir le débordement et craint sans doute d'en être inondé: ah! je crois que tu m'envoies porter de l'eau dans le tonneau des Danaïdes: en vain voudroit-on le remplir, le fonds n'en est point fermé, et l'eau s'en écoule avant qu'elle y soit totalement versée, tant l'ouverture du tonneau est large et présente une issue facile.

JUPITER.

Et bien, s'il n'a soin de boucher l'ouverture du tonneau, et les fentes qui pourroient s'y trouver; s'il te répand avec trop de profusion, il trouvera aisément, dans la lie, ses haillons et sa bêche. Vas donc le trouver, comble-le de richesses; et toi, Mercure, souviens-toi de m'amener, à ton retour, quelque Cyclope du mont Ætna, pour raccommoder mon foudre. J'aurai bientôt besoin de le trouver aiguisé.

MERCURE.

Avançons, Plutus. Eh! qu'est-ce ceci? tu boites? j'ignorois que tu fusses tout-à-la-fois aveugle et boiteux.

PLUTUS.

Oh! je ne le suis pas toujours, Mercure; cela ne m'arrive que lorsque Jupiter m'envoie vers quelqu'un: alors je suis pesant, et je cloche des deux jambes; c'est ce qui fait que lorsque j'arrive, celui qui m'attendoit est déja devenu vieux. Mais quand il faut m'en retourner,

tu croirois que j'ai des aîles ; je vole plus rapidement qu'un oiseau. Si je disputois le prix de la course aux jeux olympiques, à peine la corde (1) seroit-elle tombée, que je serois proclamé vainqueur, et j'aurois franchi le stade avant que les spectateurs eussent pu m'appercevoir.

MERCURE.

Tu ne dis pas vrai ; je pourrois te montrer des gens qui n'avoient pas hier une obole pour acheter une corde (2), et que l'on voit aujourd'hui nager dans les richesses. Ils ne possédoient pas un âne, et maintenant ils se font traîner dans un char par un superbe attelage de chevaux blancs. On les voit se promener en habits magnifiques, leurs mains étincellent de pierreries, et leur bonheur est si grand, qu'ils ont peine à se persuader que ce ne soit point un songe.

PLUTUS.

Cela est différent, Mercure, je ne me sers point alors de mes pieds, et ce n'est pas Jupiter, mais Pluton, qui m'envoie chez ces gens-là ; tu sais que Pluton est aussi *le dieu des richesses*

(1) J'ajoute, pour plus de clarté, ces mots : *si je disputois le prix aux jeux Olympiques*. La corde, dont il est ici question, s'appelloit *ὕσπληγξ* ; elle étoit tendue devant les coureurs, pour les empêcher de partir avant le signal ; en même temps qu'on le donnoit, elle tomboit, et les athlètes s'élançoient dans la carrière.

(2) Pour se pendre : c'est un proverbe.

et *le dispensateur libéral des trésors ;* son nom le prouve assez.

En effet, lorsqu'il faut que par son ordre je change de demeure ou de maître, on m'enferme dans un testament soigneusement cacheté, et l'on m'emporte comme un paquet. Cependant le défunt est gissant dans quelque coin obscur de la maison, où, couvert jusqu'aux genoux d'une vieille guenille, il est l'objet de la dispute des chats ; ceux qui croient avoir intérêt au testament, se rendent dans la place publique. Là ils bâillent après la succession, comme des petits d'hirondelle, qui demandent, en criant, de la nourriture à leur mère lorsqu'elle vole auprès d'eux.

Mais lorsqu'on a rompu le cachet (1), coupé les rubans, et ouvert le testament, on proclame pour mon nouveau maître quelque parent inconnu, le plus souvent un flatteur, ou quelque infâme esclave, que ses complaisances rendoient cher à son maître ; et dont les joues nouvellement rasées, prouvent qu'il reçoit par-là le prix immense des voluptés sans nombre et de toute espèce dont il l'a rassasié, quoique lui-même ne fût plus adolescent. Le drôle se jette aussi-tôt

(1) Les formalités des testamens chez les Grecs, étoient les mêmes qu'observoient les Romains, et qu'observent encore en grande partie les provinces de la France, appellées *pays de droit écrit. Voyez* ces formalités dans les loix civiles de Domat. Des Testam. *sect. 3.*

sur moi et sur le testament, et nous emporte chez lui. Bientôt il change de nom; ce n'est plus *Pyrrias*, *Dromon* ou *Tibias;* c'est *Megabyse*, *Megaclès* ou *Protarque*. Les autres cependant se regardent avec étonnement, et sont plongés dans un véritable deuil, en voyant échapper de leurs filets un poisson qu'ils guettoient depuis long-tems, et qui avoit avalé plus d'une amorce (1).

Mon nouveau possesseur, personnage épais et grossier, tombe brutalement sur moi, et cet homme qui tremble encore à la vue des fers de l'esclavage, qui dresse les oreilles quand il entend claquer un fouet, auquel un moulin inspire un profond respect; cet homme, dis-je, se rend bientôt insupportable à tout le monde, maltraite les citoyens, fait fouetter ceux qui n'a guères étoient les compagnons de son esclavage; le tout pour essayer s'il a véritablement acquis le droit d'en user de la sorte. Enfin, épris de quelque vile courtisanne, ou s'abandonnant au luxe des chevaux (2), ou aux flatteurs, qui lui jurent qu'il est plus beau que *Nirée*, plus noble que *Cécrops*, plus prudent qu'*Ulysse*, et plus riche que seize *Crœsus* ensemble, le malheureux dissipe en un moment

(1) Pour capter la bienveillance des vieillards sans enfans, les flatteurs se ruinoient souvent, dans l'espérance de devenir leurs héritiers.

(2) L'Attique étoit un pays fort sec et peu fertile en pâturages; c'étoit un luxe considérable d'avoir des chevaux.

le fruit pénible et lent de tant de parjures, de brigandages et de scélératesse.

MERCURE.

Ce que tu me dis-là, ressemble assez à ce que l'on voit arriver tous les jours. Mais lorsque tu marches sur tes propres pieds, comment peux-tu connoître le chemin, puisque tu es aveugle, et comment distingues-tu ceux auxquels Jupiter t'envoie, et qu'il a jugé dignes de tes bienfaits ?

PLUTUS.

Crois-tu que je me donne la peine de les chercher ?

MERCURE.

Non, certes, car tu n'aurois pas oublié Aristide, pour aller t'offrir à un Callias (1), à un Hipponicus et à tant d'autres Athéniens qui ne méritent pas de posséder une obole : mais enfin, que fais-tu lorsque Jupiter t'envoie vers quelqu'un ?

PLUTUS.

Je me promène à droite, à gauche, sans

(1) Voyez vers la fin du *Jupiter tragique*, dans une note, quel étoit ce Callias. Hipponicus étoit son père ; il étoit estimé le plus riche et le plus fripon des Grecs. Il vivoit du temps de Solon : ayant appris que ce législateur alloit publier une loi sur l'abolition des dettes, il emprunta de toutes parts des sommes considérables. La loi parut, et Hipponicus, par sa fraude, se vit possesseur de biens immenses. *Voyez* Plutarque, vie de Solon, *pag. 87*.

savoir où je vais, jusqu'à ce que le hasard me fasse rencontrer quelqu'un qui me saisit, et va te remercier de sa bonne fortune.

MERCURE.

Mais Jupiter est donc bien trompé, s'il croit que tu vas visiter ceux qu'il t'ordonne de combler de richesses ?

PLUTUS.

Il l'est, et avec justice. Puisqu'il sait que je suis aveugle, pourquoi m'envoie-t-il à la recherche d'une chose si rare et si difficile à trouver ? Lyncée lui-même auroit bien de la peine à l'appercevoir. En effet, les honnêtes gens sont en bien petit nombre; au lieu que les méchans fourmillent de tous côtés. Dans les villes ils occupent tous les postes; il n'est donc pas étonnant, qu'errant à l'aventure, je tombe aisément dans leurs filets.

MERCURE.

Et comment peux-tu fuir si promptement lorsque tu les abandonnes, puisque tu ne sais pas le chemin ?

PLUTUS.

Oh ! alors j'ai la vue perçante; et quand il s'agit de m'échapper, je cours à merveille.

MERCURE.

Je te prie de me répondre encore à cette question. Puisque tu es aveugle (car il faut

en convenir) (1), et qui plus est, boiteux, pâle et rempli de difformités, comment se peut-il que tu aies tant d'amoureux ? tous les hommes ont les yeux fixés sur toi. S'ils obtiennent tes faveurs, ils s'estiment heureux ; ceux au contraire qui ne peuvent te posséder, veulent renoncer à la vie : et j'en sais beaucoup que cette malheureuse tendresse a portés à se précipiter *dans la profonde mer, du haut de quelque roche élevée* (2), parce qu'ils pensoient que tu les méprisois, et que tu n'as jamais arrêté sur eux tes regards. Néanmoins, je crois que tu conviendras avec moi, pour peu que tu te connoisses, que ceux qui font éclater pour toi un si violent amour, sont plus extravagans que des Corybantes.

PLUTUS.

Crois-tu que ces gens-là s'apperçoivent de tous mes défauts, et qu'ils voient que je suis boiteux et aveugle ?

MERCURE.

Que dis-tu ? Ils sont donc aveugles eux-mêmes ?

(1) Εἰρήσεται γὰρ, *cela sera dit.* Formule de langage et de politesse, pour diminuer la force des choses peu flatteuses que l'on est obligé de dire.

(2) Allusion à ces deux vers de Théognis, où il dit de la pauvreté :

> ἣν δὴ χρὴ φεύγοντα καὶ εἰς μεγακήτεα πόντον
> ῥίπτειν καὶ πετρῶν, Κύρνε, κατ' ἠλιβάτων.
>
> Il faudroit, pour la fuir, la tête la première
> S'aller précipiter au fond de la rivière.

PLUTUS.

Non, mon cher, ils ne sont point aveugles ; mais l'erreur et l'ignorance qui gouvernent aujourd'hui tout l'univers, leur mettent sur les yeux un voile impénétrable : d'ailleurs, pour ne pas leur paroître si difforme, je me couvre d'un masque charmant, orné d'or et de pierreries. Je me revêts d'une robe magnifique, et je m'offre à leurs regards. Alors ils s'imaginent voir en cette beauté factice celle de mon propre visage, et ils deviennent amoureux de moi, jusqu'à perdre la vie s'ils n'obtiennent mes faveurs. Cependant si l'on me dépouilloit devant eux, et qu'on me montrât tel que je suis, ils rougiroient les premiers d'avoir eu les yeux fascinés au point de donner leur tendresse à celui de tous les êtres que sa laideur en rendoit le plus indigne.

MERCURE.

Quoi donc ! est-ce qu'en devenant riches ils se mettent aussi ce masque sur le visage, pour rester dans l'erreur ? si quelqu'un vouloit le leur ôter, se laisseroient-ils plutôt arracher la tête que le masque ? Il n'est pas naturel que, voyant ton intérieur, ils ignorent plus longtemps que ta beauté n'est que factice.

PLUTUS.

Oh ! Mercure, il y a trop de choses qui combattent en ma faveur.

MERCURE.

Quelles sont-elles ?

PLUTUS.

Lorsqu'un homme, me rencontrant pour la première fois, ouvre sa porte afin de m'introduire chez lui, aussi-tôt l'orgueil, la folie, la fierté, la mollesse, l'insolence et l'erreur se glissent avec moi dans la maison, sans qu'il s'en apperçoive; bientôt, maîtrisé par tous ces vices, mon nouveau possesseur admire ce qui ne mérite que son mépris, desire ce qu'il devroit éviter; et moi, l'auteur de tous ces maux, il m'adore avec tous mes satellites, et souffriroit plutôt mille tourmens que de me laisser échapper.

MERCURE.

Tu es en effet si lisse, si glissant, si difficile à retenir: tu ne donnes point de prise, et tu t'échappes, je ne sais comment, à travers les doigts, tel qu'une anguille ou un serpent: la pauvreté, au contraire, est enduite de glu; elle s'attache promptement: son corps est hérissé d'une infinité d'hameçons, dont elle accroche à l'instant ceux qui s'approchent d'elle: on a bien de la peine à s'en débarrasser. Mais pendant que nous nous amusons à causer, nous avons oublié le principal.

PLUTUS.

Quoi ?

MERCURE.

Le Trésor, que nous n'avons point amené avec nous, et dont nous allons avoir besoin.

PLUTUS.

N'en sois point en peine. Lorsque je retourne dans votre demeure, j'ai soin de le laisser sous terre, en lui recommandant de se tenir bien renfermé, et de n'ouvrir la porte à personne, qu'il ne m'ait entendu l'appeller.

MERCURE.

Entrons à présent en Attique; suis-moi, et me tiens par l'habit, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la solitude de Timon.

PLUTUS.

Tu feras mieux, Mercure, de me prendre par la main; car si je venois à te quitter, je pourrois fort bien m'égarer, et rencontrer un Hyperbolus (1),

(1) Hyperbolus succéda à Cléon dans le maniement des affaires publiques; il étoit fils de *Chremia*, frère de *Charon*, et marchand de lampes; ses mœurs étoient très-corrompues: après Cléon, il fut appellé à la magistrature, que les Grecs nomment δημαγωγίαν. Les Athéniens commencèrent, depuis lui, à livrer leur ville et cette magistrature à de mauvais citoyens. Auparavant, ils avoient été gouvernés par des hommes d'un mérite distingué. Le peuple choisit par la suite de pareils magistrats, dans la crainte qu'à la faveur de la guerre, qui existoit avec les Lacédémoniens, les citoyens puissans ne détruisissent la démocratie. Hyperbolus fut exilé par l'Ostracisme; non qu'on craignît sa puisance ou son autorité, mais à cause de sa méchanceté, et parce qu'un tel magistrat déshonoroit la république. Il s'étoit

ou un Cléon (1). Mais d'où vient le bruit que j'entends? Il ressemble à celui du fer qui frappe contre des pierres.

retiré à Samos, où les Athéniens qui le haïssoient lui dressèrent des embûches, dans lesquelles ils perdit la vie. Ils jettèrent son cadavre dans un sac, et le précipitèrent dans la mer. *Scholie* d'Aristophane, comédie de la paix, *pag. 672*, édition de Biset. J'ai préféré rapporter ici la scholie d'Aristophane, plutôt que celle de Lucien, parce qu'elle est plus ancienne et plus instructive, sans lacune; au lieu que l'autre en offre plusieurs, et n'est qu'un extrait de celle que je traduis.

(1) Cléon étoit *Démagogue* (*a*) des Athéniens, auxquels il commanda pendant sept ans. Il fut le premier qui se permit, en haranguant, les cris et les injures; et si l'on s'en rapporte à Théopompe et à Plutarque (vie de Nicias, *pag. 527, F.*), il poussa la hardiesse jusqu'à oser paroître au milieu des Athéniens assemblés, ayant une couronne sur la tête, et leur ordonner de remettre l'assemblée à une autre fois, parce qu'en ce jour, il offroit un sacrifice et devoit traiter des hôtes: il congédia ainsi l'assemblée. Il se laissoit très-facilement corrompre par des présens. La lettre qu'il écrivit aux Mityléniens en est une preuve palpable. Mitylène ayant été prise par le général Pachès, Cléon persuada au peuple de massacrer tous ceux des habitans de Lesbos qui étoient en état de porter les armes, et de réduire les femmes et les enfans en esclavage, à la réserve cependant des Mityléniens: il ajouta qu'il falloit envoyer ce décret par un vaisseau de côtes; mais la nuit suivante quelques Lesbiens qui se trouvoient en voyage à Athènes, ayant été le trouver, et lui ayant porté dix talens d'argent, Cléon le lendemain fit changer de sentiment au peuple, et l'engagea à envoyer une autre trirême pour empêcher l'exécution du décret. C'est ainsi

(*a*) Nous n'avons point en françois de terme qui puisse rendre ce mot avec exactitude. Le tribunat populaire des Romains, peur donner une idée des fonctions et de l'autorité du Démagogue.

MERCURE.

C'est ce pauvre Timon qui laboure ici près un petit terrein pierreux. Que vois-je ! le travail et la pauvreté sont auprès de lui. J'apperçois la Sagesse, le Courage et toutes les vertus qui marchent ordinairement sous les drapeaux de l'indigence. Mon ami, de pareils satellites valent un peu mieux que les tiens.

PLUTUS.

Retirons-nous promptement, Mercure ; nous ne ferons rien auprès d'un homme entouré d'une pareille armée.

MERCURE.

Jupiter en ordonne autrement, et il ne faut pas ici nous comporter en lâches.

que le rapporte *Thucydide* (liv. 3, ch. 36). Il présida à la paix qui se fit avec les Lacédémoniens, comme le disent *Philochorus* et *Aristophane*, lequel ajoute que ce fut sous l'Archonte *Euthunus*. Aristote, pour railler sa hardiesse, dit que Cléon haranguoit, le corps entouré d'une ceinture. A l'égard de sa figure, elle étoit rude ; ses sourcils contribuoient beaucoup à la rendre telle. Il avoit une voix forte : on prétend qu'il exerça le métier de corroyeur, ou qu'il avoit un corroyeur pour père, ou du moins que pendant sa jeunesse, il avoit travaillé à cette profession. Les comiques l'ont satyrisé sur son extravagance. Il s'embarqua en qualité de général pour Amphipolis, où il mourut après avoir été vaincu par Brasidas, sous l'Archonte Aminias. *Scholie grecque.* Cette scholie est tirée de celle d'Aristophane, sur le v. 834 des *chevaliers*.

LA PAUVRETÉ.

Où mène-tu cet aveugle, meurtrier d'Argus (1)?

MERCURE.

Jupiter nous envoie vers Timon.

LA PAUVRETÉ.

Plutus revient trouver Timon! et moi qui l'ai reçu énervé par la mollesse, il me quitteroit quand je l'ai rendu vertueux en le confiant à la sagesse et au travail! la Pauvreté vous paroît donc bien méprisable! il vous semble qu'on peut l'outrager impunément, puisque vous venez m'enlever le seul bien que je possède, un homme que j'avois pris tant de peine à former à la vertu. Plutus va le reprendre, il va de nouveau le livrer à l'orgueil et à l'insolence, qui le rendront, comme autrefois, efféminé, lâche et insensé. Bientôt on me le renverra couvert de lambeaux déchirés (2).

(1) Le langage de la Pauvreté est dur; elle nous reproche souvent nos crimes et nos défauts: *ἀργειφόντα*, est une épithète qu'Homère donne à Mercure. Cette épithète, selon Eustathe, est encore susceptible d'un autre sens, en la tirant d'*ἀργὸς ἀπὸ τοῦ φονεύειν*, *exempt de meurtre*. En effet, Mercure est un dieu pacifique, qui appaise les séditions par son éloquence. *Voyez* Eustathe, sur le 103e vers du 2e livre de l'Iliade.

(2) Le grec: *devenu semblable à un haillon*, c'est-à-dire, lorsqu'il ne sera plus possible de le corriger: tel est le sens de cette métaphore, dont j'ai cru devoir conserver l'image.

MERCURE.

Jupiter le veut.

LA PAUVRETÉ.

Je me retire : et vous, qu'on voit toujours sur mes pas, Travail, Sagesse, Vigilance, suivez-moi. Timon saura bientôt ce qu'il perd, en quittant la compagne fidelle de ses travaux, celle qui lui donna les leçons de la vertu, qui fortifia son corps, affermit son esprit, et le rendit vraiment homme ; celle enfin qui, le forçant à réfléchir sur lui-même, lui apprit à connoître et à mépriser les superfluités.

MERCURE.

Elles s'en vont, approchons-nous.

TIMON.

Qui êtes-vous, scélérats ? que voulez-vous ? pourquoi venez-vous interrompre mon travail ? Coquins, je vous en ferai repentir : vous êtes des infames, et je vais à l'instant vous écraser à coups de pierres.

MERCURE.

Nullement, Timon ; ne nous frappe point. Sache que ce n'est pas sur des hommes que tomberoient tes coups : je suis Mercure, et celui-ci est Plutus, que t'envoie Jupiter, qui a très-bien entendu ta prière. Reçois donc de bonne grace le bien qui t'arrive, et renonce à un travail qui n'est pas fait pour toi.

TIMON.

Que m'importe ? fussiez-vous des dieux, comme vous vous en vantez, vous allez avoir sujet de verser des larmes. Apprenez que je hais également les hommes et les dieux. Et cet aveugle, quel qu'il soit, il me prend envie de lui casser la tête avec mon hoyau....

PLUTUS.

Mercure, retournons vers Jupiter. Cet homme me paroît trop en colère ; je ne veux pas attendre qu'il m'ait fait un outrage (1).

MERCURE.

Ne va pas faire ici quelque sottise, Timon ; défais-toi plutôt de cette humeur dure et sauvage, et reçois à bras ouverts la bonne fortune qui vient te visiter : permets à Plutus de t'enrichir une seconde fois ; sois le plus puissant des Athéniens, et punis tes ingrats, en ne partageant ton bonheur avec personne.

TIMON.

Je n'ai pas besoin de vous ; ne m'importunez pas davantage. Mon hoyau est actuellement mon *Plutus*, et je suis le plus fortuné des hommes....... pourvu que personne ne m'approche.

(1) A la lettre : *de peur que je ne m'en aille ayant reçu quelque mauvais traitement.*

MERCURE.

Que tu agis brutalement, mon cher ! Rapporterai-je à Jupiter ce discours injurieux (1) ? Que tu haïsses les hommes, à la bonne heure; tu as éprouvé de leur part assez de mauvais traitemens : mais étendre ta haine jusques sur les dieux, qui prennent soin de rétablir ta fortune !....

TIMON.

Je vous en sais tout le gré possible, à toi et à Jupiter; mais je ne puis reprendre Plutus.

MERCURE.

Pourquoi cela ?

TIMON.

C'est qu'il est la cause de tous mes maux; qu'il m'a livré aux flatteurs, m'a exposé à leurs embûches, a excité la haine et l'envie contre moi; et le perfide, après m'avoir corrompu par les délices, après m'avoir rendu l'objet de la jalousie universelle, m'a tout-à-coup abandonné par une trahison inouie. La Pauvreté au contraire, maîtresse bienfaisante, m'a exercé aux travaux les plus mâles; elle m'a parlé le langage de la vérité et de la franchise; elle a pourvu par le travail à tous mes besoins (2),

(1) Parodie du 15[e] livre de l'Iliade, *v.* 202.

(2) Le traducteur latin fait ici un gros contre-sens.

elle m'a appris à mépriser le luxe et la mollesse. En faisant dépendre de moi seul l'espoir de ma subsistance, elle m'a fait connoître combien est précieux ce trésor, qui n'excite point les caresses trompeuses de la flatterie, qui ne craint point la calomnie, et que ne sauroient m'enlever ni la fureur du peuple, ni le suffrage d'un juge corrompu, ni les artifices d'un tyran. Fortifié par le travail, je cultive ce champ avec ardeur; le spectacle des vices qui règnent dans Athènes ne blesse plus mes yeux, et mon hoyau suffit à tous mes besoins. Crois-moi, Mercure, retourne dans les cieux, et reconduis Plutus à Jupiter. Je n'ai qu'une grace à lui demander, c'est de rendre tout le genre humain misérable.

MERCURE.

Les hommes, mon ami, n'ont pas tous envie de pleurer. Mais laisse-là ta mauvaise humeur et tes propos d'enfant; reçois Plutus. Les dons de Jupiter ne sont point à mépriser (1).

PLUTUS.

Veux-tu permettre, Timon, que je me justifie auprès de toi ? M'entendras-tu sans humeur ?

TIMON.

Parle; mais sur-tout en peu de mots et sans exorde : n'imite pas nos détestables orateurs.

(1) Parodie du v. 65 du 3e livre de l'Iliade.

Si

Si tu es court, je consens à t'écouter, en faveur de Mercure.

PLUTUS.

J'aurois cependant besoin de parler long-temps pour répondre à tes nombreuses imputations. Mais examine seulement si je suis aussi coupable envers toi que tu m'en accuses. C'est moi qui t'ai procuré tous les plaisirs et tous les honneurs, qui t'ai fait déférer les premières places et les couronnes (1); je t'attirois alors la considération universelle, les poëtes te célébroient, tout le monde s'empressoit à te plaire. Si tu as eu à souffrir de l'ingratitude de tes flatteurs, je n'en suis point la cause. Je pourrois, avec bien plus de raison, te reprocher de m'avoir indignement livré à des hommes détestables, qui te prodiguoient des éloges fourbes et menteurs, et me dressoient de continuelles embûches. Tu prétends enfin que je t'ai trahi par ma retraite : je pourrois t'accuser, au contraire, d'avoir épuisé tous les moyens pour me chasser de ta maison, et de m'avoir jetté à la porte la tête la première. Voilà pourquoi la Pauvreté, dont tu fais aujourd'hui tant de cas, t'a couvert de haillons, au lieu de cette robe magnifique dont

(1) Les couronnes dont il est ici question, sont celles qui se distribuoient au commencement des festins. On avoit encore coutume d'élire un roi du festin ; ordinairement on le tiroit au sort ; mais lorsqu'il se trouvoit quelque personne d'une qualité éminente, on lui déféroit la couronne et la royauté.

je t'avois revêtu. Mercure m'est témoin que je suppliois tout-à-l'heure Jupiter de ne point m'envoyer vers toi, puisque tu ne pouvois plus me souffrir.

MERCURE.

Tu vois à présent, Plutus, comme il est radouci ; cesse donc d'avoir peur, et demeure avec lui. Timon, continue à fouiller la terre de tout ton pouvoir : et toi, fais venir le Trésor sous son hoyau, il sera docile à ta voix.

TIMON.

Il faut donc obéir, Mercure, et devenir riche une seconde fois. Que faire, en effet, lorsque les dieux commandent ? Mais au moins, considère dans quels nouveaux embarras tu vas me replonger ; j'ai vécu, jusqu'ici, le plus heureux des hommes : et me voilà condamné, sans avoir fait aucun mal, à reprendre, avec de nouvelles richesses, tous les soucis cuisans qui les accompagnent.

MERCURE.

Si cela te fait quelque peine, supporte-la ; je te prie, pour l'amour de moi ; quand ce ne seroit que pour faire crever tes flatteurs de dépit. Moi, je revole au ciel en passant par dessus l'Ætna.

PLUTUS.

Il est parti, je pense ; le bruit de ses ailes me le fait croire. Reste ici, Timon, je vais t'envoyer le trésor. Fouille avec courage. « Trésor

» d'or, je te commande d'obéir à Timon, et » de te laisser prendre par lui ». Creuse plus avant, plus avant, mon ami. Je vous laisse ensemble, et je me retire.

TIMON.

Courage, mon hoyau : prends une force nouvelle; ne te lasse point de la profondeur; songe que tu es employé pour découvrir un trésor ..... O Jupiter, auteur des merveilles! O mes chers Corybantes (1)! ô Mercure, qui présides aux gains inopinés! d'où peut venir tant d'or? N'est-ce point un songe? Ah! je crains bien à mon réveil de ne trouver que des charbons (2). Mais en vérité c'est de l'or; de l'or monnoyé, un peu rouge, pesant, et très-agréable à la vue. *O métal précieux!*

Le plus beau des présens qu'on puisse faire aux hommes (3);

ton éclat est semblable à celui d'un feu qui brille au milieu des ténèbres, et à la clarté du jour (4).

(1) Il est bien difficile d'expliquer pourquoi Timon invoque ici les Corybantes : c'est, dit Jean le Clerc, parce qu'ils entroient dans un enthousiasme extravagant, semblable à celui de Timon. Selon un anonyme, c'est parce que les Corybantes présidoient aux métaux. Hemsterhuis dit qu'on les invoquoit dans les grandes surprises et les frayeurs subites.

(2) Ce proverbe étoit aussi en usage chez les latins. *Carbones pro thesauro invenimus*, dit Phèdre, *liv. 5, f. 6.*

(3) Vers d'Euripide, dans *Bellerophon*, tragédie perdue, dont il existe quelques fragmens dans Stobœé.

(4) Pindare, ode première des olympiques.

Viens, ô cher et aimable objet de ma tendresse! Ah! je crois aisément que Jupiter s'est métamorphosé en or. Eh! quelle fille n'ouvriroit son sein pour recevoir un amant si aimable, qui coule à travers le toit! O Midas! ô Crœsus! riches offrandes suspendues dans le temple de Delphes, vous n'êtes rien en comparaison de Timon et de son trésor (1) : à peine le grand roi peut-il m'égaler. Je vais consacrer à Pan mon hoyau et mes haillons. J'achète tout ce désert; j'y veux bâtir une tour (2), où je me renfermerai seul avec mes richesses. Si je viens à mourir, elle me servira de tombeau. Je me fais désormais une loi de renoncer à tout commerce avec les hommes, de les fuir, et de les mépriser. L'amitié, les devoirs de l'hospitalité, et l'autel de la compassion (3), ne seront pour moi que des fadaises; la bienfaisance et la pitié, que l'abus des loix et le renversement des mœurs.

(1) Le grec dit: *et du trésor de Timon.* Cette répétition est excellente en grec, parce qu'elle marque l'emphase et l'estime singulière que Timon fait de lui-même, depuis qu'il est devenu riche: mais le françois n'aime point à répéter.

(2) Cette tour subsistoit encore du temps de Pausanias, que l'on croit avoir vécu sous Adrien: *au-dessous du tombeau de Platon, qui est situé près l'académie, on voit*, dit Pausanias, *une tour appellée la tour de Timon. Voyez* Paus. att. *pag. 30.*

(3) Il y avoit à Athènes une autel consacré à la compassion: c'étoit un asyle inviolable; Pausanias en parle dans ses attiques. Les Athéniens sont le premier peuple qui ait rendu un culte public à la déesse Compassion.

Je veux vivre dans une solitude aussi profonde que celles des loups. Timon n'aura désormais d'autre ami que lui-même ; tous les autres hommes seront à ses yeux des ennemis et des insidiateurs, avec lesquels on ne peut converser sans se rendre infame. S'il m'arrive seulement d'en appercevoir quelqu'un, ce jour sera pour moi un jour malheureux. Que les hommes soient à mon égard semblables à des statues de pierre ou d'airain. Ne recevons aucun héraut de leur part, ne faisons jamais aucun pacte avec eux. Que ce désert soit la borne qui nous sépare. Les noms de citoyen, de patrie et de tribu, sont des noms ridicules et vuides de sens ; il n'y a que les sots qui aiment à les proférer. Que Timon ne soit riche que pour lui seul ; qu'il méprise tout l'univers ; qu'il ne vive dans les plaisirs que pour lui : sur-tout il aura soin d'éloigner la flatterie et les louanges outrées. S'il sacrifie aux dieux, lui seul sera prié du festin, parce qu'il n'aura pas d'autre voisin que lui-même (1), qu'il écartera de lui tout le monde ; et lorsqu'il faudra mourir, lui seul se prendra la

(1) Lorsqu'on offroit un sacrifice, il étoit d'usage qu'on invitât ses voisins et ses amis au repas que l'on faisoit en ce jour, avec la partie de la victime qui n'avoit point été brûlée en l'honneur des Dieux. *Voyez* Xénoph., banquet, *pag. 1.* Celui qui offroit un sacrifice portoit pendant tout le jour une couronne sur la tête. C'est une particularité que Platon nous apprend au commencement de sa république.

main, et se posera la couronne sur la tête (1). Le nom le plus agréable pour moi, sera celui de *Misanthrope;* on me reconnoîtra par-tout à ma méchanceté, à ma mauvaise humeur, à ma grossièreté, à mon inhumanité. Si je vois quelqu'un prêt d'être consumé par le feu, et qu'il me prie d'éteindre l'incendie, je l'éteindrai avec de la poix et de l'huile : si, pendant l'hiver, un homme emporté par la rapidité d'un fleuve me tend les mains en me priant de le retirer, je l'y replongerai la tête la première, afin qu'il ne puisse pas revenir sur l'eau. C'est ainsi que les ingrats recevront une juste récompense. Timon, fils d'Echécratides, du bourg de Colyte, a proposé cette loi, et Timon lui-même l'a fait approuver par l'assemblée (2). Que cela

(1) Lorsqu'un homme étoit près d'expirer, on faisoit entrer ses parens, ses amis et ses enfans, qui lui prenoient la main comme pour lui dire le dernier adieu. *Voyez* Xénoph. Cyroped. *liv. 8, pag. 141.* Au moment où le malade expiroit, on lui posoit une couronne sur la tête. *Voyez* l'antiquité expliquée de dom Montfaucon, *T. 5, part. 1, pag. 8;* et Suidas, au mot Μελιττοῦττα, ou plutôt Aristophane dans sa lysistrate, depuis le vers 519 jusqu'à 605. Dans le roman de Chariton des amours de Chœreas et de Callirhoë, *liv. 1, pag. 11*, édition de Dorville; il est dit, en parlant de Callirhoë, qu'on a enterrée la croyant morte, et qui se réveille, *μόλις δὲ ἀνεγειρομένη στεφάνων προσήψατο καὶ ταινιῶν.*

(2) Formule par laquelle on terminoit les décrets. Remarquez ces deux expressions consacrées au barreau, et que l'on rencontre fréquemment chez les orateurs *εἰσηγεῖσθαι νόμον, introduire ou proposer une loi*, et *ἐπιψηφίζειν τῇ ἐκκλησίᾳ*, ou *τῷ δήμῳ*, ou *ἐς τὴν ἐκκλησίαν, envoyer le peuple au suffrage; faire approuver par l'assemblée.* Je fais cette observation, parce que les

soit ; telle est notre volonté, dans laquelle nous persévérons fermement.

Je voudrois néanmoins, et pour beaucoup, que cette conduite fît connoître à tout le monde que je suis devenu prodigieusement riche ; car mes flatteurs s'en pendroient de dépit....... Mais qu'est ceci ? quelle foule de gens ! quelle vîtesse ! Comme ils font voler la poussière, et courent à perdre haleine ! Comment ont-ils pu flairer mon or ? Quel parti prendre ? Monterai-je sur cette butte, et profiterai-je de l'élévation pour les chasser à coups de pierres ? ou violerai-je, du moins en ceci, la loi que je viens de me faire, et leur parlerai-je pour cette fois seulement, afin de les molester davantage, en leur faisant voir le mépris que j'ai pour eux ? C'est, je crois, le meilleur parti. Arrêtons-nous donc, et attendons-les ici de pied ferme. Quel est celui qui s'avance le premier ? C'est Gnathon le parasite. Je lui demandois derniérement quelque secours d'argent (1),

traducteurs précédens n'ont point senti la vraie signification de ces expressions. *Voyez* Budée, commentaire, *pag. 168*.

(1) ἔρανος, qu'emploie ici Lucien, se rend communément par écot : mais il veut dire ici, contribution à un secours d'argent que l'on accorde à un ami qui est dans la détresse, sans lui fixer un terme pour le rendre, à la différence du prêt à intérêt, qui s'appelloit δάνεισμα, et avoit une époque fixe : c'étoit chez les Grecs une louable coutume autorisée par les loix, de secourir ainsi ses amis quand on savoit qu'ils étoient dans le besoin. Consultez sur ce mot les commentaires de Casaubon, sur le *chap. 15* des caractères de Théoph. *p. 168*.

TIMON.

Certes, je vais te faire chanter, mais ce sera une élégie : mon hoyau va t'inspirer du pathétique.

GNATHON.

Qu'est ceci ? Tu me frappes, Timon ! Je prends des témoins. Par Hercule..... Aih, aih.... Je te cite devant l'Aréopage (1) pour blessure.

TIMON.

Retire-toi. Si tu tardes un instant, je pourrai devenir coupable d'un meurtre.

GNATHON.

Non : guéris plutôt ma blessure, en y versant un peu d'or : c'est un spécifique merveilleux pour arrêter le sang.

TIMON.

Comment ! tu es encore là !

GNATHON.

Je me retire : mais tu te repentiras d'être devenu si brutal, au lieu de doux et honnête que tu étois.

pas fâché de savoir que le chef-d'œuvre de ce genre étoit le *Pæan* (ode en l'honneur d'Apollon) de *Thynnichus de Chalcis*, poëte d'ailleurs fort médiocre. Platon dans son Ion. *pag. 362*, le regarde comme la production la plus sublime de l'esprit humain. Malheureusement cette pièce est perdue.

(1) Il paroit que cette formule valoit chez les anciens, notre clameur de *haro*, usitée en Normandie.

TIMON.

Quel est cet homme chauve qui s'avance ? C'est Philiade, le plus impudent de tous mes flatteurs. Ce coquin a reçu de moi un champ entier, et deux talens pour servir de dot à sa fille, prix des louanges excessives qu'il me donna dans un festin. Je venois de chanter ; tous les convives, après m'avoir entendu, gardoient le silence, lui seul eut l'effronterie de me donner les éloges les plus outrés, et de jurer que ma voix étoit plus mélodieuse que celle des cignes (1). Derniérement que j'étois malade, je l'abordai en lui demandant quelque secours, et ce galant homme me répondit à coups de poing.

PHILIADE, (*en parlant de Gnathon*).

O l'impudence...... ! Connoissez-vous à présent quel homme est Timon ? Gnathon est-il son ami et son convive ? Ce n'est qu'un ingrat, qui a reçu le traitement qu'il méritoit. Eh quoi donc ! moi qui suis depuis long-temps l'ami

(1) Ce que les anciens ont dit du chant du Cigne, n'est point une fable ; il y a une espèce de ces oiseaux qui chante fort agréablement. M. le prince de Condé possède deux Cignes chanteurs, mâle et femelle, originairement sauvages, et qui se sont abattus dans le canal de Chantilli. L'Académie des belles-lettres a envoyé des commissaires sur les lieux pour entendre les Cignes chanter, ils les ont entendus. M. l'abbé de Mongès, garde du cabinet des antiquités de Sainte-Geneviève, et membre de l'Académie, a fait un mémoire sur ces Cignes chanteurs.

intime de Timon, qu'une même tribu a vu naître et sortir ensemble de l'enfance, j'en use cependant à son égard avec plus de circonspection, pour ne point avoir l'air de l'assaillir.

Bon jour, mon maître. Défiez-vous bien de ces infames parasites, qui ne s'attachent qu'à votre table, et d'ailleurs ne diffèrent en rien des corbeaux. Les hommes d'aprésent ne méritent plus que l'on ait la moindre confiance en eux; ce sont des monstres d'ingratitude et de scélératesse. Pour moi, je vous apportois un talent, afin que vous pussiez pourvoir à vos besoins les plus pressans; mais j'ai appris en chemin que vous étiez devenu prodigieusement riche; je viens en conséquence vous donner un conseil: mais vous êtes si sage, que vous n'avez pas besoin de mes avis; vous pourriez, en un besoin, en donner à Nestor.

TIMON.

Tu as raison, Philiade. Mais approche un peu, que je te caresse avec mon hoyau.

PHILIADE.

Oh, Ciel! cet ingrat m'a rompu la tête, parce que je lui donne d'utiles conseils. (*Il s'en va.*)

TIMON.

Voyons le troisième. Celui-ci est l'orateur Déméas; il tient un décret à la main, et je l'entends qui se dit hautement mon parent.

Ce brave homme a reçu de moi, dans un seul jour, seize talens, dont il a payé à la république l'amende à laquelle il avoit été condamné ; car, faute de la payer, on le retenoit en prison. Moi, par pitié, je l'ai délivré ; et cependant, comme il étoit chargé derniérement de faire à la tribu Erechtéïde (1) la distribution de l'argent du spectacle, et que je m'avançois pour recevoir ma portion, il me dit qu'il ne me connoissoit pas pour citoyen.

DÉMÉAS.

Bon jour, Timon, l'honneur de ta famille, le soutien des Athéniens, et le boulevard de la Grèce ; le peuple et les deux sénats (2) assemblés, t'attendent depuis long-temps pour confirmer ce décret que j'ai proposé en ta faveur, et dont auparavant je te prie d'entendre la lecture :

« Attendu que Timon, fils d'Echécratide, » du bourg de Colytte, est le citoyen, non-» seulement le plus honnête, mais encore le » plus sage et le plus vertueux de la Grèce ; » qu'il ne cesse de rendre à la république des

(1) Tan. le Fevre, pense qu'il faut lire Ἀιγηΐδι, au lieu de Ἐρεχθηΐδι. Son sentiment me paroît plus que probable : il est fondé sur le témoignage d'Harpocration, qui dit que la bourgade de Colytte est de la tribu Ægéïde ; et sur un passage de Suidas, qui dit la même chose, et cite cet endroit de Lucien.

(2) Celui de l'aréopage et celui des cinq cents, qui par la suite fut porté à six cents.

» services importans, et qu'aux jeux olym-
» piques il a remporté en un seul jour le prix
» du pugilat, de la lutte, de la course à pied,
» de celle des chars attelés de quatre chevaux,
» et de celle des mules »......

TIMON.

Mais je n'ai jamais assisté aux jeux olympiques.

DÉMÉAS.

Qu'importe ? tu y assisteras par la suite : d'ailleurs, il est bon d'ajouter dans un décret plusieurs choses de cette nature. « Attendu qu'il
» s'est distingué l'an passé, en combattant pour
» la république chez les Acharniens (1), et
» qu'il a taillé en pièces deux bataillons de
» Péloponésiens ».....

TIMON.

Comment cela ? je ne me suis jamais inscrit sur le catalogue, pour me dispenser de porter les armes (2).

(1) L'Acharnie étoit une bourgade de l'Attique, qui fut assiégée la première année de la guerre du Péloponèse.

(2) On inscrivoit dans un tableau les noms de tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Ce tableau étoit exposé en public au pied des statues des héros qui avoient donné leur nom aux bourgades de l'Attique. Aucun de ceux dont les noms étoient inscrits, ne pouvoit se dispenser d'aller à la guerre ; mais il paroît que les riches se dispensoient, moyennant de l'argent, de se faire inscrire sur ce catalogue ; c'est ce que donne à penser ce passage de Lucien : car je suis bien éloigné

DÉMÉAS.

Tu es trop modeste, et nous serions des ingrats si nous laissions tes services en oubli. « Et encore, parce qu'il est de la plus grande » utilité à la république, tant par les décrets » qu'il propose, et les conseils qu'il donne, » que par ses talens militaires; il a semblé » bon, au sénat, au peuple et aux Héliastes » assemblés par tribus (1), aux bourgades en

de traduire comme le fait Hemsterhuis; *parce que je ne possédois pas d'armes, je n'ai pu me faire inscrire sur le catalogue.* Comment supposer que Timon n'avoit point d'armes, il étoit riche et pouvoit en acheter; c'eût été une fort mauvaise excuse pour se dispenser de se faire inscrire sur le catalogue, que d'alléguer qu'on n'a pas d'armes, quand tous les citoyens sont obligés d'aller chacun à leur tour à la guerre: le ridicule de cette traduction perce de tous côtés. *Voyez* sur le catalogue Aristophane, comédie des chevaliers, *scène dernière, v. 35;* et la Scholie, *pag. 364.* Remarquez que les soldats vétérans s'appelloient *οἱ ὑπὲρ τὸν κατάλογον.*

(1) Le tribunal des Héliastes, en grec, Ἡλιαία, étoit le plus grand et le plus nombreux d'Athènes. Mille citoyens (et même quinze cents selon quelques auteurs) choisis dans chaque tribu, parmi ceux qui avoient déjà exercé quelque magistrature, composoient ce sénat. C'étoit-là que se jugeoient les affaires qui intéressoient le public. Ces magistrats étoient encore chargés de veiller à l'interprétation des loix, et à leur observation. Quand il falloit que les Héliastes s'assemblassent, les Thesmothètes (six magistrats conservateurs des loix) leur envoyoient à chacun une baguette marquée de la lettre de la tribu dont ils étoient; ils entroient dans l'assemblée chacun par la porte affectée à sa tribu, en entrant, ils montroient leur baguette à un héraut. L'assemblée se tenoit dans un lieu découvert, et duroit

» particulier, et à tous les citoyens en général, » d'élever dans la citadelle, près de la statue » de Minerve, un Timon d'or tenant un foudre » dans la main droite, et portant des rayons » sur la tête; que Timon lui-même soit cou- » ronné de sept couronnes d'or, lesquelles » seront proclamées aujourd'hui sur le théatre, » aux nouvelles tragédies des fêtes de Bacchus; » car il faut célébrer aujourd'hui ces fêtes en » faveur de Timon. Tel est l'avis de l'orateur » Déméas, son proche parent et son disciple. » Timon est aussi un excellent orateur, et » d'ailleurs il réussit dans tout ce qu'il veut » entreprendre ». Voilà le décret que j'ai composé pour toi; je voulois t'amener mon fils auquel j'ai donné ton nom.

TIMON.

Comment cela? Déméas, tu n'es pas marié, que je sache.

DÉMÉAS.

Il est vrai, mais je me marierai, s'il plaît à Dieu, au commencement de la nouvelle année, et j'aurai un enfant auquel je donnerai le nom de *Timon*, car sûrement ce sera un garçon.

depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; ce qui fit donner à ce tribunal le nom d'*ἡλιαία*, c'est-à-dire, *exposée au soleil. Voyez* le Dictionnaire des antiquités de Sam. Pitiscus; Aristoph. et son Scholiaste, *nuées*, acte 3e, scène première, *v. 50.* Dans les *Chevaliers*, *v. 253*, le Scholiaste nous apprend que chaque Héliaste recevoit trois oboles après le jugement, et qu'elles leur étoient payées par le Démagogue.

TIMON.

Je ne sais pas si tu te marieras, mon ami, après les coups de bâton que je vais te donner.

DÉMÉAS.

Aih..! qu'est-ce donc? comment! Timon, tu affectes la tyrannie, tu frappes un homme libre, toi qui n'es ni libre ni citoyen; mais tu seras bientôt puni de toutes tes violences, et d'avoir brûlé la citadelle.

TIMON.

La citadelle n'est point brûlée, homme détestable; ta calomnie est manifeste.

DÉMÉAS.

Du moins tu t'es enrichi, en enfonçant l'Opisthodome (1).

TIMON.

On ne l'a point enfoncé, et ton accusation est invraisemblable.

DÉMÉAS.

Et bien, on l'enfoncera par la suite, et en attendant, tu t'es approprié ce qu'il contenoit.

TIMON.

Tien, reçois encore cela.

(1) L'*Opisthodome* étoit un bâtiment situé derrière le temple de Minerve Poliade, ce temple faisoit partie de la citadelle d'Athènes, le trésor public y étoit déposé.

DÉMÉAS

DÉMÉAS.

Aih ! mon dos !

TIMON.

Tais-toi, sinon je vais recommencer; il seroit bien plaisant que, sans aller à la guerre, j'eusse taillé en pièces deux bataillons de Lacédémoniens, et que je ne pusse rosser un misérable coquin ; vainement aurois-je été vainqueur à la lutte et au pugilat dans les jeux olympiques. Mais quel est celui-ci ? n'est-ce pas-là le philosophe Thrasyclès ? c'est lui-même ; je le reconnois à sa large barbe étalée sur sa poitrine, à ses sourcils froncés : il s'avance en murmurant quelque chose d'un air orgueilleux ; son œil hagard, sa chevelure en désordre, qui retombe sur son front, lui donnent l'air du Borée ou du Triton de Zeuxis : il affecte une démarche modeste, une grande simplicité dans son habillement. Le matin il débite mille belles sentences sur la vertu, blâme hautement ceux qui se livrent aux plaisirs, fait l'éloge le plus pompeux de la frugalité : mais le soir, lorsqu'au sortir du bain il va se mettre à table, un valet lui présente une large coupe de vin pur (car ce philosophe l'aime beaucoup) ; et à peine l'a-t-il avalée, qu'il semble avoir bu de l'eau du Lethé ; il oublie à l'instant ses beaux discours du matin, il en tient de tout opposés : il fond, comme un vautour, sur les plats et les enlève, il coudoie son voisin, et courbé sur

son assiette, comme s'il y devoit trouver la vertu, il se remplit de viandes avec la voracité d'un chien, répand de la sauce sur sa barbe, et nettoie exactement les plats avec son doigt, de peur d'y laisser un peu de jus. Toujours il se plaint de sa portion; il voudroit qu'on lui servît à lui seul un gâteau, ou un cochon entier; et lorsque, par un effet de sa gourmandise et de son insatiabilité, il est ivre, il ne se borne pas seulement à chanter et à danser, souvent sa bile échauffée se répand en invectives. La coupe à la main, il harangue les convives, ne parle que de sagesse, de modestie, de tempérance, jusqu'à ce qu'accablé par le vin, il ne fasse plus que balbutier d'une manière tout-à-fait risible; puis il vomit pour terminer son discours. Si les valets veulent l'emporter hors de la salle du festin, il se cramponne avec les mains à quelque joueuse de flûte. Du reste, lorsqu'il est à jeun, il ne le cède à personne en mensonge, en orgueil et en avarice: c'est le flatteur le plus insigne; il se parjure avec une facilité prodigieuse: la duplicité lui sert de guide, et l'impudence est sa compagne ordinaire. Je ne connois point de fourbe plus rusé, plus accompli, plus consommé dans les différentes ressources de la flatterie; aussi, dans un instant, ce parfait honnête homme va répandre des larmes.

Que vois-je? oh dieux! c'est vous que je revois, Thrasiclès, après un si long temps!

THRASICLÈS.

Je ne viens point à vous, Timon, comme la plupart de ces flatteurs qui, frappés d'admiration à la vue de vos richesses, ou guidés par l'espoir de partager de splendides festins, s'empressent sur vos pas, et par des louanges excessives cherchent à surprendre un homme simple et libéral. Vous n'ignorez pas qu'un peu de pain suffit à mes meilleurs repas; le cresson et le thym sont mes mets les plus exquis, j'y joins, tout au plus, un peu de sel, quand je veux me régaler: ma boisson la plus délicieuse est l'eau pure d'une fontaine (1). Je préfère ce manteau à toute espèce de pourpre; et je ne fais pas plus de cas de l'or, que des cailloux qui bordent le rivage de la mer. C'est pour vous-même que je suis venu ici; c'est pour empêcher que vous ne vous laissiez corrompre par la possession dangereuse des richesses, cause trop ordinaire de mille maux incurables. Si donc vous voulez m'en croire, vous jetterez

(1) Il y a dans le texte: *ma boisson est l'Ennéacroune.* Cette fontaine étoit, à en croire Pausanias, la seule qui existât dans Athènes; mais elle fournissoit de l'eau à toute la ville par neuf tuyaux, ce qui la fit nommer ἐννεάκρουνος; elle devoit ses embellissemens à Pisistrate le tyran. Auparavant elle s'appelloit *Callirhoë*; sa place étoit dans l'odéum d'Athènes. *Voyez* Pausanias attiq., *pag. 13*, et Harpocration au mot ἐννεάκρουνος. On se servoit de l'eau de cette fontaine pour les mariages et dans toutes les cérémonies de religion, ainsi que le témoigne Thucydide, *liv. 2*, *pag. 108*. *Voyez* la remarque de Duker, à cet endroit de Thucydide.

tout votre argent dans la mer : un homme vertueux, comme vous, n'en a pas besoin, pouvant contempler à son gré toutes les richesses de la philosophie : il n'est pas cependant nécessaire de le jetter dans un endroit profond, il suffit que ce soit à peu de distance du rivage ; n'avancez dans l'eau que jusqu'à la ceinture, et que j'en sois seul le témoin. Si toutefois vous ne goûtez pas ce conseil, vous pouvez promptement vous défaire de votre or d'une meilleure manière, et sans en laisser une obole, le distribuer à tous ceux qui en ont besoin ; donner à l'un cinq dragmes, à l'autre une mine, à celui-ci un demi-talent, et si c'est un philosophe, il est juste qu'il ait double et même triple part. Quant à moi, je ne demande rien pour moi-même ; mais afin de pouvoir soulager quelques amis qui sont dans l'indigence, il me suffira que vous veuilliez remplir cette besace, qui ne tient que deux médimnes, mesure d'Œgine : quand on est philosophe, il faut être modeste, se contenter de peu, et les desirs ne doivent point passer la besace.

TIMON.

Je loue ton désintéressement, Thrasyclès ; mais avant de remplir ta besace, il faut que je décharge sur ta tête quelques coups de poing, et pardessus le marché quelques coups de hoyau.

THRASYCLÈS.

O loix ! ô république ! un homme abominable frappe les citoyens d'une ville libre !

TIMON.

De quoi te plains-tu, mon cher Thrasyclès, t'ai-je fait mauvaise mesure ; tien, je vais te donner quatre chœniques pardessus (1).

Mais, qu'est-ce ceci ? ils accourent en foule ; Blepsias, Lachès, Gniphon, et une légion de coquins qui vont bientôt pleurer. Qui m'empêche de monter sur cette roche ? laissons reposer mon hoyau déjà fatigué, amassons des pierres : j'en vais faire pleuvoir une grêle sur eux.

BLEPSIAS.

Arrête, Timon, nous nous en allons.

TIMON.

Ce ne sera pas, du moins, sans répandre du sang, ou recevoir quelque blessure.

(1) Le Chœnique en grec χοῖνιξ, étoit une mesure qui contenoit deux sextiers ou quatre cotyles ; ce qui répond, à-peu-près, à deux livres de douze onces chacune. Selon le médecin Paul Æginette, le Chœnique est la huitième partie du boisseau d'Italie, de vingt livres pesant. Au surplus, on a beaucoup varié sur l'évaluation de cette mesure, et il faut consulter le livre de *Hostus de mensusis*, *gr. ch. 6*. La médimne, dont il est parlé plus haut, contenoit six boisseaux. La mesure d'Œgine étoit double de celle d'Athènes.

L'ALCYON (1),

OU

DE LA MÉTAMORPHOSE.

CHÆREPHON ET SOCRATE.

CHÆREPHON.

QUELLE voix a frappé mon oreille, Socrate ? Elle semble venir de ces rivages lointains et de ce promontoire. Comme elle est agréable ! Quel animal rend de pareils sons ? Les habitans des eaux sont muets, il me semble.

SOCRATE.

C'est un oiseau de mer, que l'on appelle Alcyon (2), dont le chant est plaintif et dou-

(1) Ce traité n'est point de Lucien ; on le croit de Léon, philosophe académicien : en effet, la morale qui est exposée ici, ne sent nullement le génie de Lucien ; cet auteur n'a pas coutume d'établir des principes sur la puissance de la divinité et la foiblesse de l'entendement humain.

(2) On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici la description que le Scholiaste fait de cet oiseau. L'Alcyon, dit-il, est un oiseau de la grandeur d'un petit moineau-franc, d'un plumage nuancé de différentes couleurs. Il est tout-à-la-fois, verd, bleu et un peu rouge ; son bec est petit, alongé et de couleur verdâtre ; cet oiseau vit le long des rivages de la mer de

loureux. Les hommes débitent à son sujet une ancienne fable. Femme autrefois, dit-on, et fille d'Æole, fils d'Hélénus, elle regretta par ses pleurs un tendre époux, mort à la fleur de son âge : c'étoit Ceyx, roi de Trachine, fils de Lucifer, et d'une beauté égale à celle

Sicile : il ne pond que cinq œufs ; et construit son nid avec des épines et des arêtes de poisson entrelacées, comme les fils d'une toile, et il n'y a que les hommes qui puissent le détruire ; aucun autre animal ne le peut. Ce nid par sa forme, ressemble à un récipient de chimiste ; le fond en est la partie la plus large ; l'entrée est fort étroite, et si cachée, qu'il n'y a que l'Alcyon qui puisse s'y glisser et la reconnoître ; la femelle s'accouple en tout temps avec le mâle de son espèce : mais c'est au milieu de l'hiver qu'elle devient mère ; elle emploie sept jours à construire son nid, et sept autres à pondre et à élever ses petits : le temps de sa ponte passe pour un temps sacré ; ce temps est ordinairement celui du coucher des pléïades (a). Cet oiseau se pose sur les pierres et chante assez agréablement ; alors la mer devient absolument calme, et n'est plus agitée par le vent. Des deux sortes d'Alcyons, la plus grosse n'a point de voix, c'est la plus petite qui chante : leurs plumes, comme les cheveux des hommes, changent avec l'âge, et l'on reconnoît les vieux Alcyons à leur plumage. On dit que les femelles ne survivent guère aux mâles, et qu'après la mort de ceux-ci, elles restent sans boire ni manger. Ces femelles s'appellent *Ceïces*, et l'on prétend que quand quelqu'un les entend chanter, c'est un signe très-certain qu'il mourra bientôt. Comparez ceci avec Aristote, des animaux, *liv. 9, chap. 14*. Plutarque, au traité *de la tendresse qu'on a pour ses enfans, p. 494*, décrit le nid de l'Alcyon d'une manière très-intéressante.

(a) La fin de Novembre.

de son père. Les dieux ont bien voulu lui donner des ailes, et maintenant elle vole, sous la forme d'un oiseau, le long des rivages de la mer, cherchant son époux, qu'elle n'a pu trouver sur la terre, dont elle a parcouru toutes les contrées.

CHÆREPHON.

C'est l'Alcyon, dis-tu? Jamais auparavant je n'avois entendu sa voix; elle m'a frappé sans que je la connusse. Cet oiseau rend un son véritablement lugubre. Comment est-il fait, Socrate?

SOCRATE.

Il n'est pas grand, mais il a reçû des dieux une grande récompense de son amour conjugal; car, durant le temps auquel il fait ses petits, l'univers coule des jours nommés Alcyoniens, remarquables par le calme qui règne au milieu de l'hiver: c'est aujourd'hui l'un de ces plus beaux jours. Vois comme le temps est serein! comme la mer est calme, tranquille, et pour ainsi dire unie comme un miroir!

CHÆREPHON.

Tu as raison; on voit bien que c'est aujourd'hui un jour Alcyonien: hier en étoit encore un. Mais, de grace, apprends-moi, Socrate, ce que nous devons croire de ces traditions anciennes, que des oiseaux ont été changés en femmes, et des femmes transformées en oiseaux.

Toutes ces métamorphoses paroissent d'une impossibilité absolue.

SOCRATE.

O mon Chærephon! nous sommes bien peu clairvoyans pour juger des choses possibles ou impossibles. Nous les examinons sur la raison humaine, toujours ignorante, toujours infidelle, et bornée dans ses connoissances; voilà pourquoi ce qui est facile nous paroît souvent d'une difficulté extrême, et que nous croyons ne pouvoir atteindre à ce qui est sous notre main. Cette erreur est fréquente; notre inexpérience et la foiblesse de notre esprit en sont la cause. En effet, tout homme, quel que soit son âge, n'est véritablement qu'un enfant, puisque le temps de notre vie, comparé avec tous les siècles, n'est qu'un court espace semblable au temps de l'enfance. Comment pourrions-nous donc affirmer que les choses de cette nature sont possibles ou impossibles, si nous ne connoissons pas la puissance des dieux et des génies? Tu as vu, Chærephon, quelle tempête il faisoit il y a trois jours? Rappelle-toi la frayeur que nous causoient les éclairs, le bruit du tonnerre, et l'impétuosité extrême des vents; on auroit cru que la terre entière alloit s'écrouler: bientôt après le calme s'est établi d'une manière admirable; il dure jusqu'à ce jour. Lequel des deux crois-tu le plus difficile, ou de faire succéder un calme profond à la plus effroyable tempête, et de rame-

ner la tranquillité dans l'univers, ou de changer la forme d'une femme pour lui donner celle d'un oiseau ? Eh, ne voyons-nous pas chez nous les enfans faire à-peu-près la même chose, paîtrir avec adresse l'argille ou la cire, et donner successivement à la même masse plusieurs figures différentes ? Il est donc bien aisé au Génie souverain, dont la puissance extrême ne peut se comparer à la nôtre, de changer à son gré tous les êtres. Pourrois-tu dire de combien tout le ciel te semble plus grand que toi ?

CHÆREPHON.

Quel homme, Socrate, peut comprendre de pareilles choses ? qui pourroit en parler ? Il n'est pas possible de les exprimer.

SOCRATE.

Comparons les hommes entre eux, nous remarquerons dans les individus une différence extrême de force et de foiblesse. Entre l'homme parvenu à la fleur de son âge, et les enfans nouveau-nés ou ceux qui ne comptent que cinq ou dix jours, quelle disproportion ! Elle se fait sentir dans presque toutes les actions de la vie, dans les arts industrieux qu'exercent les hommes, dans tout ce qu'ils font, soit par le moyen du corps, soit par celui de l'ame. Les mêmes choses ne seroient pas même venues dans l'esprit des enfans.

La force d'un homme parvenu à l'âge viril,

l'emporte sans mesure sur celle des enfans, et à tel point, qu'un seul homme viendroit facilement à bout de plusieurs milliers d'enfans; leur âge, privé de tout secours, dénué de tous moyens, est, par la loi de la nature, celui de l'homme au moment de sa naissance. Si donc l'homme nous paroît différer aussi considérablement de lui-même, quelle idée aurons-nous de la différence qui existe entre nous et l'immensité du ciel, aux yeux de ceux qui peuvent considérer de pareils objets? Sans doute on croira aisément qu'autant l'univers l'emporte, par la grandeur, sur Socrate et Chærephon, autant sa puissance, sa sagesse et son intelligence, doivent, par analogie, surpasser nos facultés.

D'ailleurs, une infinité de choses sont faciles à bien des gens, et me seroient impossibles, et à toi et à beaucoup d'autres qui nous ressemblent. Jouer de la flûte, ou lire, est, pour ceux qui n'ont aucune connoissance des lettres, ou qui ignorent la musique, une chose plus difficile que de faire un oiseau d'une femme, ou une femme d'un oiseau. Mais la nature jette dans le rayon d'une ruche un animal sans pied et sans ailes, lui donne des ailes et des pieds, le fait briller des couleurs les plus belles et les plus variées, et forme l'industrieuse abeille, qui compose un miel délicieux. La nature tire des œufs qui n'ont ni voix, ni vie, une foule d'oiseaux, d'animaux terrestres ou aquatiques, en employant, comme on le dit,

l'opération mystérieuse de l'air, le grand agent de la nature (1).

La puissance des immortels est si vaste, l'homme, sujet à la mort, est si foible, si peu capable de connoître, par la contemplation, les grandes opérations de la nature, et encore moins, les petites; nous sommes si peu instruits, même des choses qui se passent tous les jours sous nos yeux, que nous ne pouvons rien prononcer de certain, ni sur les Alcyons, ni sur les Rossignols. Du moins je transmettrai à mes enfans les fables que nos pères nous ont transmises à ton sujet, ô plaintif et mélodieux oiseau! je célébrerai ta piété et ta tendresse envers ton époux; je dirai à mes deux femmes, Xantippe et Myrto, ton histoire, et la récompense que tes vertus ont obtenue des dieux. Et toi, Chærephon, n'en feras-tu pas autant?

CHÆREPHON.

Oui, Socrate, on ne peut mieux faire; et ce que tu viens de dire offre une double (2) exhortation sur l'union des époux.

(1) Cet endroit est très-obscur; je me flatte d'avoir rendu la pensée : voici le texte; *τέχναις τινῶν ἱεραῖς αἰθέρος μεγάλυ προσχρωμένη*. Hemstérhuis traduit, *sacris ætheris magni ad tanti operis curam insuper usa*. L'obscurité reste, et *τινῶν* n'est point rendu. Ce mot est sûrement corrompu : il faut lire *τισὶν*, ainsi que l'a proposé *J. le Clerc*.

(2) Double en ce qu'elle concerne l'amour de la femme envers son mari, et l'amour du mari envers sa femme.

SOCRATE.

Disons à présent adieu à l'Alcyon ; il est temps de retourner du Phalère (1) à la ville.

CHÆREPHON.

Volontiers, faisons ce que tu dis.

(1) Le Phalère, port célèbre d'Athènes.

PROMÉTHÉE,

OU

LE CAUCASE.

MERCURE, VULCAIN, PROMÉTHÉE.

MERCURE.

C'EST ici le Caucase (1), sur lequel nous devons crucifier ce malheureux Titan. Cherchons une roche escarpée, propre à notre dessein ; voyons s'il est quelque endroit que la neige n'ait pas entiérement couvert, et où l'on puisse attacher fermement les chaînes qui doivent le suspendre et le tenir exposé à la vue de tout le monde.

VULCAIN.

Examinons, Mercure ; car il ne faut pas le crucifier dans un endroit bas et voisin de la terre, de peur que les hommes qu'il a formés ne viennent le délivrer. Il ne faut pas non plus le placer sur le sommet de la montagne ; on ne

(1) Ce commencement est imité de celui du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle.

Χθονὸς μὲν εἰς τηλυρὸν ἥκομεν πέδον
Σκύθην ἐς οἶμον ἄβατον εἰς ἐρημίαν.

le verroit pas (1). Mais si tu m'en crois, nous l'attacherons à une hauteur médiocre : ici, au-dessus de ce précipice ; nous étendrons ses mains, l'une sur ce rocher, l'autre sur celui qui est en face.

MERCURE.

Tu as raison. Ces rochers sont escarpés, inaccessibles et pendans de tous côtés ; ce précipice n'a qu'un sentier étroit, sur lequel on peut à peine se tenir sur la pointe du pied : voilà la croix la plus convenable que nous puissions trouver. Allons, Prométhée ; plus de retardemens. Monte ici, et laisse-toi clouer, sans résistance, à cette montagne.

PROMÉTHÉE.

De grace, Mercure, Vulcain, prenez pitié d'un dieu qui n'a pas mérité son malheur.

MERCURE.

Tu nous engages à avoir pitié de toi, sans doute, afin que nous soyons crucifiés à ta place, pour avoir désobéi aux ordres que nous avons reçus. Est-ce que le Caucase ne te paroît pas assez grand pour pouvoir contenir encore deux autres malheureux cloués à ces

(1) Eschyle dit, au contraire, que du rocher où il sera attaché, il ne verra aucun mortel et n'entendra pas leur voix, *v. 20*.

προσπασσαλεύσω τῷ δ' ἀπανθρώπῳ πάγῳ
ἵν' οὔτε φωνὴν οὔτε του μορφὴν βροτῶν ὄψει.

rochers ? Allons, étends la main droite. Toi, Vulcain, enchaîne-la, et l'affermis avec un clou; frappe vigoureusement de ton marteau. Et toi, donne l'autre main, qu'on l'enchaîne aussi fermement : voilà qui est fait. Bientôt l'aigle qui doit te ronger le foie, va descendre, et tu seras récompensé de tes belles inventions.

PROMÉTHÉE.

O Saturne! ô Japet! ô Terre qui m'as donné le jour! quels maux on fait souffrir à un infortuné qui n'a fait aucun mal!

MERCURE.

Tu n'as fait aucun mal, Prométhée! toi qui, chargé de faire la distribution des viandes, as poussé l'injustice et la fourberie au point de te réserver les meilleurs morceaux, et de ne servir à Jupiter que des os couverts d'une graisse blanche ? Je me rappelle fort bien les vers où Hésiode a dit cela (1). Et n'as-tu pas formé les hommes, ces méchans animaux, et qui pis est les femmes ? En outre, tu as dérobé le feu, la possession la plus précieuse des immortels; tu l'as donné aux humains; et après avoir commis tous ces crimes, tu dis que tu es enchaîné sans avoir fait aucun mal!

(1) Hésiode, Théogonie, v. 540. Eschyle ne parle point de ce crime ridicule; c'est pour avoir dérobé le feu que son Prométhée est puni.

PROMÉTHÉE.

PROMÉTHÉE.

Tu as bien l'air, Mercure, de chercher, comme le dit Homère (1), à inculper un innocent. Tu me reproches des choses pour lesquelles, si l'on me rendoit justice, je serois jugé digne d'être nourri dans le Prytanée. Ah! si tu avois le temps de m'entendre, je me justifierois assez bien à tes yeux de tous les crimes qu'on m'impute, pour démontrer l'injustice dont Jupiter use envers moi. Mais toi, qui es un peu babillard et versé dans les chicanes du barreau, plaide sa cause et cherche à prouver qu'il a porté un jugement équitable, en me faisant crucifier sur le Caucase, près des portes de Caspies (2), pour être un spectacle de pitié aux yeux de tous les Scythes.

MERCURE.

C'est vouloir bien tard plaider sur ton appel (3), cela n'est plus nécessaire : tu peux parler cependant, aussi bien faut-il que je reste

(1) Iliade, *liv.* 13, *v.* 775.

(2) Les portes de Caspies sont des montagnes, ou plutôt des rochers escarpés et creusés en forme de porte. Ce nom leur a été donné, ou par les habitans de Caspies, ou à cause de la mer Caspienne qu'elles avoisinent. Denis Perigète les appelle *les clefs de l'Asie*, vers 1039. *Voyez* Eustathe, sur Denis Perigète. Pline, *liv.* 6, *chap.* 14, fait la description de ces portes. *Voyez* aussi l'épais commentaire de Guillaume Hill, sur le poëme de Denis.

(3) Ἔφεσις est un terme de barreau, et cette traduction est littérale.

ici, jusqu'à ce que l'aigle qui doit te caresser le foie soit descendu; et je veux bien abuser du loisir qui me reste jusqu'à ce moment, pour entendre un sophiste aussi artificieux que toi dans ses discours.

PROMÉTHÉE.

Parle donc le premier, Mercure; donne à ton accusation le plus de force que tu pourras, et n'oublie aucun des moyens capables de justifier ton père. Toi, Vulcain, je te prends pour mon juge.

VULCAIN.

Par Jupiter! sache qu'au lieu de ton juge, je serai ton accusateur. Tu m'as volé mon feu et laissé refroidir ma forge.

PROMÉTHÉE.

Eh bien, partagez l'accusation! l'un m'accusera de larcin; et Mercure, d'avoir formé les hommes, et fait la distribution des viandes. Vous êtes tous deux fort habiles, et vous me paroissez posséder à un grand point le talent de la parole.

VULCAIN.

Mercure parlera pour moi, je ne suis point fait au langage des tribunaux. J'ai cependant bien des choses à dire sur ma forge: mais Mercure est bon orateur, et il s'est soigneusement exercé sur des causes semblables.

PROMÉTHÉE.

Je n'aurois jamais cru que Mercure se fût chargé d'accuser quelqu'un de larcin, ni qu'il voulût me faire là-dessus des reproches; nous sommes du même métier. Quoi qu'il en soit, fils de Maïa, si tu entreprends cette affaire, il est temps de commencer ton accusation.

MERCURE.

Elle exigeroit de longs discours, Prométhée; il faudroit que je me fusse préparé par un sévère examen de toutes tes actions; car il ne suffit pas ici de faire une exposition sommaire de tes crimes, ni de dire, que la distribution des viandes t'ayant été confiée, tu as gardé pour toi les meilleurs morceaux, que tu as trompé ton souverain, que tu as formé les hommes, que tu nous as dérobé le feu pour leur en faire présent. Il me semble, mon cher, qu'après tant de crimes, tu ne sens pas la clémence excessive dont Jupiter use envers toi. Si tu nies ces actions, il faudra pour t'en convaincre, parler long-temps et faire de grands efforts afin de mettre la vérité dans tout son jour; mais si tu avoues avoir fait la distribution des viandes, telle qu'on te la reproche, formé l'espèce humaine par une invention nouvelle, et dérobé le feu, mon accusation est finie. Quand je parlerois plus long-temps, je ne dirois que des bagatelles.

PROMÉTHÉE.

Tout ce que tu viens de dire, n'est aussi que bagatelle ; nous le verrons bientôt ; et puisqu'une si courte accusation te paroît suffisante, je vais essayer à présent de détruire les crimes que tu m'imputes. Ecoute d'abord ma justification sur la distribution des viandes. Cependant, j'en atteste le ciel, je suis honteux pour Jupiter, qu'il soit assez peu généreux, assez jaloux de sa portion pour envoyer au supplice un dieu aussi ancien que moi, parce qu'il a trouvé un petit os dans la part qu'il a choisie, sans se rappeler les secours que je lui ai donnés (1), sans réfléchir sur le principal motif de sa colère. C'est agir en enfant que de se fâcher et d'entrer en courroux, parce qu'on n'a pas reçu le plus gros morceau. Du moins, je ne crois pas, Mercure, que l'on doive garder la mémoire des petites supercheries de cette nature, qui se font dans un festin. Au contraire, si pendant le repas il se commet une faute, on la regarde comme une vétille, qui s'oublie en quittant la table : mais conserver sa haine jusqu'au lendemain, nourrir son ressentiment, et garder long-

(1) Dans Æschyle, Prométhée enchaîné détaille les services qu'il a rendus à Jupiter, lorsque la division partageoit tous les Dieux, et que les uns vouloient chasser Saturne de son trône, et les autres empêcher que Jupiter ne régnât. *Voyez* Eschyle, *Prométhée enchaîné*, *pag.* 7, édition de Turnèbe, 1552, *v.* 201.

temps la mémoire d'une offense; fi! cela est indigne et d'un dieu et d'un roi. Eh, quoi! si l'on bannit des festins les plaisanteries, les bons mots, les tromperies innocentes, les ris et les coups-d'œil malins, il ne restera plus que l'ivresse, le silence et la satiété, compagnes bien maussades et bien tristes des repas (1). Pour moi, je ne pensois pas que Jupiter se ressouviendroit le lendemain du tour que je lui avois joué, j'étois bien éloigné d'imaginer qu'il se fâcheroit et se croiroit gravement insulté, de ce qu'en faisant le partage des viandes, on s'est amusé à éprouver si, en choisissant, il distingueroit le meilleur morceau. Mais supposons, Mercure, ce qui est bien plus grave, qu'au lieu de donner à Jupiter la plus petite part, je la lui eusse entiérement ôtée: eh, quoi! falloit-il pour cela confondre, comme on dit, le ciel et la terre; inventer des supplices, songer à des chaînes, à des croix, au Caucase, faire descendre des aigles pour me ronger le foie? Prends garde que cette conduite ne décèle le peu de générosité, la bassesse des sentimens et le penchant à la colère de celui qui s'irrite pour un si léger motif. Qu'eût-il donc fait s'il eût perdu un bœuf, lui qui, pour un peu de viande, entre dans un si grand courroux? Que les hommes, en pareil cas, se conduisent, avec bien plus d'équité! ils

(1) Le grec ajoute: *auxquels elles ne conviennent en aucune façon.*

devroient cependant être plus faciles à irriter que les dieux. Néanmoins il n'en est aucun qui condamnât son cuisinier à la potence, pour avoir, en faisant cuire des viandes, trempé le doigt dans la sauce, et l'avoir porté à sa bouche, ou parce qu'il auroit arraché d'un rôti quelques lardons et les auroit avalés. Le coupable auroit son pardon, ou, s'il avoit affaire à un maître bien en colère, il en seroit quitte pour un coup de poing, ou un soufflet; mais personne, chez les hommes, ne seroit crucifié pour une pareille peccadille. En voilà assez sur le partage des viandes; j'ai honte de m'en justifier, et il est bien plus honteux à Jupiter de me le reprocher.

Il est temps à présent de parler de la formation des hommes, c'est le sujet d'une double accusation; je ne sais lequel des deux vous me reprochez davantage, ou d'avoir formé les hommes, quoique je ne dusse en rien faire, (parce qu'il vaudroit mieux, selon vous, qu'ils dormissent encore dans le sein de la terre, et que celle-ci n'eût jamais été pêtrie) (1), ou de ne pas leur avoir donné en les formant, une figure différente de celle qu'ils ont reçue. Je vais néanmoins me justifier sur ces deux chefs: je tâcherai d'abord de prouver que l'existence des hommes ne cause aucun détriment aux dieux; ensuite, qu'elle leur est avantageuse, et même plus utile, que si la terre

(1) J'ai suivi en cet endroit l'interprétation d'Hemstérhuis. Le texte est un peu corrompu.

toujours déserte, n'eût point été habitée par des hommes.

Dans l'origine (car il faut y remonter pour prouver plus facilement qu'en formant le genre humain je n'ai point fait une innovation criminelle); dans l'origine, dis-je, l'espèce divine et céleste étoit la seule qui existât. La terre, agreste et sans beauté, voyoit sa surface hérissée de forêts impénétrables au jour. Les dieux n'avoient ni temple, ni autel : comment auroit-on érigé des statues, des simulacres et d'autres monumens de religion semblables à ceux qui s'élèvent aujourd'hui de toutes parts, et que l'on honore avec tant de soin. Moi, toujours prévoyant, toujours attentif à l'intérêt commun, je cherche les moyens d'augmenter la gloire des dieux, d'ajouter des ornemens et des beautés à l'univers ; j'imagine ne pouvoir rien faire de mieux que de prendre un peu de limon, d'en composer certains animaux, et de leur donner une forme semblable à la nôtre. Je croyois, en effet, qu'il manqueroit toujours quelque chose à la divinité, tant qu'il n'existeroit pas d'être qu'on pût lui comparer, et dont le parallèle servît à rehausser sa gloire et ses heureux avantages. Je voulus néanmoins que cet être fût mortel, quoique d'ailleurs plein de sens, de discernement, de connoissance du bien et du mal : en conséquence je mêlai, ainsi que le disent les Poëtes, de l'eau et de la terre ; je pétris ce limon ; j'en formai les hommes, et j'appellai Minerve pour m'aider dans mon

ouvrage. Voilà le grand crime que j'ai commis envers les dieux. Tu vois quel tort peut leur causer un peu de limon, dont j'ai formé des animaux, qui jusques-là étoient immobiles, et auxquels j'ai communiqué le mouvement. On croiroit que depuis ce temps les dieux ont perdu quelque chose de leur divinité, parce que des animaux mortels existent sur la terre. Jupiter en est irrité comme si la naissance des hommes eût avili la condition des dieux. Apparemment qu'il craint qu'un jour ces animaux ne prennent le parti de se révolter et de déclarer la guerre aux dieux, à l'exemple des Géans. Mais il est aisé de voir, Mercure, que vous n'avez jamais reçu aucun dommage, ni de moi, ni de ceux que j'ai formés : si vous en avez reçu le moindre, montrez-le, et je me tais ; j'avouerai même que c'est avec justice que vous me traitez ainsi.

Jette à présent un coup-d'œil sur la terre, et tu connoîtras bientôt si les êtres sortis de mes mains sont pour les dieux de quelque utilité. Ce n'est plus, comme autrefois, cette terre déserte, aride et sans beauté ; les villes, les campagnes, les plantes cultivées l'embellissent de toutes parts. La mer est couverte de vaisseaux ; les isles sont habitées ; par-tout s'élèvent des temples et des autels ; on célèbre par-tout des sacrifices et des solemnités ; toutes les rues, toutes les places publiques (1) sont

(1) Allusion aux second et troisième vers des Phénomènes d'Aratus.

pleines de Jupiter. Encore, si j'avois formé les hommes pour être leur unique maître, on pourroit m'accuser d'une ambitieuse avarice; mais c'est pour vos intérêts communs que j'ai travaillé. Bien plus, on voit en tous lieux des temples consacrés à Jupiter, à Apollon, à toi-même, Mercure; et Prométhée n'en a point. Tu peux juger par-là si je n'ai eu que moi seul en vue, si j'ai trahi nos communs intérêts, et dégradé la condition des dieux.

Conviens encore de ceci, Mercure, et examine s'il est possible de concevoir un bonheur sans témoin, une possession, un ouvrage qui ne doit être vu de personne, que personne ne doit louer, et qui soit cependant agréable, qui puisse charmer son possesseur. Mais en disant ceci, quel est mon but? C'est de faire comprendre que si les hommes fussent restés dans le néant, la beauté de l'univers n'eût point eu de témoins; que les richesses dont nous jouissons, ne devant être admirées de personne, n'auroient plus eu le même prix à nos yeux, puisqu'il n'eût point existé de condition inférieure, à laquelle nous eussions pu comparer la nôtre; nous n'aurions jamais compris à quel point nous sommes heureux, si nous n'eussions point vu d'être privé de notre félicité. C'est ainsi qu'on ne prouve la grandeur qu'en la comparant à la petitesse. Et vous, lorsque vous deviez me combler d'honneurs pour cette admirable invention, vous m'avez attaché

en croix : c'est toute la récompense dont vous payez mes utiles desseins.

Vous alléguez qu'il y a des scélérats parmi les hommes, qu'ils commettent des adultères, se font la guerre, épousent leurs sœurs, dressent des embûches à ceux qui leur ont donné le jour ; mais tous ces désordres ne sont-ils pas communs chez nous ? Doit-on pour cela faire un crime au Ciel et à la Terre (1) de nous avoir donné l'existence ? Tu me diras, peut-être, qu'occupés des besoins des hommes, nous allons être nécessairement plongés dans une infinité d'affaires. Hé, quoi ! autant vaudroit qu'un pasteur se plaignît d'avoir un troupeau, parce qu'il exigeroit tous ses soins. S'il lui donne de la peine, il lui procure aussi des plaisirs et une occupation qui n'est point dépourvue d'agrémens. Que ferions-nous si notre prévoyance n'avoit à s'exercer sur aucun objet ? Plongés dans l'oisiveté, nous boirions le nectar, nous nous remplirions d'ambroisie sans rien faire de plus.

Mais ce qui me cause le plus de dépit, c'est que, blâmant la fabrication des hommes, et principalement celle des femmes, vous en êtes cependant amoureux, au point de ne vous donner aucun repos que vous ne soyez descendus sur la terre, tantôt sous la forme d'un taureau, tantôt sous celle d'un satyre ou d'un

(1) Voyez le commencement de la théogonie d'Hésiode. Peut-être vaudroit-il mieux traduire *à Uranus et à Ghé*.

cygne, et vous ne dédaignez pas de faire des dieux avec les mortelles. Mais il falloit, diras-tu, donner aux hommes une autre forme, et ne pas les faire à notre ressemblance. Hé ! quel autre modèle plus parfait pouvois-je me proposer dans mon ouvrage, que celui dont je connoissois la beauté suprême ? Falloit-il faire de l'homme un animal irraisonnable, une brute sauvage et féroce ? Comment auroit-il offert des sacrifices aux dieux ? Comment leur auroit-il rendu d'autres hommages, s'il n'eût été formé tel qu'il est ? Toutefois, quand les mortels vous offrent des hécatombes, vous ne tardez guère à aller les recevoir, fallût-il se rendre à l'extrémité de l'Océan, *chez les irréprochables Éthiopiens* (1). Et vous envoyez à la croix celui qui vous procure ces hommages et ces sacrifices que l'on vous adresse ! Mais c'est assez me justifier sur la formation des hommes.

Je passe, si tu le juges à propos, au larcin du feu, ce larcin que vous me reprochez comme un crime. Je te supplie par les dieux, Mercure, de répondre sans balancer à cette question. Avez-vous perdu quelque chose de ce feu, depuis que les hommes en jouissent ? Tu ne me répondras pas; car cette possesion est de nature à ne pouvoir être altérée par le partage. Le feu ne s'éteint point en allumant un autre feu : c'est donc pure jalousie de votre part de ne pas permettre qu'on le com-

(1) Allusion au v. 423 du premier livre de l'Iliade.

munique à ceux qui ne vous ont fait aucun mal. N'êtes-vous pas des dieux, par conséquent des êtres bons, généreux, éloignés de toute envie? Mais, quand j'aurois dérobé la totalité du feu pour le porter sur la terre; quand je ne vous en aurois pas laissé la moindre étincelle, je ne vous aurois fait aucun tort; il ne vous est d'aucune utilité. Vous n'éprouvez point de froid; vous ne faites point cuire l'ambroisie, et vous n'avez pas besoin de lumière artificielle.

Les hommes, au contraire, ne peuvent se passer du feu; il leur est nécessaire pour bien des choses, mais sur-tout pour faire les sacrifices, pour parfumer les rues de l'odeur des victimes, et brûler l'encens pour rôtir sur les autels les cuisses des hosties. Je vois même que vous vous plaisez fort à en respirer la vapeur, et que vous regardez comme un régal délicieux l'odeur des victimes, qui s'élève jusqu'au ciel sur un tourbillon de fumée (1). Vos reproches tombent donc en contradiction avec vos goûts. Je m'étonne aussi que vous ne défendiez pas au soleil de luire sur les hommes; son feu est bien plus divin, bien plus ardent que celui dont vous m'accusez de vous avoir ravi la possession. J'ai fini mon apologie. Vous, Mercure et Vulcain, si vous ne la trouvez pas satisfaisante, répondez-y, et convainquez-moi; je tâcherai de me justifier de nouveau.

(1) Hom. Iliade, *liv. 1, v. 318.*

MERCURE.

Il n'est pas aisé, Prométhée, de lutter contre un sophiste aussi rusé que tu l'es. Cependant félicite-toi de ce que Jupiter n'a pas entendu ton discours. Je suis sûr qu'il eût attaché sur toi seize vautours pour te déchirer les entrailles. Tu penses te justifier, et tu lui intentes une accusation grave. Mais je suis fort étonné qu'étant devin, tu n'aies pas prévu la punition que tu devois essuyer.

PROMÉTHÉE.

Je l'ai prévue, Mercure, et je sais en outre que je dois être délivré ; que sous peu de temps un Thébain, ton ami, doit venir ici pour tuer l'aigle que tu m'as dit être sur le point de descendre.

MERCURE.

Puissent toutes ces choses arriver ! puissé-je te voir délivré de tes chaînes, assis à table avec nous ! pourvu toutefois que tu ne fasses pas le partage des viandes.

PROMÉTHÉE.

Sois tranquille, Mercure ; je partagerai bientôt vos festins. Jupiter me délivrera, pour me récompenser d'un bonheur assez grand.....

MERCURE.

Lequel ? Ne tarde pas à me l'apprendre.

PROMÉTHÉE.

Connois-tu Thétis ?.... Mais il vaut mieux ne point parler, et garder mon secret, afin qu'il soit le prix de ma délivrance (1).

MERCURE.

Hé bien, garde-le, Titan, si tu le juges à propos. Pour nous, Vulcain, allons-nous-en ; déja l'aigle s'approche. Bon courage, Prométhée ; je voudrois que déja l'archer Thébain dont tu viens de parler, vînt à paroître, et mît fin aux tourmens que cet oiseau va te faire souffrir en te déchirant.

(1) Il dit de même dans Eschyle, *v.* 524.

τὸν γὰρ (λόγον) σώζων ἐγὼ
δεσμοὺς ἀεικεῖς καὶ δύας ἐκφυγγάνω.

DIALOGUES

DES DIEUX.

DIALOGUE PREMIER.

PROMÉTHÉE ET JUPITER.

PROMÉTHÉE.

DÉLIVRE-MOI, Jupiter, car j'ai déja souffert des maux affreux.

JUPITER.

Que je te délivre, dis-tu, toi qui devrois porter des chaînes encore plus pesantes, avoir la tête accablée du Caucase entier, et dont seize vautours devroient non-seulement déchirer le foie, mais arracher les yeux, pour te punir d'avoir formé ces animaux appellés *hommes*, dérobé le feu du ciel, et sur-tout fabriqué les femmes. Qu'est-il besoin de parler de ta supercherie dans la distribution des viandes, de m'avoir servi des os couverts de graisse, pour te réserver la meilleure part ?

PROMÉTHÉE.

Eh ! n'en suis-je pas assez puni, depuis un si long temps que je suis cloué au Caucase, et que je nourris de mon foie un aigle, le plus impitoyable des oiseaux ?

JUPITER.

Ce n'est pas encore la plus petite partie de tout ce que tu dois souffrir.

PROMÉTHÉE.

Cependant, si tu me délivrois, ce ne seroit pas sans en recevoir une récompense, et je t'avertirois d'une chose qui t'intéresse infiniment.

JUPITER.

Tu me tends encore quelque piège, Prométhée.

PROMÉTHÉE.

Et qu'y gagnerois-je ? si je suis convaincu de te dresser des embûches, tu sauras bien retrouver le Caucase (1), et tu ne manqueras pas de chaînes.

JUPITER.

Dis-moi donc, auparavant, quelle est cette récompense intéressante que j'en dois recevoir.

PROMÉTHÉE.

Si je te dis le motif pour lequel tu t'es mis en chemin, te paroîtrai-je pour le reste un prophète digne de foi ?

JUPITER.

Pourquoi non ?

(1) A la lettre : *tu n'ignoreras pas où est le Caucase.*

PROMÉTHÉE.

PROMÉTHÉE.

Tu vas trouver Thétis, pour coucher avec elle.

JUPITER.

Tu l'as deviné; mais que s'en suivra-t-il? car il me semble que tu diras la vérité.

PROMÉTHÉE.

Garde-toi bien, Jupiter, d'avoir aucun commerce avec la fille de Nérée; si elle devient grosse de toi, l'enfant qu'elle mettra au jour te traitera comme tu as traité Saturne.

JUPITER.

Tu veux dire par-là, qu'il me chasseroit de mon trône.

PROMÉTHÉE.

Ma prédiction puisse-t-elle être sans effet! mais tel est le sort dont tes amours sont menacés.

JUPITER.

Cela étant, je souhaite bien du plaisir à Thétis. Que Vulcain te délivre en récompense de cet avis.

DIALOGUE II.

L'AMOUR ET JUPITER.

L'AMOUR.

Si j'ai commis quelque faute, pardonne-moi, Jupiter, je suis encore un enfant, et n'ai point de raison.

JUPITER.

Toi, un enfant, Amour! toi, qui es bien plus vieux que Japet! Est-ce parce que tu n'as pas encore de barbe ni de cheveux gris, que tu veux passer pour un enfant, tandis que tu es vieux et rusé?

L'AMOUR.

Et quel mal t'a donc fait ce vieillard, puisque tu prétends que je le suis, pour former le dessein de l'enchaîner?

JUPITER.

Examine, petit scélérat, si c'est peu de chose que les outrages que tu me fais; car il n'est rien en quoi tu ne m'ais transformé, satyre, taureau, or, cygne, aigle. Tu n'as rendu aucune femme amoureuse de moi-même; et je ne sache point, que par ton moyen, j'aie jamais pu plaire à quelqu'une; au contraire, je suis obligé d'user de prestiges avec elles, et de cacher ma personne; il est vrai qu'elles

ne haïssent pas le taureau, ni le cygne; mais si elles me voyoient, elles mourroient de frayeur.

L'AMOUR.

Cela est tout naturel, Jupiter, et comme elles sont mortelles, elles ne sauroient supporter ta vue.

JUPITER.

Et comment se fait-il que Branchus et Hyacinthe soient amoureux d'Apollon ?

L'AMOUR.

Il est vrai; cependant Daphné l'a fui, quoiqu'il soit paré d'une belle chevelure et n'ait point de barbe. Si tu veux devenir aimable, Jupiter, cesse d'agiter ton égide et de porter la foudre : pour te rendre plus agréable, ceins tes cheveux d'une bandelette, et laisse-les flotter sur l'une et l'autre épaule ; prends un vêtement de pourpre, une chaussure dorée, marche en cadence au son de la flûte et des tambours, et bientôt tu te verras suivi d'une troupe de Ménades, plus nombreuse que celle de Bacchus.

JUPITER.

Fi donc! je ne puis consentir à prendre un pareil déguisement pour paroître aimable.

L'AMOUR.

Et bien, cesse donc de vouloir aimer; cela est plus facile.

JUPITER.

Point du tout, je veux aimer, mais je veux jouir plus commodément de mes amours, et ce n'est qu'à cette condition que je te rends la liberté.

DIALOGUE III.

JUPITER ET MERCURE.

JUPITER.

Tu connois, Mercure, la fille d'Inachus, cette belle enfant.

MERCURE.

Oui.

JUPITER.

Et bien, ce n'est plus une fille, elle est à présent génisse.

MERCURE.

Voilà qui est prodigieux. Comment s'est fait cette métamorphose ?

JUPITER.

C'est l'ouvrage de la jalouse Junon. Bien plus, elle a imaginé un supplice nouveau contre cette infortunée, et lui a donné pour pasteur un certain Argus, dont le corps est couvert d'yeux: c'est ce monstre invincible au sommeil qui la conduit au pâturage.

MERCURE.

Que faut-il que je fasse ?

JUPITER.

Descends à Nemée (c'est-là qu'Argus fait paître sa génisse), tue-le ; tu conduiras ensuite *Io* en Ægypte, à travers la mer, et tu en feras *Isis*. Elle y sera désormais honorée par les habitans du pays, comme une déesse qui préside aux débordemens du Nil, qui envoie les vents et sauve les navigateurs.

DIALOGUE IV.

JUPITER ET GANIMÈDE.

JUPITER.

ÇA, mon petit Ganimède, puisque nous sommes arrivés où je voulois te conduire, viens me baiser, afin que tu saches que je n'ai plus ni bec crochu, ni ailes, ni serres aiguës, enfin que je ne suis plus oiseau, comme je te le paroissois.

GANIMÈDE.

Et quoi ! tu es homme ! n'étois-tu pas tout-à-l'heure l'aigle qui, s'abattant sur moi, m'a enlevé du milieu de mon troupeau ? Comment tes ailes se sont-elles fondues ? Comment as-tu pris tout-à-coup une autre figure ?

JUPITER.

Je ne suis pas homme, tel que tu me vois, encore moins aigle ; mais le souverain maître des Dieux, et je change de forme selon ma commodité.

GANIMÈDE.

Que dis-tu, tu es donc notre Pan ? pourquoi ne tiens-tu pas une flûte, et n'as-tu pas des cornes et des jambes velues ?

JUPITER.

Tu crois qu'il n'y a que ce Dieu-là ?

GANIMÈDE.

Sans doute (1), et nous lui sacrifions un bouc mâle, qu'on amène à la caverne où est dressée sa statue (2). Pour toi, tu m'as l'air d'un homme qui enlève des enfans afin de les vendre comme esclaves (3).

JUPITER.

Dis-moi un peu, n'as-tu jamais entendu prononcer le nom de Jupiter ? n'as-tu pas vu

(1) Comme berger, Ganimède ne connoît d'autre Dieu que Pan, puisque c'est lui qu'honorent les bergers. *Sch. grecque.*

(2) Voyez *la double accusation.*

(3) Le grec exprime cela en un seul mot ἀνδραποδιστὴς, dont il est impossible d'imiter la précision. *Marchand d'esclaves*, ne le rendroit qu'imparfaitement ; sa véritable signification est celle que nous lui donnons.

dans le Gargare (1) l'autel de ce Dieu, qui envoie la pluie, le tonnerre et les éclairs ?

GANIMÈDE.

C'est donc toi, qui derniérement a fait tomber tant de grêle; qu'on dit habiter au haut des cieux; qui fais tant de tapage, et auquel mon père a coutume de sacrifier un belier ? Quel mal t'ai-je fait pour m'enlever ainsi, ô roi des Dieux ? peut-être que les loups tombant sur mes brebis abandonnées, vont les mettre en pièces.

JUPITER.

Tu songes encore à ton troupeau, lorsque tu deviens immortel, et que tu es destiné à vivre avec moi.

GANIMÈDE.

Que dis-tu ? tu ne me rameneras donc point aujourd'hui sur le mont Ida ?

JUPITER.

Non certes, car autrement j'aurois en vain changé ma divinité en aigle.

GANIMÈDE.

Mais mon père me cherchera, et s'il me trouve, il se mettra en colère contre moi, je serai battu pour avoir quitté mon troupeau.

(1) Le Gargare étoit l'un des trois sommets du mont Ida; Jupiter y avoit un temple comme le dit Homère. Iliade, *liv. 8, v. 48.*

JUPITER.

Et où pourra-t-il te voir ?

GANIMÈDE.

Non, je veux m'en aller, et retourner chez mon père. Si tu consens à me reconduire, je te promets que pour prix de ma rançon, il te sacrifiera un autre belier. Nous en avons un qui a trois ans, qui est fort, et conduit le troupeau au pâturage.

JUPITER.

Que ce jeune garçon est simple ! qu'il est naïf ! on peut bien dire de lui, *c'est encore un enfant*. Vas, mon Ganimède, dis adieu à toutes ces choses, oublie et ton troupeau, et le mont Ida : et puisque déja tu es un habitant du ciel, tu pourras d'ici répandre tes bienfaits sur ton père et sur ta patrie. Au lieu de fromage et de lait, tu te nourriras d'ambroisie, et tu boiras du nectar ; tu le verseras et le présenteras aux dieux ; mais un plus précieux avantage, c'est que tu cesseras d'être homme, pour devenir immortel ; je ferai briller ton astre du plus bel éclat, enfin tu seras parfaitement heureux.

GANIMÈDE.

Mais quand je voudrai jouer, qui est-ce qui jouera avec moi ? sur le mont Ida j'avois beaucoup de jeunes garçons de mon âge.

JUPITER.

Ici tu auras l'Amour pour compagnon de

tes divertissemens, et des osselets en grande quantité; tranquillise-toi seulement, sois gai, et ne regrette plus aucune des choses de la terre.

GANIMÈDE.

A quoi donc pourrai-je vous être utile? me faudra-t-il ici conduire quelque troupeau?

JUPITER.

Non, tu nous serviras d'échanson, tu auras l'intendance du nectar, et seras chargé du soin de faire les honneurs du banquet.

GANIMÈDE.

Cela n'est pas bien difficile. Je sais comme il faut verser le lait et présenter la coupe de lierre.

JUPITER.

Ne voilà-t-il pas qu'il songe encore à son lait; il s'imagine qu'il aura des hommes à servir. Ce que tu vois est le ciel, et comme je te l'ai déja dit, nous nous abreuvons de nectar.

GANIMÈDE.

Est-il plus agréable que le lait?

JUPITER.

Tu le sauras dans peu, et quand tu en auras goûté, tu ne regretteras pas le lait.

GANIMÈDE.

Mais où dormirai-je, la nuit? sera-ce avec mon camarade Amour?

JUPITER.

Non, c'est pour que nous dormions tous deux ensemble que je t'ai enlevé.

GANIMÈDE.

Ne pourrois-tu donc dormir seul ? et trouves-tu plus de plaisir à dormir avec moi ?

JUPITER.

Sans doute, sur-tout avec un aussi beau garçon que tu l'es, Ganimède.

GANIMÈDE.

Et de quelle utilité ma beauté sera-t-elle à ton sommeil ?

JUPITER.

La beauté répand sur le sommeil un charme agréable et une douce volupté.

GANIMÈDE.

Cependant, mon père se fâchoit contre moi quand je couchois avec lui, et le matin il me disoit qu'à force de me tourner, de donner des coups de pieds, et de parler en dormant, je lui enlevois le sommeil ; ensorte que souvent il m'envoyoit coucher auprès de ma mère. Si c'est pour cela, comme tu le dis, que tu m'as enlevé, tu peux me remettre sur la terre, autrement tu auras fort à faire avec moi à passer les nuits sans dormir, et je t'incommoderai bien en me retournant sans cesse.

JUPITER.

C'est ce que tu peux me faire de plus agréable, que de m'obliger à veiller avec toi; car alors je ne cesserai de te baiser, de te serrer dans mes bras.

GANIMÈDE.

Tout comme il te plaira; mais moi, je dormirai tandis que tu me baiseras.

JUPITER.

Nous saurons ce qu'il faudra faire alors. A présent, Mercure, emmène-le, et fais lui boire l'immortalité; tu nous l'ameneras ensuite pour qu'il nous serve d'échanson: mais apprends-lui auparavant à présenter la coupe comme il le faut.

DIALOGUE V.

JUNON ET JUPITER.

JUNON.

DEPUIS que tu as amené ici ce jeune Phrygien, que tu as enlevé du mont Ida, tu fais bien moins d'attention à moi.

JUPITER.

Et quoi, en es-tu déja jalouse? il est si simple, si doux! je croyois qu'il n'y avoit que les femmes avec lesquelles j'avois quelque commerce, qui fussent en but à ta mauvaise humeur.

JUNON.

Tu n'agis pas mieux en ceci, et cette conduite n'est nullement du souverain des dieux. M'abandonner ainsi, moi ta légitime épouse, et descendre sur la terre pour commettre, sous la forme d'une pluie d'or, d'un satyre ou d'un taureau, d'infâmes adultères ! Toutefois tes maîtresses restent là-bas, au lieu que tu as fait monter ici ce jeune Idéen que tu as enlevé : il demeure avec nous, et sous le prétexte de nous verser à boire, il est toujours sur notre tête. Ne diroit-on pas que tu manques d'échansons, et qu'Hébé et Vulcain sont fatigués de nous servir ? Tu ne prendrois jamais la coupe de la main de ce beau garçon, qu'après l'avoir baisé lui-même à la vue de tout le monde; ce baiser te semble plus doux que le nectar. C'est pour cela, sans doute, que souvent sans avoir soif tu demandes à boire : quelquefois même, content de goûter à la coupe, tu la lui rends aussitôt; mais tandis qu'il boit, tu la reprends pour savourer ce qu'il y a laissé; et tu choisis toujours le côté par lequel il buvoit, et où ses lèvres ont porté, afin de boire et de baiser tout-à-la-fois. Derniérement, ô souverain et père de tous les dieux ! ayant mis bas ton égide et déposé ta foudre, tu jouois aux osselets avec cet enfant, malgré cette longue barbe qui te pend au menton. Oui, j'ai les yeux ouverts sur toute ta conduite; ne penses pas m'échapper en rien.

JUPITER.

Et quel mal y a-t-il, Junon, à baiser, en buvant, un jeune garçon d'une beauté si parfaite, à trouver du plaisir et dans son baiser, et dans le nectar ? Ah ! si je lui permettois de t'en donner un seul, tu ne me blâmerois plus de les trouver préférables à la boisson des dieux.

JUNON.

Voilà les discours de nos Péderastes : mais pourroit-on me croire assez insensée pour consentir à approcher mes lèvres de celles de ce petit Phrygien efféminé ?

JUPITER.

Cessez, ma très-noble épouse, de dire des injures à l'objet de mes amours, et sachez que cet efféminé, ce barbare, m'est plus agréable, plus cher que .... : je ne veux pas achever, pour ne pas vous irriter davantage.

JUNON.

Je voudrois bien aussi que, pour me punir, tu en eusses fait ta femme. Souviens-toi des outrages que tu me fais à cause de ton échanson.

JUPITER.

Non : il faudroit peut-être que ton fils Vulcain, au sortir de sa forge, tout couvert de cendre (1), quittant à peine ses tenailles,

(1) Le grec porte : *d'étincelles.*

vînt encore, en boitant, nous verser à boire! Il faudroit que nous prissions la coupe de ses doigts crasseux, le tirer même à nous, et baiser tendrement ce beau mignon, dont toi-même, qui es sa mère, ne pourrois, sans répugnance, embrasser le visage tout barbouillé de suie. Oh! cela seroit très-agréable (1); voilà un échanson tout-à-fait digne du banquet des dieux. Vraiment il faut renvoyer au plutôt Ganimède; car il est propre; ses doigts délicats ont la couleur des roses; et ce qui te chagrine le plus, il donne des baisers plus suaves que le nectar.

JUNON.

A présent, Jupiter, Vulcain te paroît boiteux, ses doigts sont indignes de ta coupe, son visage est plein de suie, sa vue seule te cause des nausées; mais c'est depuis que l'Ida a vu naître ce jeune berger à blonde chevelure. Auparavant, tu ne voyois pas les défauts de mon fils; et ni la cendre, ni la fumée de sa forge, ne t'empêchoient de recevoir à boire de sa main.

JUPITER.

Tu te fais de la peine à toi-même, Junon, et sans rien y gagner davantage. Ta jalousie

(1) Le texte ἡδέως ταῦτα, paroît altéré à Hemstérhuis, qui propose de lire ἡδίω. Je crois que la première leçon est bonne, en sous-entendant ἔχει, par une ellipse, qui convient bien à la vivacité du dialogue et à l'ironie: ἡδέως ταῦτα ἔχει est un atticisme.

ne fait qu'accroître mon amour. Si cependant tu éprouves quelque déplaisir à recevoir la coupe de la main de ce bel enfant, que ton fils soit ton échanson. Pour toi, mon Ganimède, tu ne présenteras la coupe qu'à moi seul, et chaque fois tu me donneras deux baisers, lorsque tu me la présenteras pleine, et lorsque tu la reprendras de moi. Quoi ! tu pleures ? Ne crains rien ; si quelqu'un te cause le moindre chagrin, il versera des larmes.

DIALOGUE VI.

JUNON ET JUPITER.

JUNON.

Tu vois cet Ixion, Jupiter ; quelle idée as-tu de ses mœurs ?

JUPITER.

Mais, je le crois un galant homme, un bon convive : autrement, il ne vivroit pas avec nous s'il étoit indigne de partager notre banquet.

JUNON.

Hé bien, il en est indigne, et c'est un insolent : qu'il ne soit donc plus de notre société.

JUPITER.

Eh, quelle injure t'a-t-il faite ? Il faut, je pense, que j'en sois instruit.

JUNON.

Qu'ai-je besoin d'en dire davantage ? La pudeur m'empêche de m'expliquer, et sa hardiesse est d'une nature .....

JUPITER.

C'est justement pour cela qu'il faut parler ; et plus son crime est honteux, plus il faut me le déclarer (1). Auroit-il fait à quelque déesse des propositions ? Car voilà le crime honteux que j'entends, et que tu n'oserois dire.

JUNON.

A moi-même, Jupiter, et non à d'autre : il y a même déja du temps. D'abord, je ne m'étois apperçue de rien, et j'ignorois pourquoi il avoit toujours les regards fixés sur moi. Bientôt il poussa des soupirs, versa secrétement des larmes. Si quelquefois, après avoir bu, je rendois la coupe à Ganimède, il la lui demandoit aussi-tôt, pour boire dans le même vase (1), et l'ayant prise, il la baisoit en buvant, il l'approchoit de ses yeux, et me regardoit ensuite. Je compris alors que tous ces gestes me marquoient de l'amour. Long-

(1) A la lettre : *tu parleras d'autant plus qu'il a entrepris quelque chose de honteux.*

(1) Peut-être faut-il lire ἐπ' αὐτῷ ἐκείνῳ, au lieu de ἐν αὐτῷ, et traduire *pour boire du même côté, sur le même endroit où mes lèvres avoient porté* ; autrement Ixion n'eût rien fait d'extraordinaire ; car dans l'antiquité tous les convives buvoient dans la même coupe.

temps

temps j'eus honte de t'en parler, et je pensois que cet homme réprimeroit sa folie ; mais enfin, comme il osoit me tenir des discours galans, je me suis bouché les oreilles pour ne rien entendre de ses prières injurieuses ; je l'ai laissé pleurer et se rouler de désespoir, et suis venue pour t'instruire de son audace.

JUPITER.

Fort bien. Le scélérat ! s'attaquer à moi-même ! porter ses vœux jusqu'au lit de Junon ! Se seroit-il à tel point enivré de nectar ? Mais aussi c'est notre faute, et l'extrême amitié que nous témoignons aux mortels en les faisant nos convives, en est la cause. Il faut donc leur pardonner si, abreuvés de la même boisson que nous, voyant des beautés célestes et telles qu'il n'en est point sur la terre, ils en desirent la jouissance, et sont vaincus par l'amour. L'amour est, en effet, quelque chose de bien violent. Les hommes ne sont pas seuls soumis à son empire ; nous fléchissons nous-mêmes sous ses loix.

JUNON.

Il est vrai qu'il se montre bien ton maître ; il te mène à son gré, et, comme on dit, *par le bout du nez* ; tu le suis par-tout où il lui plaît de te conduire, il te tranforme facilement en tout ce qu'il veut, et tu es absolument son jouet et son esclave. Mais je sais bien pourquoi tu pardonnes aujourd'hui à Ixion ; c'est

qu'autrefois tu as corrompu sa femme, qui t'a fait père de Pirithoüs.

JUPITER.

Tu te souviens encore de cela, et des amusemens que j'ai pris sur la terre ? Cependant sais-tu ce que je pense d'Ixion ? Il ne faut point le punir, ni le chasser de nos banquets, puisqu'il est amoureux, comme tu le dis, qu'il pleure et ressent une passion extrême.

JUNON.

Pourquoi cela ? Jupiter, je crains bien que tu n'ailles toi-même me dire quelque chose d'outrageant.

JUPITER.

Point du tout. Nous formerons d'une nuée un fantôme semblable à toi ; et lorsque le festin sera fini, comme vraisemblablement l'amour le tient éveillé, nous irons coucher ce fantôme auprès de lui ; par ce moyen il calmera ses peines en croyant jouir de l'objet de ses vœux.

JUNON.

Fi donc ! Qu'il n'aille point aux heures (1),

(1) C'est-à-dire, *qu'il soit chassé du ciel.* Nous avons expliqué ce proverbe au traité de la danse, vers le commencement. Nous dirons seulement ici que le scholiaste remarque que Lucien fait ici un solécisme contre le dialecte attique en se servant du datif ὥραις, au lieu de l'accusatif usité avec les verbes qui indiquent un mouvement ; ce que les Romains ont constamment imité

puisqu'il a des desirs trop au-dessus de sa condition.

JUPITER.

Un peu de patience, Junon. Quel mal te fera ce fantôme? Ce n'est qu'une nuée qu'Ixion caressera.

JUNON.

Mais à ses yeux la nuée sera moi-même, et cette ressemblance me couvrira de honte.

JUPITER.

Ce que tu dis-là ne signifie rien; jamais une nuée ne pourra être Junon, ni Junon une nuée: Ixion seul sera dans l'erreur.

JUNON.

Oui; mais comme les hommes sont sans pudeur, il se vantera peut-être, quand il sera descendu sur la terre, d'avoir obtenu les faveurs de Junon, et de partager la couche de Jupiter. Peut-être aussi dira-t-il que je l'aime; et les hommes le croiront, parce qu'ils ne sauront pas que ce n'est qu'à une nuée qu'il aura eu affaire.

JUPITER.

Oh, s'il tient de semblables discours, précipité dans les enfers, le malheureux y sera attaché sur une roue qui l'emportera sans cesse

mais le Scholiaste a tort, et ces mots ὡραίσιν ἵκοιτο annoncent, par leur quantité, qu'ils sont tirés de quelque poëte.

par un mouvement rapide; et puni d'un supplice continuel, il portera la peine, non de son amour, (cela seroit trop cruel ; il ne le faut pas;) mais de ses discours insolens (1).

DIALOGUE VI.

APOLLON ET VULCAIN.

VULCAIN.

APOLLON, as-tu vu l'enfant dont Maïa est nouvellement accouchée? Qu'il est joli! comme il sourit agréablement à tout le monde! il annonce déja qu'on doit bien espérer de lui (2).

APOLLON.

Comment puis-je l'appeller un enfant, Vulcain, ou en espérer quelque chose de bon? Il est, pour la malice, déja plus vieux que Japet.

VULCAIN.

Eh! quel mal peut avoir fait un enfant qui ne fait que de naître?

APOLLON.

Demande à Neptune, dont il a escamoté le trident; ou à Mars, dont il a secrétement tiré l'épée hors du fourreau, sans parler de moi-

(1) Voyez les remarques critiques.
(2) Le grec dit: *il montre déja qu'il deviendra quelque chose de fort bon.*

même, qu'il a désarmé en me dérobant mon arc et mes flèches.

VULCAIN.

Quoi ! ce sont-là les faits de ce nouveau-né, qui se remuoit avec peine dans ses langes ?

APOLLON.

Tu le sauras, Vulcain, pour peu qu'il t'approche.

VULCAIN.

Il m'a déjà approché.

APOLLON.

Hé bien, as-tu tous tes instrumens, et n'en as-tu point perdu ?

VULCAIN.

Je les ai tous, Apollon.

APOLLON.

Examine avec attention.

VULCAIN.

Par Jupiter ! je ne vois pas mes tenailles.

APOLLON.

Va, tu les trouveras quelque part dans les langes de cet enfant.

VULCAIN.

Comme il a la main preste ! On diroit qu'il s'est exercé à dérober dès le ventre de sa mère.

APOLLON.

Tu n'as donc point entendu son petit jargon vif et plaisant. Il veut déja nous servir. Hier, ayant défié l'Amour à la lutte, il le renversa sur le champ, en lui donnant, je ne sais comment, un croc-en-jambe; et pendant qu'on lui donnoit des éloges, il détacha la ceinture de Vénus, qui l'embrassoit pour le féliciter de sa victoire: il vola le sceptre de Jupiter, qui rioit de tout son cœur; et si la foudre de ce dieu n'eût pas été trop lourde et trop brûlante, il l'auroit emportée.

VULCAIN.

Voilà un enfant bien alerte!

APOLLON.

Ce n'est pas tout, il est encore musicien.

VULCAIN.

Eh, sur quoi peux-tu le juger?

APOLLON.

Il a trouvé quelque part une tortue morte, dont il a fabriqué un instrument de musique, en y ajoutant des branches (1), un joug, et des chevilles, une table sur laquelle il a tendu sept cordes. Il tire de cet instrument

(1) Sur la construction de la lyre de Mercure, *voyez* le tableau de Philostrate, intitulé *Amphion*, et sur-tout les annotations de Blaise de Vigenère, qui entre à cet égard dans des détails très-intéressans.

des sons agréables et harmonieux, au point de me rendre jaloux, moi qui suis exercé depuis long-temps à jouer de la cithare. Maïa m'a dit de plus, que pendant la nuit il ne restoit pas dans le ciel, mais qu'entraîné par sa curiosité, il descendoit aux enfers, sans doute pour y faire quelque larcin. Il a de petites ailes, et il s'est fait une verge d'une vertu merveilleuse, avec laquelle il conduit les ames et fait descendre les morts chez Pluton.

VULCAIN.

C'est moi qui la lui ai donnée pour lui servir de jouet.

APOLLON.

Et pour t'en remercier, il t'a dérobé tes tenailles.

VULCAIN.

Tu m'en fais souvenir à propos, et je vais tout-à-l'heure les reprendre, si je les trouve dans ses langes.

DIALOGUE VIII.

VULCAIN ET JUPITER.

VULCAIN.

Que faut-il que je fasse, Jupiter? Je viens, comme tu me l'as commandé, armé d'une hache bien affilée, et qui pourroit, en un besoin, couper une pierre d'un seul coup.

JUPITER.

Fort bien, Vulcain. Allons, fends-moi la tête en deux avec ta hache.

VULCAIN.

Tu veux apparemment m'éprouver, et voir si je suis fou. Ordonne-moi ce que tu desires véritablement qu'on fasse pour toi.

JUPITER.

Qu'on me fende le cerveau. Si tu ne m'obéis sur le champ, tu éprouveras une seconde fois (1) toute ma colère : mais songe à frapper de toute ta force. Allons, plus de retard ; je suis accablé par les douleurs de l'enfantement, qui me déchirent le cerveau.

VULCAIN.

Prends garde, Jupiter, que je n'aille faire un mauvais coup : la hache est aiguë, et ne t'attouchera pas sans te faire répandre du sang, ni à la manière de Lucine.

JUPITER.

Frappe toujours et ne crains rien ; je sais tout l'avantage (qui m'en doit revenir).

VULCAIN.

C'est malgré moi ; mais je vais frapper. Que faire lorsque tu commandes ?.... Qu'est-ce

(1) La première, il l'avoit précipité du haut du ciel dans l'île de Lemnos.

ceci ! une jeune fille armée de toutes pieces ! O Jupiter ! tu avois-là un grand mal de tête ! Il n'est pas étonnant que tu fusses prompt à entrer en colère, puisque tu engendrois dans ton cerveau une fille de cette taille, et toute armée. Je ne savois pas encore que tu eusses un camp au lieu de tête (1). Mais voilà ta fille qui déjà saute et danse la pyrrique (2) ; elle agite son bouclier, branle sa lance, entre dans l'enthousiasme. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'en un instant elle est devenue d'une beauté ravissante, et la voilà déja en âge d'être mariée. Il est vrai qu'elle a les yeux bleus (3) ; mais son casque embellit ce défaut. O Jupiter ! donne-moi-la pour le prix de ton accouchement, et me la fais épouser.

JUPITER.

Tu demandes une chose impossible, Vulcain ; ma fille veut à jamais garder sa virginité ; pour moi, je ne m'oppose point à tes desirs.

VULCAIN.

C'est tout ce que je voulois : le reste me regarde. Je la vais enlever.

(1) Si la plaisanterie paroît forcée, c'est à Lucien, et non au traducteur qu'il faut s'en prendre.

(2) Cette danse s'exécutoit avec des armes. *Voyez* le traité de la danse.

(3) Les yeux bleus n'étoient pas les plus estimés des anciens.

JUPITER.

Fais-le, si cela t'est possible; mais je sais bien que tu es inutilement amoureux.

DIALOGUE IX.

NEPTUNE ET MERCURE.

NEPTUNE.

PEUT-ON entrer chez Jupiter, Mercure?

MERCURE.

Non, Neptune.

NEPTUNE.

Annonce-moi toujours.

MERCURE.

Ne me presse pas davantage, te dis-je; le moment n'est pas favorable, et tu ne saurois le voir en cet instant.

NEPTUNE.

Est-ce qu'il est avec Junon?

MERCURE.

Non; c'est toute autre chose.

NEPTUNE.

Ah! j'entends; Ganimede est là-dedans.

MERCURE.

Ce n'est pas cela; mais il est malade.

NEPTUNE.

D'où lui vient, Mercure, cette incommodité ? Ce que tu dis-là est surprenant.

MERCURE.

J'aurois honte de te dire de quelle nature est sa maladie.

NEPTUNE.

Tu ne dois point en rougir vis-à-vis de moi, qui suis un dieu.

MERCURE.

Il vient d'accoucher tout-à-l'heure, Neptune.

NEPTUNE.

Fi donc : il vient d'accoucher ! Et de quoi ? Je ne savois pas encore qu'il fût tout-à-la-fois mâle et femelle. Mais son ventre ne nous avoit pas, par son enflure, annoncé sa grossesse.

MERCURE.

Tu as raison : aussi n'étoit-ce pas-là qu'il portoit son enfant.

NEPTUNE.

J'entends ; c'est de la tête qu'il est encore accouché, comme lorsqu'il engendra Minerve. Ce dieu a le cerveau terriblement fécond.

MERCURE.

Point du tout ; c'est dans la cuisse qu'il portoit l'enfant de Séméle.

NEPTUNE.

Fort bien : le brave accouche de toutes les parties de son corps. Mais quelle est cette Séméle ?

MERCURE.

C'est une Thébaine, l'une des filles de Cadmus, avec laquelle Jupiter avoit un commerce amoureux, et qu'il avoit rendue grosse....

NEPTUNE.

Ensuite, il est accouché pour elle ?

MERCURE.

Certainement, quoique cela te paroisse fort extraordinaire. Junon, dont tu connois la jalousie, étant allée trouver Séméle, lui persuada de demander à Jupiter qu'il la vînt voir avec ses foudres et ses éclairs : celui-ci lui accorda sa demande ; il vint armé de son tonnerre, et embrasa la maison. Séméle périt dans l'incendie ; mais Jupiter m'ordonna d'ouvrir le ventre de cette femme, et de lui apporter l'embryon, encore imparfait, et qui n'avoit que sept mois. J'exécutai ses ordres ; il se fendit la cuisse, et y déposa l'enfant pour qu'il y achevât son terme. Aujourd'hui que le troisième mois est révolu, il vient de le mettre au monde, et les douleurs de l'accouchement l'ont rendu malade.

NEPTUNE.

Où donc est à présent l'enfant ?

MERCURE.

Je l'ai porté à Nyssa, et l'ai donné à nourrir aux Nymphes de cette isle. On l'appelle *Dionysus* (1).

NEPTUNE.

Par conséquent Jupiter est tout-à-la-fois le père et la mère de ce Dionysus.

MERCURE.

Cela est vraisemblable. Mais je m'en vais promptement lui porter de l'eau pour laver sa blessure, et lui faire, comme à une nouvelle accouchée, tout ce qui est usité en pareil cas.

DIALOGUE X.

MERCURE ET LE SOLEIL.

MERCURE.

SOLEIL, Jupiter te défend de pousser ton char dans les cieux, aujourd'hui, demain, et jusqu'au troisième jour; pendant tout ce temps il n'y aura qu'une seule nuit : les heures vont détacher tes chevaux. Pour toi, éteins ton feu, et repose-toi pendant long-temps.

LE SOLEIL.

Tu viens ma'nnoncer-là, Mercure, des ordres bien singuliers et d'une nouvelle espèce.

(1) Véritable nom de Bacchus.

Eh quoi! me soupçonne-t-on d'avoir commis quelque faute en conduisant mon char, ou passé les bornes qui me sont prescrites? Jupiter, irrité contre moi, a-t-il résolu de faire la nuit trois fois plus longue que le jour?

MERCURE.

Il n'est rien de tel, et cela ne sera pas pour toujours. Mais Jupiter demande en ce moment, une nuit beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire.

LE SOLEIL.

Où est-il donc? et de quel endroit t'a-t-il envoyé pour m'annoncer ces ordres?

MERCURE.

De Béotie, de chez la femme d'Amphytrion, avec laquelle il est couché.

LE SOLEIL.

Il en est amoureux? Est-ce qu'une nuit n'est pas suffisante?

MERCURE.

Nullement; car de cette union doit naître un dieu illustre par un grand nombre de travaux, et il est impossible qu'il soit achevé en une seule nuit.

LE SOLEIL.

A la bonne heure: qu'on l'achève, j'y consens. Mais, Mercure, cela n'arrivoit pas du

temps de Saturne : (car il n'y a plus que moi de ce temps-là). Ce dieu ne découchoit point d'avec Rhéa, il ne quittoit pas le ciel pour aller en bonne fortune à Thèbes. Le jour étoit le jour, et la nuit duroit en proportion des saisons : on n'avoit point alors d'intrigues avec les mortelles. Mais aujourd'hui, pour une misérable femme, il faut tout bouleverser. L'oisiveté va rendre mes chevaux plus rétifs ; le chemin deviendra plus difficile, en restant trois jours sans être pratiqué ; les hommes vivront malheureusement plongés dans les ténèbres, et tout le fruit qu'ils retireront des amours de Jupiter, sera de rester sans rien faire dans une longue obscurité, en attendant qu'il ait achevé cet athlète dont tu parles.

MERCURE.

Tais-toi, que tes discours ne t'attirent quelque fâcheuse affaire. Pour moi, je vais, en te quittant, trouver la Lune et le Sommeil, pour leur annoncer les ordres de Jupiter, et dire à l'une de ne marcher qu'à petits pas, et au Sommeil de ne point quitter les hommes, de peur qu'ils ne s'apperçoivent de l'extrême durée de la nuit.

DIALOGUE XI.

VÉNUS ET LA LUNE.

VÉNUS.

QUE dit-on de toi, belle Lune? On prétend que lorsque tu es en Carie, tu arrêtes ton char pour contempler du haut du ciel le chasseur Endymion dormant à la belle étoile : on dit même qu'au milieu de ta course tu descends quelquefois pour t'approcher de lui.

LA LUNE.

Interroge ton fils, Vénus; c'est lui qui en est la cause.

VÉNUS.

Ah ! c'est un petit insolent. Que ne m'a-t-il pas fait, à moi qui suis sa mère ? ne m'a-t-il pas conduit tantôt sur le mont Ida, pour le Troyen Anchise; tantôt sur le Liban, pour ce jeune homme Assyrien, qu'il a rendu aimable aux yeux de Proserpine, et que malgré mon amour extrême, il m'a ravi pour la moitié de l'année ? Je l'ai souvent menacé, s'il ne cessoit d'agir de la sorte, de briser son arc et son carquois, et de lui couper les ailes : déjà même je lui ai donné le fouet avec ma pantoufle ; mais je ne sais comment, lui qui, dans le moment, étoit si craintif et me supplioit, il a tout oublié l'instant d'après. Cependant,

pendant, dis-moi, Endymion est-il beau? La beauté est, en amour, une douce consolation.

LA LUNE.

Endymion est, à mes yeux, d'une beauté parfaite, Vénus, sur-tout lorsque, s'étant fait un lit de sa tunique étendue sur une pierre; il s'endort tenant d'une main des traits qui sont prêts à lui échapper, tandis que l'autre, recourbée sur sa tête, environne ce beau visage, auquel elle sied à merveille. Quand il est plongé dans le sommeil, sa bouche exhale une haleine aussi douce que l'ambroisie. Je descends alors sans faire de bruit, et je marche sur la pointe du pied, de peur que s'éveillant tout-à-coup, il ne soit effrayé de ma présence. Tu connois ce que c'est que d'aimer : je n'ai pas besoin de te dire le reste; mais je meurs d'amour.

DIALOGUE XII.

VÉNUS ET L'AMOUR.

VÉNUS.

AMOUR, ô mon fils! vois quel est ton ouvrage : je ne parle pas des maux que tu causes aux humains sur la terre, des crimes qu'à ta persuasion ils commettent, et contre eux-mêmes et contre leurs semblables; mais que n'as-tu pas fait dans le séjour des dieux? tu

nous montres Jupiter sous mille formes différentes ; tu lui fais subir à ton gré mille métamorphoses ; tu fais descendre la Lune du ciel, tu forces le Soleil à s'arrêter quelquefois chez Clymène, où il oublie qu'il a un char à conduire. Les outrages que tu me fais, à moi qui suis ta mère, tu ne crains pas beaucoup que je t'en punisse. Enfin, petit téméraire, tu blesses Rhéa même, cette vieille déesse, mère de tant de dieux ; tu lui inspires un fol amour pour un enfant, et tu la fais brûler pour ce jeune garçon de Phrygie. A présent, agitée de tes fureurs, elle attèle des lions à son char, parcourt les sommets et les vallées de l'Ida, appelle à grands cris son Atys. Ses Corybantes l'accompagnent ; transportés eux-mêmes de frénésie, l'un se fait avec une épée des incisions aux coudes ; l'autre, les cheveux épars, court comme un insensé à travers les montagnes ; celui-ci sonne de la trompe (1), celui-là bat du tambour ou frappe des cymbales ; tout retentit dans l'Ida de leur bruit et de leur folie. Quoiqu'en te donnant le jour, j'aie produit un grand mal, je ne puis cependant m'empêcher de craindre que Rhéa, dans un moment de fureur, ou plutôt de bon sens, n'ordonne à ses Corybantes de s'emparer de toi, et de te mettre en pièces ; les dangers auxquels je vois que tu t'exposes, me font trembler pour ta vie.

(1) Le texte dit : *joue de la flûte dans une corne.*

L'AMOUR.

Rassurez-vous, ma mère ; je suis déja familier avec ses lions, j'ai su les apprivoiser ; souvent monté sur leur dos, je les prends par la crinière, et les conduis à ma fantaisie : ils me caressent de leur queue, reçoivent ma main dans leur gueule, et me la laissent retirer. A l'égard de Rhéa, quand auroit-elle le temps de songer à moi, occupée comme elle l'est de son Atys ? Cependant quel mal fais-je en montrant la puissance de la beauté ? vous même ne desirez-vous pas sa jouissance ? ne me faites donc plus un crime de ma conduite ; ma mère voudroit-elle ne plus aimer Mars, et n'en n'être plus aimée ?

VÉNUS.

Que tu es malin ! que tu sais adroitement triompher de tous les cœurs ; cependant souviens-toi quelquefois de ce que je t'ai dit.

DIALOGUE XIII.

JUPITER, ESCULAPE ET HERCULE.

JUPITER.

CESSEZ, Esculape, Hercule, cessez de vous quereller comme de simples mortels : cette conduite est indécente, et ne convient point au banquet des dieux.

HERCULE.

Veux-tu donc, Jupiter, que cet empoisonneur soit assis à table au-dessus de moi?

ESCULAPE.

Sans doute, puisque je vaux mieux.

HERCULE.

Et en quoi, vieux fou (1)? est-ce parce que Jupiter t'a foudroyé pour avoir enfreint les loix du destin (2)? Aujourd'hui tu n'es admis que par pitié, à partager notre immortalité.

ESCULAPE.

En me faisant ce reproche, Hercule (3) oublie, sans doute, qu'il fut brûlé sur le mont Œta.

HERCULE.

Nous avons bien vécu de la même manière! Moi, comme fils de Jupiter, j'ai accompli d'immenses travaux, j'ai purgé le monde, détruit des bêtes féroces, et puni les brigands qui outrageoient l'humanité: mais toi, tu n'es qu'un coupeur de racines, un charlatan, bon,

(1) Il est impossible de rendre le jeu de mots qui se trouve dans le grec, *ἐμβρόντητε*; qui veut dire, *fou* et *frappé de la foudre.*

(2) Le grec porte: *pour avoir fait ce qui n'étoit pas permis.* Il ressuscita Hippolyte, et Jupiter le foudroya pour le punir. *Voyez* le prologue de l'*Alceste* d'Euripide, et le *Scholiaste* de ce poëte.

(3) Le grec dit: *puisque tu me reproches le feu.*

tout au plus, pour appliquer quelques remèdes aux malades, et tu n'as jamais fait aucune action mâle et vigoureuse.

ESCULAPE.

Tu as raison : cependant c'est moi qui ai guéri tes blessures, lorsque dernièrement tu montas ici à moitié rôti, et le corps consumé tout-à-la-fois par la tunique (du centaure), et par le feu. Mais quand je n'aurois rien autre chose à dire, je n'ai pas, comme toi, subi le joug de l'esclavage (1); je n'ai point cardé de la laine en Lydie; on ne m'a point vu, revêtu d'une robe de pourpre, recevoir d'Omphale des coups de pantoufle dorée, encore moins tuer, dans un accès de fureur, ma femme et mes enfans (2).

HERCULE.

Si tu ne mets fin à tes invectives, tu apprendras à l'instant que l'immortalité ne te sera d'aucun avantage ; je t'enleverai et te précipiterai hors du ciel, la tête la première : Pæan lui-même ne pourra te guérir (3) lorsque tu auras la tête fracassée.

JUPITER.

Taisez-vous, vous dis-je, et ne troublez

(1) Chez Omphale en Lydie.

(2) Mégare, dont il avoit eu Onytès, Thérémaque, Démocoon et Créontiades. *Sch. gr.*

(3) Allusion à un vers d'Homère. Iliade, *liv. 5, v. 401 et 899.*

plus notre entretien ; autrement je vous chasse tous les deux du festin. Cependant, Hercule, il est juste qu'Esculape prenne place avant toi, puisqu'il est mort le premier.

DIALOGUE XIV.

MERCURE ET APOLLON.

MERCURE.

POURQUOI donc, Apollon, as-tu l'air si triste ?

APOLLON.

C'est, Mercure, que je suis bien malheureux dans mes amours.

MERCURE.

Cela mérite, en effet, qu'on s'afflige. Mais en quoi es-tu malheureux ? Daphné fait-elle encore le sujet de ta peine ?

APOLLON.

Non : je regrette le Lacédémonien fils d'Æbalus (1).

MERCURE.

Hyacinthe est mort, dis-tu ?

(1) Il est à remarquer qu'Apollodore, livre premier de sa bibliothèque mythologique, le fait fils d'une certaine *Clio* (autre que la muse), et de *Pierus*, fils de *Magnès*, dont elle devint amoureuse par la vengeance de Vénus, à laquelle elle avoit reproché sa foiblesse pour Adonis.

APOLLON.

Hélas ! oui.

MERCURE.

Qui l'a tué ? qui peut avoir été assez peu sensible à l'amour, pour donner la mort à ce beau garçon ?

APOLLON.

C'est mon propre ouvrage.

MERCURE.

Tu étois donc en démence, Apollon ?

APOLLON.

Non : mais ce malheur est arrivé d'une manière imprévue.

MERCURE.

Comment cela ? Je voudrois bien en entendre le récit de ta bouche.

APOLLON.

Il apprenoit à lancer le disque ; je le lançois avec lui, lorsque le plus méchant des vents (1), Zéphyr, qui depuis long-temps étoit amoureux d'Hyacinthe, mais en étoit méprisé, outré de ce mépris, accourt, et dans l'instant où, selon l'usage, je jettois le disque en l'air, il se met à souffler du mont Taygète, et dirige le disque sur la tête du jeune homme.

(1) Le grec dit : *digne de périr misérablement.*

Le coup fut si violent, que le sang jaillit avec abondance de la plaie, et l'enfant expira aussitôt. Je me vengeai de Zéphyr, en le poursuivant à coups de trait jusqu'à la montagne, vers laquelle il fuyoit. J'ai élevé au jeune garçon un tombeau dans Amyclée (1), au lieu même où le disque l'a frappé, et de son sang j'ai fait produire à la terre la plus agréable et la plus douce des fleurs ; elle porte des lettres qui témoignent les regrets que me cause cette mort. Hé bien, ma douleur à présent te paroît-elle déraisonnable ?

MERCURE.

Oui, Apollon : tu savois bien que ton amant étoit mortel, ne te chagrine donc pas de ce qu'il est mort.

DIALOGUE XV.

MERCURE ET APOLLON.

MERCURE.

CONÇOIS-TU bien, Apollon, que ce Vulcain, boiteux comme il est, vil ouvrier d'un art méchanique, ait épousé ce qu'il y a de plus beau, Vénus et l'aînée des Graces (2) ?

(1) Ancienne ville de Laconie, voisine de Lacédémone.

(2) Le grec dit simplement, *la grace*, mot qui, dans notre langue, a une acception différente de celle du grec en cet endroit. Cette aînée des Graces est *Aglaé*,

APOLLON.

C'est sans doute une grande faveur du destin, Mercure : mais ce qui m'étonne le plus, c'est qu'elles puissent supporter de coucher avec lui, sur-tout lorsqu'elles le voient tout dégouttant de sueur, courbé sur sa forge, le visage rempli de fumée. Cependant, en cet état, elles l'embrassent, le caressent, et dorment dans ses bras.

MERCURE.

Voilà ce qui m'indigne, et j'envie le sort de ce Vulcain. Après cela, prends soin de ta chevelure, Apollon ; joue de la cithare, sois fier de ta beauté, et moi de ma belle contenance et de ma lyre ; puis quand il faudra nous coucher, nous serons réduits à dormir seuls.

APOLLON.

Pour moi, je suis bien peu favorisé de Vénus dans mes amours : car, de deux personnes que j'aimois éperduement, Daphné et Hyacinthe, l'une a préféré se voir changée

selon Hésiode, Théog. *v. 945.* Homère ne l'appelle que *la Grace*, Iliade, *liv. 18*, *v. 382.* Ne soyons point étonnés de voir Homère et les anciens poëtes prodiguer tant d'éloges au laid Vulcain, lui donner pour femme la beauté même. Est-il un art plus ingénieux, plus intéressant pour les commodités de la vie, que celui de la forge ? C'est ainsi que la fable, lorsqu'on soulève le voile mystérieux qui la couvre, nous présente à travers ses prétendues absurdités, les idées les plus justes et les plus philosophiques.

en arbre plutôt que d'être à moi ; l'autre a été tué d'un coup de disque : et de ces deux amans, il ne me reste que des couronnes (1).

MERCURE.

J'ai possédé Vénus autrefois, mais je n'en dois pas être bien fier.

APOLLON.

Je le sais : on dit même qu'elle a eu de toi Hermaphrodite. Mais dis-moi une chose, si tu la sais. Comment Vénus et l'aînée des Graces ne sont-elles point jalouses l'une de l'autre ?

MERCURE.

C'est, Apollon, que l'une habite avec Vulcain dans Lemnos, et Vénus dans le ciel. D'ailleurs, celle-ci est si occupée de Mars, dont elle est amoureuse, qu'elle s'inquiète fort peu de son Forgeron.

APOLLON.

Crois-tu que cette passion soit connue de Vulcain ?

MERCURE.

Il ne l'ignore pas : mais que pourroit-il faire contre un jeune homme brave, et sur-tout un militaire ? En conséquence il se tient tranquille. Il menace cependant de fabriquer contre eux de certains liens, de les surprendre au lit, et de les envelopper dans un filet.

(1) Le laurier dont Apollon se couronne, s'appelle en grec *Daphné*.

APOLLON.

Je ne sais, mais je voudrois bien être celui qu'il y doit prendre.

DIALOGUE XVI.

JUNON ET LATONE.

JUNON.

En vérité, Latône, tu as donné de beaux enfans à Jupiter !

LATONE.

Nous ne pouvons pas toutes en produire de pareils à Vulcain.

JUNON.

Oui ; mais tout boiteux qu'est celui-ci, c'est un excellent et très-utile ouvrier ; il a décoré le ciel de ses plus beaux ornemens. Vénus est son épouse, et elle fait beaucoup de cas de lui. Quant à tes enfans, ta fille affecte un peu trop le courage viril ; elle habite les montagnes ; et lorsqu'elle va en Scythie, personne n'ignore quels repas elle y fait des étrangers qu'elle égorge, sans doute pour imiter les Scythes antropophages. A l'égard d'Apollon, il se donne pour tout savoir, tirer de l'arc, jouer de la cithare, exercer la médecine, prédire l'avenir ; et dans les bureaux de prophétie qu'il a établis à Délos, à Claros, à

Didyme, il trompe les mortels qui le consultent, en donnant à leurs demandes des réponses ambiguës et à double sens, de manière qu'il ne court aucun risque d'être convaincu d'erreur : par ce moyen, il s'enrichit ; car il y a beaucoup de sots qui viennent se livrer eux-mêmes à ses impostures. Toutefois, ses fréquens prestiges n'empêchent pas les gens sensés de le reconnoître ; et lui-même, tout prophète qu'il est, ne savoit pas qu'il tueroit son amant avec un disque ; il n'a pu deviner que Daphné le fuiroit, malgré sa beauté et sa longue chevelure. D'après cela, je ne vois pas pourquoi tu as eu la réputation d'avoir produit de plus beaux enfans que Niobé.

LATONE.

Ces enfans, cependant, cette fille qui égorge les étrangers, ce faux prophète, sont, je le sais, la cause de ton chagrin ; il te fâche de les voir admis au nombre des dieux. L'une s'attire, par sa beauté, des louanges universelles ; l'autre joue de la cithare pendant le festin, de manière à exciter l'admiration de tous les convives.

JUNON.

Tu me fais rire, Latone. Voilà un admirable musicien ! Marsyas l'eût écorché, si les Muses avoient voulu rendre un jugement équitable. Le malheureux Marsyas est mort injustement condamné. Pour ta fille, elle est si belle, que dès qu'elle sut qu'elle avoit été vue

par Actéon, dans la crainte que ce jeune homme ne révélât sa turpitude, elle lâcha ses chiens sur lui. Je ne parle pas encore de ce qu'elle ne feroit pas si bien l'office de sage-femme ; si elle étoit réellement vierge.

LATONE.

Tu es fière, Junon, de partager la couche et l'empire de Jupiter ; c'est pour cela que tu m'outrages en sûreté : mais bientôt je te verrai verser des larmes, lorsque, t'abandonnant, ton époux descendra sur la terre sous la forme d'un taureau ou d'un cygne.

DIALOGUE XVII.

APOLLON ET MERCURE (1).

APOLLON.

DE quoi ris-tu, Mercure ?

MERCURE.

Je viens de voir la chose du monde la plus plaisante.

APOLLON.

Apprends-la moi, que j'en puisse rire avec toi.

MERCURE.

Vénus et Mars viennent d'être surpris couchés

(1) Le sujet de ce Dialogue est tiré d'une épisode de l'Odyssée, *liv. 8, v. 266-366.*

ensemble, et Vulcain les a tous deux emprisonnés dans un filet.

APOLLON.

Comment cela ? Le récit doit en être curieux (1).

MERCURE.

Instruit de leurs amours, Vulcain les guettoit depuis long-temps. Il avoit posé autour du lit des liens invisibles, et s'en étoit allé travailler à sa forge : bientôt après, Mars entre furtivement chez lui. Il croyoit n'avoir été vu de personne ; mais le Soleil (2) l'apperçut, et courut avertir l'époux. Déja nos deux amans, montés sur le lit, et placés en dedans du filet, alloient combler leurs desirs, lorsque les liens se resserrent sur eux ; et Vulcain survient au même instant. Vénus, qui se trouvoit toute nue, rougissoit, et ne savoit comment se couvrir. Mars, espérant de rompre les liens, tenta d'abord de s'enfuir ; mais quand il vit qu'il étoit retenu dans des chaînes inévitables, il eut recours aux prières.

APOLLON.

Quoi donc, Vulcain les a-t-il relâchés ?

(1) A la lettre : *tu semble devoir dire quelque chose d'agréable.*

(2) Cet endroit et un autre semblable, au commencement de *la double accusation*, prouve, contre une dissertation de M. Huet, qu'Apollon et le Soleil étoient quelquefois dans la mythologie deux êtres différens et distincts.

MERCURE.

Point du tout ; il appelle, au contraire, tous les dieux, et les rend témoins de l'adultère. Nos deux amans, nuds et les regards baissés, rougissent de se voir liés ensemble. Ce spectacle de l'acte amoureux qui s'étoit presque passé devant nous, me paroissoit très-agréable.

APOLLON.

Et ce forgeron ne rougissoit point de mettre à découvert la honte de son hymen ?

MERCURE.

Par Jupiter ! il en rioit lui-même. Pour moi, s'il faut avouer la vérité, j'enviois le sort de Mars, qui caressoit la plus belle des déesses, et se trouvoit enfermé dans les mêmes liens avec elle.

APOLLON.

Tu aurois donc souffert d'être enchaîné aux mêmes conditions ?

MERCURE.

N'y consentirois-tu pas aussi, Apollon ? Viens un instant les voir, et je te donnerai de grands éloges si, après ce spectacle, tu ne fais les mêmes vœux.

DIALOGUE XVIII.

JUNON ET JUPITER.

JUNON.

En vérité, Jupiter, je rougirois d'avoir un fils tel que le tien, aussi efféminé, aussi corrompu par la débauche et l'ivresse. Les cheveux relevés sous une bandelette (1), on le voit passer sa vie avec des femmes furieuses qu'il surpasse en mollesse. Il danse au son des tambours, des flûtes et des cymbales, et ressemble à tout autre plutôt qu'à son père.

JUPITER.

Cependant ce fils, qui ceint la bandelette des femmes, qui les surpasse en mollesse, non-seulement, Junon, s'est soumis la Lydie et tous ses habitans, a pris le Tmole, et subjugué les Thraces ; mais, s'étant mis en marche avec cette armée de femmes contre les Indiens, il a vaincu leurs éléphans, s'est rendu maître de tout le pays, a fait prisonnier de guerre le Roi qui avoit osé lui résister quelque temps. Il a cependant fait tous ces prodiges en dansant, en menant des chœurs de danse, en se servant de tyrses entourés de lierre, en s'abandonnant, comme tu le dis, à l'ivresse et à la fureur. Et quand on a osé lui dire des injures,

(1) Coëffure de femme.

ou

ou insulter à ses mystères, il a puni le téméraire, soit en l'enchaînant dans des liens de pampre, soit en le faisant déchirer comme un faon par sa propre mère (1). Tu vois combien ces actions courageuses le rendent digne de moi. S'il vit au sein des jeux et de la volupté, on ne doit point lui en faire un crime, sur-tout quand on songe à ce dont il seroit capable s'il étoit sobre, puisque étant ivre il fait de pareilles choses.

JUNON.

Tu sembles vouloir aussi faire l'éloge de la vigne et du vin qu'il a inventés, et cela quand tu vois tous les désordres que commettent ceux que l'ivresse fait chanceler, l'insolence à laquelle ils se livrent, les fureurs que cette boisson leur inspire. Le premier auquel il fit présent du pampre, Icarius (2), ne périt-il pas sous les coups de hoyau dont l'accablèrent ceux qui buvoient avec lui ?

JUPITER.

Ce que tu dis-là ne prouve rien ; car ce n'est ni le vin, ni Bacchus qui en sont la cause, mais le peu de retenue des buveurs, qui se remplissent de vin pur plus que ne le permet l'honnêteté. Au contraire, si l'on boit modé-

(1) Penthée fut déchiré par sa mère.

(2) Voyez les Dionysiaques de Nonnus, chant 47, v. 66 et suivans ; et le 116e et suivans du même chant, où sont contenus les détails et la cause de la mort d'Icarius. *Voyez aussi* Higin, fab. 130.

rément, on n'en devient que plus joyeux et plus agréable; et le malheur d'Icarius n'arrivera jamais à des convives honnêtes. Mais je vois bien que le souvenir de Sémèle excite encore ta jalousie, puisque tu blâmes ce que Bacchus a de plus estimable.

DIALOGUE XIX.

VÉNUS ET L'AMOUR.

VÉNUS.

POURQUOI donc, Amour, toi qui as vaincu tous les autres dieux, Jupiter, Neptune, Apollon, Rhea et moi-même, qui suis ta mère, pourquoi n'oses-tu toucher à la seule Minerve? Pour elle ton flambeau n'a-t-il point de feux? ton carquois est-il vuide de flèches? n'as-tu plus d'arc? et ne sais-tu plus décocher un trait avec justesse?

L'AMOUR.

Je la crains, ma mère, elle est effrayante; son regard est terrible, son air mâle et courageux: toutes les fois que, l'arc tendu, je m'avance contre elle, elle m'effraie en agitant l'aigrette de son casque; je deviens tout tremblant, et les traits s'échappent de mes mains.

VÉNUS.

Mars n'est-il pas encore plus terrible? Cependant tu as bien su le désarmer et le vaincre.

L'AMOUR.

Oui ; mais il s'avance de lui-même au-devant de mes coups ; il m'invite à le blesser. Minerve, au contraire, jette sur moi des regards inquiets et menaçans. Un jour que, par hasard, je passois, en volant, à côté d'elle, j'approchai mon flambeau de son sein : « si tu ne t'éloignes, » me dit-elle, je jure par mon père de te percer » de ma lance ; ou, te prenant par le pied, je te » précipiterai dans le Tartare, ou te déchirerai » de mes propres mains, et te ferai périr ». Telles sont ses fréquentes menaces. Elle me regarde avec des yeux irrités : elle porte sur sa poitrine une figure effrayante, dont les cheveux hérissés sont des vipères qui me glacent d'effroi. L'épouvante que me cause cette horrible tête, me fait prendre la fuite aussi-tôt que je l'apperçois.

VÉNUS.

Eh quoi ! tu crains, dis-tu, Minerve et la Gorgone, et cela quand tu ne redoutes point la foudre de Jupiter ? Mais pourquoi les Muses n'ont-elles pas encore été blessées de tes coups ? Pourquoi sont-elles à l'abri de tes traits ? Agitent-elles aussi des aigrettes, et présentent-elles des Gorgones à tes yeux ?

L'AMOUR.

Je les respecte, ma mère ; elles sont si vénérables ! Toujours leur esprit est occupé de

pensées profondes. Elles s'adonnent à la musique; souvent même, attiré par la douceur de leurs chants, je me tiens au milieu d'elles.

VÉNUS.

Eh bien, laisse-les en repos, puisqu'elles sont si vénérables. Mais Diane, pourquoi ne l'as-tu pas blessée?

L'AMOUR.

D'abord, c'est qu'il n'est pas possible de l'atteindre; elle fuit toujours à travers les montagnes : ensuite, c'est qu'un autre amour, qui lui est particulier, la possède.

VÉNUS.

Eh, quel amour?

L'AMOUR.

Celui de la chasse. Toujours à la piste des cerfs et des faons, qu'elle perce de ses flèches, elle est toute entière à cet exercice. Quant à son frère, quoiqu'il porte aussi un arc, et qu'il lance au loin ses traits......

VÉNUS.

J'entends, mon fils; tu l'as souvent percé de tes flèches.

DIALOGUE XX.

LE JUGEMENT DES DÉESSES.

JUPITER, MERCURE, JUNON, MINERVE, PARIS *ou* ALEXANDRE.

JUPITER.

MERCURE, prends cette pomme, et vas-t-en en Phrygie trouver le fils de Priam, ce berger qui fait paître ses troupeaux sur l'Ida, dans les vallées de Gargare (1). Tu lui diras : « Pâris, Jupiter vous ordonne, parce que vous êtes beau » et savant dans les mystères de l'amour (2), » de prononcer entre ces Déesses laquelle est

(1) Le mont Ida avoit trois sommets célèbres chez les poëtes, le *Lectus*, le *Gargare*, et le *Phalacra*; il paroît que le Gargare étoit le plus élevé de tous. Jupiter y avoit un temple, comme le dit Homère, Iliade, *liv. 8, v. 48.*

Ἴδην δ' ἵκανε πολυπίδακα, μητέρα θηρῶν
Γάργαρον, ἔνθα δέ οἱ τέμενος βωμός τε θυήεις.

Et l'expression d'Aristophane, *ψαμμακοσιογάργαρα*: Acharniens, *v. 3*, donne lieu de croire que le Gargare étoit un amas considérable de sable.

(2) Hemstêrhuis remarque que Socrate se disoit également *σοφὸς τὰ ἐρωτικὰ*, *connoisseur en amour*, et que Lucien attribue malicieusement cette épithète à l'efféminé Pâris.

» la plus belle. Celle qui remportera la vic-
» toire recevra cette pomme pour le prix du
» combat ». Allons, déesses, il est temps que vous alliez trouver votre juge. Quant à moi, je me récuse en cette affaire. Je vous aime toutes également, et je voudrois, s'il étoit possible, vous voir toutes trois victorieuses. D'ailleurs, il faudroit nécessairement, si je ne donnois qu'à une seule le prix de la beauté, que je devinsse odieux aux deux autres; ainsi je ne suis nullement propre à décider votre différend. Le jeune Phrygien, vers qui vous allez, est de race royale, parent de mon Ganymède; comme habitant des montagnes, il a les mœurs simples et ingénues, et il mérite bien de jouir d'un si beau spectacle.

VÉNUS.

Pour moi, Jupiter, quand tu nous donnerois Momus même pour arbitre, j'irois avec confiance exposer mes charmes à ses yeux : et que pourroit-il me reprocher ? Mais il faut que le juge plaise également à mes rivales (1).

JUNON.

Nous ne craignons rien non plus, Vénus, quand ce seroit ton Mars qui devroit prononcer entre nous; et l'on accepte ce Pâris, quel qu'il soit.

(1) Le grec porte : *à celles-ci*, ce qui marque mieux le mépris; et peut-être devois-je conserver ce mot, malgré sa sécheresse.

JUPITER, *à Minerve.*

Est-ce ton avis, ma fille ? qu'en dis-tu ? Tu détournes la tête, et tu rougis. En pareilles circonstances, vous rougissez toujours, vous autres vierges. Toutefois, tu fais un signe d'acquiescement. Partez donc : mais sur-tout, que celles qui seront vaincues ne se fâchent point contre le juge, et ne fassent aucun mal à ce jeune berger : car il n'est pas possible que vous soyez toutes également belles.

MERCURE.

Avançons vers la Phrygie : je vais vous servir de guide. Hâtez-vous de me suivre, et prenez confiance. Je connois Pâris ; c'est un beau jeune homme, d'un tempérament fort amoureux, et très-capable de décider un pareil différend ; il ne portera point un jugement injuste.

VÉNUS.

Ce que tu me dis-là, que nous avons un juge équitable, est pour moi d'un favorable augure. Mais est-il garçon ? ou quelque femme vit-elle avec lui ?

MERCURE.

Il n'est pas tout-à-fait garçon, Vénus.

VÉNUS.

Que veux-tu dire ?

MERCURE.

Une femme du mont Ida (1) demeure, je crois, avec lui : elle est assez belle ; mais c'est une beauté rustique et montagnarde, à laquelle il ne paroît pas beaucoup attaché. Pourquoi me fais-tu ces questions ?

VÉNUS.

C'est sans aucun dessein.

MINERVE.

Tu trahis ton ministère, Mercure, en t'entretenant en particulier avec elle.

MERCURE.

Il n'y a rien, Minerve, dont vous puissiez vous offenser, ni qui vous soit contraire : elle me demandoit si Pâris étoit marié.

MINERVE.

Que lui fait cela ? et d'où vient cette curiosité ?

MERCURE.

Je ne sais, mais elle m'a dit que cette idée lui étoit venue sans dessein à l'esprit, et qu'elle m'avoit fait cette question sans motif.

(1) Œnone, Pâris l'avoit enlevé de chez son père Cébrénus, et lui avoit juré un amour éternel ; Œnone qui connoissoit l'avenir, lui prédit son infidélité et les malheurs qui la suivroient. *Parthénius de Nicée*, érotiques, *chap.* 4.

MINERVE.

Hé bien, est-il marié ?

MERCURE.

Il le paroît.

MINERVE.

Mais, aimeroit-il la gloire ? desireroit-il posséder les talens militaires ? ou n'est-ce qu'un berger ?

MERCURE.

Je ne puis te le dire au juste ; mais il y a lieu de croire qu'étant jeune, il seroit charmé d'avoir en partage des qualités brillantes, et qu'il aimeroit à se distinguer dans les combats.

VÉNUS.

Tu le vois, Mercure ; je ne me plains pas, moi, de ce que tu lui parles en particulier ; je ne t'en fais point un crime. Vénus n'est pas d'un caractère à prendre de l'humeur pour si peu de chose.

MERCURE.

Elle me faisoit presque la même demande que toi ; ainsi ne te fâche point, et ne pense pas que je te traite avec moins de faveur, car je répondois aussi simplement à ses questions qu'aux tiennes. Mais tout en causant, nous nous sommes bien éloignés des étoiles ; nous voilà bientôt en Phrygie ; je vois même l'Ida, et je découvre entiérement le Gargare.

JUNON.

Où est-il donc ? Je ne l'apperçois pas (1).

MERCURE.

De ce côté, Junon ; regarde sur la gauche ; non pas au haut de la montagne, mais sur la côte. Ne vois-tu pas un antre et un troupeau ?

JUNON.

Je ne vois pas de troupeau.

MERCURE.

Quoi ! tu ne vois pas, en suivant mon doigt, des bœufs qui sortent du milieu de ces roches, et un homme qui descend en courant, et sa houlette à la main, empêche le troupeau de s'écarter ?

JUNON.

Ah, je le vois à présent. C'est donc-là Pâris (1) ?

MERCURE.

C'est lui-même, Junon. Mais puisque nous voilà près de terre, descendons, si vous m'en croyez, et marchons pour ne pas effrayer ce berger, en tombant subitement du ciel en sa présence.

(1) Cela n'est pas étonnant, les personnes qui ont, comme Junon, les yeux à fleur de tête, ont la vue courte.

(2) A la lettre : *si toutefois c'est-là Pâris.*

JUNON.

Tu as raison ; suivons ton conseil. A présent que nous sommes à terre, c'est à toi, Vénus, de marcher la première, et de nous servir de guide. Tu connois vraisemblablement ce pays, où, dit-on, tu es souvent venu trouver Anchise.

VÉNUS.

Je ne m'affecte pas beaucoup de vos railleries, Junon.

MERCURE.

Point du tout ; c'est moi qui vous conduirai. J'ai fait quelque séjour sur le mont Ida, quand Jupiter étoit amoureux de son jeune Phrygien ; je suis venu souvent ici par son ordre pour observer cet enfant ; et lorsque, transformé en aigle, il l'enleva, je volois auprès de lui, et lui aidois à porter ce beau jouvenceau : ce fut, si je m'en souviens, de dessus cette pierre qu'il ravit Ganymède, alors occupé à jouer de la flûte champêtre auprès de son troupeau. Jupiter s'abattant derrière lui, l'embrassa délicatement de ses serres ; et mordant de son bec la tiare (1) qu'il avoit sur la tête, il enleva cet enfant, qui, troublé de frayeur, tournoit la tête en arrière pour regarder son ravisseur. Alors je ramassai sa flûte, que la

(1) La tiare ou le bonnet Phrygien est célèbre chez les antiquaires. On sera peut-être étonné de voir un berger porter une tiare ; parce que, dans notre opinion, cette coëffure est celle des rois et des souverains pontifes.

peur lui avoit fait tomber des mains. Mais nous voici près de votre juge, il faut lui adresser la parole.

Je te salue, berger.

PARIS.

Je te salue aussi, jeune homme : qui es-tu ; et qui t'amène auprès de moi ? Où mène-tu ces femmes ? A en juger par leur beauté, elles ne sont pas faites pour habiter les montagnes.

MERCURE.

Ce ne sont point des femmes, Pâris : tu vois ici Junon, Minerve, Vénus ; et moi, je suis Mercure. Jupiter nous envoie .... Mais pourquoi trembler ? d'où vient que tu pâlis ? Ne crains rien ; tu n'as aucun mal à redouter. Jupiter t'ordonne d'être juge de la beauté de ces Déesses ; il te confie la décision de leur différend, parce que, dit-il, tu es beau toi-même, et savant dans les mystères de l'amour : tu connoîtras quel est le prix du combat en lisant ce qui est écrit sur cette pomme.

PARIS.

Donne, que je voie ce qu'elle porte : *QUE LA PLUS BELLE LA REÇOIVE.* O Mercure ! comment un foible mortel, un rustique habitant des campagnes oseroit-il prononcer, d'après un spectacle si ravissant, et trop beau pour les yeux d'un simple berger ? C'est aux habitans voluptueux des villes qu'il appartient de juger

ces beautés parfaites. Quant à moi, je pourrois tout au plus décider, selon les règles de mon art, si une chèvre est plus belle qu'une autre chèvre, si une genisse l'emporte sur une autre. Mais ces Déesses sont toutes également belles, et je ne sais comment on pourroit détacher ses regards de l'une pour les porter sur l'autre : les yeux ne peuvent aisément s'en distraire. Par-tout où s'est fixé le premier coup-d'œil, il s'y attache, il admire ce qu'il voit ; s'il se transporte sur un autre objet, il le trouve également beau, il s'y arrête, il se sent captivé par tout ce qui l'environne. La beauté de ces Déesses répand autour de moi un charme qui s'empare de mon ame entière. Je suis fâché de ne pouvoir pas, comme Argus, voir de toutes les parties de mon corps. Il me semble que je rendrois un jugement équitable en donnant la pomme à chacune. D'ailleurs, l'une est sœur et femme de Jupiter ; les deux autres sont ses filles, le moyen qu'un jugement ne soit pas difficile à porter en pareilles circonstances ?

MERCURE.

Je l'ignore. Mais il n'est pas possible d'éluder les ordres de Jupiter.

PARIS.

Du moins, Mercure, persuade à ces Déesses, que les deux qui n'auront pas le prix ne doivent point m'en vouloir, mes yeux seuls auront commis l'erreur.

MERCURE.

Elles le promettent.

PARIS.

Essayons de juger ; il faut bien s'y résoudre. Mais avant tout, je voudrois savoir une chose. Doit-il me suffire de les considérer telles qu'elles sont, ou faut-il qu'elles se déshabillent, pour qu'on puisse mieux les examiner ?

MERCURE.

C'est ton affaire. Tu es juge, tu peux ordonner ce qui te plaît.

PARIS.

Ce qui me plaît ? Et bien, Mercure, je veux les voir toutes nues.

MERCURE.

Allons, Déesses, quittez vos vêtemens ; toi, examine, je vais retourner la tête.

VÉNUS.

Tu as raison, Pâris ; et je serai la première à me déshabiller, pour te faire connoître que je ne me vante pas seulement d'avoir des bras blancs (1), et des yeux à fleur de tête, mais que je suis également belle par-tout le corps.

MINERVE.

Pâris, qu'elle ne se déshabille point, qu'au-

(1) Allusion aux épithètes qu'Homère donne à Junon, qu'il appelle λευκώλενος et βοῶπις.

paravant elle n'ait déposé sa ceinture, avec laquelle elle pourroit opérer sur toi quelqu'enchantement, car c'est une magicienne; d'ailleurs elle ne devoit pas venir ici parée de cette manière, le visage peint de tant de couleurs comme une vraie courtisanne; il falloit qu'elle montrât une beauté simple et sans artifice.

PARIS.

Elles ont raison à l'égard de ta ceinture: dépose-la.

VÉNUS.

Et vous, Minerve, que n'ôtez-vous votre casque, que ne montrez-vous votre tête telle qu'elle est? Vous agitez votre aigrette de manière à épouvanter votre juge. Craindriez-vous que vos yeux *pers* ne décelassent leur peu de beauté, si on les voyoit sans être accompagnés d'un casque effrayant?

MINERVE.

Et bien, voilà mon casque ôté.

VÉNUS.

Et moi, me voilà sans ceinture.

JUNON.

Déshabillons-nous aussi.

PARIS.

O Jupiter, auteur des prodiges! quel spectacle! que de beauté! que de volupté! que l'une a bien l'air d'une vierge! que cette autre

a bien le port d'une reine ! comme elle brille d'un éclat majestueux et vraiment digne de Jupiter ! Mais que celle-ci a le regard doux ! que son sourire est attrayant ! ah ! mon bonheur est à son comble ! Cependant, si vous le trouvez bon, je voudrois vous voir en particulier l'une après l'autre ; actuellement je suis trop indécis, je ne sais où fixer mes regards entraînés de tous côtés.

VÉNUS.

Faisons ce que tu veux.

PARIS.

Retirez-vous, vous deux ; Junon, demeurez.

JUNON.

Je demeure, quand tu m'auras bien considérée, il te restera encore à examiner si les présens dont je récompenserai ton suffrage favorable, peuvent te plaire. En effet, Pâris, si tu me juges la plus belle, je te rendrai maître absolu de toute l'Asie.

PARIS.

Je ne vends point mon suffrage (1). Toutefois retirez-vous. Je ferai ce qui me paroîtra le plus juste.

Vous, Minerve, approchez.

(1) A la lettre : *mon suffrage n'est pas pour des présens.* Cette phrase va revenir plus bas.

MINERVE.

MINERVE.

Me voilà devant toi. Pâris, si tu me déclares la plus belle, jamais tu ne sortiras des combats, qu'en remportant la victoire. Je te rendrai un guerrier redoutable et célèbre par tes conquêtes.

PARIS.

Je n'ai besoin, Minerve, ni de guerre ni de combats; la paix comme tu le vois, règne dans toute la Phrygie et la Lydie. Le royaume de mon père n'a point d'ennemis à combattre. Cependant sois sans inquiétude, quoique je ne juge point pour des présens, tu n'en seras pas traitée avec moins de faveur. Tu peux reprendre tes habits et ton casque, je t'ai suffisamment considérée. Il est temps que Vénus s'avance.

VÉNUS.

Me voici près de toi. Examine avec attention mes charmes, sans rien passer légérement. Arrête-toi sur chacun de mes membres, et si tu le veux, beau jeune homme, écoute ce que je vais te dire; déja depuis long-tems en te voyant si beau, et tel peut-être que la Phrygie n'en possède pas un pareil, je te trouve heureux d'avoir tant de graces en partage; mais aussi j'ai quelques reproches à te faire. Pourquoi ne pas abandonner ces rochers pour aller vivre à la ville? Tu consumes inutilement tes charmes dans un désert. Qu'attends-tu de tes montagnes? quel avantage tes troupeaux reti-

rent-ils de ta beauté. Tu devrois être marié ; non pas à une femme rustique et grossière comme sont celles du mont Ida ; mais à quelque beauté de la Grèce , soit d'Argos , soit de Corinthe ou de Sparte ; telle est la jeune et belle Hélène dont les attraits ne sont point inférieurs aux miens , et ce qu'il y a de plus agréable , dont le cœur est sensible aux charmes de l'amour. Si elle t'avoit vu seulement une fois , je suis bien sûre , qu'abandonnant tout pour te suivre , elle se livreroit à toi , et voudroit toujours vivre entre tes bras (1). Mais tu as sûrement entendu parler d'elle.

PARIS.

En aucune manière , Vénus , et j'aurois bien du plaisir à t'entendre raconter tout ce que tu en sais.

VÉNUS.

Elle est fille de Léda , cette belle pour qui Jupiter se transforma en cygne.

PARIS.

De quelle espèce est sa beauté ?

VÉNUS.

Elle est blanche comme le cygne dont elle tient la naissance , et délicate sans doute , puisqu'elle a été nourrie dans un œuf. Souvent elle s'exerce à la lutte et aux jeux de la

(1) Telle est en cet endroit la force de συνοικήσει, *unâ habitabit.*

Palæstre (1). Enfin c'est une beauté si digne des empressemens des hommes, qu'on a déja entrepris une guerre pour elle; Thésée l'avoit enlevée avant qu'elle eût atteint l'âge de puberté. Parvenue à la fleur de la beauté, tous les princes de la Grèce l'ont recherchée en mariage à l'envie les uns des autres. Ménélas, de la race de Pelops, leur a été préféré; mais si tu veux, je ferai ensorte qu'elle soit ton épouse.

PARIS.

Que dis-tu? Une femme déjà mariée?

VÉNUS.

Tu es jeune et simple comme un habitant des champs. Mais je sais moi ce qu'il faut faire pour cela.

PARIS.

Et que faut-il faire? je voudrois bien le savoir aussi.

(1) C'étoit l'usage des femmes de Lacédémone, de s'exercer à la lutte comme les hommes; cet exercice contribuoit à développer leur beauté et à l'accroître par une santé vigoureuse; aussi les Lacédémoniennes passoient pour les plus belles femmes de la Grèce. Aristophane, dans sa Lysistrate, *v. 82*, semble en rapporter la cause à leurs exercices. Lorsque Lysistrate fait compliment à Lampito sur sa beauté, celle-ci lui répond:

μάλα γὰρ οἴω ναὶ σιώ.
γυμνάδδομαί γα καὶ ποτὶ πυγὰν ἅλλομαι.

Et mais, je le crois bien, car je m'exerce à la lutte, et je saute....

VÉNUS.

Tu quitteras ton pays, sous le prétexte d'aller voir la Grèce, et lorsque tu seras arrivé à Lacédémone, Hélene te verra. Alors ce sera mon affaire de la rendre amoureuse de toi et de l'engager à te suivre.

PARIS.

Je ne puis croire qu'elle veuille abandonner son époux, pour s'embarquer avec un étranger, un barbare.

VÉNUS.

Sois tranquille. J'ai deux fils d'une beauté suprême, le Desir et l'Amour; je te les donnerai tous deux pour te servir de guide dans ton voyage. L'Amour s'insinuant tout entier dans son cœur, la forcera de t'aimer, et le Desir répandu sur toute ta personne, te rendra aimable comme il l'est lui-même. Je serai aussi avec toi, et je prierai les Graces de t'accompagner. Nous unirons nos efforts pour lui persuader de te suivre, et nous le lui persuaderons bientôt.

PARIS.

J'ignore si ce projet pourra réussir, Vénus; mais déjà je suis amoureux d'Hélene. Il me semble que je la vois, que je m'embarque pour la Grèce, que j'arrive à Sparte, et que je reviens possesseur de cette femme. Tout mon regret est de ne pas faire à présent tout cela.

VÉNUS.

Il ne faut pas t'enflammer, Pâris, qu'auparavant tu n'aies, par ton jugement, témoigné ta reconnoissance à celle qui te procure et doit t'amener une si belle épouse; il convient que je paroisse avec un air triomphant au milieu de vous, et que je célèbre en même temps vos noces et ma victoire. Il est en ta puissance d'acheter par cette pomme, et l'amour, et la beauté, et cet hymen.

PARIS.

Je crains que tu ne m'oublies après le jugement.

VÉNUS.

Veux-tu que je te jure.....

PARIS.

Non, mais promets-le moi une seconde fois.

VÉNUS.

Je te promets de te donner Hélene pour femme, de te suivre auprès d'elle et de vous ramener à Ilion. Présente à tes côtés, je t'aiderai dans ton entreprise.

PARIS.

Et tu ameneras l'Amour, le Desir et les Graces.

VÉNUS.

Sois tranquille. Je prendrai encore avec eux le Souhait et l'Hyménée.

PARIS.

Et bien, je te donne la pomme à ces conditions. Reçois-la donc à ce prix.

DIALOGUE XXI.

MARS ET MERCURE.

MARS.

As-tu entendu, Mercure, la menace orgueilleuse et incroyable que Jupiter nous a faite? *Si je le veux* (1), a-t-il dit, *je jetterai une chaîne du ciel en terre, et quand vous feriez tous vos efforts, en vous suspendant à cette chaîne, pour m'attirer en bas, vous n'en pourriez venir à bout. Moi, quand je voudrai la tirer en haut, j'enleverai et tiendrai suspendu, non-seulement tous les dieux, mais à la fois et la terre et la mer.* Tu sais le reste. Pour moi, je ne nie pas qu'il soit plus puissant et plus fort que chacun de nous en particulier, mais je ne puis croire qu'il l'emporte sur nous tous réunis, au point que nous ne puissions pas l'entraîner; surtout en ajoutant à notre poids celui de la mer et de la terre.

MERCURE.

Prends garde à ce que tu dis, Mars. Il n'est

(1) Allusion au discours de Jupiter dans l'Iliade, *liv. 8, v. 5.*

pas trop sûr de tenir un pareil langage, et nous pourrions recueillir de tristes fruits de notre indiscrétion.

MARS.

Crois-tu que je voulusse tenir un pareil langage à tous les dieux indifféremment. Non, ce n'est qu'à toi seul dont je connois la discrétion. Mais je n'ai pu me taire sur le ridicule dont m'a paru cette menace; car je me souviens à quel point il étoit troublé par la frayeur, lorsque derniérement, Neptune, Junon et Minerve, révoltés contre lui, (1) voulurent le prendre et l'enchaîner. Cependant ils n'étoient que trois; et si Thétis, par pitié pour lui, n'eût appellé à son secours Briarée, ce géant à cent bras, il étoit pris dans les liens, avec sa foudre et son tonnerre. Le seul souvenir de cette aventure me donnoit envie de rire de la forfanterie qui régnoit dans son discours.

MERCURE.

Tais-toi, Mars. Tiens un meilleur langage, car il n'est pas sûr pour toi de parler de la sorte, ni pour moi de l'entendre.

(1) Voyez le premier livre de l'Iliade, *v. 398 et suiv.*

DIALOGUE XXII.

PAN ET MERCURE.

PAN.

BON jour mon père Mercure.

MERCURE.

Bon jour. Eh ! comment suis-je ton père ?

PAN.

N'êtes-vous pas Mercure, le dieu de Cyllêne.

MERCURE.

Oui, mais comment es-tu mon fils ?

PAN.

Je suis un bâtard né de vos amours.

MERCURE.

Par Jupiter ! c'est plutôt d'un bouc qui aura violé quelque chevre. Comment pourrois-tu venir de moi, avec ces cornes, un pareil nez, une barbe épaisse, des jambes de bouc, un pied fourchu, et cette queue au-dessus de ton derrière.

PAN.

Toutes vos railleries contre moi, mon père, ne font que déshonorer votre fils, ou plutôt vous-même, qui avez engendré un tel enfant ; car pour moi, je ne suis point cause de ma laideur.

MERCURE.

Et quelle est celle que tu prétends être ta mère ? Aurois-je eu, sans le savoir, quelque commerce adultère avec une chèvre ?

PAN.

Non, ce ne fut point avec une chèvre. Rappellez-vous si un jour, en Arcadie, vous n'avez pas fait violence à une jeune fille libre. Pourquoi chercher ainsi, en vous mordant le doigt, et d'où vient tant d'embarras ? Je parle de Pénélope, la fille d'Icare.

MERCURE.

Que lui est-il donc arrivé, pour te donner, en te mettant au monde, la ressemblance d'un bouc, plutôt que la mienne ?

PAN.

Je vais vous dire ce qu'elle m'en a appris. Lorsqu'elle m'envoya en Arcadie, elle me dit : mon fils, je suis Pénélope de Sparte, et votre mère ; sachez que vous avez pour père un dieu : c'est Mercure, fils de Jupiter et de Maïa. Si vous êtes cornu, et si vous avez les jambes d'un bouc, que cela ne vous fasse point de peine. Lorsque votre père s'approcha de moi, il avoit pris la figure d'un bouc, pour n'être point découvert, et cela fut cause que vous vîntes au jour semblable à cet animal.

MERCURE.

Vraiment, je me souviens d'avoir eu pareille aventure. Il faudra donc que moi, qui suis si fier de ma beauté, et qui n'ai point encore de barbe, je sois appellé ton père. Tout le monde va se moquer de moi, pour avoit fait un si beau garçon.

PAN.

En vérité, mon père, je ne vous déshonore point. Je suis bon musicien, et je joue fort agréablement de la flûte : Bacchus m'a pris pour son ami et le compagnon de ses danses ; il ne peut rien exécuter sans moi ; je conduis le chœur de ses Bacchantes : et si vous aviez vu les nombreux troupeaux que je possède sur le Tegée et le Parthenius, vous en seriez fort aise. De plus, je commande dans toute l'Arcadie ; derniérement j'ai combattu pour les Athéniens à Marathon, et je me suis tellement distingué, que, pour prix de ma valeur, on m'a consacré la grotte qui est située sous la citadelle. Si jamais vous venez à Athènes, vous saurez combien le nom de Pan y est respecté.

MERCURE.

Dis-moi, Pan, car c'est ainsi, je crois, qu'on t'appelle, es-tu marié ?

PAN.

Non, mon père ; car comme je suis d'un

tempérament fort amoureux, je ne me contenterois pas d'une seule femme.

MERCURE.

Tu caresses donc les chèvres ?

PAN.

Ne raillez point. J'ai pour maîtresses Echo, Pitys, et toutes les Ménades de Bacchus, qui me font vivement la cour.

MERCURE.

Sais-tu, mon fils, quelle est la première grace que j'ai à te demander ?

PAN.

Ordonnez, mon père, et je suis prêt à vous satisfaire.

MERCURE.

Approche et viens m'embrasser; mais ne m'appelle jamais ton père devant personne.

DIALOGUE XXIII.

APOLLON ET BACCHUS.

APOLLON.

COMMENT pourrions-nous dire que l'Amour, Hermaphrodite et Priape, dont l'extérieur et les goûts sont si différens, soient néanmoins trois frères nés d'une même mère ? Le premier est d'une beauté ravissante ; il tire de l'arc, et

doué d'une puissance considérable, il commande à tous les êtres. Le second, à la fois mâle et femelle, est, à le voir, un personnage ambigu; l'on ne sauroit discerner s'il est garçon ou fille. Quant à Priape, il est un peu plus mâle que ne le permet l'honnêteté.

BACCHUS.

N'en sois pas surpris, Apollon; Vénus n'est nullement cause de cette dissemblance; on ne doit l'attribuer qu'à leurs pères, qui différoient entre eux. Souvent encore ceux qui sont nés du même père et de la même mère, ne se ressemblent pas; l'un est mâle, l'autre femelle, comme ta sœur et toi, par exemple.

APOLLON.

Il est vrai : mais nous avons du moins un point de ressemblance; nous avons les mêmes goûts, et nous tirons tous deux de l'arc.

BACCHUS.

Oui, cela va jusqu'à l'arc; mais que Diane égorge les étrangers en Scythie, et que tu rendes des oracles, et guérisses les malades, il n'y a plus rien là de semblable.

APOLLON.

Crois-tu que Diane se plaise avec les Scythes? Elle déteste le meurtre, et elle est résolue, dès qu'un Grec arrivera en Tauride, à s'enfuir avec lui.

BACCHUS.

Elle a raison. Pour ce qui est de Priape, je veux t'en raconter un trait assez plaisant. J'étois derniérement à Lampsaque, et je traversois la ville, lorsque Priape vint à ma rencontre, et me donna l'hospitalité. Quand nous fûmes à table, et que nous eûmes largement bu, mon brave, se levant vers le milieu de la nuit, vint pour me..... mais j'ai honte de le dire.

APOLLON.

Il te sollicitoit peut-être.

BACCHUS.

C'est cela même.

APOLLON.

Eh, que fis-tu alors ?

BACCHUS.

Rien autre chose que d'en rire.

APOLLON.

Tu as eu raison de ne point t'en fâcher ; il lui est pardonnable d'avoir sollicité un si beau garçon.

BACCHUS.

Il pourroit bien, pour la même raison, faire aussi sur toi quelque tentative ; car tu es beau et paré d'une belle chevelure, en sorte que Priape, même à jeun, pourroit fort bien t'entreprendre.

APOLLON.

Il ne s'y hasardera jamais, Bacchus ; car si je porte de beaux cheveux, je porte un arc aussi.

DIALOGUE XXIV.

MERCURE ET MAÏA.

MERCURE.

Est-il dans le ciel, ô ma mère ! un dieu plus malheureux que moi ?

MAÏA.

Il ne faut pas, Mercure, tenir un tel langage.

MERCURE.

Et pourquoi ne le tiendrois-je pas, lorsque j'ai une multitude d'affaires sur les bras, que je suis le seul accablé de fatigue, et que mes divers emplois m'entraînent de tous côtés ? En effet, il faut que je me lève dès la pointe du jour pour balayer la salle du festin ; et quand j'ai étendu des tapis sur les bancs pour recevoir l'assemblée, et tout disposé comme il doit l'être, il faut se rendre auprès de Jupiter, et porter par-tout ses ordres en courant comme un hémérodrome, dans le ciel et sur la terre. Je suis à peine de retour, encore tout couvert de poussière, qu'il faut lui servir l'ambroisie. J'avois encore la charge de lui verser le nectar avant que l'échanson, dont il a fait

nouvellement emplette, vînt ici. Mais la plus fatigante de toutes mes fonctions, c'est que de tous les dieux je sois le seul qui ne dorme point, même pendant la nuit; il faut, au contraire, que je mène les ombres chez Pluton; que je sois le conducteur des morts, et que j'assiste au tribunal. Mes travaux de jour ne sont pas suffisans pour moi; ce n'est pas assez de présider aux palæstres, de proclamer dans les assemblées, d'instruire les orateurs, je suis en outre départi à l'administration de tout ce qui concerne les morts.

Cependant les enfans de Léda passent, chacun à leur tour, une journée dans le ciel et dans les enfers; pour moi, ce m'est une nécessité de remplir chaque jour ces pénibles fonctions. Les enfans d'Alcmène et de Séméle, nés de malheureuses mortelles, passent, sans inquiétude, leur temps dans les festins, tandis que le fils de Maïa sert aux autres de valet. A présent que j'arrive de Sidon, de chez la fille (1) de Cadmus, vers laquelle Jupiter

(1) Il s'agit ici, selon *Grævius*, *d'Ino*, à laquelle Jupiterconfia l'éducation de Bacchus. Mais *Hemstérhuis* s'y oppose, et prétend avec raison qu'*Ino* n'habitoit point à Sidon, et que par erreur, on lit la *fille*, pour la *sœur* de Cadmus, Europe; je ne crois pas cela possible, par la raison que Mercure vient de parler deux lignes plus haut du fils de Séméle, comme né et assistant déja aux festins des dieux: or, sa naissance est bien postérieure à l'enlévement d'Europe. J'aime mieux croire qu'il s'agit ici d'un point de mythologie, qui n'est pas parvenu à notre connoissance.

m'avoit envoyé examiner ce qu'elle faisoit, il m'envoie de rechef à Argos rendre visite à Danaé : de-là tu iras, m'a-t-il dit, en Béotie, et chemin faisant, tu verras Antiope. Je n'en puis déja plus de fatigue, et j'aimerois mieux, s'il étoit possible, être vendu pour esclave, comme les malheureux habitans de la terre.

MAÏA.

Laisse-là ce discours, mon fils. Tu es jeune, et tu dois servir ton père. Vas au plutôt en Argos, où il t'envoie, et de-là passe en Béotie, de peur qu'en tardant plus long-temps tu ne reçoives des coups à ton retour : car les amoureux sont très-portés à la colère.

DIALOGUE XXV.

JUPITER ET LE SOLEIL.

JUPITER.

QU'AS-TU fait, ô le plus méchant des Titans ? Tu as confié ton char à un jeune étourdi, dont l'inexpérience a ravagé la terre : tantôt il s'en approchoit et en brûloit la surface : tantôt il s'en éloignoit et tout périssoit de froid : il a tout bouleversé, tout confondu : si je ne m'en fusse apperçu, et n'eusse foudroyé cet insensé, il anéantissoit toute l'espèce humaine. Voilà le beau cocher, l'habile conducteur que tu nous as envoyé.

LE

LE SOLEIL.

J'ai commis une faute, Jupiter, je l'avoue; mais pardonne-moi d'avoir cédé aux vives prières d'un fils. Pouvois-je prévoir un si grand malheur?

JUPITER.

Eh, ne savois-tu pas combien un pareil emploi exige d'attention et d'adresse; que pour peu qu'on s'écarte de la route, c'en est fait de l'univers? Ne connoissois-tu pas l'impétuosité de tes chevaux? Ignorois-tu qu'il faut leur tenir toujours les rênes fermes, et que si on les leur abandonne, ils se révoltent aussi-tôt contre le frein, comme ils l'ont fait sous ce malheureux guide, qu'ils ont emporté, tantôt à gauche, tantôt à droite, quelquefois en arrière, en haut, en bas, enfin par-tout où ils ont voulu, sans que leur conducteur ait pu les contenir?

LE SOLEIL.

Je le savois fort bien; et c'est ce qui m'a fait long-temps m'opposer aux desirs de ce jeune homme, et lui refuser la conduite de mon char. Mais quand je le vis, avec sa mère, redoubler ses instances et répandre des larmes, je le fis monter sur mon char, en l'avertissant de quelle manière il devoit se conduire dans la route, jusqu'à quel point il devoit lâcher les rênes pour s'élever, comment, en

descendant, il falloit se courber; combien il importoit qu'il fût toujours maître des guides, et ne les abandonner pas à l'impétuosité des chevaux. Je lui dis aussi à quel danger il s'exposoit, s'il ne suivoit pas la route la plus droite. Mais ce téméraire (ce n'étoit encore qu'un enfant), monté sur tant de feux, et plongeant ses regards dans la profondeur immense des airs, fut saisi d'effroi, comme cela étoit naturel; les chevaux, qui sentoient bien que ce n'étoit pas moi qui montois le char, méprisant la main d'un jeune homme, se détournèrent du chemin, et causèrent tous ces malheurs. Phaéton, dans la crainte de tomber, lâcha les rênes pour se tenir à la bordure du char : mais il a porté la peine de sa témérité, et ma douleur doit suffire à ta vengeance.

JUPITER.

Doit suffire, dis-tu, après une pareille audace ? Toutefois, je t'accorde ton pardon; mais si, dorénavant, tu commets une pareille faute, si tu envoies à ta place un conducteur de cette espèce, tu sauras aussi-tôt de combien le feu de mon tonnerre est plus brûlant que le tien. Cependant, que ses sœurs l'enterrent sur le bord de l'Eridan, à l'endroit où il est tombé renversé de son char; qu'elles versent sur lui des larmes d'ambre, et soient changées en peupliers, en mémoire de cet événement. Toi, raccommode ton char, dont le

timon et l'une des roues sont brisés : attèle tes chevaux, et fournis ta carrière ; mais souviens-toi de tout ce que je viens de te dire.

DIALOGUE XXVI.

APOLLON ET MERCURE.

APOLLON.

POURROIS-TU me dire, Mercure, lequel de ces deux jeunes gens est Castor, et lequel est Pollux ; car je ne saurois les distinguer.

MERCURE.

Celui qui étoit hier avec nous est Castor ; celui-ci est Pollux.

APOLLON.

Comment les reconnoître ? ils sont tout-à-fait semblables.

MERCURE.

Ce Pollux, Apollon, porte sur le visage les cicatrices des blessures qu'il a reçues de ses antagonistes, en combattant au pugilat, et sur-tout celles que lui fit Bébryx, fils d'Amycus, lorsqu'il accompagnoit Jason dans sa navigation. L'autre ne fait rien voir de semblable ; son visage est net, et n'a souffert aucune altération.

APOLLON.

Tu m'as obligé en m'apprenant à quels signes

on peut les reconnoître. En effet, tout le reste en eux est semblable; ils ont tous deux la moitié d'une coquille d'œuf, une étoile sur la tête, un javelot à la main, l'un et l'autre est monté sur un cheval blanc ; en sorte qu'il m'est souvent arrivé d'appeller Castor celui qui est Pollux, et de donner le nom de Pollux à Castor. Cependant, dis-moi encore une chose ; pourquoi ne demeurent-ils pas tous les deux avec nous, mais que tour-à-tour l'un est un mort et l'autre un dieu ?

MERCURE.

C'est l'amitié fraternelle qui les fait agir de la sorte. En effet, l'un des fils de Léda étant destiné à mourir, et l'autre à vivre toujours, ils se sont ainsi partagé l'immortalité.

APOLLON.

Ce partage n'est point sensé, Mercure ; ils ne se verront jamais, et c'est, je pense, ce qu'ils desirent le plus. Et comment pourroient-ils se voir, quand l'un est avec les dieux, l'autre habite chez les morts ? Cependant, de même que je rends des oracles, qu'Esculape guérit les malades, que tu enseignes la lutte (car tu es un excellent maître de gymnase), que Diane préside aux accouchemens, et que les autres divinités exercent quelque métier utile aux hommes ou aux dieux, ceux-ci ont-ils une occupation, ou assisteront-ils à nos festins sans rien faire, malgré la taille dont ils sont ?

MERCURE.

Nullement. Ils sont chargés de servir Neptune ; leur devoir est de courir la mer à cheval ; et par-tout où ils voient des matelots tourmentés par la tempête , ils doivent s'asseoir sur le navire , et sauver les navigateurs.

APOLLON.

Tu me parles-là d'un emploi bien utile et bien salutaire.

Fin des Dialogues des Dieux.

DIALOGUES DES DIEUX MARINS (1).

DIALOGUE PREMIER.

DORIS ET GALATÉE.

DORIS.

ON dit, Galatée, que tu as un bel amoureux; que ce berger de Sicile rafolle (2) de toi.

GALATÉE.

Ne raille point, Doris; cet amoureux, quel qu'il soit, est fils de Neptune.

(1) Ces Dialogues avoient déja été traduits par une plume élégante, celle de M. le Franc de Pompignan, et j'aurois pu me dispenser de les traduire de nouveau. Je l'ai fait, sans prétendre lutter contre cet écrivain estimable, et seulement parce que j'ai cru que l'on pouvoit, à certains égards, s'approcher davantage du vrai sens de l'original: du reste, je déclare avec plaisir que j'ai profité quelquefois d'une expression, d'une phrase heureusement tournée, qu'il eût été difficile de mieux rendre. Il n'en est pas de même du *Nigrinus*, *de la vente des philosophes et des ressuscités;* m'a traduction étoit faite long-temps avant que la sienne eût paru.

(2) L'idée de ce Dialogue est prise de deux Idylles de Théocrite, la sixième et la onzième intitulée *le Cyclope*, où le poëte dit, comme Lucien, que l'amour de Polyphême le rend insensé.

ἤρατο δ' οὔτι ῥόδοις οὐ μάλοις, οὐδὲ κικίννοις,
ἀλλ' ὀλοαῖς μανίαις.

DORIS.

Le fût-il de Jupiter même, avec son air sauvage, les poils dont il est hérissé, et son œil unique, qui met le comble à sa laideur, crois-tu que sa naissance puisse contribuer à le rendre plus beau ?

GALATÉE.

Ses poils ne lui donnent point un air sauvage et désagréable, comme tu le prétends, mais plutôt un air mâle. Son œil sied bien à son front ; et d'ailleurs, il n'en voit pas moins bien que s'il en avoit deux.

DORIS.

Il semble, Galatée, à l'éloge que tu fais de Polyphême, que ce soit moins ton amoureux que ton amant.

GALATÉE.

Il n'est point mon amant, et je ne puis souffrir le reproche injurieux que vous me faites. Mais on voit bien que vous n'en parlez que par jalousie ; car un jour qu'il faisoit paître ses troupeaux, nous ayant apperçues du haut de son rocher, tandis que nous étions à folâtrer au pied de l'Etna, à l'endroit où le rivage s'étend entre la mer et la montagne, je lui parus la plus belle de toutes ; et sans daigner jetter un coup-d'œil sur vous, il ne fixa son regard (1) que sur moi seule : voilà ce qui vous

(1) Le grec dit : *son œil*.

chagrine. La préférence qu'il m'a donnée ; prouve que je l'emporte sur vous en beauté, et que je suis la seule digne d'être aimée : car enfin, il ne vous a témoigné que des mépris.

DORIS.

Crois-tu donc exciter notre jalousie, pour avoir été trouvée belle par un pâtre, dont la vue est en défaut ? Quelle beauté peut-il trouver en toi ? ta blancheur, peut-être. Accoutumé à ne voir que du lait et du fromage (1), il s'imagine que tout ce qui leur ressemble est beau. Du reste, quand tu voudras connoître quelle est ta figure, attends que la mer soit calme (2), monte sur un rocher, et penchée sur l'onde, regarde-toi ; tu verras que tu n'as d'autre avantage qu'une peau assez blanche : mais on n'aime la blancheur que lorsqu'elle est relevée par un peu de rouge.

(1) Lucien plaisante ici sur la comparaison que Polyphême fait de la blancheur de Galatée, avec celle du lait caillé, dans Théocrite, *Idyl.* 11, *v.* 20.

λευκοτέρα πακτᾶς ποτιδεῖν.

(2) Ceci est encore une imitation de Théocrite, au vers trente-cinquième de la sixième Idylle : il fait dire à Polyphême, dans la chanson de Damætas,

ἦ γὰρ πρᾶν ἐς πόντον ἐσέβλεπον (ἦς δὲ γαλάνα).

ce que Virgile a si bien imité dans sa seconde éclog. *v.* 25.

Nuper me in littore vidi
Cum placidum ventis staret mare.

GALATÉE.

Cependant, malgré la fade blancheur de mon teint, j'ai du moins un amoureux, tandis qu'il n'en est pas une seule de vous dont un berger, un matelot, ni même un batelier, ait jamais vanté les charmes. D'ailleurs, Polyphême est musicien.

DORIS.

Ah ! ne parle pas de sa musique, Galatée. Nous l'entendîmes chanter derniérement, lorsqu'il vint te faire la cour (1) : par Vénus ! il nous sembloit entendre braire un âne : et puis, quelle lyre il avoit ! un crâne de cerf, dépouillé de ses chairs ; les cornes servoient de branches : il les avoit jointes par un joug (2), auquel étoient attachées des cordes, qui n'étoient point tendues par des chevilles. Son chant avoit je ne sais quoi de rude et de dis-

(1) *Κώμαζω, aller en bonne fortune, aller voir sa maîtresse.* Comme dans la troisième Idylle de Théocrite,

κώμαζω ποτὶ τὰν Ἀμαρυλλίδα.

un traducteur de ce Dialogue, sans respect pour le costume grec, rend ce mot par *donner une sérénade.* Le voisinage de l'Espagne l'avoit gâté.

(2) Consultez sur la construction de cette lyre, appellée *πηκτὶς*, la dissertation de Burette, mémoires de l'Académie des Belles-lettres, *tom. IV, pag. 116.* La partie de cette lyre, que les anciens appelloient *un joug*, les traducteurs la nomment *chevalet ;* mais c'est confondre les usages de l'antiquité avec les nôtres : notre chevalet n'est point le joug de la lyre.

cordant ; il mugissoit sur un ton, tandis que sa lyre en donnoit un autre. En vérité, on ne pouvoit pas s'empêcher de rire de sa chanson amoureuse. Echo, toute babillarde qu'elle est, ne voulut point répondre à ses rugissemens ; elle avoit honte d'imiter ce chant barbare et ridicule. Ton aimable Cyclope tenoit dans ses bras un joli joujou, un petit ours (1) velu, et tout semblable à lui. O Galatée ! qui ne t'envieroit un pareil amoureux !

GALATÉE.

Hé bien, Doris, montre-nous le tien, que nous sachions s'il est plus beau, s'il chante mieux, s'il joue plus agréablement de la cithare.

DORIS.

Je n'ai point d'amoureux, et je ne me vante point d'être aimable : mais un amant tel que ton Cyclope, qui sent l'odeur fétide d'un bouc, qui mange, comme on le dit, de la chair crue, et dévore les étrangers, tu peux le garder et répondre à sa tendresse.

(1) Cette galanterie de Polyphême, est encore imitée de Théocrite, *Idyl. 11, v. 41*, où il dit à Galatée, qu'il lui élève quatre petits ours. Lucien a renchéri sur cette idée.

DIALOGUE II.

LE CYCLOPE ET NEPTUNE (1).

LE CYCLOPE.

O mon père ! quel traitement j'ai reçu de l'hôte abominable, qui, après m'avoir enivré, m'a aveuglé pendant que je dormois !

NEPTUNE.

Quel est celui qui a osé te traiter ainsi ?

LE CYCLOPE.

D'abord il se nomma lui-même *Personne ;* mais en s'enfuyant, et lorsqu'il étoit hors de ma portée, il me dit qu'il s'appelloit *Ulysse.*

NEPTUNE.

Je connois celui dont tu parles, c'est le roi d'Itaque ; il revenoit de Troye sur ses vaisseaux. Mais comment t'a-t-il fait cela ? il n'est pas très-brave.

LE CYCLOPE.

Un soir en ramenant mes troupeaux du pâturage ; je trouvai dans mon antre plusieurs hommes, qui sans doute étoient-là pour leur dresser quelqu'embûche. Je bouche aussi-tôt l'entrée de ma caverne, avec l'immense rocher

(1) Le sujet de ce Dialogue est tiré de l'Odyssée, *liv. 9.*

qui lui sert de porte, j'allume du feu avec un arbre que j'avois apporté de la montagne, et je m'apperçois que ces étrangers cherchent à se cacher. J'en saisis quelques-uns et les mange, comme cela est naturel envers des voleurs. Alors ce scélérat, soit *Personne*, soit *Ulysse*, me verse et me présente à boire un poison doux, à la vérité, et d'agréable odeur, mais le plus dangereux et le plus propre à troubler les sens. En effet, si-tôt que je l'eus bu, il me sembla que tous les objets tournoient autour de moi, et que ma caverne se renversoit sans dessus-dessous; en un mot je n'étois plus dans mon bon sens. Bientôt je me sentis entraîné par le sommeil; tandis que je dormois, cet étranger aiguise un pieu, le fait brûler et me crève l'œil: depuis ce moment, Neptune, je suis aveugle.

NEPTUNE.

Tu dormois donc bien profondément, mon fils, pour ne t'être pas réveillé en sursaut pendant qu'on t'aveugloit. Mais comment Ulysse s'est-il enfui? je suis bien sûr qu'il n'a pu déranger le rocher qui fermoit la porte.

LE CYCLOPE.

Je l'ai ôté moi-même, afin de prendre plus aisément Ulysse lorsqu'il sortiroit. Placé à l'entrée, je le cherchois à tâton, laissant seulement passer mes brebis pour aller au pâturage, et recommandant au belier tout ce qu'il devoit faire en conduisant pour moi le troupeau.

NEPTUNE.

Ah ! j'entends, il s'est évadé sous ce belier (1) sans que tu t'en apperçoives ; mais du moins il falloit appeller les autres Cyclopes à ton secours.

LE CYCLOPE.

Je les ai appellés, mon père, ils sont venus ; mais lorsqu'ils m'ont demandé le nom de mon traître, sur ce que je leur ai répondu, *Personne*, ils se sont imaginé que j'étois fou, et se sont en allés. C'est ainsi que le scélérat, a su m'abuser par ce nom ; mais ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'il m'a reproché mon malheur, en me disant, Neptune même ton père, ne sauroit te guérir.

NEPTUNE.

Sois tranquille, mon fils, je te vengerai de lui, et il apprendra que si je ne puis guérir ceux qui sont privés de la vue, il est en ma puissance de sauver ou de faire périr ceux qui voyagent sur mer. Il est encore sur les flots.

(1) Je suis la correction d'Hemstérhuis, qui lis *ἐκείνῳ*, au lieu d'*ἐκείνοις*.

DIALOGUE III.

NEPTUNE ET ALPHÉE.

NEPTUNE.

QU'EST-CE donc, Alphée? Seul de tous les fleuves, tu te décharges dans la mer sans mêler ton onde à l'onde salée, comme font tous les autres: tu ne mets pas un terme à ta course, en versant tes flots dans les miens; au contraire, tes eaux toujours réunies, traversent la mer, et conservent dans leur cours leur douceur et leur pureté; tu plonges dans mes abîmes, comme un pluvier, et bientôt l'on te voit reparoître ailleurs.

ALPHÉE.

C'est l'ouvrage de l'Amour, Neptune, ne m'en fais aucun reproche: tu as aimé quelquefois.

NEPTUNE.

Est-ce une femme, Alphée, dont tu es amoureux? Est-ce une Nymphe, ou quelqu'une des Néréïdes?

ALPHÉE.

Non, c'est une fontaine.

NEPTUNE.

En quels lieux de la terre coule-t-elle?

ALPHÉE.

C'est une insulaire, elle est de Sicile, on l'appelle Aréthuse.

NEPTUNE.

Je connois ton Aréthuse, elle n'est pas sans beauté ; son onde transparente jaillit à travers un sable pur, et roule (1) sur des cailloux qui la font briller d'un éclat argentin.

ALPHÉE.

Oui, tu connois bien cette source charmante. Je me hâte de l'aller trouver.

NEPTUNE.

Va, et sois heureux dans tes amours. Mais dis-moi une chose : où as-tu pu voir Aréthuse ? Tu es Arcadien, et elle est de Syracuse.

ALPHÉE.

Tu me retardes trop, Neptune, par tes questions curieuses.

NEPTUNE.

Tu as raison, vas te rendre auprès de ta bien aimée, sors du sein de la mer, mêles-toi à cette fontaine ; et réunis tous deux par un mutuel accord (2), ne formez qu'une seule et même onde.

(1) Quoique la leçon ordinaire ἐπιπρέπει forme un sens, *son eau brille sur des cailloux*. J'aime mieux lire ἐπιτρέχει.

(2) ξυναυλία est un terme de musique, qui ne signifie que ce que je lui fais dire. Ceux qui traduisent dans un *même canal*, *dans un même lit*, décèlent qu'ils n'ont suivi que la version latine, qui, avant Hemstérhuis, portoit mal-à-propos, *eodem alveo*.

DIALOGUE IV.

MÉNÉLAS ET PROTÉE.

MÉNÉLAS.

Que tu te changes en eau, Protée, on peut le croire, tu es un dieu marin: en arbre, cela peut encore passer; je ne regarde pas même comme absolument incroyable, que tu te transformes en lion; mais qu'habitant de la mer, tu deviennes du feu, voilà ce qui me surprend le plus, et ce dont je doute fort.

PROTÉE.

Cesse d'en être étonné, Ménélas, car ma métamorphose est réelle.

MÉNÉLAS.

J'en ai moi-même été témoin; mais il me semble, entre nous, que tu emploies dans cette affaire quelque prestige qui fascine les yeux de tes spectateurs, et que tu ne deviens pas réellement du feu.

PROTÉE.

Et quelle supercherie peut-il y avoir dans des choses si manifestes? n'as-tu pas vu de tes propres yeux toutes mes métamorphoses? si tu en doutes encore, si ce prodige te paroît faux, et n'être qu'une vaine illusion, approche de moi ta main, quand je serai changé en feu, brave

brave héros, et tu sauras si je n'ai que l'apparence, ou si j'ai bien alors le pouvoir de brûler.

MÉNÉLAS.

L'épreuve n'est pas trop sûre.

PROTÉE.

Tu n'as jamais vu de Polypes, ce me semble, Ménélas, et tu ne connois pas les propriétés de ce poisson.

MÉNÉLAS.

Si vraiment, j'ai vu des Polypes; mais j'apprendrai volontiers de toi quelles sont leurs propriétés.

PROTÉE.

Sur quelque rocher qu'ils se placent, ils s'y attachent avec leurs bras, et s'y collent de manière qu'il se rendent semblables à la pierre dont ils prennent aussi la couleur; ensorte qu'ils échappent aux yeux des pêcheurs trompés par cette ressemblance parfaite.

MÉNÉLAS.

On le dit; mais tes métamorphoses sont encore plus incroyables.

PROTÉE.

Je ne sais, Ménélas, qui tu croiras, si tu n'en crois pas tes yeux.

MÉNÉLAS.

Il est vrai, je l'ai vu et revu; mais c'est

toujours pour moi un prodige inconcevable, qu'une même chose puisse être du feu et de l'eau.

DIALOGUE V.

PANOPE ET GALÈNE.

PANOPE.

AS-TU vu, Galène, ce qu'hier, pendant le repas, la Discorde a fait en Thessalie, pour se venger de ce qu'on ne l'avoit point invitée au festin?

GALÈNE.

Je n'étois pas du nombre des convives, Panope; Neptune m'avoit ordonné de tenir la mer calme (1) et tranquille: mais que fit-elle donc, puisqu'elle n'y étoit pas?

PANOPE.

Thétis et Pélée, conduits par Amphitrite et Neptune, se rendoient au lit nuptial, et tandis qu'une partie des convives buvoit, que l'autre dansoit, ou écoutoit la lyre d'Apollon et le chant des Muses, la Discorde, sans être apperçue (2), jetta dans la salle du festin une pomme d'or, de la plus grande beauté, sur laquelle étoit écrit: *QUE LA PLUS BELLE LA*

(1) Le nom de *Galène* signifie *calme.*

(2) Le texte ajoute: *elle le put aisément, parce que les uns buvoient*, &c. J'ai été obligé de renverser cette phrase.

PRENNE (1). Cette pomme roula, comme à dessein, à l'endroit où Vénus, Junon et Minerve étoient couchées (2). Mercure l'ayant ramassée, lut l'inscription : nous autres Néréides, nous gardâmes le silence; que pouvions-nous faire de mieux, ces Déesses étant présentes? Cependant chacune d'elles revendiquoit la pomme, et prétendoit qu'elle lui étoit due; je crois même qu'elles en seroient venues aux mains, si Jupiter ne les (3) eût séparées. Ces Déesses voulurent le prendre pour arbitre : « non, leur dit Jupiter, je ne déciderai point » entre vous; allez sur le mont Ida, trouver » le fils de Priam, il se connoît en beauté, » il l'aime, et il ne vous jugera pas moins bien » que moi ».

GALÈNE.

A quoi les Déesses se sont-elles résolues, Panope?

PANOPE.

Elles se rendent aujourd'hui, je crois, sur le mont Ida.

GALÈNE.

Viendra-t-on bientôt nous annoncer qu'elle est celle qui a remporté la victoire?

(1) On traduit ordinairement *à la plus belle*, mais il me semble que ceci dit plus.

(2) On sait que les anciens étoient couchés à table.

(3) Je lis *αὐτάς*, et j'avois fait cette conjecture avant de connoître l'édition d'Hemsterhuis qui la confirme.

PANOPE.

Je te l'annonce d'avance, puisque Vénus combat, aucune autre ne remportera la victoire, ou le juge seroit tout-à-fait aveugle.

DIALOGUE VI.

TRITON, AMYMONE ET NEPTUNE.

TRITON.

UNE jeune fille d'une beauté ravissante, vient chaque jour sur les bords du lac de Lerne pour y puiser de l'eau; je ne pense pas avoir jamais rien vu de si beau.

NEPTUNE.

Est-ce une personne libre, ou quelqu'esclave employée à ce vil ministère (1)?

TRITON.

Point du tout, c'est une des cinquante filles de Danaüs; elle s'appelle *Amymone*, je me suis informé de sa naissance et de son nom. Danaüs traite ses filles avec beaucoup de dureté; il les oblige à des travaux pénibles, les envoie puiser elles-mêmes de l'eau, et leur donne l'éducation la plus active (2).

(1) *Une esclave hydrophore, chargée de porter de l'eau.*
(2) Le grec: *et les instruit à n'être point paresseuses.*

NEPTUNE.

Quoi ! fait-elle, sans être accompagnée, le long chemin qu'il y a d'Argos à Lerne.

TRITON.

Elle y va seule. Argos est, comme tu le sais, un pays aride, où il faut porter de l'eau sans cesse.

NEPTUNE.

Ce que tu me dis-là, Triton, porte le trouble dans mes sens. Allons au-devant de cette jeune fille.

TRITON.

Allons, aussi bien voici l'instant où elle viendra puiser de l'eau ; et peut-être est-elle déja à la moitié du chemin qui conduit à Lerne.

NEPTUNE.

Attelle donc à l'instant mon char; ou plutôt, comme il seroit trop long de le préparer et de mettre mes chevaux sous le joug, fais-moi venir le plus léger de mes Dauphins, il me servira de coursier, et j'arriverai plus promptement.

TRITON.

Tien, voici le plus vîte de tous.

NEPTUNE.

Fort bien, partons. Toi, Triton, nage à mes côtés. Quand nous serons arrivés à Lerne, je me placerai quelque part en embuscade, et tu guetteras le moment où tu la verras paroître.

TRITON.

La voici près de toi.

NEPTUNE.

Oh ! la belle et charmante fille ! il nous la faut enlever.

AMYMONE.

Où m'entraînes-tu, téméraire, infâme ravisseur, envoyé sans doute par mon oncle Égyptus ? Je vais appeller mon père.

TRITON.

Taisez-vous, Amymone ; c'est Neptune.

AMYMONE.

Que parles-tu de Neptune ? Pourquoi me faire violence, et m'entraîner dans la mer ? Malheureuse ! je vais périr dans les flots.

NEPTUNE.

Ne craignez point, il ne vous arrivera rien de fâcheux. Je vais frapper de mon trident ce rocher qui borde le rivage, et il en jaillira une source qui portera votre nom. Vous serez à jamais heureuse, et seule entre vos sœurs, vous ne serez point condamnée à verser de l'eau après votre mort.

DIALOGUE VII.

NOTUS ET ZÉPHYRE.

NOTUS.

CETTE Génisse, Zéphyre, que Mercure conduit en Égypte à travers les flots, a donc perdu sa virginité (1) entre les bras de Jupiter amoureux?

ZÉPHYRE.

Oui, Notus; mais elle n'étoit pas Génisse alors; c'étoit la fille du fleuve Inachus. Junon l'a ainsi métamorphosée, jalouse de voir Jupiter épris pour elle du plus violent amour.

NOTUS.

Et l'aime-t-il encore, à présent qu'elle est Génisse?

ZÉPHYRE.

Beaucoup, et voilà pourquoi il l'envoie en Égypte. Il nous a commandé de ne point troubler les flots qu'elle n'ait fait son trajet; car elle doit, en arrivant, accoucher d'un fils dont elle est déja grosse; ce fils et sa mere deviendront ensuite des Dieux.

(1) C'est dans le mot *διεκόρησεν*, que consiste le sel de cette phrase, que les traducteurs précédens ont rendu par *être la maîtresse*, ou *dont Jupiter est amoureux*. Aucun n'a senti que Lucien cherchoit à jetter du ridicule sur cette passion de Jupiter.

NOTUS.

Quoi ! cette Génisse sera Déesse ?

ZÉPHYRE.

Sans doute, elle présidera même à la navigation, selon ce que m'a dit Mercure ; elle sera notre souveraine, et quand il lui plaira, elle nous enverra sur les flots, ou nous empêchera de soufler.

NOTUS.

Il faut lui faire notre cour, Zéphyre, puisqu'elle est notre souveraine.

ZÉPHYRE.

Sans doute, nous obtiendrons par-là les bonnes graces...... Mais déja elle a fait son trajet, et la voilà sur le rivage. Ah ! vois-tu ? elle ne marche plus à quatre pieds, Mercure la fait tenir de bout, et lui rend sa première forme et sa beauté.

NOTUS.

Quel étonnant prodige ! elle n'a plus ni cornes, ni queue, ni pieds fourchus ; c'est à présent une très-aimable fille. Et Mercure, que lui arrive-t-il donc ? Il s'est aussi métamorphosé ; au lieu de la figure d'un beau jeune homme, il a pris celle d'un chien. (1)

(1) Anubis, divinité Égyptienne, à tête de chien, que l'on croit être le même que le Mercure des Grecs.

ZÉPHYRE.

Ne poussons pas plus loin notre curiosité : il sait mieux que nous ce qu'il doit faire.

DIALOGUE VIII.

NEPTUNE ET LES DAUPHINS.

NEPTUNE.

J'APPROUVE, ô Dauphins, votre amour pour les mortels : vous en aviez déja donné des preuves, en transportant jusqu'à l'isthme le fils d'Ino, précipité avec sa mère du haut des roches Scironides (1) : et toi, tu as aujourd'hui soutenu sur les flots le chantre de Méthymne (2), et tu l'as transporté en nageant au promontoire de Ténare ; tu n'as pu le voir d'un œil indifférent, prêt à périr par la scélératesse de ses nautonniers.

UN DAUPHIN.

Ne sois point étonné, Neptune, de notre

(1) Les roches Scironides étoient situées sur le rivage occidental de l'Attique, entre Nisée et Cromion, à peu de distance de l'Isthme de Corinthe.

(2) Ville de l'isle de Lesbos, patrie d'Arion. Son histoire est racontée fort en détail par Hérodote, *liv. 1*, *pag. 10*, édition de Wesseling. Lucien l'a suivi jusques aux expressions. Ælien, au douzième livre de son traité des animaux, *ch. 45*, nous a conservé l'hymne qu'Arion composa en actions de graces de l'heureux événement qui lui avoit sauvé la vie : mais il y a bien des raisons de croire que cet hymne est supposé.

bienveillance pour les hommes, nous l'étions avant d'être changés en poissons.

NEPTUNE.

Je le sais, et j'en ai toujours voulu à Bacchus, de vous avoir ainsi métamorphosés après qu'il vous eut vaincus dans un combat naval, tandis qu'il devoit se contenter de vous assujettir comme tant d'autres peuples qu'il a rangés sous son empire. Mais apprends-moi, Dauphin, comment s'est passée l'aventure d'Arion.

UN DAUPHIN.

Périandre se plaisoit beaucoup à l'entendre; souvent il le faisoit venir à sa cour. Enrichi par les bienfaits du tyran, Arion desira de retourner à Méthymne sa patrie, et de faire briller ses richesses aux yeux de ses concitoyens. Il monta sur un vaisseau qui appartenoit à des brigands, auxquels il fit voir imprudemment l'or et l'argent qu'il emportoit avec lui. Lorsqu'ils furent au milieu de la mer Égée, ces perfides matelots conspirèrent contre lui; et comme je nageois auprès du vaisseau, j'entendis Arion qui leur disoit, permettez-moi du moins de me revêtir de tous mes ornemens, de chanter mon hymne funèbre, et de me jetter moi-même à la mer. Les nautonniers le lui permirent. Il chanta l'air le plus attendrissant, et se précipita ensuite dans les eaux. Il devoit y périr, mais je le soulevai sur mon dos et le portai en nageant jusqu'à Ténare.

NEPTUNE.

J'approuve votre amour pour la musique, et vous avez dignement récompensé Arion, du plaisir que vous avez eu à l'entendre.

DIALOGUE IX.

NEPTUNE ET UNE NÉRÉÏDE.

NEPTUNE.

Que ce détroit où cette jeune fille est tombée, s'appelle désormais de son nom, Hellespont. Vous, Néréïdes, prenez son corps et le portez aux rives de la Troade, afin que les habitans du pays lui rendent les derniers devoirs.

LA NÉRÉÏDE.

Permets plutôt, Neptune, qu'elle soit ensevelie dans la mer qui porte son nom. Nous sommes attendries des maux que lui a fait souffrir sa marâtre.

NEPTUNE.

Cela ne se peut, Amphitrite : d'ailleurs il ne seroit pas honnête qu'elle restât ainsi couchée à l'aventure sur le sable. Il vaut mieux qu'elle soit ensevelie dans la Troade, ou dans la Chersonnèse ; et puis ce sera pour elle une assez grande consolation, de voir bientôt Ino poursuivie par Athamas, et tenant son fils dans ses

bras, subir le même sort, et tomber du haut du Cythéron (1) dans la mer.

LA NÉRÉÏDE.

Nous devrions bien sauver Ino, en faveur de Bacchus, dont elle fut la nourrice.

NEPTUNE.

Une femme si méchante ne méritoit pas cet honneur ; cependant il ne faut pas désobliger Bacchus.

LA NÉRÉÏDE.

Mais par quel accident celle-ci est-elle tombée de son belier, tandis que Phryxus voyage en sureté sur cette monture ?

NEPTUNE.

Rien de plus naturel : Phryxus est jeune, il a la vigueur nécessaire pour résister au mouvement qui l'emportoit. Sa sœur, au contraire, peu accoutumée à voyager sur cet étrange coursier, troublée, saisie de frayeur à la vue de l'immense abîme des mers, éblouie par la rapidité dont elle fendoit les airs, a lâché les cornes du belier, auxquelles elle s'étoit tenue jusqu'alors, et elle est tombée dans les flots.

(1) Le grec ajoute : *à l'endroit où il s'avance dans la mer.* Peut-être faut-il lire, au lieu de Κιθαιρῶνος, σκίρρωνος, comme l'a proposé Dusoul, d'après un passage semblable de Callistrate ; car le mont Cithéron est en Béotie, à une distance éloignée de la mer.

LA NÉRÉÏDE.

Sa mère Néphélé (1) ne devoit-elle pas la secourir dans sa chûte ?

NEPTUNE.

Elle le devoit sans doute ; mais le destin est plus puissant que Néphélé.

DIALOGUE X.

IRIS ET NEPTUNE.

IRIS.

CETTE isle errante, Neptune, qui, détachée de la Sicile, nage sous les eaux, Jupiter veut que tu la fixes ; il veut que tu la fasses paroître au-dessus des flots, et qu'arrêtée sur des fondements inébranlables au milieu de la mer Egée, elle devienne visible (2) : car ce dieu en a besoin.

NEPTUNE.

Il va être obéi : mais à quoi lui servira-t-elle,

(1) C'est ainsi qu'il faut traduire, et non pas *sa mère La Nue*. Quelle que soit la remarque de M. de Pompignan, il est certain qu'il n'a point entendu cet endroit, et qu'il prête à Lucien des idées qui n'appartiennent nullement à cet auteur.

(2) Allusion au nom de Délos. J'ai conservé en françois, autant qu'il m'a été possible, l'ordre des mots grecs, pour faire voir que le texte n'est point altéré, comme l'ont prétendu quelques critiques.

lorsque, devenue visible, elle ne flottera plus sous les eaux.

IRIS.

C'est dans cette île que Latone doit faire ses couches. Déjà elle ressent les vives douleurs de l'enfantement.

NEPTUNE.

Et quoi ? le ciel n'est-il pas un lieu propre à faire des couches ; ou, à son défaut, la terre ne peut-elle recevoir les enfans de Latone ?

IRIS.

Non, Neptune, car Junon a engagé la terre par un serment terrible, à ne prêter aucun asyle aux fruits des amours de Latone : or, cette île n'est point tenue de ce serment, puisqu'elle n'a point encore paru.

NEPTUNE.

J'entends. Arrête, vagabonde Délos, sors une seconde fois du sein des eaux, ne sois plus entraînée par les flots, demeure immobile, et reçois, ô la plus fortunée des isles, les deux enfans de mon frère et les plus beaux des dieux. Vous, Tritons, transportez-y Latone : que le calme règne dans tout l'univers. Quant au serpent qui la poursuit et la glace d'effroi, à peine les petits dieux seront nés, qu'ils le tueront à coups de fleches, et vengeront ainsi leur mère. Vas, Iris, annoncer à Jupiter que tout est prêt : Délos est stable, que Latone y vienne et enfante.

DIALOGUE XI.

LE XANTHE ET LA MER.

LE XANTHE.

O Mer! reçois-moi dans ton sein, j'ai souffert des maux affreux ; éteins le feu qui me dévore (1).

LA MER.

Que vois-je! ô Xanthe, qui t'a ainsi brûlé ?

LE XANTHE.

Vulcain. Il m'a presque réduit en charbon (2): mes eaux sont toutes bouillantes.

LA MER.

Et d'où vient qu'il a lancé ses feux sur toi ?

LE XANTHE.

En faveur du fils de Thétis ; je suppliois Achille d'épargner les Phrygiens dont il faisoit un horrible massacre ; mais loin de calmer sa colère, il arrêtoit le cours de mes eaux par des monceaux de morts. Emu de compassion pour ces

(1) A la lettre : *éteins mes blessures.*

(2) En évitant cette expression ridicule pour un fleuve, j'aurois ôté tout le sel de ce passage. Il en est de même de ce que le Xanthe va dire plus bas, *il rôtit mes poissons.* N'oublions pas que Lucien est un auteur plaisant, et qu'il ne faut pas substituer des expressions nobles à ses expressions burlesques. D'ailleurs ceci est une critique de la fiction d'Homère. Iliade, *liv. 21.*

malheureux, je soulevai mes flots contre lui, dans le dessein de le submerger, ou de l'obliger par crainte à cesser le carnage. Alors Vulcain, qui par hasard étoit près de nous, s'arme d'autant de feux qu'il en allume dans l'Etna et dans ses autres fourneaux, et vient fondre sur moi. Il embrase à l'instant mes peupliers et mes tamarins, il rôtit mes poissons et mes anguilles, et à force de me faire bouillir, il m'a presqu'entiérement desséché. Tu vois en quel état m'a mis la brûlure.

THÉTIS.

Pauvre Xanthe, te voilà tout bourbeux; et tes eaux sont bouillantes, je m'en apperçois bien. Le sang des cadavres et les feux de Vulcain en sont la cause. Mais aussi, tu mérites assez ce traitement. Pourquoi t'élançois-tu contre un de mes enfans, sans respect pour le fils d'une Néréide?

LE XANTHE.

Et ne devois-je pas avoir pitié de mes voisins les Phrygiens?

THÉTIS.

Et Vulcain, à son tour, ne devoit-il pas avoir pitié du fils de Thétis?

DIALOGUE

DIALOGUE XII.

DORIS ET THÉTIS.

DORIS.

Qui te fait pleurer, Thétis?

THÉTIS.

Ah! Doris, je viens de voir une fille d'une beauté parfaite, et son fils, jeune enfant qui ne fait que de naître, renfermés tous deux dans un coffre par l'ordre de son père. Ce père inhumain a commandé à ses matelots de prendre le coffre, et de le jetter dans les flots, lorsqu'ils seroient éloignés du rivage, afin que cette infortunée pérît avec son enfant.

DORIS.

En sais-tu la raison, ma sœur? tu parois instruite de cette aventure.

THÉTIS.

Acrisius, son père, avoit condamné cette belle fille à une éternelle virginité, et l'avoit enfermée dans une chambre d'airain. Je ne saurois te dire si la suite de son aventure est véritable, mais on prétend que Jupiter changé en or, s'est glissé à travers le toît, auprès de Danaé, et qu'en recevant dans son sein le dieu qui tomboit en pluie, elle est devenue enceinte. Le père, vieillard féroce et jaloux, ne s'en est pas plutôt apperçu, que, transporté de colère,

il s'est imaginé qu'un homme avoit attenté à l'honneur de sa fille ; et pour la punir, il l'a fait enfermer dans un coffre, un instant après qu'elle est accouchée.

DORIS.

Et que fit-elle lorsqu'on la descendit dans ce coffre ?

THÉTIS.

Elle n'a rien dit pour sa défense, et elle a supporté sa condamnation avec courage ; mais elle demandoit grace pour son fils, et montroit, en pleurant, à son grand-père, cet enfant d'une beauté ravissante, qui, sans se douter de son malheur, sourioit innocemment en regardant la mer. Mes yeux se remplissent de larmes au souvenir de ce spectacle.

DORIS.

Ton récit me fait pleurer aussi : mais sont-ils déja morts ?

THÉTIS.

Non : le coffre flotte encore autour de Sériphe.

DORIS.

Que ne les sauvons-nous, en faisant tomber le coffre dans les filets des pêcheurs de cette côte ? ils le retireront et conserveront la vie à ces deux infortunés.

THÉTIS.

Tu as raison, suivons ton conseil ; il ne faut pas abandonner cette malheureuse mère, ni son charmant enfant.

DIALOGUE XIII.

NEPTUNE ET LE FLEUVE ÉNIPÉE (1).

ÉNIPÉE.

CELA n'est pas honnête, Neptune, car il faut que je t'en dise mon sentiment; me souffler ainsi ma maîtresse, et lui ravir ses faveurs en prenant ma ressemblance! C'est à moi qu'elle croyoit céder, et ce n'est que par erreur qu'elle s'est prêtée à tes caresses.

NEPTUNE.

C'est ta faute, Enipée; dédaigneux et indolent envers une belle fille qui venoit tous les jours te visiter, et périssoit d'amour pour toi, tu la méprisois et semblois prendre plaisir à causer ses chagrins: triste et rêveuse, elle se promenoit sur tes rivages, se baignoit quelquefois dans tes flots, souhaitoit de te tenir dans ses bras, et tu n'avois pour elle que des rigueurs.

ÉNIPÉE.

Et bien, falloit-il pour cela la ravir à ma tendresse, et que Neptune jouât le personnage

(1) Le sujet de ce Dialogue est tiré du onzième livre de l'Odyssée, *v. 234 et suiv.* Salmonée fut le fruit des amours de Neptune et de Tyro. Sophocle avoit fait une tragédie, intitulée *Tyro*, dont cette aventure étoit vraisemblablement le sujet. Il ne nous en reste qu'un fragment, cité par Ælien, des animaux, *liv. 11, chap. 18.*

d'Enipée, et trompât, par ce déguisement, la jeune et simple Tyro ?

NEPTUNE.

Ta jalousie vient un peu tard : il ne falloit pas être d'abord si dédaigneux. D'ailleurs, le malheur de Tyro n'est pas si considérable ; c'est à toi qu'elle a cru accorder ses faveurs.

ÉNIPÉE.

Point du tout, car en la quittant tu as eu soin de lui dire que tu étois Neptune ; et voilà ce qui met le comble à sa peine. Et puis c'est un vol que tu m'as fait, de combler les vœux de celle qui m'appartenoit, de t'entourer d'un de mes flots azurés (1), à la faveur duquel tu as joui à ma place de cette jeune fille.

NEPTUNE.

Et tu n'en voulois pas, Enipée ?

DIALOGUE XIV.

TRITON ET LES NÉRÉÏDES.

TRITON.

LE monstre marin, que vous aviez envoyé pour dévorer Andromède, n'a fait aucun mal à cette jeune fille, et même il est mort.

(1) Imitation du vers 242 du onzième livre de l'Odyssée.

UNE NÉRÉÏDE.

Et qui l'a tué, Triton? Céphée avoit-il exposé sa fille comme un appât, et caché quelque part en embuscade avec une troupe de soldats, seroit-il venu attaquer ce monstre, et l'auroit-il tué?

TRITON.

Nullement. Mais tu connois Persée, je pense, Iphianasse, ce fils de Danaé, que son aïeul maternel avoit fait renfermer avec sa mère dans un coffre, puis exposer sur les flots, et que votre pitié sauva de la mort.

IPHIANASSE.

Oui, je le connois. Ce doit être à présent un jeune homme aussi brave que beau.

TRITON.

C'est lui qui a tué le monstre.

IPHIANASSE.

Et pourquoi donc? Ce n'est pas-là, je pense, le prix qu'il nous devoit, pour lui avoir sauvé la vie.

TRITON.

Je vais vous raconter toute cette aventure. Il étoit en chemin pour aller à la demeure des Gorgonnes; le roi (1) lui avoit ordonné de les combattre. Déja il étoit arrivé en Lybie, où elles font leur séjour....

(1) Polydecte, roi de Sériphe. *Voyez* Apollodore, *liv.* 2.

IPHIANASSE.

Comment cela, Triton? étoit-il seul, ou avoit-il des compagnons pour le seconder dans cette expédition? D'ailleurs, la route est bien difficile.

TRITON.

Il voyageoit à travers les airs: Minerve lui avoit donné des ailes. Parvenu au lieu où habitoient les Gorgones, et les trouvant endormies, il a tranché la tête à Méduse, et s'est envolé.

IPHIANASSE.

Et quoi, l'a-t-il regardée? On ne sauroit soutenir la vue des Gorgones; et quiconque les voit, ne peut plus, après, voir autre chose (1).

TRITON.

Minerve lui présentoit un bouclier devant les yeux. Voilà du moins ce que j'ai entendu dire à Persée, lorsqu'il racontoit son aventure, d'abord à Andromède, et ensuite à Céphée. Dans ce bouclier resplendissant, la déesse lui faisoit voir, ainsi qu'en un miroir, la figure de la Gorgone. Alors les yeux fixés sur cette image, il a saisi d'une main la chevelure de Méduse, et de l'autre, lui a coupé la tête avec le glaive recourbé dont il étoit armé, puis il s'est envolé avant que les deux sœurs se soient éveillées. Mais lorsque, arrivé sur le rivage de l'Ethiopie, il abaissoit déja son vol près de la terre, il

(1) Parce que cette vue pétrifioit.

apperçoit Andromède, attachée à un rocher qui se prolonge sur les flots : dieux! qu'elle étoit belle! demi-nue, les cheveux épars, son sort inspire au héros une tendre pitié; il l'interroge, lui demande la cause du supplice auquel on l'a condamnée : bientôt épris d'amour (il falloit bien que cette jeune fille fût sauvée), il prend la résolution de la secourir. Dès que le monstre affreux parut et s'élanca pour dévorer Andromède, le jeune héros s'élève dans les airs; armé de fon épée, il l'attaque d'une main, de l'autre lui préfente la tête de Méduse, et le change en rocher. Le monstre expire à l'instant, et toutes les parties de son corps (1) qui ont vu la tête de la Gorgone, sont pétrifiées. Persée détache les chaînes d'Andromède, lui présente la main, pour l'aider à descendre de ce rocher glissant. Il épouse à présent cette belle fille dans le palais de Phinée, et bientôt il l'emmènera dans Argos. C'est ainsi qu'au lieu du trépas, Andromède a trouvé l'hymen le plus glorieux.

LA NÉRÉÏDE.

Je ne suis pas trop fâchée de cet évenement. Cette jeune fille nous a-t-elle offensée, parce que son orgueilleuse mère a prétendu être plus belle que nous?

(1) Tel est le vrai sens de cette phrase, qui suppose que ce monstre avoit, comme Argus, des yeux sur plusieurs parties de son corps. Les traducteurs précédens ont mieux aimé faire un contre-sens, que de faire dire à Lucien ce qu'il dit réellement.

DORIS.

Non, mais le supplice de la fille eût affligé la mère.

LA NÉRÉÏDE.

Oublions cette injure, Doris, et les discours insolens d'une femme barbare. Elle est assez punie, d'avoir tremblé sur le sort de sa fille. Réjouissons-nous plutôt de l'heureux hymen d'Andromède.

DIALOGUE XV.

ZÉPHYRE ET NOTUS.

ZÉPHYRE.

NON, depuis que j'existe, et que je souffle sur ces mers, je n'ai jamais vu de pompe plus magnifique; et toi, ne l'as tu pas vue, Notus?

NOTUS.

De quelle pompe parles-tu, et quels étoient ceux qui la formoient?

ZÉPHYRE.

Ah! tu as perdu, je le vois bien, le plus beau des spectacles, et tu n'en verras peut-être jamais de pareil.

NOTUS.

J'étois occupé sur les bords de la mer rouge

et je soufflois sur les rivages de l'Inde (1), ensorte que je n'ai rien vu du spectacle dont tu parles?

ZÉPHYRE.

Mais du moins, tu connois Agénor, le roi de Sidon.

NOTUS.

Oui, le père d'Europe, n'est-ce pas? Qu'en veux-tu dire?

ZÉPHYRE.

C'est d'elle que je veux t'entretenir.

NOTUS.

Ne veux-tu pas me dire que Jupiter est amoureux de cette belle? Il y a long-tems que je le sais.

ZÉPHYRE.

Puisque tu connois ses amours, apprends quelles en ont été les suites.

Europe, accompagnée de jeunes filles de son âge, se divertissoit sur les bords de la mer; Jupiter, sous la forme d'un taureau, est venu jouer avec elle. Il paroissoit d'une beauté et d'une blancheur parfaite, ses cornes se courboient avec graces, il avoit le regard tendre. Il bondissoit sur le rivage, et ses mugissemens étoient si doux, qu'Europe hasarda de monter sur son dos. Jupiter emporte à l'instant la jeune fille, prend sa course vers la mer et

(1) Il faut observer que les anciens appelloient *mer rouge*, celle que nous appellons aujourd'hui *mer de l'Inde.*

s'y jette à la nage. Europe effrayée se tenoit d'une main aux cornes du taureau, et de l'autre retenoit son voile agité par le vent.

NOTUS.

L'agréable spectacle, Zéphyre, de voir Jupiter fendant les ondes, emporter son amante sur son dos!

ZÉPHYRE.

Ce qui me reste à te dire est bien plus agréable encore. La mer devint à l'instant calme et tranquille, elle abaissa ses flots, et fit briller une surface unie. Nous gardions tous le silence et nous suivions comme simples spectateurs. Mille petits amours voloient auprès de Jupiter, rasoient la surface de l'onde et quelquefois la touchoient du bout de leurs pieds; ils portoient des flambeaux allumés et chantoient l'hymne des époux. Les Néréïdes demi-nues, sortoient du sein des flots; montées sur des Dauphins, elles applaudissoient. Les Tritons et les autres habitans des mers, dont l'aspect n'est pas effrayant, formoient des chœurs de danse auprès de la jeune fille. Neptune, monté sur son char, ayant Amphitrite à ses côtés, conduisoit cette marche triomphante, la joie brilloit dans ses yeux, il conduisoit son frère qui fendoit les flots. Mais le plus bel ornement de la fête, c'étoit Vénus que deux Tritons portoient couchée négligemment dans sa conque, et qui jettoit des fleurs de toute espèce sur la jeune épouse. On a marché dans cet ordre depuis

la Phénicie jusqu'en Crète. A peine le taureau touchoit la terre, qu'il a disparu : Jupiter a donné la main à Europe , et l'a menée dans l'antre du mont Dictée. Elle a rougi, baissé les yeux, elle savoit alors dans quel dessein le dieu l'y conduisoit. Pour nous , dispersés sur la mer, chacun de notre côté, nous avons bouleversé ses flots.

NOTUS.

Ah! trop heureux Zéphyre! quel charmant spectacle! Et moi, pendant ce tems-là, je voyois des griphons, des éléphans et des hommes noirs.

Fin des Dialogues des Dieux Marins.

DIALOGUES DES MORTS.

DIALOGUE PREMIER.

DIOGÈNE ET POLLUX.

DIOGÈNE.

JE te recommande, Pollux, dès que tu seras retourné là-haut (car, si je ne me trompe, c'est demain ton tour à ressusciter); je te recommande, dis-je, d'aller voir, de ma part, Ménippe le Cynique : tu le trouveras à Corinthe, sur le Cranion (1), ou au Lycée, s'occupant à rire des Philosophes et de leurs vaines disputes. Tu lui diras : « Ménippe, Diogène t'engage,

(1) Le Cranion étoit un Gymnase situé sur une colline voisine de Corinthe, et entouré d'un bois sacré. *Voyez* la remarque qui se trouve au commencement du traité intitulé, *de la manière dont on doit écrire l'histoire.* Le Lycée étoit aussi un Gymnase, situé dans un des fauxbourgs d'Athènes, où la jeunesse se rassembloit pour s'exercer, et les Philosophes pour controverser. Diogène avoit coutume de passer l'été à Corinthe, et l'hiver à Athènes, se comparant en cela au grand roi qui passoit la belle saison à Ecbatane, et la mauvaise à Suze. *Voyez* Dion Chrysostôme, discours sixième, au commencement. On voit, d'après cela, pourquoi Diogène indique à Pollux ces deux endroits, où il pourra trouver son disciple Ménippe.

» si tu as assez ri de tout ce qui se passe sur » la terre, de venir ici bas rire encore davantage. Là-haut, tes ris n'ont qu'un objet » incertain; et, comme on dit communément, » qui sait au juste ce qu'on devient après la » vie (1)? au lieu qu'ici tu ne cesseras de » rire, ainsi que moi, lorsque tu verras les » riches, les satrapes, les rois humiliés et con- » fondus sans distinction dans la foule, ne se » faire reconnoître qu'aux lamentations que ces » efféminés, ces lâches poussent sans cesse au » souvenir des biens dont ils jouissoient sur » la terre ». Voilà, Pollux, ce que je te prie de lui dire. Ajoute encore, qu'il ait soin, en venant, de remplir sa besace de pois chiches, ou du souper d'Hécate (2), s'il le trouve jetté au hasard dans quelque carrefour; sinon qu'il se munisse d'un œuf lustral (3), ou de quelque autre chose semblable.

(1) Les Cyniques ne croyoient point à une autre vie, et affectoient beaucoup d'indifférence sur la sépulture.

(2) Au commencement de chaque mois, les riches avoient coutume de faire purifier leurs maisons; et ne voulant plus user des alimens qui se trouvoient chez eux avant cette purification, ils les faisoient mettre au coin des rues et dans les carrefours. Les pauvres et les gens du peuple que le besoin rendoit moins superstitieux, pilloient ce repas, qu'on appelloit le *souper d'Hécate*, soit parce que cette déesse présidoit aux carrefours, soit parce qu'on l'invoquoit dans les purifications, dans les enchantemens, les dévouemens, &c. *Voyez* Aristophane et son Scholiaste, Plutus, *v. 595.*

(3) Le texte dit : *un œuf de purification.* Les anciens employoient dans leurs purifications des œufs, que l'on

POLLUX.

Je lui dirai tout cela, Diogène; mais pour que je puisse mieux le reconnoître, fais-moi son portrait.

DIOGÈNE.

C'est un vieillard chauve, qui porte un manteau plein de trous, ouvert à tous les vents, et plaisamment diversifié par les guenilles de toutes couleurs dont il est rapiécé. Il rit toujours, et raille le plus souvent ces fanfarons de Philosophes.

POLLUX.

D'après ces indices, il ne sera pas difficile à trouver.

DIOGÈNE.

Voudrois-tu bien te charger aussi d'une commission pour ces Philosophes eux-mêmes?

POLLUX.

Parle, cela ne sera pas lourd à porter (1).

DIOGÈNE.

Conseille-leur en général de mettre fin à leurs extravagances, et à leurs disputes sur les

appelloit pour cette raison *ova lustralia. Nisi se centum lustraverit ovis*, dit Juvénal, *satyre 6, v. 516.* Après la cérémonie on exposoit ces œufs dans les rues, avec le souper d'Hécate.

(1) Cette plaisanterie, délicate sans doute chez les Grecs, puisque Lucien l'emploie, est aujourd'hui reléguée chez nous parmi le bas peuple.

universaux ; dis-leur qu'ils cessent de se planter des cornes (1) les uns aux autres, de se former des Crocodiles, et d'exercer l'esprit des jeunes gens à toutes ces questions embarrassantes et ridicules.

POLLUX.

Mais ils me traiteront d'ignorant, qui, sans connoître les belles-lettres, vient calomnier leur science.

DIOGÈNE.

Hé bien, dis-leur, de ma part, qu'ils pleurent (2).

POLLUX.

Je le leur dirai, Diogène.

DIOGÈNE.

Quant aux riches, mon cher petit Pollux, dis-leur ceci en mon nom : insensés, pourquoi gardez-vous soigneusement cet or, et vous tourmentez-vous à calculer vos usures ? Pourquoi accumuler talens sur talens ? Bientôt il vous faudra descendre ici ne possédant qu'une obole.

POLLUX.

Tout cela leur sera rendu.

(1) Allusion à une espèce de syllogisme ridicule. *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; or, vous n'avez pas perdu de cornes, donc vous avez des cornes.* Le Crocodile est de même un sophisme, dont on peut voir un exemple à la fin de l'Hermotime.

(2) Cette expression *οἰμώζειν λέγω, κελεύω*, sert à renvoyer quelqu'un avec ignominie, et répond à notre manière de parler très-énergique, *va te faire*.....

DIOGÈNE.

Dis au beau Mégille de Corinthe, à Damoxêne, ce vigoureux athlète, qu'il n'est chez nous ni blonde chevelure, ni regards lascifs; qu'on n'y voit point d'yeux noirs ni de joues colorées; que les attitudes nerveuses, les fortes épaules y sont inutiles; qu'enfin, tout n'est ici qu'une même (1) poussière, comme on dit en proverbe; qu'un amas confus de squélettes hideux.

POLLUX.

Il ne me sera pas difficile (2) de dire cela à des gens fiers de leurs forces ou de leur beauté.

DIOGÈNE.

Mais aux pauvres, dont le nombre est grand,

(1) Quelque ingénieuse que soit la correction d'Hemstérhuis, qui, au lieu de *πάντα μία ἡμῖν κόνις*, lit *πάντα μία Μύκονος*, *tout est ici une véritable Mycone*, c'est-à-dire, *une confusion universelle*, nous avons suivi la leçon ordinaire, parce qu'elle fait un sens raisonnable, et que d'ailleurs rien n'empêche qu'elle ne soit un proverbe, aussi bien que celui que rapporte Hemstérhuis.

(2) C'est ainsi qu'il faut traduire, ou bien, il faut mettre un point d'interrogation après cette phrase, dans ce sens, *ne sera-t-il pas dur de parler ainsi*; car c'est justement parce qu'ils sont fiers de leurs forces et de leur beauté, qu'ils ne pourront supporter un pareil langage. Cependant l'interrogation ne peut subsister, à cause des deux négations, *οὐ χαλεπὸν οὐδὲ ταῦτα*, mais elle pourroit avoir lieu, si l'on ajoutoit à la fin de la phrase *νομίζεις*; ou quelque mot semblable, qui auroit bien pu échapper au copiste. *Penses-tu que l'on puisse aisément tenir un pareil langage à des hommes fiers de leurs forces et de leur beauté?* Voila quelle est, je crois, la véritable pensée de Lucien.

et

et qui, mécontens de leur sort, déplorent leur indigence, dis-leur, Laconien, de ne plus verser de larmes, de ne plus se désoler : apprends-leur que l'égalité règne ici ; qu'ils y verront les riches n'avoir sur eux aucun avantage : et si tu le veux bien, reproche, de ma part, à tes Lacédémoniens de s'être bien relâchés.

POLLUX.

Diogène, ne dis rien des Lacédémoniens ; je ne le souffrirois pas. A l'égard de ce que tu mandes aux autres, je le leur ferai savoir.

DIOGÈNE.

Hé bien, laissons-là tes Lacédémoniens, puisque tu le veux ; mais porte mes avis à ceux dont je t'ai parlé.

DIALOGUE II.

PLUTON, *ou* CONTRE-MÉNIPPE.

CRŒSUS.

Nous ne pouvons plus supporter, Pluton, que ce Cynique demeure à côté de nous ; tu n'as qu'à l'envoyer s'établir ailleurs, ou bien nous transporterons notre domicile dans un autre endroit.

PLUTON.

Hé, quel mal peut-il vous avoir fait, lui qui n'est, comme vous, qu'un mort ?

CRŒSUS.

Dès que nous gémissons, ou que nous soupirons au souvenir des biens dont nous jouissions là-haut; dès que Midas commence à regretter son or, Sardanapale ses voluptés, et moi mes immenses richesses, il se met à rire, nous dit des injures, nous appelle esclaves, hommes infames. D'autres fois, à force de chanter, il trouble nos lamentations : enfin, il est tout-à-fait insupportable.

PLUTON.

Que dit-on-là de toi, Ménippe ?

MÉNIPPE.

La vérité, Pluton. Je hais ces insensés, ces hommes perdus de débauche, qui, non contens d'avoir mal vécu, se rappellent, après leur mort, les biens dont ils jouissoient sur la terre, et y sont encore attachés ; c'est pour cela que je me fais un vrai plaisir de les désoler.

PLUTON.

Il n'en faut rien faire ; ils sont assez punis par la douleur d'être privés d'un bonheur considérable.

MÉNIPPE.

Tu es fou, je crois, Pluton, d'approuver leurs regrets.

PLUTON.

Je ne les approuve nullement; mais je ne voudrois pas qu'ils vinssent à se révolter contre nous.

MÉNIPPE.

Oui, les plus méchans des Lydiens, des Phrygiens et des Assyriens, sachez que je ne cesserai de vous suivre par-tout pour vous chagriner, pour chanter à vos oreilles, et me moquer de vous.

CRŒSUS.

Eh quoi ! ce discours n'est-il pas un outrage ?

MÉNIPPE.

Non ; mais c'en étoit un que votre conduite ; c'en étoit un, de vouloir qu'on vous adorât ; c'en étoit un, de prendre, envers des hommes libres, des airs insultans, sans jamais vous souvenir de la mort. Pleurez donc à présent, que vous voilà privés de tous vos biens.

CRŒSUS.

O dieux ! ô mes immenses richesses !

MIDAS.

Que d'or je possédois !

SARDANAPALE.

Et moi, que de voluptés je goûtois !

MÉNIPPE.

C'est bien fait. Pleurez, méchans, et moi je chanterai, en vous répétant sans cesse, *connois-toi toi-même*. C'est, en effet, ce que l'on peut chanter de plus convenable à de pareils gémissemens.

DIALOGUE III.

MÉNIPPE, AMPHILOQUE ET TROPHONIUS.

MÉNIPPE.

JE ne saurois comprendre, Trophonius et Amphiloque, comment, étant morts tous les deux, on a pu vous élever des temples, et vous regarder comme des devins. Les mortels sont-ils assez fous pour s'imaginer que vous êtes des dieux ?

TROPHONIUS.

Eh quoi ! est-ce notre faute, si l'extravagance des hommes leur fait avoir de pareilles opinions sur les morts ?

MÉNIPPE.

Mais ils n'auroient pas de vous cette opinion, si, pendant votre vie, vous n'eussiez fait quelques prestiges capables de leur faire croire que vous connoissiez l'avenir, et que vous pouviez répondre à ceux qui vous demanderoient des oracles.

TROPHONIUS.

Amphiloque ici présent, sait, Ménippe, ce qu'il doit répondre pour sa justification : quant à moi, je suis un Héros ; je donne des oracles à quiconque descend dans ma demeure. Mais

il me semble que tu n'as jamais voyagé à Lébadie ; autrement, tu ne serois pas si incrédule.

MÉNIPPE.

Que dis-tu ? Si je n'ai point été à Lébadie, et si, revêtu d'une toile ridicule, tenant dans les mains un gâteau, je ne suis point entré en rampant dans ton antre, je ne pourrai savoir que tu n'es qu'un mort semblable à nous, qui n'en diffère que par ton imposture ? Mais apprends-moi, je t'en supplie par ton art prophétique, ce que c'est qu'un Héros ; je l'ignore.

TROPHONIUS.

C'est un composé de l'homme et de la divinité.

MÉNIPPE.

Qui n'est, comme tu le dis, ni homme, ni dieu, mais tous les deux ensemble. Où donc s'en est allée ta moitié divine ?

TROPHONIUS.

Elle rend des oracles en Béotie, Ménippe.

MÉNIPPE.

Je ne comprends pas ce que tu veux dire : mais je vois bien clairement que tu n'es, au total, qu'un mort.

DIALOGUE IV.

MERCURE ET CARON.

MERCURE.

ÇA, batelier, comptons un peu, s'il te plaît, ce que tu peux me devoir, de peur que, par la suite, nous n'ayons quelque dispute à ce sujet.

CARON.

Comptons, Mercure; il vaut mieux arrêter nos comptes, pour éviter tout embarras.

MERCURE.

Je t'ai apporté, suivant la commission que tu m'en as donnée, une ancre de cinq drachmes.

CARON.

Tu la fais bien chère.

MERCURE.

Par Pluton, je l'ai acheté cinq drachmes; et une courroie à lier les rames, deux oboles.

CARON.

Mets cinq drachmes et deux oboles.

MERCURE.

Plus, pour une grande aiguille à raccommoder la voile, cinq oboles.

CARON.

Ajoute-les.

MERCURE.

Plus, de la cire pour boucher les crevasses de ta barque, des clous, et un cable dont tu as fait une hypère (1); le tout, deux drachmes.

CARON.

Fort bien : tu les a achetés bon marché.

MERCURE.

Voilà tout, à moins que je n'aie oublié quelque chose. Mais quand me promets-tu de me rendre cette somme ?

CARON.

Pour le présent, Mercure, cela m'est impossible. Si quelque peste ou une bonne guerre envoyoit ici-bas les hommes par milliers, on trouveroit quelque chose à gagner sur le nombre, en fraudant les droits de péage.

MERCURE.

Et moi, je serai réduit à souhaiter que ces malheurs arrivent pour en retirer quelque fruit.

CARON.

Il n'y a point d'autre moyen, Mercure. Les hommes, comme tu le vois, arrivent chez nous en bien petit nombre; la paix règne sur toute la terre.

(1) L'hypère est une corde qui servoit dans les vaisseaux à faire agir l'antenne.

MERCURE.

Cela vaut encore mieux, dussé-je attendre encore plus long-temps. Cependant, Caron, tu sais quels morts arrivoient autrefois ici; tous vigoureux, pleins de sang, blessés pour la plupart. Aujourd'hui, c'est un homme empoisonné par son fils ou par sa femme, ou bien dont le ventre et les jambes sont enflés par la débauche; et le plus grand nombre, à ce qu'il paroît, vient ici en se dressant mutuellement des embûches pour avoir leurs biens.

CARON.

C'est que le bien est une chose très-desirable.

MERCURE.

Je ne dois donc pas te paroître mal agir avec toi, si je te redemande avec un peu de dureté ce que tu me dois.

DIALOGUE V.

PLUTON ET MERCURE.

PLUTON.

CONNOIS-TU certain vieillard, fort avancé en âge, le riche Eucrate, qui n'a point d'enfans, et dont une foule de gens pourchassent l'héritage?

MERCURE.

Oui, celui de Sicyone, n'est-ce pas? Qu'en veux-tu dire?

PLUTON.

Laisse-le vivre, Mercure, au-delà de ses quatre-vingt-dix ans, ajoute même à sa vie un pareil nombre d'années, et plus encore, s'il se peut; mais fais descendre ici tous ses flatteurs les uns après les autres, sur-tout le jeune Charinus et Damon.

MERCURE.

Cela paroîtra tout-à-fait déplacé.

PLUTON.

Nullement; cela sera très-juste, au contraire: et qui peut les porter à faire des vœux pour la mort de ce vieillard? Pourquoi, sans être ses parens, veulent-ils s'approprier ses biens? mais ce qui met le comble à leur scélératesse, c'est que, tandis qu'ils forment en secret de pareils vœux, ils le caressent en public, lui font une cour assidue: tombe-t-il malade, leurs desseins abominables percent à tous les yeux, malgré les promesses qu'ils font d'offrir des sacrifices s'il recouvre la santé. Enfin, leur flatterie sait se varier à l'infini. Je veux, en conséquence, qu'Eucrate soit immortel à leur égard, et que, long-temps avant lui, ils descendent ici bas, après avoir inutilement attendu (1) sa succession.

MERCURE.

Le sort de ces méchans sera vraiment risible.

(1) Le grec : *qu'ils s'en aillent avant lui, après avoir inutilement ouvert la bouche.*

Mais Eucrate les trompe lui-même avec assez d'adresse, en les nourrissant de belles espérances. Il paroît toujours sur le point de mourir, et se porte beaucoup mieux que les jeunes gens. En vain ses flatteurs se repaissent déja de sa succession, se la partagent en idée, et se proposent de mener la vie la plus heureuse.

PLUTON.

Hé bien, qu'il dépouille sa vieillesse, comme un autre Iolas (1), et revienne au printemps de ses jours, tandis que, déchus de leurs espérances, ceux-ci abandonneront ses richesses : dont ils n'auront joui qu'en songe. Qu'ils viennent au plutôt dans ces lieux, emportés par une mort digne de leur méchanceté.

MERCURE.

Ne t'inquiète point, dans peu je te les amenerai les uns après les autres : ils sont sept, je pense.

PLUTON.

Entraîne-les ici ; Eucrate devenu, de vieillard, un jeune adolescent, les conduira tous au tombeau.

(1) Frère d'Hercule. Hébé lui rendit sa jeunesse.

DIALOGUE VI.

TERPSION ET PLUTON.

TERPSION.

EST-IL juste, Pluton, que je meure à trente ans, et que Thucrite, à plus de quatre-vingt-dix, vive encore ?

PLUTON.

Très-juste, Terpsion, puisqu'en vivant, celui-ci ne souhaite point la mort de ses amis ; au lieu que toi, dans l'espérance d'être son héritier, tu n'as cessé de lui dresser des embûches.

TERPSION.

Mais ne falloit-il pas qu'un vieillard, qui ne peut plus user de ses richesses, sortît de la vie, et cédât la place aux jeunes gens ?

PLUTON.

Tu fais-là de nouvelles loix, Terpsion. Il faudroit, à ton compte, que celui qui ne peut plus employer ses richesses à se procurer des voluptés, quittât la vie. Mais la parque et la nature en ont autrement disposé.

TERPSION.

Et c'est de cette disposition même dont je me plains. Il faudroit que les choses se fissent

avec ordre ; que le plus vieux mourût le premier ; après lui, celui qui est le plus âgé, et ne pas tout bouleverser, ne pas laisser vivre un vieillard décrépit, qui n'a plus que trois dents, qui voit à peine, qui s'appuie, pour marcher, sur quatre esclaves, dont le nez distille une roupie continuelle, et dont les yeux sont remplis de chassie, insensible à toutes les voluptés, un sépulcre animé, l'objet des risées de la jeunesse. Mais que les plus beaux, les plus vigoureux jeunes gens meurent ; c'est faire remonter les fleuves à leurs sources (1). Du moins faudroit-il que l'on sût quand un vieillard est sur le point de mourir, afin de ne pas lui faire inutilement la cour. Ah ! c'est bien à présent le cas du proverbe : *le chariot traîne les bœufs* (2).

PLUTON.

Cela se fait, Terpsion, avec bien plus de sagesse que tu ne penses. Pourquoi desirer avec tant d'ardeur le bien d'autrui ? Pourquoi vous intriguer auprès des vieillards sans enfants, dans le dessein de vous faire adopter par eux ? Vous méritez bien qu'on se moque de vous quand ils vous enterrent ; cela cause à tout le monde un plaisir extrême, et plus vous avez fait de vœux pour la mort de ces vieillards, plus on a de plaisir à vous voir mourir avant

(1) Proverbe, tiré de la Médée d'Euripide, *v. 410.*

(2) Ce proverbe répond à-peu-près au nôtre, *mettre la charrue devant les bœufs.*

eux. C'est un art tout nouveau, et dont l'invention vous est due, que cet amour qui vous transporte pour les femmes surannées et les vieillards, sur-tout quand ils sont sans enfans; car ceux qui en ont ne vous paroissent nullement aimables. Il est cependant plusieurs de ces objets de votre tendresse, auxquels la scélératesse de votre passion est connue, et qui, ayant des enfans, feignent de les haïr, pour s'attirer aussi des amoureux; mais par la suite, on voit exclus de leur testament ces vils flatteurs, qui, depuis long-temps, leur servoient de satellites : l'enfant et la nature triomphent, comme il est juste, de tous ces imposteurs, qui grincent des dents de se voir ainsi dupés (1).

TERPSION.

Ce que tu dis est vrai. Que de bons morceaux ne m'a pas engloutis ce Thucrite, que je croyois toujours sur le point de rendre l'ame? Entrois-je chez lui, c'étoit en gémissant, en tirant du fond de ma poitrine un soupir semblable au cri plaintif d'un petit oiseau qui vient de sortir de sa coquille. Comme je croyois qu'il ne tarderoit guère à descendre dans le cercueil, je lui envoyois une foule de présens, de peur que mes rivaux ne l'emportassent sur

(1) Le grec dit: *étant mouchés*; car je lis ἀπομυγέντες avec Kuster. Ceux qui liront ἀποσμογέντες, doivent traduire *consumés d'une douleur secrète*; mais le premier est bien plus plaisant et sent davantage le style de Lucien.

moi par la magnificence de leurs dons. Souvent je passois les nuits sans dormir, rongé d'inquiétudes, ou agité du soin de calculer, de disposer chaque objet de sa succession. Ce sont sans doute ces inquiétudes et ces insomnies qui ont causé ma mort. Cependant le rusé vieillard, après avoir avalé un appât si considérable, rioit, l'autre jour, en assistant à mes funérailles.

PLUTON.

A merveille, Thucrite ; vis le plus long-temps que tu pourras ; moque-toi de tous les hommes de cette espèce : puisse-tu ne pas mourir que tu n'aies envoyé devant toi tous tes flatteurs au tombeau !

TERPSION.

A présent, Pluton, mon plus grand plaisir seroit de voir Chariades mourir avant Thucrite.

PLUTON.

Sois tranquille, Terpsion ; et Phidon, et Mélanthe, et tous les autres enfin, viendront ici avant lui, envoyés par les mêmes inquiétudes.

TERPSION.

J'approuve cela : vis le plus long-temps que tu pourras, Thucrite.

DIALOGUE VII.

ZÉNOPHANTE ET CALLIDÉMIDE.

ZÉNOPHANTE.

ET comment es-tu mort, Callidémide? Pour moi, qui étois le parasite de Dinias, j'ai été suffoqué en mangeant un peu plus que de raison. Tu le sais, car tu étois présent à ma mort.

CALLIDÉMIDE.

Il est vrai, j'y étois présent. Mon aventure est tout-à-fait étrange. Tu connois, je pense, le vieillard Ptoiodore.

ZÉNOPHANTE.

Cet homme riche et sans enfans, avec lequel tu étois étroitement lié?

CALLIDÉMIDE.

Celui-là même. Je lui faisois la cour avec assez d'assiduité : il m'avoit même promis de mourir bientôt (1), et de me laisser tous ses biens; mais, comme cette affaire commençoit à tirer en longueur, et que le vieillard vivoit plus que Tithon, j'imaginai de prendre un chemin raccourci, pour arriver plutôt à sa succession. En conséquence, j'achetai du poison;

(1) Je lis avec Hemstérhuis ὑπιχνέμενον, au lieu d'ὑπιχνέμενος; ἐπ' ἐμοὶ, signifie *me superstite.*

j'engageai l'échanson de Ptoiodore à le mêler dans sa coupe, et à le lui présenter dès qu'il demanderoit à boire (or, ce vieillard boit largement); je l'assurai, avec serment, que, s'il le faisoit, je lui donnerois la liberté.

ZÉNOPHANTE.

Hé bien, qu'est-il arrivé? Tu sembles vouloir dire quelque chose de fort extraordinaire.

CALLIDÉMIDE.

Lorsqu'après le bain nous nous mîmes à table, le jeune homme, qui déja tenoit les deux coupes toutes prêtes, l'une où étoit le poison, pour Ptoiodore, l'autre pour moi, me présenta, je ne sais par quelle erreur, la coupe empoisonnée, et remit l'autre à Ptoiodore, qui l'avala d'un trait. Je n'eus pas bu, que je tombai à la renverse, expirant, par cette supercherie (1), à la place du vieillard. Eh quoi! tu ris, Zénophante! tu ne devrois pas, ce me semble, te moquer d'un homme qui fut ton ami.

ZÉNOPHANTE.

Ton aventure est tout-à-fait plaisante. Eh, que fit à cela le vieillard?

CALLIDÉMIDE.

D'abord, il fut troublé d'un effet si subit;

(1) Le grec dit: *je tombai à la renverse, mort supposé à sa place.* Supposé, ne signifie point ici *faux*, mais *mis par supercherie.* Il est impossible d'ailleurs de rendre le sens comique du mot ὑποβολιμαῖος.

mais

mais bientôt, ayant compris ce qui s'étoit passé, il se mit à rire du tour que m'avoit joué son échanson.

ZÉNOPHANTE.

Il ne falloit pas aussi prendre le chemin le plus court; tu aurois trouvé plus de sûreté à suivre la grande route, encore qu'il t'eût fallu attendre un peu plus long-temps.

DIALOGUE VIII.

CNÉMON ET DAMNIPPE.

CNÉMON.

VOILA bien le proverbe, *le faon a vaincu le lion* (1).

DAMNIPPE.

Qui peut causer ta colère, Cnémon ?

CNÉMON.

Tu le demandes ? Trompé par mes propres ruses, malheureux que je suis, j'ai laissé pour héritier celui que je ne voulois pas, et j'ai omis ceux que j'aurois le plus desiré voir possesseurs de mes biens.

DAMNIPPE.

Et comment cela est-il arrivé ?

(1) Le sens de ce proverbe est, *le plus foible triomphe du plus fort.*

CNÉMON.

Je faisois la cour à Hermolaüs, vieillard fort riche et sans enfans; il paroissoit même recevoir mes soins avec plaisir. Je crus faire un merveilleux coup d'adresse, d'exposer en public mon testament, dans lequel je lui léguois toute ma fortune; j'espérois que, piqué d'émulation, il en feroit autant.

DAMNIPPE.

Qu'a-t-il donc fait ?

CNÉMON.

J'ignore ce qu'il a pu écrire dans le sien, car je suis mort subitement de la chûte d'un toit. Hermolaüs possède à présent tous mes biens, et tel qu'un loup marin, il a dévoré l'amorce et l'hameçon.

DAMNIPPE.

Et toi-même aussi, pêcheur mal-adroit; te voilà pris dans tes propres filets.

CNÉMON.

Je le vois bien, et c'est ce qui me fait pleurer de rage.

DIALOGUE IX.

SIMYLE ET POLYSTRATE.

SIMYLE.

Enfin, tu viens aussi chez nous, Polystrate, après avoir vécu, à-peu-près, une centaine d'années.

POLYSTRATE.

Je n'ai été qu'à quatre-vingt-dix-huit, Simyle.

SIMYLE.

Et comment as-tu passé les trente ans que tu as vécu depuis moi ? Lorsque je mourus, tu en avois soixante-dix.

POLYSTRATE.

Très-agréablement : cela paroît te surprendre ?

SIMYLE.

Il est surprenant, en effet, qu'un vieillard décrépit, malade, sans enfans, puisse encore goûter des plaisirs dans la vie.

POLYSTRATE.

D'abord, j'avois une autorité sans bornes, une foule de beaux enfans, des femmes charmantes, des parfums et des vins d'une odeur

exquise : ma table l'emportoit sur celles de Sicile (1).

SIMYLE.

Voilà du nouveau. Je t'avois toujours cru fort ménager.

POLYSTRATE.

Oui ; mais c'étoit par la libéralité des autres que tous ces biens couloient en abondance pour moi. Dès la pointe du jour, une foule de complaisans venoit se rendre à ma porte ; on m'apportoit de toutes les régions de la terre les présens les plus magnifiques.

SIMYLE.

Tu as donc été roi après ma mort ?

POLYSTRATE.

Non ; mais j'avois grand nombre d'amoureux.

SIMYLE.

Tu me fais rire : toi des amoureux, à l'âge où tu étois, n'ayant plus que quatre dents dans la bouche ?

POLYSTRATE.

Par Jupiter ! j'avois pour amans les plus distingués de la ville ; et quoique je fusse vieux et chauve, comme tu le vois, que mes yeux

(1) Rien n'est plus connu que la magnificence et la délicatesse des festins de Sicile. *Non siculæ dapes dulcem elaborabunt saporem*, dit Horace.

fussent remplis de chassie, et que mon nez distillât une roupie dégoûtante, ils mettoient leur suprême volupté à me faire la cour. Celui-là s'estimoit fort heureux, sur qui j'avois un moment arrêté mes regards.

SIMYLE.

Aurois-tu, comme un autre Phaon (1), transporté Vénus de Chio à l'autre rivage? et cette déesse auroit-elle accordé à tes vœux de te changer en un jeune homme parfaitement beau, et aimable au possible?

POLYSTRATE.

Nullement; mais tel que tu me vois, j'étois l'objet de tous les vœux.

SIMYLE.

Tu me dis-là des énigmes.

POLYSTRATE.

Rien cependant n'est plus connu ni plus ordinaire, que cet amour qu'on a pour les vieillards riches et sans enfans.

(1) Phaon étoit, dit-on, un vieillard, batelier de son métier, qui transporta Vénus de Chio à l'autre rivage. La déesse devint amoureuse de lui, et comme il étoit vieux, elle le changea en un beau jeune homme. *Sch. gr.* Ælien, hist. div. *liv. 12, chap. 18*, dit que Vénus cacha sous des laitues Phaon le plus beau des hommes, et qu'elle lui donna un parfum dont il s'oignit et reçut une beauté merveilleuse, qui le faisoit aimer de toutes les femmes. Surpris en adultère, il fut tué. C'est de lui que Sapho étoit amoureuse, par la vertu d'une plante dont Pline parle au livre 22, chapitre 8.

SIMYLE.

Ah ! j'entends à présent : ta beauté, homme admirable, venoit d'une Vénus dorée.

POLYSTRATE.

Cependant, Simyle, j'ai su tirer avantage de tous ces amoureux, dont j'étois presque adoré. Souvent je les traitois avec hauteur, ou je faisois refuser ma porte à quelques-uns d'entre eux ; tous alors se disputoient à qui se surpasseroit en complaisance et en marques d'amitié.

SIMYLE.

Mais à la fin, quel parti as-tu pris sur la disposition de tes biens ?

POLYSTRATE.

Je disois publiquement à chacun que je lui laissois ma succession ; il le croyoit, et se montroit encore plus flatteur. Mais j'ai laissé un autre testament plus véritable, que je portois sur moi, et dans lequel je leur dis à tous de pleurer.

SIMYLE.

Et quel est celui que, par ces dernières dispositions, tu nommes ton héritier ? Est-ce quelqu'un de ta famille ?

POLYSTRATE.

Non, certes ; mais un jeune esclave Phrygien, d'une beauté parfaite, et que j'avois acheté depuis peu.

SIMYLE.

Quel âge a-t-il, à-peu-près ?

POLYSTRATE.

Environ vingt ans.

SIMYLE.

Ah ! je conçois à présent quelle espèce de service il te rendoit.

POLYSTRATE.

Quoique barbare et perdu de débauche, il méritoit mieux d'être mon héritier que les autres. Déja les personnes les plus distinguées lui font la cour : enfin, il m'a succédé en tout. Il est à présent compté parmi les citoyens du premier rang ; et malgré son menton nouvellement rasé, son langage barbare, on dit partout qu'il est plus noble que Codrus, plus beau que Nirée, et plus prudent qu'Ulysse.

SIMYLE.

Peu m'importe ; qu'il soit, s'il le veut, général de la Grèce, pourvu que les autres ne soient jamais tes héritiers.

DIALOGUE X.

CARON, MERCURE, DIFFÉRENS MORTS, MÉNIPPE, CHARMOLÉE, LAMPICHUS, DAMASIAS, UN PHILOSOPHE, UN ORATEUR.

CARON.

APPRENEZ à quel péril vous nous exposez (1); la nacelle, comme vous le voyez, est trop petite pour vous tous ; elle est pourrie de vétusté, et fait eau de toutes parts : pour peu qu'elle penche d'un côté, elle va chavirer et couler à fond. Vous venez en si grand nombre, et chargés d'un si gros bagage, que je crains fort, si vous entrez dans la barque avec tous ces paquets, que vous n'ayez bientôt sujet de vous en repentir, sur-tout ceux d'entre vous qui ne savent pas nager.

LES MORTS.

Comment nous y prendre pour faire heureusement la traversée ?

CARON.

Je vais vous le dire ; il faut monter nuds dans la barque, et laisser sur le rivage tout ce bagage inutile : à peine encore pourra-t-elle vous

(1) Le grec porte : *en quelle situation sont nos affaires.* Cela eût été trop obscur.

contenir en cet état. Mercure, veille sur eux; n'en admets aucun ici qu'il ne soit entiérement nud, et qu'il n'ait, comme je l'ai dit, déposé son bagage, même le plus léger (1). Debout auprès de l'échelle, tu les examineras et les forceras de monter, à mesure qu'ils se seront dépouillés.

MERCURE.

Tu as raison, et je vais le faire..... Quel est celui-ci qui se présente le premier?

MÉNIPPE.

Je suis Ménippe. Tiens, voilà ma besace et mon bâton, Mercure; jette-les dans le lac. Pour mon manteau, je ne l'ai point apporté, et j'ai bien fait.

MERCURE.

Monte, Ménippe, le plus brave des hommes; prends la première place en haut, à côté du pilote, pour avoir l'œil sur les autres. Quel est ce beau garçon?

CHARMOLÉE.

Je suis l'aimable Charmolée de Mégare, dont le baiser valoit deux talens.

MERCURE.

Hé bien, laisse-là ta beauté, tes lèvres et

(1) ἔπιπλα pour ἐπιπολαῖα, *qui n'a que la surface*, très-léger. C'est un terme Ionien, qui signifie *léger bagage*. *Voyez* Hérodote, Thalie, *chap. 135*.

leurs baisers, cette chevelure touffue, l'incarnat de tes joues, et toute ta peau : voilà qui est bien. Tu es leste à présent ; monte.... Et toi, avec ce manteau de pourpre, ce diadême et ton regard farouche, qui es-tu ?

LAMPICHUS.

Lampichus, roi des Gélons.

MERCURE.

Et pourquoi, Lampichus, te présenter avec tout cet attirail ?

LAMPICHUS.

Eh, quoi ! falloit-il, Mercure, qu'un roi vînt ici tout nud ?

MERCURE.

Un roi, non ; mais bien un mort. Dépose donc ces vêtemens.

LAMPICHUS.

Hé bien, voilà mes riches ornemens par terre.

MERCURE.

Dépouille encore ton orgueil et tes mépris ; ils surchargeroient la nacelle s'ils y montoient avec toi.

LAMPICHUS.

Mais laisse-moi, du moins, porter mon diadême et mon manteau royal (1).

(1) ἐφεστρὶς, comme le remarque le Scholiaste, est un vêtement qui se met pardessus les autres. Végéce

MERCURE.

Nullement ; il faut les quitter aussi.

LAMPICHUS.

Soit. Que faut-il de plus ? je me suis défait de tout.

MERCURE.

Défais-toi encore de ta cruauté, de ta folie, de ta colère.

LAMPICHUS.

Hé bien, me voilà nud.

MERCURE.

Monte à présent. Et toi, qui es-tu, homme épais, et si bien fourni de chair (1) ?

DAMASIAS.

L'athlète Damasias.

MERCURE.

Oui, tu lui ressembles. Je t'ai vu souvent dans les gymnases.

DAMASIAS.

Il est vrai, Mercure. Reçois-moi donc, je suis nud.

l'emploie pour une espèce de cuirasse ou de casaque militaire ; ce qui convient bien à un roi barbare et guerrier.

(1) La graisse des Athlètes avoit passé en proverbe. Damasias, citoyen d'Amphipolis, vainqueur aux jeux olympiques en la 115e olympiade.

MERCURE.

Tu ne l'es point, mon cher, enveloppé de tant de graisse: commence par t'en dépouiller; autrement, tu ferois couler la barque à fond si seulement tu y posois l'un de tes pieds. Jette-là ces couronnes, et renonces à ces proclamations (1).

DAMASIAS.

Je suis nud, et en vérité, je ne pèse pas plus que les autres morts.

MERCURE.

Fort bien; voilà comme il faut être, très-léger: monte donc. Et toi, Craton, quitte tes trésors et ta mollesse; n'apporte ici ni tes airs de grandeur, ni tes ornemens funèbres, ni les dignités de tes ancêtres. Laisse-là ta noblesse, et ta gloire, et les titres dont tu fus honoré par tes concitoyens, qui t'appelloient leur père et leur bienfaiteur. Laisse-là les inscriptions de tes statues; ne parle plus du vaste tombeau que l'on t'a érigé; le souvenir de toutes ces choses est pesant.

CRATON (2).

Ce sera malgré moi. Je les quitterai cependant: le moyen de s'en dispenser?

(1) L'Athlète, vainqueur aux jeux, étoit promené autour du stade, précédé d'un hérault qui proclamoit son nom, celui de son père et de sa patrie.

(2) Le texte porte ici les lettres ΧΑΡ, qui indique *Caron;* mais c'est une faute, il faut lire ΚΡΑ.

MERCURE.

Ah, ah ! te voilà tout armé ! quel est ton dessein, et pourquoi portes-tu ce trophée ?

UN SOLDAT.

C'est, Mercure, que j'ai remporté la victoire, et que, pour m'être distingué par mon courage, ma patrie m'a honoré de ce monument.

MERCURE.

Jette à terre ton trophée ; la paix règne aux enfers, et les armes y sont inutiles.... Mais quel est cet homme au maintien grave, à l'air arrogant, aux sourcils froncés ? Il paroît plongé dans des réflexions profondes. D'où vient qu'il est vêtu d'une longue robe ?

MÉNIPPE.

C'est un philosophe, Mercure, ou plutôt un fourbe rempli d'impostures. Fais-le dépouiller, et tu verras, cachées sous son habit, des choses assez risibles.

MERCURE.

Commence par déposer ce maintien ; tu quitteras ensuite le reste. O Jupiter ! que de forfanterie il porte avec lui ! que d'ignorance ! que d'amour pour la dispute ! que de vaine gloire, de questions embarrassantes, d'argumens hérissés, de pensées entortillées ! Mais voici encore une foule de travaux inutiles, de frivolités, de balivernes, de sottes minuties.

Eh ! j'apperçois aussi de l'or, de la volupté, de l'impudence, de la colère, de l'orgueil, de la mollesse ! Elles ne m'ont point échappé, quelque soin que tu aies pris de les cacher. Quitte donc tes mensonges, ton arrogance, cette opinion de valoir mieux que les autres. Si tu montois avec tout ce bagage, quel vaisseau de cinquante rameurs pourroit te recevoir ?

LE PHILOSOPHE.

Et bien, je vais m'en défaire, puisque tu le veux.

MÉNIPPE.

Mais, Mercure, fais-lui quitter aussi cette barbe profonde (1) et hérissée ; chaque poil pèse au moins cinq mines.

MERCURE.

C'est bien dit : dépose cette barbe.

LE PHILOSOPHE.

Et qui la coupera ?

MERCURE.

Ménippe, que voici ; il te la coupera avec la hache du batelier, et l'échelle lui servira de billot.

MÉNIPPE.

Non, Mercure ; donne-moi une scie, cela sera plus risible.

(1) Au lieu de *βαρὺν*, je lis *βαθύν*.

MERCURE.

Il suffit d'une hache.

MÉNIPPE.

Fort bien. Tu as repris un air plus humain en quittant ce sale ornement des boucs (1). Veux-tu, Mercure, que je lui arrache un peu les sourcils ?

MERCURE.

Oui ; il les relève trop orgueilleusement sur son front (2). Eh quoi ! tu pleures, scélérat ; tu perds courage à l'aspect de la mort : allons, allons, monte.

MÉNIPPE.

Il porte encore sous l'aisselle (3) une chose fort pesante.

MERCURE.

Qu'est-ce que c'est, Ménippe ?

MÉNIPPE.

La flatterie, Mercure. Elle lui fut, pendant sa vie, d'une grande utilité.

(1) Κινάβρα, signifie *l'odeur puante qu'exhale le bouc.* Peut-être, dit le Scholiaste, Lucien entend-il par-là la besace du Philosophe. Le Scholiaste se trompe : l'allusion est claire.

(2) Le grec ajoute : *je ne sais trop pourquoi.*

(3) On dit en grec : *porter sous l'aisselle*, pour dire cacher avec soin, tenir bien secret. Ménippe indique aussi par-là que la flatterie du Philosophe est puante.

LE PHILOSOPHE.

Et toi, Ménippe, quitte aussi ta liberté, ta franchise, ton caractère sans souci, ta noble hardiesse, et ton rire satyrique : tu es ici le seul qui ne pleure point.

MERCURE.

Nullement; garde-les, Ménippe : cela est léger, d'un transport facile, et sert beaucoup à faire heureusement le passage. Et toi, Orateur, dépose cette affluence de grands mots, ces antithèses, ces comparaisons, ces périodes arrondies, ces barbarismes (1), et toutes ces figures qui donnent du poids aux discours.

L'ORATEUR.

Voilà que je les quitte.

MERCURE.

Fort bien. Déliez les cordes qui nous retiennent au rivage. Tirez l'échelle, qu'on lève l'ancre. Déploie la voile, batelier, prends le gouvernail en main, et partons sous d'heureux auspices. Qu'avez-vous à pleurer, insensés, surtout ce philosophe dont on vient de ravager la barbe ?

LE PHILOSOPHE.

C'est, Mercure, que je croyois l'ame immortelle.

(1) Trait satyrique contre les orateurs du temps.

MÉNIPPE.

Il en a menti. La véritable cause de son chagrin est bien différente.

MERCURE.

Quelle est-elle ?

MÉNIPPE.

Il pense qu'il ne fera plus de splendides festins ; qu'il ne sortira plus la nuit, à l'insu de tout le monde, la tête enveloppée dans son manteau, pour courir les lieux de débauche ; il n'en fera plus accroire tous les matins aux jeunes gens crédules, dont il recevoit l'argent pour le prix de sa prétendue sagesse. Voilà ce qui le chagrine.

LE PHILOSOPHE.

Et toi, Ménippe, n'es-tu pas fâché d'être mort ?

MÉNIPPE.

Comment cela ? J'ai couru au-devant du trépas sans y être appellé. Mais tandis que nous parlons, on entend des clameurs qui semblent venir de la terre.

MERCURE.

Elles en viennent aussi, Ménippe ; et ce n'est pas d'un seul pays. Dans l'un, on court en riant à l'assemblée ; tous les citoyens se réjouissent de la mort de Lampichus ; sa femme est arrêtée par les femmes, et ses enfans nés depuis peu, sont lapidés par les enfans. Ailleurs, on

applaudit l'orateur Diophante, qui vient de prononcer dans Sicyone, l'oraison funèbre de ce Craton. Certes, voici la mère de Damasias toute éplorée; accompagnée d'autres femmes, elle mène le deuil aux funérailles de cet athlète. Pour toi, Ménippe, personne ne te pleure: tu es couché dans la solitude et le silence.

MÉNIPPE.

Point du tout. Tu entendras bientôt les chiens pousser en mon honneur des hurlemens lugubres, et les corbeaux se frapper de leurs ailes lorsqu'ils se rassembleront pour me donner la sépulture.

MERCURE.

Tu es un brave, Ménippe. Mais déja la navigation est finie. Allez au tribunal, en suivant cette route qui y conduit tout droit. Le batelier et moi, nous allons chercher d'autres morts.

MÉNIPPE.

Bon voyage, Mercure. Avançons, nous autres. Et quoi! vous balancez encore? Allons, il faut absolument que nous soyons jugés. On dit que les punitions sont terribles; on parle de roues, de vautours, de rochers et la vie de chacun va paroître au grand jour.

DIALOGUE XI.

DIOGÈNE ET CRATÈS.

CRATÈS.

As-tu connu, Diogène, le riche Mœrichus, ce Corinthien opulent, qui possédoit plusieurs vaisseaux, et auquel son cousin Aristée, fort riche aussi lui-même, avoit coutume de dire ce mot d'Homère : *ou tu m'enleveras, ou je t'enleverai* (1) ?

DIOGÈNE.

Pourquoi me fais-tu cette question ?

CRATÈS.

Ils se courtisoient mutuellement dans l'espérance d'hériter l'un de l'autre. Tous deux étoient de même âge ; tous deux avoient exposé leur testament en public. Mœrichus, dans le cas où il mourroit le premier, envoyoit Aristée en possession de tous ses biens, et de même Aristée laissoit tous les siens à Mœrichus, s'il le prédécédoit. Voilà ce que portoient leurs testamens : en conséquence ils se faisoient mutuellement la cour et cherchoient à se surpasser en flatterie. Les devins qui prédisent

(1) Au livre XXIII de l'Iliade, *v.* 724, Ulysse et Ajax luttent ensemble ; et ne pouvant s'ébranler, Ajax dit à son adversaire, *enleve-moi, ou je t'enleverai.* Par allusion à ce vers, Lucien fait dire à Aristée, *ou tu m'enterreras, ou je t'enterrerai.*

l'avenir, soit d'après le cours des astres, soit d'après les songes, comme les Chaldéens, et Apollon lui-même, accordoient la victoire, tantôt à Aristée, tantôt à Mœrichus : la balance penchoit un jour pour celui-ci, le lendemain pour celui-là.

DIOGÈNE.

Quelle a été l'issue de ce combat, Cratès ? Cela paroît curieux à savoir.

CRATÈS.

Tous deux sont morts le même jour, et leurs héritages ont passé à Eunomius et Trasyclès, leurs parens, auxquels on n'avoit jamais prédit que les choses tourneroient de la sorte. Les deux cousins, en traversant la mer de Scyone à Cyrra, ont été surpris par un coup de vent (1), et ils ont fait naufrage.

DIOGÈNE.

C'est bien fait. Pour nous, lorsque nous vivions, nous étions bien éloignés de former, à l'égard l'un de l'autre, aucun projet semblable. Jamais je n'ai souhaité qu'Antisthènes mourût pour hériter de son bâton. Cependant il en avoit un vigoureux, fait d'olivier franc. Et je ne pense pas que tu ayes jamais desiré ma mort pour posséder mes biens, je veux dire,

(1) *Surpris en flanc par l'Iapix*, vent du couchant. Grævius entend cette phrase de Mœrichus et d'Aristée. J'adopte son avis, et voilà pourquoi j'ajoute *les deux cousins.*

mon tonneau et ma besace qui contenoit deux chœniques de pois chiches.

CRATÈS.

Je n'avois pas besoin, non plus que toi, de faire de pareils vœux. Ce qui nous étoit nécessaire, nous l'avions hérité, toi d'Antisthènes, et moi de toi. Cet héritage étoit préférable à l'empire des Perses, et mille fois plus noble.

DIOGÈNE.

Et c'étoit ?

CRATÈS.

La sagesse, la modération, la vérité, la franchise et la liberté.

DIOGÈNE.

Oui, je me souviens que ce fut la richesse que je reçus d'Antisthènes : je te la laissai après l'avoir augmentée.

CRATÈS.

Cependant les autres hommes négligeoient de pareilles possessions : aucun ne nous faisoit la cour, dans l'espoir de devenir nos héritiers. Tous n'avoient les yeux fixés que sur l'or.

DIOGÈNE.

Cela n'est pas étonnant : ils n'étoient pas en état de recevoir de nous des richesses de cette nature. Entiérement criblés par la volupté, semblables à des bourses sans fond (1), en

(1) Le grec dit : *semblables à des bourses pourries.*

vain eût-on jetté en eux des semences de sagesse et de vérité ; elles seroient tombées par terre (1). Ces gens-là ressemblent aux Danaïdes, qui versent de l'eau dans un tonneau percé : mais pour l'or, ils le gardent avec leurs dents, avec leurs ongles (2), et par toute sorte de moyens.

CRATÈS.

Aussi, nous possédons ici même nos richesses ; tandis que les autres n'y apportent qu'une obole, encore ne passe-t-elle pas le batelier.

DIALOGUE XII.

ALEXANDRE, ANNIBAL, MINOS ET SCIPION.

ALEXANDRE.

AFRICAIN, c'est à moi que la préférence est due, je l'emporte sur toi.

ANNIBAL.

Nullement : c'est à moi.

ALEXANDRE.

Et bien, prenons Minos pour juge.

(1) Le texte ajoute : *et se seroient écoulées, le fond ne pouvant pas les contenir.* Répétition inutile, qui répugne à notre langue.

(2) C'est-à-dire, qu'ils sont prêts à se battre, comme les bêtes féroces, pour le conserver ou en acquérir.

MINOS.

Qui êtes-vous ?

ALEXANDRE.

Celui-ci est Annibal le Carthaginois, et je suis Alexandre, fils de Philippe.

MINOS.

Par Jupiter, voilà deux ombres illustres. Quel est le sujet de votre dispute.

ALEXANDRE.

Il s'agit de la prééminence. Cet homme prétend avoir été un plus grand général que moi; je soutiens au contraire que, par les talens militaires, je l'emporte non-seulement sur lui, mais sur presque tous ceux qui m'ont précédé.

MINOS.

Et bien, que chacun plaide sa cause à son tour. Africain, commencez.

ANNIBAL.

J'ai du moins retiré quelque fruit de mon séjour aux enfers. J'ai appris à parler grec (1), et mon rival, à cet égard, n'aura sur moi aucun avantage. De tous les hommes illustres, ceux-là, je pense, ont atteint le plus haut degré de la gloire, qui, n'étant rien dans les com-

(1) Cette plaisanterie de Lucien porte à faux : Annibal savoit très-bien cette langue, et étoit instruit dans les arts de la Phénicie et de la Grèce. *Voyez* la remarque d'Hemstérhuis à cet endroit.

mencemens, secondés de leur seul mérite, se sont néanmoins élevés aux plus grands emplois, ont su s'acquérir une puissance considérable, et ont mérité qu'on leur déférât l'autorité suprême. A peine je passai de Carthage en Espagne avec un petit nombre de soldats, que je devins lieutenant de mon frère (1). Bientôt reconnu pour un guerrier supérieur, on me jugea digne de commander en chef les plus grandes entreprises. Je vainquis les Celtibériens, je triomphai des Gaulois occidentaux; et franchissant les montagnes voisines de l'Héridan, je parcours tous ces lieux en vainqueur (2), je renverse un grand nombre de villes, je soumets tout le plat pays de l'Italie, et j'arrive aux portes de la capitale. J'ai tué tant de Romains en un seul jour, qu'on mesuroit leurs anneaux au boisseau, et que les cadavres servoient de pont pour traverser les fleuves. J'ai fait tout cela, sans me faire appeller le fils d'Ammon, sans vouloir passer pour un dieu, sans raconter les rêves de ma mère, mais en avouant au contraire que j'étois homme, ayant en tête les généraux les plus consommés: combattant dans

(1) La traduction latine est fautive en cet endroit, τὸ πρῶτον ὕπαρχος ὢν τῷ ἀδελφῷ, signifie, *d'abord étant lieutenant sous mon frère;* et non pas, *quum primum sub fratris auspiciis militassem;* ce qui voudroit dire, *après avoir fait mes premières armes sous mon frère*, sans indiquer si ce fut en qualité de simple soldat ou d'officier.

(2) La traduction latine, *omnia sum depopulatus*, rend encore fort mal le grec: ἅπαντα κατέδραμον, et l'image est perdue, nous l'avons conservée.

la mêlée, contre les plus braves soldats, et non contre des Mèdes et des Arméniens, qui fuient avant qu'on les poursuive, et livrent à l'instant la victoire à quiconque ose s'en saisir. Alexandre, il est vrai, a beaucoup augmenté l'empire qu'il avoit reçu de son père, il en a reculé les bornes en usant de la fortune ; mais ce vainqueur de l'Asie, qui triompha du lâche Darius dans les plaines d'Issus et d'Arbelles, quitta les mœurs de ses ancêtres, pour la molesse des Mèdes, et voulut se faire adorer. On le vit se souiller dans les festins du sang de ses amis, les arrêter lui-même, pour les faire traîner au supplice. Moi, j'ai commandé ma patrie avec équité ; et lorsqu'elle me rappella pour m'opposer à la flotte nombreuse des ennemis qui menaçoient l'Afrique, j'obéis à l'inſtant, et je descendis sans murmurer au rang de simple citoyen. Condamné à l'exil, je supportai cette injustice avec égalité d'ame. Voilà ce que j'ai fait, et j'étois barbare ; je n'avois point été instruit dans les sciences de la Grèce (1), je ne récitois pas en cadence

(1) Cela est faux : les sciences de la Grèce et de la Phénicie floriſsoient à Carthage. Je n'en veux d'autres preuves que la perfection qu'elle a su porter dans la navigation et le commerce. Les Romains se sont vainement efforcés de peindre les Carthaginois comme des barbares et des ignorans ; est-il possible que la fille de Tyr, environnée des Grecs, liée avec tous les peuples du monde connu, n'ait pas cultivé les sciences ?

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

les poésies d'Homère, le sage Aristote ne m'avoit point élevé. Je n'ai fait que profiter des heureuses dispositions que je tenois de la nature; et c'est par-là que je prétends l'emporter sur Alexandre. S'il paroît plus noble que moi, pour avoir eu le front ceint d'un diadême, ce sera peut-être aux yeux des Macédoniens; mais le titre de roi ne le rendra jamais préférable à un brave capitaine qui a plus fait usage de sa prudence et de son habileté, que des faveurs de la fortune.

MINOS.

Vraiment il a plaidé sa cause avec noblesse, et mieux qu'on ne pouvoit l'attendre d'un Africain. Que répondras-tu, Alexandre?

ALEXANDRE.

Je ne devrois rien répondre à un homme si audacieux. La renommée suffit seule pour t'apprendre quel monarque je fus, tandis que celui-ci n'étoit qu'un brigand. Mais considère à quel point je l'emporte sur lui. Parvenu, jeune encore, sur un trône mal affermi, je contins dans l'obéissance mon royaume agité de dissensions et de troubles; je poursuivis les meurtriers de mon père, j'effrayai la Grèce par la ruine de Thèbes, et fus proclamé par les Grecs, leur généralissime. Non content de régner sur la Macédoine, et sur les autres états que m'avoit laissés mon père, je formai le projet de subjuguer la terre entière: il me paroissoit insupportable de ne pas être

le maître de l'univers. A la tête d'un petit nombre de soldats, je fais une irruption en Asie; je traverse le Granique en vainqueur, après un combat opiniâtre; je m'empare de la Lydie, de l'Ionie, de la Phrygie; je subjugue tout ce qui se rencontre devant moi, et j'arrivè à Issus, où Darius m'attendoit avec une armée innombrable. L'on sait aux enfers, quel fut le succès de cette journée, et combien je fis descendre ici de morts: le batelier assure que sa barque ne put y suffire, et qu'il fut obligé de construire des radeaux pour en passer le plus grand nombre. J'ai fait tous ces exploits en bravant les dangers à la tête de mes troupes, et me faisant un honneur de recevoir des blessures. Je ne vous dirai point ce que je fis à Tyr et aux plaines d'Arbelles; je pénétrai jusques chez les Indiens, je m'emparai de leurs éléphans, je vainquis leur roi Porus, et ne mis à mon empire d'autres bornes que l'Océan. Ensuite je traversai le Tanaïs, et dans un combat de cavalerie, je défis les Scythes, ces guerriers indomptables. Mes amis ont éprouvé mes bienfaits, et mes ennemis ont senti le poids de ma vengeance. Si les hommes m'ont pris pour un dieu, cette erreur est bien pardonnable; l'éclat de mes grandes actions leur avoit donné de moi cette haute idée. Enfin je suis mort sur le trône, tandis que ce banni a terminé honteusement ses jours chez Prusias roi de Bithynie; digne fin d'un homme si méchant et si cruel! Je ne parle point de

sa conquête de l'Italie ; il la doit moins à son courage qu'à sa scélératesse, à ses ruses et à ses perfidies. Annibal, en me reprochant ma mollesse, semble avoir oublié les délices de Capoue. Cet admirable guerrier, entre les bras des courtisannes, consumoit en voluptés un temps précieux pour la guerre. Pour moi, j'ai dédaigné la conquête de l'Occident, et j'ai mieux aimé tourner mes armes vers l'Asie. Quelle gloire en effet pouvois-je acquérir à soumettre, sans verser de sang, l'Italie, l'Afrique, et les pays qui s'étendent jusqu'à Cadix. Ces contrées déja tremblantes et prêtes à reconnoître un maître, ne me parurent pas dignes d'être combattues. Voilà ce que j'avois à dire. Je pourrois ajouter bien d'autres choses ; mais ceci doit suffire, et Minos peut prononcer.

SCIPION.

Que ce ne soit pas au moins sans m'avoir entendu.

MINOS.

Et qui es-tu, et quelle est ta patrie ?

SCIPION.

Je suis Scipion, général des Romains, vainqueur dans d'illustres combats de ce Carthaginois et des Africains.

MINOS.

Et que veux-tu nous dire ?

SCIPION.

Je le cède, il est vrai, à Alexandre ; mais je

l'emporte sur Annibal, que j'ai vaincu et obligé de prendre honteusement la fuite. Quelle est donc son impudence ? Il prétend disputer le pas à Alexandre, tandis que Scipion, son vainqueur, le lui cède.

MINOS.

Tu parles sensément, Scipion. Que le premier rang soit assigné à Alexandre, le second à toi, Annibal aura le troisieme, et n'en sera pas plus méprisable (1).

DIALOGUE XIII.

DIOGÈNE ET ALEXANDRE.

DIOGÈNE.

ET quoi, Alexandre, tu es mort ainsi que nous tous ?

ALEXANDRE.

Tu le vois, Diogène ; il n'est point éton-

(1) Cet arrêt de Minos pourra ne pas paroître équitable à tous les lecteurs ; il en est qui croiront qu'il a fallu plus de talens pour traverser les Gaules, soumettre ses peuples guerriers, les engager à la conquête de l'Italie, franchir les Alpes, contenir des soldats indisciplinés, combattre et vaincre des Romains, que de subjuguer en courant l'Asie déja vaincue par sa mollesse. Lucien semble avoir composé ce Dialogue pour flatter les Romains ; ou peut-être, jeune encore, étoit-il séduit par les récits de leurs historiens, qui ont toujours peint les Carthaginois sous les couleurs les plus odieuses, sans doute pour disculper leur patrie de l'inhumanité avec laquelle elle a traité Carthage.

nant, qu'étant homme, je sois mort à mon tour.

DIOGÈNE.

Ammon disoit donc un mensonge, lorsqu'il t'appelloit son fils ? Tu étois réellement celui de Philippe.

ALEXANDRE.

Sans doute, j'étois fils de Philippe ; je ne serois pas mort, si j'eusse été celui d'Ammon.

DIOGÈNE.

Et ce qu'on disoit d'Olympias, étoit donc également faux, qu'un serpent couchoit avec elle ; qu'on l'avoit vu dans son lit que c'étoit à lui que tu devois la naissance, et que Philippe étoit dans l'erreur en se croyant ton père.

ALEXANDRE.

J'ai autrefois entendu dire tout cela, aussi-bien que toi (1) ; mais je vois à présent que, ni ma mère, ni les prophètes d'Ammon, ne disoient rien de sensé.

DIOGÈNE.

Leurs mensonges du moins ne te furent pas inutiles pour accomplir tes desseins, puisqu'une foule d'hommes qui te croyoient un véritable dieu, se soumirent en tremblant à ta puissance.

(1) Bien plus, il étoit l'auteur de ces bruits, et Olympias disoit souvent en plaisantant : *Alexandre ne cessera-t-il point de me calomnier auprès de Junon.*

Mais, dis-moi, je te prie, à qui as-tu laissé un si vaste empire ?

ALEXANDRE.

Je l'ignore, je n'ai pas eu le temps de rien arrêter à ce sujet. Tout ce que je sais, c'est qu'en mourant, je donnai mon anneau à Perdiccas.... Mais, qu'as-tu à rire, Diogène ?

DIOGÈNE.

Et de quelle autre chose, sinon du souvenir de tout ce que firent les Grecs pour te flatter, lorsque tu vins prendre possession de l'empire, soit en te déclarant général de la Grèce, contre les barbares, soit en te mettant au rang des douze dieux, en te bâtissant des temples, et t'offrant des sacrifices comme au fils du serpent. Mais, dis-moi, où les Macédoniens t'ont-ils enterré ?

ALEXANDRE.

Je suis encore gissant à Babylone, privé de sépulture, et voilà déja le troisième jour. Mais Ptolémée, l'un de mes gardes, m'a promis qu'aussi-tôt qu'il seroit tranquille, et délivré des troubles qui l'agitent en ce moment, il me transporteroit en Egypte, pour m'y faire enterrer, et me faire mettre au rang des dieux de ce pays.

DIOGÈNE.

Et je ne rirois pas, Alexandre, quand je te vois t'occuper jusques dans les enfers, de ces pensées

extravagantes, te bercer de la folle espérance de devenir un Anubis, ou un Osiris ? Va, très-divin personage, ne t'attends à rien de semblable ; quand une fois l'on a traversé le lac infernal, et qu'on a franchi cet étroit passage, il n'est plus permis de revenir sur ses pas. D'ailleurs Eaque n'exerce point négligemment son emploi, et l'on ne brave pas Cerbère impunément. Cependant, je voudrois bien savoir de toi, comment tu supportes ton état actuel, lorsque tu penses à cette grande félicité que tu as laissée sur la terre, à ces gardes, à ces satellites, à ces satrapes, à tous ces peuples qui t'adoroient, à tes trésors immenses. N'éprouves-tu aucun chagrin, au souvenir de Babylone, de Bactres, de ces énormes éléphans, des honneurs qu'on te rendoit, de ta haute renommée, de ce triomphe éclatant, où, revêtu d'une robe de pourpre, le front ceint d'une bandelette blanche, tu te voyois traîné sur un char magnifique ? Et quoi ! tu pleures, insensé ? Le sage Aristote ne t'a-t-il pas appris à ne point compter sur la stabilité des faveurs de la fortune ?

ALEXANDRE.

Ah ! ce philosophe fut de tous mes flatteurs le plus détestable. Si tu savois seulement tout ce qu'il a fait, cet Aristote ; combien il me demandoit, quelles lettres il m'écrivoit, et comme il abusoit de ma confiance, tantôt en me flattant sur mon amour pour les sciences, tantôt en

en donnant des éloges à ma beauté, (comme si la beauté eût fait partie du souverain bien); en approuvant toutes mes actions, en exhaltant mes richesses; car, pour n'avoir point à rougir de toutes celles qu'il avoit reçues de moi, il les mettoit au rang des véritables biens. Cet homme, Diogène, n'étoit qu'un fourbe adroit et rusé; tout le fruit que j'ai retiré de sa sagesse, a été de m'affliger de la perte de ces biens, comme si j'avois perdu des trésors d'un prix inestimable.

DIOGÈNE.

Sais-tu ce qu'il faut que tu fasses? car je veux t'indiquer un remède à ton chagrin; comme il ne croit point ici d'ellébore, va sur les bords du fleuve de l'oubli, et bois de son eau à longs traits, puis bois encore et souvent. Peut-être par ce moyen parviendras-tu à calmer le chagrin que te cause la perte des biens d'Aristote. J'apperçois Clitus, Callisthène et plusieurs autres, qui s'avancent ici, sans doute pour te mettre en pièces, et se venger de toi: prends donc cette autre route, et bois souvent, comme je te l'ai dit.

DIALOGUE XIV.

ALEXANDRE ET PHILIPPE.

PHILIPPE.

A présent, Alexandre, tu ne saurois nier que tu sois mon fils. Tu ne serois pas mort, si tu eusses été celui d'Ammon.

ALEXANDRE.

Je n'ignorois pas, mon père, que je fusse fils de Philippe ; mais je reçus l'oracle, parce que je le crus utile à mes desseins.

PHILIPPE.

Que dis-tu ? tu croyois utile de te laisser tromper par les prophètes ?

ALEXANDRE.

Je ne dis pas cela. Mais les barbares frappés de respect, me crurent un dieu, et nul n'osant me résister, je triomphai d'eux avec plus de facilité.

PHILIPPE.

Et quels hommes as-tu vaincus, qui fussent dignes de l'être ? Tu n'eus jamais affaire qu'à des lâches, qui jettoient et leurs arcs et leurs boucliers, pour prendre la fuite. Mais vaincre les Grecs, les Béotiens, les Phocéens, et les Athéniens, renverser l'infanterie Arcadienne, la cavalerie Thessalienne, soumettre les Eléens

qui lancent si bien le javelot, et les Mantinéens qui manient adroitement le bouclier, subjuguer les Thraces, les Illyriens et les Panno-niens, voilà de grands exploits. A l'égard de tes Mèdes, de tes Perses et de tes Caldéens, peuples efféminés, ne sais-tu pas qu'avant toi, dix mille Grecs, sous la conduite de Cléarque, les avoient vaincus, et que, sans oser en venir aux mains, ils avoient pris la fuite, avant que les Grecs eussent tiré leurs traits ?

ALEXANDRE.

Mais les Scythes, mon père, les éléphans des Indiens, n'est-ce rien que de les avoir vaincus ? et je l'ai fait sans semer des divisions parmi eux (1), sans acheter mes victoires des mains d'un traître. Jamais je ne les ai trompés par de faux sermens ni de vaines promesses ; je n'ai point rompu, pour les soumettre, la foi que je leur avois jurée. Quant aux Grecs, j'en ai rangé une partie sous ma puissance, sans verser de sang, et vous avez appris, sans doute, comme j'ai su châtier les Thébains (2).

(1) C'est ainsi que Philippe faisoit la guerre.

(2) Les Thébains s'étant révoltés pendant qu'Alexandre faisoit la guerre contre les Celtes, il repassa l'Ister, et vint assiéger Thèbes, qu'il prit après avoir essuyé plus d'un échec par les vigoureuses sorties des Thébains. Pour les punir, il livra leur ville au pillage et aux flammes, à la réserve de la maison du poëte Pindare. *Voyez* Arrien, de l'expédition d'Alexandre, *liv. 1, pag. 16, 17 et suiv.*

PHILIPPE.

Je sais tout cela, et Clitus m'en a instruit, lui que tu as percé d'un coup de lance au milieu d'un festin, parce qu'il osa louer mes exploits militaires, et les comparer aux tiens. Mais on prétend que tu as quitté la *Chlamyde* des Macédoniens, pour te vêtir de la robe des Perses; que tu as chargé ta tête d'une tiare élevée, et voulu être adoré par les Macédoniens, par des hommes libres: et ce qu'il y a de plus ridicule, tu as, dit-on, imité les mœurs de ceux que tu avois vaincus; je ne parle pas ici de tes autres actions, comme de renfermer avec des lions, des hommes distingués par leur sagesse et leur science (1), de contracter des mariages extraordinaires (2), et d'avoir eu pour Héphæstion un amour excessif. Il n'y a qu'un trait que j'aie approuvé, lorsqu'on me l'a raconté; c'est que tu t'es abstenu de la femme de Darius, qui étoit belle; et que tu as pris soin de la mère et des filles de ce prince infortuné. Cette action est vraiment royale.

ALEXANDRE.

Et vous ne louez pas, mon père, cette intrépi-

(1) Callisthène, philosophe, et Lysimaque, l'un des généraux d'Alexandre.

(2) Le grec porte: de *tels mariages*, ce qui est fort obscur. Je crois qu'on peut l'entendre des mariages contractés selon les usages des barbares, à moins que ce ne soit une allusion à son inclination pour Héphæstion.

dité qui me faisoit courir au-devant des dangers; qui me fit, le premier, chez les Oxydraques, escalader le rempart et recevoir tant de blessures?

PHILIPPE.

Non, Alexandre, je n'approuve point cette témérité. Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois glorieux à un roi d'être blessé, de s'exposer au danger pour l'intérêt de son armée; mais une telle conduite ne te convenoit en aucune manière. Et puis, passant pour un dieu, si une fois tu étois blessé, et qu'on t'eût vu emporté hors du combat, baigné dans ton sang, et gémissant de tes blessures, c'étoit apprêter à rire à tous ceux qui t'auroient vu. Ammon étoit convaincu d'imposture et de fausseté dans ses oracles; ses prophètes passoient pour des flatteurs. Et qui auroit pu s'empêcher de rire, en voyant le fils de Jupiter, près d'expirer, implorer le secours des médecins? Crois-tu donc, si tu étois mort alors, qu'une foule de gens n'eût pas raillé cette vanité avec laquelle tu t'attribuois la qualité d'un dieu, en voyant le fils d'un dieu étendu dans le cerceuil, déja livré à la pourriture, et enflé comme tous les cadavres. D'ailleurs, cet oracle dont tu parles, Alexandre, en rendant tes victoires faciles, t'a ravi en grande partie la gloire de tes exploits; car tout ce que tu as fait, paroissoit trop au-dessous de la puissance d'un dieu.

ALEXANDRE.

Ce n'est cependant pas-là ce que les hommes

pensent de moi. Au contraire, ils me mettent en parallèle avec Hercule et Bacchus. Mais quoi qu'il en soit, je suis toujours le seul qui ait pris cette roche d'Aorne, qu'aucun autre n'avoit pu prendre avant moi.

PHILIPPE.

Tu le vois, tu parles à présent comme si tu étois le fils d'Ammon, et tu te compares à Hercule et à Bacchus : ne rougiras-tu point Alexandre, et ne te déferas-tu jamais de tant de vanité ? Ne te connoîtras-tu point toi-même, et ne comprendras-tu pas enfin que tu n'es qu'un mort ?

DIALOGUE XV.

ACHILLE ET ANTILOQUE.

ANTILOQUE.

QUELS discours, Achille, tenois-tu dernièrement à Ulysse au sujet de la mort ? Qu'ils étoient ignobles, et peu dignes de tes deux maîtres Chiron et Phénix ! Je t'ai entendu lui dire, que tu préférerois (1) travailler à la terre et être mercenaire chez quelque pauvre labou-

(1) Ceci est tiré de l'Odyssée, *liv. 11, v. 488.* Lucien a voulu critiquer Homère, de ce qu'il met dans la bouche d'un héros tel qu'Achille, un langage si peu digne de lui ; mais il est aisé de justifier Homère, qui a voulu par-là faire sentir la vanité des grandeurs de la vie.

reur qui auroit à peine de quoi vivre, plutôt que de régner sur tous les morts. Qu'un vil et lâche Phrygien, attaché à la vie plus qu'à l'honneur, tienne ce langage, cela n'est pas étonnant; mais que le fils de Pélée, le plus intrépide de tous les héros, puisse concevoir de si basses pensées, c'est une honte extrême; tu démens par-là les grandes actions qui ont illustré ta vie, et ce noble choix qui te fit préférer un beau trépas à de longs jours passés sans gloire sur le trône de Phtie.

ACHILLE.

Ah! fils de Nestor, je ne savois pas ce qu'étoient les enfers; et ne pouvant juger lequel des deux états valoit le mieux, de vivre ou d'être mort, j'ai préféré un peu de gloire à la vie. Mais je sais trop à présent combien cette gloire nous est inutile. En vain les habitans de la terre chantent continuellement nos louanges; les morts sont tous égaux. Notre beauté, cher Antiloque, et notre force ne nous accompagnent point ici. Tous semblables, et couchés dans les mêmes ténèbres, nous ne différons en rien les uns des autres. Les ombres des Troyens ne me craignent plus: celles des Grecs ne me font plus la cour: une égalité parfaite règne ici; et un mort, qu'il ait été brave ou lâche, ressemble en tout à un autre. Voilà ce qui me chagrine, et je suis au désespoir de n'être plus en vie, dussai-je être mercenaire.

ANTILOQUE.

Mais, que faire à cela ? Telle est la loi de la nature, tous les hommes meurent. Le meilleur parti, c'est d'obéir à cette loi de bon gré, et de ne point se chagriner des ordres du destin. D'ailleurs, tu vois ici tous ceux qui furent autrefois tes amis : nécessairement Ulysse y viendra bientôt, et c'est toujours une consolation que d'avoir des compagnons d'infortune, et de n'être pas seul à subir son sort. Vois Hercule, vois Méléagre, et tous les autres héros ; je suis persuadé qu'ils ne voudroient pas retourner sur la terre, si on leur rendoit le jour, à condition d'être mercenaires chez des hommes indigens et qui n'auroient pas de quoi vivre.

ACHILLE.

Cet avis est d'un ami. Mais je ne sais pourquoi le souvenir de ce que l'on fait pendant la vie m'afflige. Il vous afflige aussi, sans doute. Si vous n'en convenez pas, vous êtes d'autant plus malheureux que vous dévorez votre chagrin, sans oser vous plaindre.

ANTILOQUE.

Au contraire, notre sort en vaut mieux, Achille ; et comme nous voyons qu'il est inutile de rien dire, nous prenons le parti de garder le silence et de supporter notre destin, pour ne pas faire rire à nos dépens, en formant, comme toi, des vœux ridicules.

DIALOGUE XVI.

DIOGÈNE ET HERCULE.

DIOGÈNE.

N'EST-CE pas Hercule que je vois ? Par Hercule ! ce n'en est pas un autre. Voilà son arc, sa massue, sa peau de lion, sa stature, c'est Hercule tout entier. Et quoi ! tu es mort, fils de Jupiter ? Dis-moi, illustre vainqueur, ne serois-tu qu'un mort ? Quand j'étois sur la terre, je te sacrifiois comme à un dieu.

HERCULE.

Et tu avois raison de le faire ; car le véritable Hercule est dans le ciel, où il habite avec les dieux, et possède la belle Hébé ; je ne suis que son ombre.

DIOGÈNE.

Que dis-tu ? l'ombre d'un dieu ! Est-il possible qu'un dieu ne le soit que dans une moitié de lui-même, et que l'autre moitié soit sujette au trépas ?

HERCULE.

Oui vraiment ; Hercule n'est pas mort, et je ne suis que son image.

DIOGÈNE.

Ah ! j'entends. Il t'a donné à Pluton au lieu de lui ; et tu tiens ici sa place.

HERCULE.

Voilà ce que c'est.

DIOGÈNE.

Mais comment se peut-il qu'Eaque, ce juge exact et sévère, ne se soit pas apperçu que tu n'étois pas Hercule même, et qu'il ait reçu un Hercule supposé qui se présentoit à lui ?

HERCULE.

C'est que je ressemble parfaitement à ce héros.

DIOGÈNE.

Il est vrai, et si parfaitement, que ce pourroit être lui-même. Prends donc garde de te tromper (1) ; tu pourrois bien être le véritable Hercule, tandis que ton image auroit épousé Hébé, et habiteroit avec les dieux.

HERCULE.

Tu es un impertinent et un babillard. Si tu ne cesses de me railler, tu sauras bientôt de quel dieu je suis le simulacre.

DIOGÈNE.

Tu portes un arc (2) à la main ; mais qu'ai-je à craindre de toi, puisque tu es mort ? Cependant, dis-moi, je t'en supplie par cet Hercule dont

(1) A la lettre : *prends donc garde que ce ne soit le contraire.*

(2) *Un arc nud ;* c'est-à-dire, toujours prêt. Les anciens renfermoient leurs arcs dans des boëtes ; c'est d'ailleurs une allusion au v. 606 du onzième livre de l'Odyssée.

tu n'es que l'ombre, lorsque ce héros vivoit, étois-tu uni à lui, et ne formiez-vous qu'un seul être ? A présent, séparés par la mort, l'un s'est-il envolé dans les cieux, et l'autre est-il descendu dans l'empire de Pluton ?

HERCULE.

Je devrois ne rien répondre à un homme qui cherche à me piquer par ses railleries. Toutefois, je veux bien t'apprendre ceci. Tout ce qui, dans Hercule, étoit l'ouvrage d'Amphytrion, est mort ; et ce qui est venu de Jupiter, est dans les cieux avec les immortels.

DIOGÈNE.

J'entends à présent. Alcmène, selon ce que tu dis, est accouchée en même tems de deux Hercules ; l'un est le fils d'Amphytrion, l'autre celui de Jupiter. J'ignorois encore que vous fussiez jumeaux.

HERCULE.

Eh non, imbécille ; nous étions tous deux le même.

DIOGÈNE.

Cela n'est point du tout facile à comprendre, que deux Hercules n'en forment qu'un seul, à moins que, semblables à un centaure, vous soyez un composé formé de la réunion d'un homme et d'un dieu.

HERCULE.

Tous les hommes ne te paroissent-ils pas

composés de deux êtres, d'une ame et d'un corps? Qui empêcheroit que l'ame, émanée de Jupiter, fût dans le ciel, et que la partie mortelle fût chez les morts?

DIOGÈNE.

Oui, généreux fils d'Amphytrion, tu aurois raison si tu étois un corps; mais à présent tu n'es qu'une ombre, en sorte que tu cours risque d'avoir besoin d'imaginer un triple Hercule.

HERCULE.

Comment, triple?

DIOGÈNE.

Sans doute, et voici pourquoi. S'il y a dans le ciel un Hercule, que son ombre soit parmi nous, tandis que son corps, brûlé sur le mont Æta, n'est déja plus que poussière, cela fait trois Hercules. Vois à présent qui tu veux donner pour troisième père à ce corps.

HERCULE.

Tu me parois un insolent sophiste. Mais, qui es-tu donc, toi?

DIOGÈNE.

L'ombre de Diogène, de Sinope; ma propre personne n'est pas, en vérité, chez les dieux immortels; je suis bien tout entier chez les morts, où je me ris d'Homère et de toutes ses fables ridicules.

DIALOGUE XVII.

MÉNIPPE ET TANTALE.

MÉNIPPE.

QU'AS-TU à pleurer, Tantale, et pourquoi te lamenter en te tenant debout près de ce lac ?

TANTALE.

Ah, Ménippe ! je me meurs de soif.

MÉNIPPE.

Es-tu donc si paresseux que de ne pas te baisser pour boire, et de puiser de l'eau dans le creux de ta main ?

TANTALE.

En vain me baisserois-je ; l'eau s'enfuit dès qu'elle sent que je m'approche d'elle. Si, par hasard, j'en puise dans ma main, et la porte à ma bouche, avant que j'aie pu mouiller le bord de mes lèvres, elle s'écoule, je ne sais comment, à travers mes doigts, et ma main reste sèche.

MÉNIPPE.

Voilà qui tient du prodige (1), Tantale. Mais, dis-moi, qu'as-tu besoin de boire ? tu n'as plus

(1) A la lettre : *ce que tu éprouves est prodigieux* ; car il faut prendre ici πάσχεις dans le sens général *d'éprouver*, et non pas dans celui de *souffrir*.

de corps ; le tien est enseveli quelque part en Lydie : c'est lui qui pouvoit éprouver ou la faim ou la soif ; mais à présent que tu n'es plus qu'une ame, comment pourrois-tu avoir soif, et l'appaiser en buvant ?

TANTALE.

Et c'est-là mon supplice, que mon ame éprouve la soif comme si elle étoit un corps.

MÉNIPPE.

Hé bien, nous le croirons, puisque tu dis que la soif est ta punition ; mais qu'est-ce que cela peut avoir d'affligeant pour toi ? Crains-tu de mourir faute de boire ? Je ne vois pas qu'il y ait un autre enfer que celui-ci, ni de seconde mort qui nous fasse descendre en d'autres lieux.

TANTALE.

Tu as raison, et c'est une partie des tourmens auxquels je suis condamné, de desirer de boire sans en avoir besoin.

MÉNIPPE.

Tu es fou, Tantale ; tu me parois avoir réellement besoin de boire, non de l'eau, mais de l'ellébore pur. Tu éprouves tout le contraire des gens qui sont mordus par un chien enragé ; ce n'est pas l'eau, c'est la soif que tu crains.

TANTALE.

Je ne refuserois pas même de boire de l'ellébore : hélas ! que n'en ai-je !

MÉNIPPE.

Va, va, console-toi, Tantale ; ni toi, ni aucun des morts ne boira jamais ; cela est impossible : tous cependant ne sont pas, comme toi, condamnés à une soif perpétuelle, tandis que l'eau s'échappe de leurs mains.

DIALOGUE XVIII.

MÉNIPPE ET MERCURE.

MÉNIPPE.

Ou sont donc les beaux garçons et les belles femmes ? Sers-moi de conducteur, Mercure ; je suis un étranger nouvellement arrivé.

MERCURE.

Oh, je n'ai pas le temps, Ménippe ; mais regarde de ce côté, à ta droite est Hyacinthe, Narcisse, Nirée, Achille ; voilà Tyro, Hélène, Léda, et enfin toutes ces beautés si fameuses dans l'antiquité.

MÉNIPPE.

Je ne vois que des os, des crânes, des squélettes dépouillés de leurs chairs, et qui se ressemblent tous.

MERCURE.

Ce sont-là cependant les merveilles que tous vos poëtes admirent ; ce sont ces mêmes os pour lesquels tu ne parois avoir que du mépris.

MÉNIPPE.

Mais montre-moi Hélène, car je ne saurois la reconnoître.

MERCURE.

Tiens, c'est ce crâne-là.

MÉNIPPE.

Eh quoi ! c'est pour ce squélette que la Grèce a équipé mille vaisseaux ; que tant de Grecs et de Barbares ont péri dans les combats ; que tant de villes ont été renversées !

MERCURE.

Oui : mais tu n'as pas vu cette femme quand elle étoit en vie ; tu aurois dit alors :

> Peut-on nous en vouloir, lorsque pour cette belle
> Nous endurons les maux d'une guerre cruelle (1) ?

Des fleurs desséchées, et qui ont perdu leurs couleurs, paroissent sans beauté ; cependant, lorsqu'elles étoient fraîches, la vivacité de leur coloris enchantoit tous les yeux.

MÉNIPPE.

Et voilà justement, Mercure, ce qui m'étonne, que les Grecs n'aient pas compris qu'ils n'entreprenoient tant de travaux que pour une fleur passagère, qui devoit se faner promptement.

(1) Allusion au discours des vieillards, lorsqu'ils voient Hélène ; Iliade, *liv. 3, v. 157.*

MERCURE.

MERCURE.

Je n'ai pas le temps de philosopher avec toi, Ménippe ; choisis la place où tu veux être, et t'y couche : moi, je vais chercher d'autres morts.

DIALOGUE XIX.

ÆAQUE, PROTÉSILAS, MÉNÉLAS, PARIS.

ÆAQUE.

POURQUOI, Protésilas, te jetter ainsi sur Hélène, et l'étrangler ?

PROTÉSILAS.

C'est qu'elle est la cause de ma mort. Pour elle j'ai quitté mon palais avant qu'il fût achevé (1), et j'ai réduit ma jeune épouse à un triste veuvage.

(1) Ces mots *ἡμιτελῆ μέν τὸν δόμον*, renferment une allusion au vers 701 du second livre de l'Iliade, où ils se trouvent ; mais ils ont été interprétés fort diversement par les commentateurs. Les uns les prennent à la lettre ; d'autres ont prétendu que, par cette expression, Homère désignoit que Protésilas avoit quitté sa femme sans en avoir eu d'enfans ; d'autres enfin croient que ces mots n'indiquent autre chose que le veuvage où Protésilas laissa son épouse. Une maison qui n'est habitée que par un des époux, peut bien être dite imparfaite.

ÆAQUE.

Accuses-en Ménélas, lui qui, pour une telle femme, vous a conduits tous à Troye.

PROTÉSILAS.

Tu as raison, et c'est à lui qu'il faut que je m'en prenne.

MÉNÉLAS.

Non pas à moi, brave Protésilas, mais bien plutôt à Pâris, qui, violant tous les droits de l'hospitalité, a enlevé ma femme, et s'est enfui avec elle : il mérite d'être étranglé par tous les Grecs et les Barbares dont il a causé le trépas.

PROTÉSILAS.

Oui, cela vaut mieux. Ah, funeste Pâris ! tu n'échapperas pas à mes mains.

PARIS.

Ta conduite est injuste, Protésilas. Ne sommes-nous pas du même métier ? comme toi, ne suis-je pas un sujet de l'Amour, dévoué au même dieu ? Tu sais comme il nous soumet malgré nous, comme il nous conduit par-tout où il lui plaît, et qu'il est impossible de lui résister.

PROTÉSILAS.

Tu as raison : ah ! que ne tiens-je ici l'Amour !

ÆAQUE.

Moi, je prends sa défense : il te dira qu'il

peut avoir causé la passion de Pâris sans être l'auteur de ta mort ; tu n'en dois accuser que toi seul, qui, oubliant ta nouvelle épouse, courus t'embarquer pour Troye ; à peine abordé, tu t'élances avant tous les autres sur le rivage avec une audace insensée, transporté de l'amour de la gloire : c'est elle qui t'a fait périr le premier à la descente des vaisseaux.

PROTÉSILAS.

Hé bien, je te répondrai avec encore plus de justice, Æaque : ce n'est pas moi qui suis la cause de ces événemens ; c'est la Parque qui les filoit depuis l'instant de ma naissance.

ÆAQUE.

Tu as raison : que ne l'accuses-tu ?

DIALOGUE XX.

MÉNIPPE ET ÆAQUE.

MÉNIPPE.

AU nom de Pluton, Æaque, fais-moi voir tout ce qu'il y a de curieux dans les enfers.

ÆAQUE.

Il n'est pas aisé de te montrer tout, Ménippe. Tiens, voilà les principaux objets : celui-ci est Cerbère ; tu le connois (1) : cet autre est

(1) Comme Cynique, Ménippe traitoit Cerbère de confrère. *Voyez* le Dialogue suivant.

le Nocher qui t'a passé dans sa barque. Tu as déja vu, en entrant, le lac et le puriphlégéthon.

MÉNIPPE.

Je connois tout cela ; je sais aussi que tu es le portier des enfers : j'ai même vu le roi et les furies. Montre-moi les grands hommes de l'antiquité.

ÆAQUE.

Voici Agamemnon, Achille, Idoménée ; ensuite Ulysse, Ajax, Diomède, et les plus vaillans héros de la Grèce.

MÉNIPPE.

Ah, ah, divin Homère, comme les principaux personnages de vos rapsodies sont-là tristement couchés ! on ne peut plus les reconnoître, tant ils sont hideux ; tout cela n'est plus que poussière, qu'un objet de risée, et ce sont véritablement des crânes sans consistance (1). Mais, quel est celui-ci, Æaque ?

ÆAQUE.

C'est Cyrus : cet autre est Crésus ; près de lui Sardanapale ; au-dessus tu vois Midas, et celui-là est Xerxès.

MÉNIPPE.

Eh quoi ! c'est donc toi, infame, qui faisois trembler toute la Grèce, qui voulois enchaîner

(1) Allusion au vers 251 du livre 10 de l'Odyssée, où Homère appelle ainsi les morts.

l'Hellespont, et faire passer ta flotte à travers les montagnes. Et ce Crésus, comme il est fait! Quant à Sardanapale, il me prend envie, avec ta permission, Æaque, de lui appliquer un bon soufflet.

ÆAQUE.

N'en fais rien; tu briserois son crâne délicat.

MÉNIPPE.

Hé bien, je veux du moins cracher au (1) visage de cet hermaphrodite.

ÆAQUE.

Veux-tu que je te fasse voir les philosophes?

MÉNIPPE.

Assurément.

ÆAQUE.

Tiens, voilà Pythagore.

MÉNIPPE.

Bon jour, Euphorbe (2), Apollon, et tout ce que tu voudras.

PYTHAGORE.

Bon jour, Ménippe.

(1) Je lis avec Hemstérhuis *προσπτύσομαι*, au lieu de *προσπτύξομαι*; et j'ai traduit *ἀνδρογύνῳ*, par *hermaphrodite*, parce que Ménippe lui fait, par ce mot, un reproche de sa mollesse, qui le faisoit vivre habillé en femme. *Efféminé*, ne diroit pas assez.

(2) Pythagore, pour prouver sa métempsicose, disoit qu'il avoit été Euphorbe. *Voyez* le Coq.

MÉNIPPE.

Tu n'as plus ta cuisse d'or, n'est-ce pas ?

PYTHAGORE.

Non. Voyons un peu dans ta besace s'il y auroit quelque chose de bon à manger.

MÉNIPPE.

Il y a des fèves, mon ami; mais tu n'en manges pas.

PYTHAGORE.

Donne toujours : on a d'autres principes chez les morts; et j'ai appris ici que les fèves n'ont rien de commun avec les têtes de nos pères (1).

ÆAQUE.

Celui-ci est Solon, le fils d'Exécestide. Voilà Thalès, Pittacus, et les autres Sages. Ils sont sept, comme tu vois.

MÉNIPPE.

De tous les morts, ce sont les seuls qui aient l'air gai et sans souci. Mais en voici un qui est tout poudreux comme un pain cuit sous la cendre; son corps est rempli de pustules : quel est-il ?

(1) Pythagore ne mangeoit point de fèves, et enseignoit que d'en manger étoit un crime égal à celui de manger la tête de son père. *Voyez* les remarques sur le Coq.

ÆAQUE.

C'est Empedocles, qui est tombé du mont Etna dans les enfers, à moitié rôti.

MÉNIPPE.

Brave homme aux pantoufles d'airain (1), quel démon t'agitoit, pour te précipiter ainsi dans les gouffres de l'Etna ?

EMPEDOCLE.

Un accès de mélancolie, Ménippe.

MÉNIPPE.

Non, non; dis plutôt l'amour de la vaine gloire, l'orgueil et la folie : voilà ce qui t'a brûlé avec ta chaussure, et tu méritois assez de périr par ce supplice. Mais cette ruse ne t'a servi de rien ; on a prouvé que tu étois mort (2). Et Socrate, Ajax, où donc est-il ?

ÆAQUE.

Il babille avec Nestor et Palamède.

MÉNIPPE.

Cependant je voudrois bien le voir, s'il est-là quelque part.

ÆAQUE.

Tien, vois-tu cette tête chauve ?

(1) Il portoit des pantoufles d'airain. *Voyez* Hésychius Illustris, *de sapientibus*, pag. 17, édition de Meursius; et Ælien, hist. div., *liv. 12, chap. 32.*

(2) A la lettre : *tu as été pris sur le fait étant mort.*

MÉNIPPE.

Elles le sont toutes, Æaque, et cette marque convient généralement à tous les morts.

ÆAQUE.

Hé bien, ce nez camu.

MÉNIPPE.

Ils le sont tous.

SOCRATE.

Tu me cherches, je crois, Ménippe?

MÉNIPPE.

Oui, Socrate.

SOCRATE.

Que fait-on à Athènes?

MÉNIPPE.

La plupart des jeunes gens s'y disent philosophes, et, si l'on en juge par leurs manteaux et par leurs démarches, ce sont déja des philosophes parfaits.

SOCRATE.

J'en ai vu beaucoup, Ménippe.

MÉNIPPE.

Oui; mais tu as vu, je pense, en quel état Aristipe et Platon sont venus ici. L'un exhaloit les parfums, l'autre étoit versé dans l'art de faire sa cour aux tyrans de Sicile.

SOCRATE.

Et que pense-t-on de moi ?

MÉNIPPE.

Tu es heureux, du moins à cet égard ; Socrate. Tout le monde t'estime comme un homme admirable, et qui savoit tout, quoique, s'il faut dire la vérité, tu ne susses rien.

SOCRATE.

Eh, je le leur disois moi-même ; mais ils croyoient que ma franchise étoit une ironie.

MÉNIPPE.

Qui sont ceux-là que je vois autour de toi ?

SOCRATE.

C'est Charmide, Phèdre, et le fils de Clinias (1).

MÉNIPPE.

Fort bien, Socrate : même ici tu exerces ton art, et ne négliges point les beaux garçons.

SOCRATE.

Eh, que puis-je faire de plus agréable ? Mais prends place à côté de nous, si tu le juges à propos.

MÉNIPPE.

Non ; je vais m'établir auprès de Crésus et de Sardanapale, car il me semble que j'aurai

(1) Alcibiade.

de fréquentes occasions de rire quand j'entendrai leurs lamentations.

ÆAQUE.

Et moi, je m'en retourne promptement à mon poste, de peur que quelque mort n'aille s'échapper à notre insu : tu verras le reste une autre fois, Ménippe.

MÉNIPPE.

Retourne, Æaque ; j'en ai bien assez vu.

DIALOGUE XXI.

MÉNIPPE ET CERBÈRE.

MÉNIPPE.

CERBÈRE, puisque nous sommes un peu parens (car je suis chien (1) aussi), dis-moi, je t'en conjure par le Styx, quelle contenance faisoit Socrate lorsqu'il descendit dans votre séjour ? Comme dieu, tu ne dois pas seulement savoir aboyer, mais parler aussi, quand il te plaît, le langage des humains.

CERBÈRE.

Tant qu'il fut éloigné, Ménippe, il marcha d'un air résolu ; il paroissoit ne pas redouter beaucoup la mort ; du moins vouloit-il le faire

(1) Le terme de *chien* et de *cynique* est le même chez les Grecs. Cette plaisanterie est en françois de mauvais goût.

croire à ceux qui gardent l'entrée des enfers (1) : mais quand il commença à pencher la tête dans l'intérieur du gouffre, la vue des ténèbres fit évanouir son courage ; et comme il balançoit, je fus obligé de le tirer en bas par le pied, en le mordant avec de la ciguë (2). Il pleuroit comme un enfant, regrettoit ses petits marmots, et ne savoit plus que devenir (3).

MÉNIPPE.

Ce n'étoit donc qu'un faux philosophe, qui n'avoit pas réellement pour la mort le mépris qu'il affectoit.

CERBÈRE.

Non, il ne l'avoit pas ; mais quand il vit qu'elle étoit inévitable, il montra quelque fermeté, pour ne pas avoir l'air de céder malgré lui au sort qu'il lui falloit nécessairement subir, et pour s'attirer l'admiration de ses spectateurs.

(1) Les juges, les bourreaux.

(2) Allusion au genre de mort de Socrate.

(3) Qui ne seroit étonné de voir le savant Hemsterhuis, un des plus habiles Grécissans qui aient jamais parus, traduire ces mots *καὶ παντοῖος ἐγένετο*, *in omnesque formas mutabatur?* *παντοῖος* et *παντοδαπὸς γίνεσθαι*, n'est qu'un idiotisme, qui signifie, *se tourner de tous côtés, ne savoir quel parti prendre, que devenir, que faire, être au désespoir.* Exemple, Achillès Tatius dans son roman de Leucippe, et Clitophon, *liv.* 7, *ch.* 1, *page 568*, édition de Boden : *ταῦτα ἀκούσας ὁ Θέρσανδρος, παντοδαπὸς ἦν, ἤχθετο, ὠργίζετο, ἐβουλεύετο.* Je fais cette remarque, parce que cet idiotisme très-remarquable a échappé à Viger et à son docte commentateur Hoogeveen.

En général, Ménippe, j'en pourrois dire autant de tous les hommes de cette espèce: tant qu'ils ne sont qu'à l'entrée du gouffre, ils font voir de la résolution et du courage; mais une fois tombés dedans, on les connoît alors.

MÉNIPPE.

Et moi, Cerbère, comment m'as-tu trouvé quand j'ai fait ce voyage?

CERBÈRE.

Tu es le seul, depuis Diogène, qui se soit montré vraiment digne de ta profession. Vous êtes entrés tous deux de bonne grace, sans qu'il ait fallu vous y contraindre ou vous pousser, riant toujours, et vous moquant de tous les autres (1).

DIALOGUE XXII.

CARON, MÉNIPPE ET MERCURE.

CARON.

PAIE-MOI, coquin, le prix du passage.

MÉNIPPE.

Crie, si cela te fait plaisir.

(1) Le grec: *ordonnant aux autres de pleurer.* Nous avons déja dit que cette expression proverbiale répondoit à une manière de parler françois fort cavalière.

CARON.

Paie-moi, te dis-je, pour t'avoir fait passer le Styx.

MÉNIPPE.

Tu n'auras rien de moi, car je n'ai rien.

CARON.

Y a-t-il quelqu'un qui ne possède pas une obole ?

MÉNIPPE.

J'ignore s'il en est quelque autre ; mais moi je ne la possède pas.

CARON.

Par Pluton, je vais te prendre à la gorge, si tu ne me paies tout-à-l'heure.

MÉNIPPE.

Et moi, avec ce bâton, je vais te fendre la cervelle.

CARON.

En vain tu auras fait un si long trajet (1).

MÉNIPPE.

Hé bien, que Mercure te paie ; c'est lui qui m'a remis entre tes mains.

(1) Ceux qui traduisent, *quoi ! tu auras fait un si long trajet pour rien*, se sont laissés entraîner par l'ancienne traduction latine, qui fait ce contre-sens. Jamais *μάτην* ne peut avoir la signification de *gratis ;* d'ailleurs, la pensée de Caron est claire : *c'est inutilement que tu auras fait le trajet*, parce que, te tenant à la gorge, je t'empêcherai de profiter de ton voyage, et d'aller au tribunal des juges, et de-là aux champs élysées.

MERCURE.

Par Jupiter ! je serois bien avancé s'il falloit encore que je payasse pour les morts.

CARON.

Oh ! je ne te lâcherai pas.

MÉNIPPE.

Si c'est pour être payé, tu peux attacher ici ta barque, et attendre long-temps. Comment veux-tu que je donne ce que je n'ai pas ?

CARON.

Ignorois-tu qu'il falloit apporter ici une obole ?

MÉNIPPE.

Je le savois bien, mais je ne l'avois point : falloit-il, pour cela, que je fusse dispensé de mourir ?

CARON.

Quoi ! tu seras le seul qui pourras te vanter d'avoir fait la traversée sans payer ?

MÉNIPPE.

Non pas, mon ami ; j'ai vuidé la sentine, mis la main à la rame, et seul de tous les passagers je ne t'ai point rompu la tête de mes lamentations.

CARON.

Oui ; mais cela ne paie pas le droit de batelier : il faut absolument que tu me donnes une obole ; c'est une loi indispensable.

MÉNIPPE.

Hé bien, remène-moi dans le séjour des vivans.

CARON.

Tu plaisantes, je pense ; tu veux apparemment que je me fasse battre par Æaque.

MÉNIPPE.

Cesse donc de me fatiguer inutilement.

CARON.

Voyons un peu ce que tu portes dans ta besace.

MÉNIPPE.

Des pois chiches, si tu en veux, et le souper d'Hécate.

CARON.

D'où nous as-tu amené ce chien, Mercure ? Il ne faisoit, pendant la traversée, qu'aboyer tous les passagers, se moquoit d'eux ; et tandis que tous les autres pleuroient, il étoit le seul qui se permît de rire.

MERCURE.

Tu ne sais pas, Caron, quel est celui que tu viens de passer ? c'est un homme véritablement libre, qui ne se soucie de rien : c'est Ménippe enfin.

CARON.

Ah ! si jamais je t'y rattrape.

MÉNIPPE.

Si tu m'y rattrapes ! Oh, mon ami ! on ne s'y laisse pas prendre deux fois.

DIALOGUE XXIII.

PLUTON ET PROTÉSILAS.

PROTÉSILAS.

O Souverain des enfers, notre roi, notre Jupiter; et vous, aimable fille de Cérès, ne rejettez pas la prière d'un amant.

PLUTON.

Que veux-tu de nous, et qui es-tu ?

PROTÉSILAS.

Protésilas, fils d'Iphiclus roi de Phylace (1), un des Grecs qui allèrent assiéger Troye, et le premier qui mourut à cette expédition. Je vous supplie de me laisser pour quelques instans retourner à la vie.

PLUTON.

Tous les morts brûlent d'un pareil amour, mais aucun d'eux n'obtient cette faveur.

PROTÉSILAS.

Ah! ce n'est pas de la vie que je suis amoureux, mais de ma jeune épouse que j'aban-

(1) Ancienne ville de Thessalie.

donna

donnai dans sa chambre nuptiale pour aller m'embarquer : malheureux! je fus tué par Hector à la descente des vaisseaux. C'est cet amour pour ma femme qui me déchire cruellement le cœur. Je ne veux que paroître un instant à sa vue, et je reviens aussi-tôt en ces lieux.

PLUTON.

Est-ce que tu n'as pas bu de l'eau du Léthé?

PROTÉSILAS.

Si vraiment; mais ma passion est plus puissante.

PLUTON.

Et bien, attends un peu; ta femme viendra ici quelque jour, et tu n'auras pas besoin de monter sur la terre.

PROTÉSILAS.

L'attente m'est insupportable, Pluton. Tu as aimé, tu sais ce que c'est que l'amour.

PLUTON.

De quoi te servira de revivre pendant un seul jour, pour être bientôt dévoré des mêmes regrets?

PROTÉSILAS.

J'espère lui persuader de me suivre dans votre empire, et avant qu'il soit peu, vous aurez deux sujets au lieu d'un.

PLUTON.

Ce que tu demandes est impossible, et n'est jamais arrivé.

PROTÉSILAS.

Souviens-toi d'Orphée, à qui, pour une raison semblable, tu rendis sa chère Eurydice; et pour faire plaisir à Hercule, ne lui as-tu pas permis d'emmener Alceste, ma parente?

PLUTON.

Et quoi, voudrois-tu, squélette hideux, paroître en cet état aux yeux de ta jeune épouse? Loin de voler dans tes bras, elle ne pourra seulement pas te reconnoître. Saisie de frayeur, elle te fuira, et ce sera vainement que tu auras entrepris un si grand voyage.

PROSERPINE.

Et bien, mon époux, tu peux y remédier. Ordonne à Mercure de toucher Protésilas de sa baguette aussi-tôt qu'il sera parvenu au séjour de la lumière, et d'en faire un beau jeune homme, tel qu'il étoit en sortant de sa chambre nuptiale.

PLUTON.

Puisque Proserpine le veut, reconduis ce mort sur la terre, Mercure, et fais-en un jeune époux. Toi, n'oublie pas que tu n'as qu'un seul jour (1).

(1) Il n'en fallut pas davantage: à la vue de Protésilas son épouse mourut de frayeur.

DIALOGUE XXIV.

DIOGÈNE ET MAUSOLE.

DIOGÈNE.

CARIEN, qui te rend si fier, et pourquoi veux-tu qu'on te rende plus d'honneurs qu'à nous ?

MAUSOLE.

Mais d'abord, à cause de ma royauté, j'ai régné sur toute la Carie, et sur la moitié de la Lydie : je me suis soumis plusieurs isles, et suis venu jusqu'à Milet en rangeant la plus grande partie de l'Ionie sous mes loix. D'ailleurs j'étois beau, de haute taille, brave guerrier. Mais le point le plus important, c'est que je possède dans Halicarnasse un tombeau d'une grandeur immense et tel qu'aucun mort n'en a jamais eu de si vaste, ni de si magnifique ; les statues d'hommes et de chevaux en sont si parfaitement travaillées, et d'un si beau marbre, qu'on ne pourroit facilement trouver un pareil temple. Et bien, crois-tu, d'après cela, que je n'aie pas quelque raison d'être fier ?

DIOGÈNE.

A cause de ta royauté, dis-tu, de ta beauté, et du poids énorme d'un tombeau ?

MAUSOLE.

Sans doute, à cause de cela même.

DIOGÈNE.

Mais, beau Mausole, tu n'as plus ni cette force, ni cette beauté dont tu te vantes, et si nous prenions un juge pour décider qui de nous deux est le plus beau, je ne vois pas en quoi ton crâne pourroit obtenir sur le mien quelque préférence. Tous deux sont chauves et nus. Nous montrons tous deux les dents, nous avons perdus les yeux, nos nez sont camus; et ce tombeau, ces pierres magnifiques, pourront peut-être servir aux habitans d'Halicarnasse à le montrer aux étrangers, et à s'attirer de la considération, comme possesseurs d'un superbe édifice; mais pour toi, pauvre Mausole, je ne vois pas quel fruit tu pourras en retirer, si ce n'est d'être obligé d'avouer que tu es plus mal à ton aise que nous, en te sentant accablé sous le poids énorme de ces pierres.

MAUSOLE.

Quoi! tout cela me seroit inutile, et Mausole seroit l'égal de Diogène?

DIOGÈNE.

L'égal? non pas, mon ami. Mausole gémira sans cesse au souvenir de la félicité qu'il croyoit posséder sur la terre, et Diogène lui insultera par ses ris. L'un vantera le superbe tombeau qu'Artémise son épouse et sa sœur lui a fait élever dans Halicarnasse, tandis que Diogène ne sait pas même si son corps est renfermé

dans un cercueil ; il ne s'en est jamais inquiété, mais il a laissé dans le cœur des gens vertueux un souvenir de lui-même mille fois plus magnifique que ton monument, vil esclave de Carie, et posé sur des fondemens bien plus solides.

DIALOGUE XXV.

NIRÉE, THERSITE ET MÉNIPPE.

NIRÉE.

TIENS, voilà Ménippe, il va juger qui de nous deux est le plus beau. Dis-nous un peu, Ménippe, ne suis-je pas plus beau que lui ?

MÉNIPPE.

Qui êtes-vous ? il faut, avant tout, que je le sache.

NIRÉE.

Nirée et Thersite.

MÉNIPPE.

Qui des deux est Nirée, et quel est Thersite ? cela n'est pas aisé à deviner.

THERSITE.

J'ai déja un avantage, celui de te ressembler; nous ne sommes pas aussi différens que le prétendoit cet aveugle d'Homère, qui, par flatterie, t'appelle le plus beau des Grecs. Malgré ma tête chauve et pointue, je ne te suis point inférieur aux yeux de notre juge.

Examine à présent, Ménippe, lequel des deux trouves-tu le plus beau ?

NIRÉE.

C'est moi, sans doute, le fils d'Aglaïa et de Charops,

Le plus beau des guerriers rassemblés devant Troye (1).

MÉNIPPE.

Tu n'es pas, en vérité, le plus beau des mortels rassemblés aux enfers, vos deux squélettes sont parfaitement semblables ; ton crâne ne diffère de celui de Thersite, qu'en ce qu'il est plus fragile, car il est mou, et n'a rien de viril.

NIRÉE.

Demande à Homère quel j'étois quand je m'embarquai avec les Grecs.

MÉNIPPE.

Tu m'allègues ici des rêves. Je m'en tiens à ce que je vois, à l'état où tu es à présent. Ceux qui existoient autrefois savent ce que tu étois alors.

NIRÉE.

Par conséquent, je suis encore plus beau que lui (2), Ménippe.

(1) Vers d'Homère, Iliade, *liv. 2, v. 672.*

(2) Au lieu d'ἐνταῦθα, je lis τέως εὐμορφότερος ; ou bien il faut le sous-entendre, à cause du comparatif. Le point d'interrogation me paroît inutile.

MÉNIPPE.

Vous n'êtes beaux ni l'un ni l'autre. L'égalité règne aux enfers, et tous les morts sont semblables.

THERSITE.

C'en est assez pour moi.

DIALOGUE XXVI.

MÉNIPPE ET CHIRON.

MÉNIPPE.

ON m'a dit, Chiron, qu'étant dieu, tu avois desiré de mourir.

CHIRON.

On t'a dit vrai, Ménippe, et je suis mort, comme tu vois, lorsqu'il n'a tenu qu'à moi d'être immortel.

MÉNIPPE.

Et qui a pu te faire desirer le trépas si odieux à la plupart des hommes ?

CHIRON.

Je vais te le dire, tu me parois un homme de sens; l'immortalité, Ménippe, n'avoit plus aucun charme pour moi.

MÉNIPPE.

Quoi! tu ne trouvois plus de charmes à vivre, et à jouir de la lumière ?

CHIRON.

Non, Ménippe, le plaisir naît de la variété (1), et durant tout le cours d'une longue vie, je jouissois toujours des mêmes objets. C'étoit le même soleil, la même lumière, les mêmes repas, les mêmes saisons ; les mêmes occupations se succédoient, et sembloient enchaînées l'une à l'autre. J'en étois rassasié ; car ce n'est pas dans l'uniformité, mais dans le changement, que consiste le plaisir.

MÉNIPPE.

Tu as raison ; mais comment te trouves-tu de l'enfer, où tu as préféré de descendre ?

CHIRON.

Assez bien, Ménippe ; l'égalité qui règne ici tient du gouvernement populaire. Il n'y a presque pas de différence entre le séjour de la lumière et celui des ténèbres. D'ailleurs, on n'éprouve ici ni faim ni soif, et l'on est délivré de tous les besoins.

MÉNIPPE.

Prends garde, Chiron, de te contredire toi-même, et de tomber, en raisonnant ainsi, dans un cercle vicieux.

CHIRON.

Comment cela ?

(1) Le grec ajoute : *et non pas, je pense, de l'uniformité.*

MÉNIPPE.

C'est que si l'uniformité des actions de la vie a fait naître tes dégoûts, elle pourra bien aussi t'en causer dans ces lieux, où tout est uniforme. Il te faudra bientôt chercher de la diversité dans une autre vie, et je ne crois pas qu'il en existe.

CHIRON.

Que faire à cela?

MÉNIPPE.

Ce que l'on dit communément, le sage sait jouir et se contenter du présent; il n'y trouve rien qu'il ne supporte avec patience.

DIALOGUE XXVII.

DIOGÈNE, ANTISTHÈNES ET CRATÈS.

DIOGÈNE.

PUISQUE nous sommes de loisir, Antisthènes et Cratès, qui nous empêche d'aller nous promener jusqu'à l'entrée des enfers? nous nous amuserons à voir ceux qui descendent ici, et nous rirons un peu de leurs mines.

ANTISTHÈNES.

Je le veux bien, Diogène, partons. Ce sera pour nous un spectacle fort divertissant de voir les uns pleurer, les autres supplier

qu'on les laisse retourner à la vie, quelques-uns ne pas vouloir descendre, obliger Mercure à les pousser par le cou, ou couchés sur le dos faire inutilement résistance.

CRATÈS.

Et moi, pendant le chemin, je vais vous raconter ce que j'ai vu lorsque je descendis en ces lieux.

DIOGÈNE.

Parle, ton récit semble nous promettre quelque chose de risible.

CRATÈS.

J'étois accompagné dans mon voyage d'une foule d'humains, parmi lesquels il y en avoit plusieurs de distingués, entre autres le riche Isménodore, notre concitoyen, Arsace gouverneur de Médie, et Orœtès l'Arménien; Isménodore avoit été assassiné par des brigands en passant auprès du Cithéron, pour se rendre, je crois, à Eleusis; il poussoit de profonds soupirs, tenoit les deux mains sur sa blessure, et appelloit ses enfans qu'il laissoit en bas âge; il se reprochoit son imprudence, d'avoir osé passer par le Cithéron et les environs d'Eleuthère, lieux déserts que la guerre avoit dévastés, et de ne s'être fait accompagner que par deux esclaves, tandis qu'il portoit avec lui cinq coupes d'or et quatre cymbes de même métal.

Arsace étoit un vieillard d'un extérieur

vénérable. Le sujet de ses plaintes annonçoit un barbare (1); il s'indignoit d'être obligé de marcher à pied, et vouloit absolument qu'on lui amenât un cheval. Le sien avoit péri avec lui; tous deux avoient été percés du même coup par un Thrace, dans un combat livré sur les bords de l'Araxe contre le roi de Cappadoce. Arsace, comme il nous le raconta lui-même, s'avançoit loin des siens à la rencontre de l'ennemi, un Thrace l'attend de pied ferme, couvert de son bouclier, il détourne la lance d'Arsace, et d'un coup de javeline il perce, d'outre en outre, le cheval et le cavalier.

ANTISTHÈNES.

Comment, d'un seul coup? cela n'est pas possible.

CRATÈS.

Rien de plus aisé. Arsace fondoit sur lui, armé d'une lance de vingt coudées; le Thrace détourne le coup avec son bouclier, met un genou en terre, et présente sa javeline sous le poitrail du cheval, qui se précipite avec impétuosité sur le fer: il traverse le corps de

(1) A la lettre: *il se plaignoit à la manière des barbares;* c'est-à-dire, *de ce dont les barbares ont coutume de se plaindre;* et non pas comme quelques-uns traduisent, *avec toute l'impétuosité d'un barbare.* Les Perses et les Médes, que les Grecs appellent toujours *barbares*, regardoient comme honteux d'aller à pied. Xénophon, Cyrop. *liv. 4 et 8, à la fin.*

l'animal, va frapper Arsace dans l'aine, et pénètre jusqu'aux reins. Ce fut moins, comme tu le vois, l'ouvrage du soldat, que celui du cheval. Cependant, le vieillard s'indignoit de se voir au rang des autres morts : il vouloit descendre ici tout à cheval.

Pour Orœtès, ce n'étoit qu'un simple particulier, mais ses pieds étoient si délicats, qu'il ne pouvoit se tenir debout, bien loin de pouvoir marcher. Presque tous les Mèdes sont sujets à cet inconvénient : et lorsqu'ils descendent de cheval, tels que ceux qui marchent sur des épines, à peine peuvent-ils poser à terre la pointe du pied. En conséquence, celui-ci s'étoit couché, rien ne pouvoit le déterminer à se lever. Le bon Mercure le prit sur ses épaules et le porta jusqu'à la barque : ce qui me fit beaucoup rire.

ANTISTHÈNES.

Moi, quand je vins ici, je ne voulus point me mêler avec les autres; et les laissant pleurer, je courus m'asseoir dans la barque, à la première place, afin de faire le trajet plus à mon aise. Pendant que nous traversions le fleuve, les uns pleuroient, les autres éprouvoient des nausées, et moi je me divertissois beaucoup à leurs dépens.

DIOGÈNE.

Voilà quels ont été vos compagnons de voyage, Antisthènes et Cratès; et bien, moi,

j'ai fait route, en descendant ici, avec Blepsias l'usurier, Lampis l'Acharnien, commandant des troupes étrangères, et le riche Damis de Corinthe ; celui-ci étoit mort empoisonné par son fils. Lampis amoureux de la courtisanne Myrtion, s'étoit coupé la gorge pour elle. Le malheureux Blepsias s'étoit laissé périr de faim ; on s'en appercevoit aisément à son visage pâle et à sa maigreur extrême. Quoique je susse fort bien de quoi chacun d'eux étoit mort, je le leur demandai cependant. Et comme Damis éclatoit en reproches contre son fils, tu as bien mérité, lui ai-je dit, le sort qu'il t'a fait éprouver ; possesseur de plus de mille talens, vieil octogénaire, tu vivois dans le sein des voluptés, et donnois à peine quatre oboles à un jeune homme de seize ans ; et toi, Acharnien, (il gémissoit et formoit des imprécations contre la courtisanne), pourquoi t'en prendre à l'amour et ne pas t'accuser toi-même ? Jamais tu n'as tremblé en présence de l'ennemi, tu combattois avec intrépidité à la tête de tes soldats, et une courtisanne vulgaire, par ses larmes feintes et ses soupirs, a triomphé de ton courage ? Blepsias étoit le premier à s'accuser lui-même de l'excessive folie qui lui avoit fait garder soigneusement ses richesses pour des héritiers inconnus ; l'insensé s'imaginoit apparemment qu'il ne mourroit jamais. Enfin, je prenois un plaisir peu commun à entendre tous leurs gémissemens.

Mais nous voici déja à l'entrée des enfers,

examinons ceux qui arrivent ici. Ah, dieux ! quelle foule ! il y en a de toute espèce, et ils pleurent tous, excepté les enfans nouvellement nés ; les plus avancés en âge se lamentent encore plus que les autres. Qu'est-ce donc ? quelque philtre amoureux les attacheroit-il à la vie ? je veux interroger un peu ce vieillard décrépit. Qui te fait pleurer, mon ami ? tu meurs dans une vieillesse extrême, pourquoi te désoler de venir ici à ton âge ? étois-tu roi sur la terre ?

LE PAUVRE.

Nullement.

DIOGÈNE.

Satrape, au moins ?

LE PAUVRE.

Point du tout.

DIOGÈNE.

Tu étois riche apparemment, et ta douleur vient d'avoir, en mourant, quitté les plaisirs de la mollesse.

LE PAUVRE.

Il n'est rien de tout cela. J'avois, lorsque je mourus, à-peu-près quatre-vingt-dix ans, je traînois une vie misérable dont une ligne et un roseau étoient l'unique soutien. J'étois d'une pauvreté extrême, sans enfans, de plus, boiteux, et presque aveugle.

DIOGÈNE.

Et quoi! réduit à cet état, tu voulois vivre encore?

LE PAUVRE.

Sans doute. La lumière est si douce (1)! et la mort est affreuse, on ne peut trop la fuir.

DIOGÈNE.

Tu es fou, bon homme, et tu fais l'enfant, de résister à ton sort. Te voilà aussi vieux que le batelier; que dira-t-on des jeunes gens, puisque des vieillards de cet âge aiment encore la vie, tandis qu'ils devroient plutôt rechercher la mort comme un remède à leurs infirmités? Mais, allons nous-en, de peur qu'en nous voyant près de la porte des enfers, on ne nous soupçonne de vouloir nous échapper.

DIALOGUE XXVIII.

MÉNIPPE ET TIRÉSIAS.

MÉNIPPE.

Est-il bien vrai, Tirésias, que tu sois aveugle? cela n'est pas à présent très-facile à connoître : car nous avons tous les yeux également creux; il n'en reste que la place, et l'on ne sauroit dire au juste qui fut autrefois Phinée,

(1) Vers d'Euripide, Iphig. en Aulide, *v. 1218 et 1250.*

ou Lyncée. Pour toi, j'ai lu dans les Poëtes que tu étois un devin, et que tu avois été tour-à-tour des deux sexes; dis-moi donc, je t'en supplie par les dieux, laquelle des deux conditions t'a paru la plus agréable.

TIRÉSIAS.

Celle des femmes vaut infiniment mieux, Ménippe: elles n'ont aucun embarras, et gouvernent les hommes à leur gré; jamais elles ne vont à la guerre; on ne les voit point faire la sentinelle sur les remparts, disputer dans les assemblées publiques, fréquenter les tribunaux.

MÉNIPPE.

Tu n'as donc jamais entendu réciter la Médée d'Euripide (1), qui plaint la malheureuse destinée des femmes, d'être obligées de supporter les douleurs de l'enfantement. Mais puisque les vers de Médée m'en font souvenir, dis-moi un peu, es-tu jamais accouché lorsque tu étois femme? ou bien as-tu vécu, sous ce sexe, stérile et sans postérité.

TIRÉSIAS.

Pourquoi me fais-tu cette question?

MÉNIPPE.

Elle n'est pas embarrassante, je crois, réponds-y, si tu le peux.

(1) Vers 250, j'aimerois mieux porter trois fois le bouclier, que d'accoucher une seule.

TIRÉSIAS.

TIRÉSIAS.

Mais, je n'étois pas stérile, cependant je n'ai pas fait d'enfant.

MÉNIPPE.

Fort bien; mais, avois-tu ce qu'il faut pour concevoir?

TIRÉSIAS.

Sans doute.

MÉNIPPE.

Est-ce peu à peu que cela a disparu (1), que ta gorge a diminué, que ton menton s'est garni de barbe? ou bien as-tu passé tout-à-coup d'un sexe à l'autre?

TIRÉSIAS.

Je ne vois pas où tendent tes questions; mais il me semble que tu ne crois pas beaucoup à mes métamorphoses (2).

MÉNIPPE.

Pourquoi donc, Tirésias? on ne doit pas en douter, et il faut, comme un imbécille, les recevoir sans aucun examen.

TIRÉSIAS.

Tu ne crois pas non plus à celles des autres.

(1) Le grec est un peu différent; mais ne peut pas s'exprimer en françois. *Temporis autem tractu, matrix evanuit, pars muliebris obstructa fuit, mammæ emarcuerunt, et virile membrum succrevit, barbamque protulisti?*

(2) A la lettre: *que cela soit arrivé ainsi.*

Quand on t'a dit, par exemple, que des femmes avoient été changées en oiseaux : que d'autres l'avoient été en arbre, en rossignol, telles que Daphné, et la fille de Lycaon.

MÉNIPPE.

Si jamais je les rencontre, je saurai ce qu'elles me répondront. Mais toi, mon ami, lorsque tu étois femme, connoissois-tu l'avenir, ou n'étois-tu prophète que sous le sexe masculin ?

TIRÉSIAS.

Tu le vois, Ménippe, tu ne connois pas toute mon histoire. Tu ne sais pas comme je décidai le différend qui s'étoit élevé entre les dieux, comme Junon m'en punit, en me rendant aveugle, et comme Jupiter, pour me consoler de ce malheur, m'accorda le don de prophétie.

MÉNIPPE.

Et quoi ! tu tiens encore à ces mensonges ; au surplus, tu suis en cela l'usage des devins, qui ne disent jamais rien de sensé.

DIALOGUE XXIX.

AJAX ET AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

SI, dans un accès de fureur, tu t'es donné la mort, en nous menaçant de nous la donner à tous, pourquoi en accuser Ulysse ? Tu n'as pas daigné seulement le regarder, lorsque, derniérement, il vint ici consulter Tirésias; et sans vouloir parler à ce héros, qui fut autrefois ton ami et ton compagnon de guerre, tu as passé fiérement auprès de lui en marchant à grands pas.

AJAX.

Et je fis bien, Agamemnon. Lui seul fut la cause de ma fureur, en me disputant les armes d'Achille.

AGAMEMNON.

Voulois-tu les obtenir sans concurrent, et l'emporter sans peine sur tous les Grecs ?

AJAX.

Sans doute. Ces armes m'appartenoient, puisqu'elles étoient celles de mon cousin : d'ailleurs, les plus braves guerriers ne voulurent point me les disputer; ils m'abandonnoient ce prix de ma valeur, tandis que le fils de Laërte, que mille fois je sauvai du péril d'être taillé en pièces par les Phrygiens, osa prétendre qu'il étoit

plus brave que moi, et qu'il méritoit mieux de porter ces armes.

AGAMEMNON.

Accuses-en Thétis, qui, au lieu de te les donner, comme à l'héritier de son fils, vint les déposer au milieu du camp.

AJAX.

Non; je n'en accuse qu'Ulysse, qui seul les a revendiquées.

AGAMEMNON.

Il faut lui pardonner, Ajax, si, étant homme, il fut passionné pour la gloire, cette douce récompense de nos travaux, pour laquelle nous bravons les dangers et les fatigues de la guerre. D'ailleurs, il l'emporta sur toi, au jugement des Troyens eux-mêmes.

AJAX.

Je sais par qui ce jugement fut dicté : mais il n'est pas permis de rien dire contre les dieux. Toutefois, je ne puis m'empêcher de haïr Ulysse, quand Minerve elle-même me le défendroit.

DIALOGUE XXX.

MINOS ET SOSTRATE.

MINOS.

Que l'on plonge Sostrate, ce brigand, dans le Puriphlégéton; que ce sacrilège soit déchiré par la Chimère; que ce tyran, Mercure, soit étendu près de Titye, et qu'il ait, comme lui, le foie déchiré par les vautours. Pour vous, hommes vertueux, allez au plutôt dans les champs élysées; devenez citoyens des isles fortunées, en récompense de votre conduite irréprochable.

SOSTRATE.

Ecoute-moi, Minos; je n'ai rien à te dire que de juste et de raisonnable : juges-en toi-même.

MINOS.

Que je t'écoute encore! N'as-tu pas été convaincu d'être un scélérat, souillé d'une foule d'homicides?

SOSTRATE.

Il est vrai : mais examine s'il est juste que j'en sois puni.

MINOS.

Certainement, si du moins c'est une justice de rendre à chacun suivant ses œuvres.

SOSTRATE.

Cependant, réponds-moi, Minos ; je n'ai qu'un mot à te dire.

MINOS.

Parle ; mais sois court : j'en ai d'autres encore à juger.

SOSTRATE.

Tout ce que j'ai fait durant ma vie, l'ai-je fait par ma propre volonté, ou la Parque avoit-elle filé la trame de mes actions ?

MINOS.

Sans doute elle l'avoit filée.

SOSTRATE.

Vertueux ou scélérats, nous ne sommes donc que les ministres de ses volontés ?

MINOS.

Certainement ; vous obéissez à Clothon, qui ordonne à chacun, au moment de sa naissance, tout ce qu'il doit faire.

SOSTRATE.

Mais si un homme est contraint à en tuer un autre, sans pouvoir résister à celui dont il reçoit cet ordre ; par exemple, un bourreau, un satellite, qui obéissent l'un au juge, l'autre au tyran, qui doit-on accuser de l'homicide ?

MINOS.

Le juge, le tyran, sans doute : on ne peut s'en prendre à l'épée ; elle n'est que le ministre et l'instrument de la colère de celui qui a ordonné le meurtre.

SOSTRATE.

Fort bien, Minos ; tu me fournis plus d'exemples qu'il ne m'en faut. Mais à présent, lorsqu'un esclave va, par l'ordre de son maître, porter de l'or à quelqu'un, à qui doit-on en savoir gré ? qui doit-on inscrire au rang de ses bienfaiteurs ?

MINOS.

Le maître (1) ; le porteur n'est que son ministre.

SOSTRATE.

Vois donc combien il est injuste de nous punir, nous qui n'avons fait qu'accomplir les ordres de Clothon, et de récompenser ceux-ci, qui n'étoient que les dispensateurs d'un bien qui ne leur appartenoit pas. On ne peut dire que nous ayons été les maîtres de résister aux ordres de la nécessité.

MINOS.

Oh ! si tu y regardois de bien près, il y a

(1) Le grec dit : *celui qui a envoyé.*

bien d'autres choses, Sostrate, qui ne te paroîtroient pas plus conséquentes. Tout le fruit que tu retires de tes questions, c'est de paroître aussi grand sophiste que voleur insigne. Cependant, Mercure, ôte-lui ses chaînes, et qu'on cesse de le punir. Toi, prends garde d'aller apprendre aux morts à faire de pareilles questions.

Fin des Dialogues des Morts.

MÉNIPPE
OU
LA NÉCYOMANCIE (1).

MÉNIPPE ET PHILONIDES.

MÉNIPPE.

PORTIQUES du palais où je fais mon séjour,
Quel plaisir de vous voir, en revenant au jour (2) !

PHILONIDES.

N'est-ce pas-là Ménippe le Cynique ? Non ; ce n'est point un autre, à moins que n'ayant la vue troublée, je ne voie par-tout des Ménippes. Mais que veut dire cet étrange costume, ce chapeau, cette lyre, cette peau de lion ? Il le faut aborder. Bon jour, Ménippe ; d'où viens-tu donc ? Il y a bien long-temps que tu n'as paru dans cette ville.

(1) C'est-à-dire, l'art de consulter les morts. Ce traité, s'il est de Lucien, paroît avoir été composé dans la jeunesse de notre auteur. On n'y trouve pas cette finesse, et ce sel délicat qui caractérisent ses autres ouvrages : tel est du moins le jugement qu'en porte M. du Soul, un des meilleurs commentateurs de Lucien. La descente d'Ulysse aux enfers de l'Odyssée, paroît avoir servi de modèle à ce Dialogue.

(2) Parodie d'Euripide, Hercule furieux, *v.* 523.

MÉNIPPE.

J'arrive des Enfers et de ces sombres lieux (1)
Où l'infernal Pluton habite loin des dieux.

PHILONIDES.

Par Hercule ! je ne savois pas que Ménippe fût mort, et qu'ensuite il fût ressuscité.

MÉNIPPE.

Non, l'Enfer m'a reçu tout vivant dans son sein (2).

PHILONIDES.

Eh, quelle raison t'a porté à faire cet étrange voyage ?

MÉNIPPE.

Mon courage et l'ardeur d'un âge téméraire (3).

PHILONIDES.

Cesse de jouer ainsi la tragédie, brave Ménippe ; descends un peu de la hauteur de ton cothurne (4), et parle-nous simplement. Que signifie cet accoutrement ? quel besoin avois-tu de faire un voyage aux Enfers ? La route n'en est pas, je pense, fort agréable.

(1) Hécube, du même poëte, *v. 1.*

(2) Tiré de quelque tragédie perdue d'Euripide.

(3) De l'Andromède d'Euripide, fragment XI.

(4) Le grec dit : *descends de tes ïambes.* Les tragédies anciennes sont écrites en vers ïambiques.

MÉNIPPE.

Je vins dans les Enfers, amené par l'envie
D'y consulter, ami, l'ombre de Tirésie (1).

PHILONIDES.

Mais, en vérité, mon cher, il faut que tu sois fou ; autrement, tu ne parlerois pas en vers à tes amis.

MÉNIPPE.

N'en sois pas surpris. J'étois, il n'y a qu'un instant, en la compagnie d'Homère et d'Euripide, et, sans m'en appercevoir, je me suis rempli de leurs poésies ; les vers me viennent d'eux-mêmes à la bouche. Cependant, dis-moi, comment vont les choses de la terre ? que fait-on dans cette ville ?

PHILONIDES.

Rien de nouveau, et comme auparavant, on pille, on se parjure, on prête à gros intérêts (2).

MÉNIPPE.

Ah, les malheureux! Ils ne savent pas quelles loix viennent d'être portées dans les Enfers, quels décrets on a rendu contre les riches, qui ne pourront, par aucun moyen, en éluder l'exécution.

(1) Homère, Odyssée, *liv. 11, v. 163.*

(2) *Τοκογλυφοῦσι, ils grattent les intérêts ;* et *ὀβολοστατοῦσι, ils pèsent les oboles ;* parce que les usuriers se servoient de balances, comme le remarque Hésychius au mot *ὀβολοστάτης*.

PHILONIDES.

Que dis-tu ? On a porté dans les Enfers de nouvelles loix sur ceux qui habitent ici ?

MÉNIPPE.

Sans doute, et beaucoup : mais ce sont des secrets qu'il ne m'est pas permis de révéler ; on pourroit m'accuser d'impiété au tribunal de Rhadamanthe.

PHILONIDES.

Ne crains rien, Ménippe, et ne prive pas un de tes amis d'un récit aussi curieux : tu parleras à un homme qui sait se taire, et qui d'ailleurs est initié.

MÉNIPPE.

C'est m'imposer une charge bien pénible, et qui n'est pas sans danger ; mais en ta faveur je veux bien hasarder quelque chose. Il a donc été arrêté que tous ces riches avares, qui renferment l'or et le gardent comme une autre Danaé......

PHILONIDES.

Ah, mon ami ! ne parle point des décrets qu'auparavant tu ne m'aies appris ce que je desire le plus savoir. Quel motif t'a déterminé à descendre aux Enfers ? quel a été ton guide ? Dis-moi ce que tu as vu, ce que tu as entendu chez les morts. Il est aisé de croire, qu'amateur

des belles choses, comme tu l'es, tu n'as rien passé de ce qui méritoit ta curiosité (1).

MÉNIPPE.

Il faut encore travailler à te satisfaire. Quel parti prendre, en effet, quand un ami vous fait violence ? Je vais donc te parler d'abord du motif qui m'a fait prendre cette résolution (2).

Lorsque j'étois encore enfant, et que je lisois dans Homère et dans Hésiode le récit des guerres et des séditions qui s'élevoient, non-seulement parmi les demi-dieux, mais parmi les dieux même; que je voyois ces dieux commettre des adultères, violer, se livrer à la rapine, soutenir des procès, les enfans détrôner leurs pères, les frères épouser leurs sœurs, je croyois ces actions fort honnêtes, et je m'y sentois vivement entraîné : mais quand je commençai à être compté parmi les hommes, que je vis les loix nous donner des préceptes bien différens de ceux des poëtes, défendre l'adultère, les séditions, le vol, je me trouvai dans un grand embarras, et ne savois plus comment me conduire. D'un côté, je ne pouvois croire que les dieux se fussent livrés à l'adultère et

(1) Le grec dit : *de celles qui méritoient d'être vues ou entendues.*

(2) Selon le texte : *je te raconterai d'abord mon dessein, et d'où je suis parti pour la descente.* Mais ces derniers mots, *καὶ ὅθεν ὡρμήθην*, ne sont qu'une façon de parler, qui n'a pas d'autre sens que celui que nous lui donnons.

à la révolte, s'ils n'avoient regardé ces actions comme honnêtes : de l'autre, les législateurs n'auroient pas ordonné le contraire, s'ils ne l'avoient cru plus avantageux. Dans mon incertitude, je pris le parti d'aller trouver ceux qu'on appelle philosophes, de me remettre entre leurs mains, en les priant de faire de moi tout ce qu'il leur plairoit, et de m'enseigner la route la plus simple et la plus sûre pour me conduire dans le monde. Dans cette résolution, je les abordai sans m'appercevoir que j'allois, comme on dit, me précipiter dans le feu pour éviter la fumée. Mais plus je les connus, plus je trouvai chez eux d'ignorance et de doute, et ils me firent bien voir que la vie simple du vulgaire étoit réellement une vie d'or. L'un, par exemple, exhortoit ses disciples à se livrer à la volupté, à la rechercher en tout et de toutes manières, comme étant le souverain bonheur. Un autre enseignoit, au contraire, à travailler sans relâche, à supporter la fatigue, à réduire son corps en servitude, à vivre dans la mal-propreté, à se rendre désagréable à tout le monde, à dire des injures ; il citoit à tout propos ces vers d'Hésiode, si connus du vulgaire, et qui parlent de la vertu, de la sueur et du sommet qu'il faut gravir. Celui-ci vouloit qu'on méprisât les richesses, et qu'on regardât leur possession comme indifférente. Celui-là les déclaroit, au contraire, un véritable bien. Que dirai-je de leurs opinions sur le monde ? En vérité, quand je les entendois chaque jour

parler d'idées, d'incorporéités, d'atomes, de vuide, à cette foule de noms barbares j'éprouvois des nausées. Le comble de l'absurdité, c'est que chacun de ces philosophes, en parlant d'objets absolument opposés, alléguoit des raisons si persuasives et si victorieuses, qu'il n'étoit pas possible de contredire ni celui qui prétendoit qu'une chose étoit chaude, ni celui qui soutenoit qu'elle étoit froide, quoiqu'on sût bien qu'un corps ne peut être en même temps froid et chaud. Je flottois donc incertain entre leurs opinions, semblable à ces dormeurs qui tantôt penchent la tête en avant, tantôt la relèvent en arrière. Mais la contradiction que j'observois entre leur conduite et leur doctrine, me paroissoit encore plus ridicule. Ceux qui recommandent le mépris des richesses, s'y montrent fortement attachés; ils contestent pour des intérêts, n'enseignent que moyennant un salaire, endurent tout pour gagner de l'argent. Ceux qui veulent qu'on dédaigne la gloire, entreprennent tout pour elle. Ils blâment publiquement la volupté, et l'embrassent en secret (1).

Je conçus un violent chagrin de me voir ainsi déchu de mes espérances: mais peu-à-peu je me consolai, en pensant que, si j'étois insensé, et si, jusqu'à ce jour, j'avois erré sans

(1) Le grec dit: *ils se tiennent suspendus à elle seule.* Expression dont notre langue ne peut rendre la force en cet endroit.

connoître la vérité, c'étoit avec une foule d'humains, parmi lesquels on comptoit des sages célèbres par leur esprit. Cependant, une nuit qu'agité par ces réflexions je ne pouvois dormir, je pris le parti d'aller à Babylone implorer le secours de quelqu'un des Mages disciples et successeurs de Zoroastre : j'avois entendu dire qu'ils pouvoient, par des enchantemens et des initiations, ouvrir les portes de l'Enfer, y conduire sans danger qui ils vouloient, et le ramener sain et sauf; je pensai que je ferois fort bien d'exécuter, par le moyen de ces Mages, mon projet de descendre aux Enfers, d'aller trouver Tirésias, et d'apprendre de lui, comme d'un savant devin, quel est le meilleur genre de vie, et celui qu'un homme sensé doit choisir. Je saute aussi-tôt de mon lit, je pars, et me rends en diligence à Babylone. A peine suis-je arrivé, que je vais trouver un Chaldéen, homme profond dans la science des enchantemens, et d'un pouvoir presque divin. Sa chevelure blanche, sa longue barbe lui donnoient un air vénérable : il se nommoit Mithrobarzanès. J'employai long-temps auprès de lui les prières et les supplications; je lui fis les offres les plus avantageuses, et ce ne fut qu'avec des peines infinies que je parvins à obtenir qu'il me conduiroit aux Enfers.

De ce moment il me prit avec lui. Pour me préparer, il commença par me laver pendant vingt-neuf jours, à compter depuis la nouvelle lune. Tous les matins, à la pointe du jour, il me

me faisoit descendre sur les bords de l'Euphrate ; et lorsque le soleil se levoit, il lui adressoit un discours assez long, mais dont je n'ai pu rien entendre : car, tel que ces mauvais hérauts qu'on emploie dans les jeux publics (1), il parloit avec volubilité, et d'une manière inintelligible : toutefois, il paroissoit invoquer certains dieux. Après son invocation, il me crachoit par trois fois au visage ; je retournois ensuite à notre demeure, sans regarder aucun de ceux que le hasard nous faisoit rencontrer. Toute notre nourriture consistoit en dattes (2) ; nous ne buvions que du lait, du mélicrat, et de l'eau du Choaspe (3) ; le gazon nous servoit de lit, et nous couchions en plein air.

Lorsque je fus suffisamment préparé, le Mage, vers le milieu de la nuit, me conduisit sur les bords du Tigre ; il me purifia (4) avec

(1) Les Hérauts, lisoient aux jeux olympiques, les ouvrages que l'on vouloit faire connoître au public ; cette lecture se faisoit sous un portique appellé *le portique des hérauts*. Lucien en parle dans le traité intitulé *la mort de Pérégrinus*.

(2) Le mot ἀκρόδρυα, signifie le fruit des palmiers et des amandiers, et autres de cette espèce, *Sch. gr.*

(3) Le Choaspe est un fleuve de Perse, c'étoit la boisson ordinaire des rois de ce pays. Son eau limpide et légère, étoit singuliérement estimée. *Voyez* Ælien, hist. div., *liv. 12, chap. 40* ; et la remarque de Kunius ; Athenée, *liv. 2, pag. 49* ; Clément d'Alexandrie dans son Pédagogue, *liv. 2, chap. 2, pag. 15*, édition de Sylburge, dit que le Choaspe est un fleuve de l'Inde ; mais il se trompe.

(4) Le grec ajoute : *il m'essuya, il me purifia de la*

un flambeau, de la squille, et beaucoup d'autres ingrédiens; il récitoit en même temps une formule magique, et traçoit autour de moi des cercles, pour empêcher que les fantômes ne me fissent aucun mal; puis il me ramena chez lui, en me faisant marcher à reculons. Nous employâmes le reste de la nuit à tout disposer pour notre embarquement. Mon conducteur se revêtit d'une robe magique, assez semblable à celle des Mèdes; ensuite il m'affubla de tout cet attirail, d'un chapeau, d'une peau de lion, d'une lyre, m'ordonnant, si quelqu'un me demandoit mon nom, de ne pas dire que je m'appellois Ménippe, mais Hercule, Orphée, ou bien Ulysse.

PHILONIDES.

Et pourquoi cela, Ménippe ? Je ne comprends pas la raison de ce déguisement, ni de ces noms.

MÉNIPPE.

Elle est cependant bien claire; d'ailleurs, ce n'est point un secret. Comme ces héros, avant nous, descendirent vivans aux Enfers, mon Mage pensoit qu'en prenant leur ressemblance j'échapperois plus aisément à la garde vigilante d'Æaque, et que je passerois sans obstacle à la faveur de ce costume tragique, auquel il est accoutumé.

purification des morts; car telle est la véritable signification d'ἁγνίζω. Ce verbe est consacré aux cérémonies funèbres.

Déja le jour commençoit à paroître ; nous descendons sur les bords du fleuve ; nous y trouvons un bateau, des victimes, du lait et du miel, et tout ce dont on a besoin pour les sacrifices : nous les transportons sur le bateau ; nous y montons nous-mêmes,

Tristes et répandant un long ruisseau de pleurs (1).

Pendant quelque temps nous nous laissons aller au courant du fleuve ; nous entrons ensuite dans un lac, où l'Euphrate vient se perdre. Après avoir traversé ce marais, nous arrivons dans un lieu désert, couvert d'un bois épais et impénétrable aux rayons du soleil ; nous y descendons ; Mithrobarzanès me précédoit. Nous creusons une fosse ; nous y faisons couler le sang des brebis que nous égorgeons. Alors le Mage, tenant un flambeau allumé, ne parle plus à voix basse, il s'écrie, il évoque à la fois toutes les divinités infernales, les Peines, les Furies, la nocturne Hécate, et la terrible Proserpine. Il mêle à ces noms redoutables des noms barbares et inconnus, hérissés d'une longue suite de syllabes. A l'instant tout tremble autour de nous ; la terre s'ouvre ; on entend les aboiemens de Cerbère : ils inspiroient l'horreur et l'épouvante :

Le souverain des morts, Pluton, tremble d'effroi (2).

(1) Ce vers est le cinquième du onzième livre de l'Odyssée.

(2) Vers d'Homère, Iliade XX, *v. 61.*

Déja l'on découvroit la plus grande partie des Enfers ; le lac, le fleuve de feu, le palais de Pluton. Cependant nous descendons par cette ouverture ; nous trouvons Rhadamanthe presque mort de frayeur. Cerbère aboyoit et s'agitoit encore ; mais aussi-tôt que j'eus fait résonner ma lyre, il s'endormit à ses sons mélodieux. Arrivé sur les bords du lac, je crus d'abord que nous ne pourrions pas le traverser ; la barque étoit remplie de passagers qui faisoient retentir les airs de leurs gémissemens. Ils étoient tous blessés, les uns à la jambe, d'autres à la tête ou dans quelque autre partie du corps ; ce qui me fit croire qu'ils sortoient d'un combat. Dès que l'honnête Caron eut apperçu ma peau de lion, me prenant pour Hercule, il me reçut dans sa nacelle, et me passa de la meilleure grace du monde ; et même, au sortir de la barque, il nous montra le sentier que nous devions suivre. Comme nous marchions à travers les ténèbres, Mithrobarzanès me précédoit, et je le suivois en me tenant à sa robe. Bientôt nous arrivâmes dans une vaste prairie, où l'asphodèle croît en abondance ; là les ombres légères voloient autour de nous, et faisoient entendre un petit frémissement. A quelque distance on trouve le tribunal de Minos : nous vîmes ce juge redoutable assis sur un trône élevé ; les Peines, les Furies, les Génies vengeurs, se tenoient debout à ses côtés. On amena devant lui, mais par un chemin différent du nôtre, une foule de criminels, liés à une

longue chaîne ; c'étoit, disoit-on, des adultères, des débauchés, des publicains, des flatteurs, des sycophantes (1), et mille autres gens de cette espèce, qui bouleversent tout dans le monde. A l'égard des riches et des usuriers, ils faisoient bande à part ; on les distinguoit à leur visage pâle, à leur gros ventre, à leurs jambes enflées par la goutte. Ils portoient chacun un collier de fer, auquel un corbeau (2), du poids de deux talens, étoit suspendu. Nous nous arrêtâmes quelques instans au tribunal, curieux de voir ce qui alloit s'y passer, et d'entendre ce que ces criminels diroient pour se justifier ; car ils étoient accusés par des orateurs fort extraordinaires, et d'une espèce toute nouvelle.

PHILONIDES.

Eh, quels étoient donc ces orateurs ? De grace, ne diffère point à me l'apprendre.

MÉNIPPE.

Tu connois ces ombres que le soleil fait naître de nos corps ?

PHILONIDES.

Sans doute.

(1) C'est-à-dire, calomniateurs.

(2) Ce corbeau étoit une espèce de croc, qui tenoit à un long manche ; il servoit à traîner les criminels au supplice.

MÉNIPPE.

Hé bien, ce sont-là nos accusateurs. Elles déposent contre nous, révèlent les crimes que nous avons commis durant notre vie ; et quelques-unes de ces ombres passent pour des témoins d'autant plus irréprochables, qu'elles nous accompagnent par-tout, et ne nous quittent jamais. Minos, après un examen sévère de leur conduite, envoya tous ces scélérats dans le séjour des impies, pour y subir la peine due à leurs forfaits. Il faisoit châtier avec le plus de rigueur ces hommes, qui, se laissant enivrer de l'orgueil des richesses ou de l'autorité, se faisoient, pour ainsi dire, adorer par les autres. Il détestoit leur arrogance éphémère, leurs mépris insultans, et cette vanité ridicule qui leur avoit fait oublier qu'ils étoient mortels, et que les biens dont ils jouissoient étoient périssables. Ces malheureux, dépouillés de l'éclat qui les environnoit autrefois, je veux dire de leurs trésors, de leur noblesse, de leur puissance, se tenoient debout, la tête tristement penchée ; ils se rappelloient comme un songe la félicité dont ils avoient joui sur la terre. En les voyant traités de la sorte, je ne me sentois pas de joie ; et quand je trouvois parmi eux quelqu'un de ma connoissance, je m'approchois doucement de lui, et le faisois souvenir du rôle qu'il avoit joué dans ce monde, de quel orgueil il s'enfloit, lorsqu'une foule de cliens exposés dès la pointe du jour aux refus

et à la brutalité de ses valets, assiégeoit sa porte, et attendoit que le patron vînt à paroître. Je lui rappellois ces instans où, se montrant enfin à leurs yeux, couvert de pourpre, brillant d'or et de pierreries, il s'imaginoit faire le bonheur suprême de ceux qui venoient le saluer, s'il leur donnoit à baiser sa poitrine ou sa main droite. Mon homme, à ce discours, étoit dévoré de chagrin.

Minos jugea cependant une cause par faveur. Denis de Syracuse (1) étoit accusé par Dion d'une foule de crimes qu'attestoit le témoignage de l'ombre du tyran; il alloit être livré à la Chimère, lorsque Aristippe de Cyrène, qui jouit chez les morts de la plus grande considération (2), s'étant présenté, déclara que Denis s'étoit toujours montré libéral envers les Savans : cela seul suffit pour le faire absoudre.

Nous quittâmes le tribunal, et nous vînmes au lieu où l'on punit les scélérats : là, mon ami, on n'entend, on ne voit que des choses effrayantes. Le bruit des fouets, celui des roues, des ceps et des chevalets (3), retentissoient de

(1) Il est ici question de Denis l'ancien, à la cour duquel le voluptueux Aristippe vécut long-temps, ainsi que le remarque le Scholiaste.

(2) Sans doute, parce que Aristippe enseignoit à ses disciples à se tuer pour le moindre dégoût de la vie : aussi l'appelloit-on *l'apôtre de la mort.*

(3) Sur les mots κύφωνες et ϛρέβλαι. *Voyez* Jul. Pollux, *Onom. liv.* 10, *Segm.* 177 *et* 187. Le premier répond assez à notre *pilori;* c'étoit une espèce de fourche qu'on passoit au col de celui que l'on vouloit punir,

toutes parts, et se confondoient avec les cris douloureux de ceux qui brûloient dans le feu. La Chimère déchiroit, Cerbère dévoroit; tous étoient punis à la fois, rois, esclaves, satrapes, pauvres, riches et mendians; tous se repentoient des crimes qu'ils avoient osé commettre. Nous reconnûmes quelques-uns de ces scélérats qui étoient morts depuis peu; mais ils se cachèrent de honte en nous voyant, et détournèrent le visage; ou s'ils nous regardoient, c'étoit d'un air servile et flatteur. Juge, d'après cela, s'ils étoient en droit d'affecter, lorsqu'ils vivoient, tant de hauteurs et de mépris. Les pauvres, cependant, n'éprouvoient que la moitié de ces maux; on suspendoit leur supplice pendant quelques instans, puis il recommençoit. Je vis aussi ces criminels si fameux dans les fables; Ixion et Sisyphe, le Phrygien Tantale tourmenté par la soif, et Titye, cet enfant de la Terre: par Hercule! quelle taille étoit la sienne! il couvroit de son corps un champ tout entier (1).

Nous passâmes ensuite dans la plaine arrosée par l'Achéron; nous y trouvâmes les demi-

et qui le retenoit dans une posture gênante et humiliante; c'étoit le supplice dont on punissoit à Athènes ceux qui vendoient en fraude dans les marchés. L'autre mot ne désigne aucun instrument qui nous soit connu. Le Scholiaste l'explique par *instrument de torture*, qui tire son nom de *ςρεβλῶ*, *je courbe*. Nous le rendons par chevalet, faute d'un mot qui lui réponde.

(1) Il couvroit neuf arpens, suivant Homère, Odyssée; *liv.* 11, *v.* 575.

dieux, les héroïnes, et la foule des morts vulgaires; c'est-là qu'ils font leur séjour, divisés en nations et en tribus. Les uns étoient déja très-vieux; ils sentoient le relan, et n'avoient, comme le dit Homère, aucune consistance (1). D'autres, plus nouveaux, paroissoient plus solides; les Egyptiens, sur-tout, étoient indestructibles (2), à cause de la saumure dont ils étoient assaisonnés : on n'auroit pas facilement distingué quelqu'un parmi ces morts, car ils se ressemblent tous, et ne montrent que des ossemens desséchés. Cependant, à force de les considérer, nous en reconnûmes plusieurs. Ils étoient couchés dans les ténèbres, les uns sur les autres; ils avoient perdu cette beauté qui les avoit fait admirer sur la terre. Par exemple, en voyant une foule de squélettes entassés dans un même endroit, tous parfaitement semblables, qui jettoient des regards effrayans à travers leurs yeux creux, et montroient des dents dépouillées de chair, j'étois dans un grand embarras, et ne savois comment distinguer Thersite du beau Nirée, le mendiant Irus d'avec le roi des Phéaciens, le cuisinier Pyrrhias d'avec Agamemnon. Il ne leur restoit, en effet, aucune de ces marques distinctives qu'ils portoient autrefois; ce n'étoit qu'un amas d'osse-

(1) Parodie de l'ἀμενηνὰ κάρηνα d'Homère, Odyssée, *liv. 10, v. 536.*

(2) Je lis ἄλυτοι avec Hemstérhuis, et cette conjecture est peut-être une des plus heureuses de ce savant.

mens semblables, qu'aucun signe, aucune inscription ne pouvoit faire connoître.

Tandis que je considérois ce spectacle, il me sembla que la vie des humains étoit une longue procession, dont la fortune ordonne et règle les rangs, et où elle amène, sous différens costumes, ceux qui la composent. Propice à l'un, elle l'habille en roi, lui met une tiare sur la tête, lui donne des satellites, lui ceint le front d'un diadême : elle revêt un autre d'un habit d'esclave ; elle orne celui-ci des graces de la beauté, et défigure cet autre, au point de le rendre ridicule (car il faut bien que le spectacle soit varié). Souvent, au milieu de la procession, elle interrompt les rangs, change l'ordre et l'habillement des acteurs, sans permettre qu'ils achèvent la marche comme ils l'ont commencée : c'est ainsi qu'elle changea la pourpre de Crésus en l'habit d'un esclave et d'un prisonnier de guerre ; qu'elle revêtit de la royauté de Polycrate, Méandre (1), qui, jusques-là, n'avoit marché que dans le rang des valets : elle lui permit d'user pour quelque temps de ce brillant costume. Mais quand la procession est finie, chacun rend sa parure théatrale, dépouille ses ornemens empruntés, et redevient ce qu'il étoit auparavant, sans différer en rien de son voisin. L'ignorance de la plupart des hommes les porte à se désoler,

(1) Il succéda à Polycrate, tyran de Samos, dont il avoit été secrétaire. Hérodote, *liv. 3, chap. 123 et 152.*

à se fâcher même, lorsque la Fortune, se présentant à eux, redemande la parure qu'elle leur a prêtée; et, comme si on leur ravissoit un bien qui leur appartient, ils ne veulent pas rendre ce qu'ils n'ont emprunté que pour quelques instans. Tu as vu souvent, je pense, de ces acteurs tragiques qui, lorsque la pièce l'exige, représentent tantôt Priam, tantôt Agamemnon; quelquefois le même homme, après avoir joué avec beaucoup de dignité le rôle de Cécrops, ou d'Erechtée, reparoît, un instant après, sous le costume d'un esclave: mais lorsque la pièce est finie, l'acteur, dépouillé de ses vêtemens brodés d'or, quittant le masque, et descendu de ses coturnes, reprend sa démarche ordinaire, celle d'un homme pauvre, et d'une condition fort commune. Ce n'est plus Agamemnon fils d'Atrée, ni Créon fils de Ménécée; c'est Polus (1) fils de Chariclès, du bourg de Sunium, ou Satyrus de Marathon, fils de Théogiton. Telle est la condition des humains, et l'idée que m'en donnoit le spectacle que j'avois sous les yeux.

PHILONIDES.

Dis-moi, mon cher Ménippe, ceux qui possèdent sur la terre, des tombeaux d'une hauteur et d'une magnificence extrême, et dont les monumens funèbres sont décorés de colon-

(1) Polus et Satyrus, fameux acteurs du théatre d'Athènes. *Voyez* sur le premier ce que nous en disons dans une note au commencement du *Jupiter le tragique*.

nes, de statues, d'inscriptions, ne sont-ils pas plus considérés dans les Enfers, que le vulgaire des défunts ?

MÉNIPPE.

Tu badines, mon ami ; si tu avois vu Mausole lui-même, ce Carien dont le tombeau est si célèbre, je suis persuadé que de long-tems tu n'aurois cessé de rire, en le voyant couché honteusement dans un coin obscur, confondu dans la foule des morts. Il ne retiroit, à mon avis, d'autre fruit de son superbe monument, que de se sentir accablé sous cet énorme poids. Oui, moncher, lorsqu'une fois Æaque a mesuré le terrein que chacun doit occuper (et il n'en accorde tout au plus qu'un pied), il faut qu'on s'en contente, et qu'on s'y tienne couché en ramassant ses membres. Mais tu aurois ri bien davantage, si tu avois vu des rois, des satrapes, réduits à l'état de mendians, et forcés par la misère à se faire marchands de viandes salées, ou bien à montrer à lire (1) ; exposés aux insultes du premier passant, et souffletés comme les plus vils esclaves. Je ne pouvois retenir mes ris, en voyant Philippe roi de Macédoine, occupé dans un coin, à recoudre de vieilles savates, (2) pour gagner un modique salaire. On en voyoit aussi beaucoup d'autres demander

(1) Denis le jeune, tyran de Syracuse, devint, dit-on, maître d'école à Corinthe, après avoir été chassé du trône par Dion.

(2) Cette plaisanterie, et celles qui précèdent, paroîtront, sans doute, de bien mauvais goût.

l'aumône dans les carrefours, entr'autres, Xercès, Darius et Polycrate.

PHILONIDES.

Ce que tu nous dis-là sur la condition des rois, est bien extraordinaire, et paroît presque incroyable. Mais que faisoient Socrate, Diogène et nos autres sages?

MÉNIPPE.

Socrate se promenoit là-bas, comme il faisoit ici, convaincant tout le monde par ses argumens. Avec lui étoient Palamède, Ulysse, Nestor et quelques autres morts babillards. Ses jambes étoient encore enflées par le poison qu'il avoit bu. Pour le brave Diogène, il habite auprès de l'Assyrien Sardanapale, du Phrygien Midas, et de quelques autres riches, et quand il les entend gémir au souvenir de leur félicité passée, il éclate de rire; le plus souvent couché sur le dos, il chante d'une voix rauque, désagréable, et si forte, qu'elle couvre les plaintes de ces malheureux. Ils en ressentent tant de chagrin, que ne pouvant plus supporter le voisinage de Diogène, ils ont pris la résolution de transporter leur domicile ailleurs.

PHILONIDES.

C'en est assez sur les Enfers. Quel est ce décret porté contre les riches, et dont tu m'as parlé d'abord?

MÉNIPPE.

Tu fais bien de m'en rappeller le souvenir. Mon dessein étoit de t'en parler ; mais insensiblement, je me suis éloigné de mon sujet. Pendant mon séjour aux enfers, les Prytanes (1) convoquèrent l'assemblée, sur des affaires qui intéressoient la république. Voyant un peuple immense qui couroit à l'assemblée, je me mêlai parmi les morts, et je devins sur le champ un de ceux qui ont le droit de porter leur suffrage. On traita plusieurs affaires, et l'on finit par celle des riches. Ils étoient accusés d'un grand nombre de crimes, de violence, d'orgueil, de mépris, d'injustice. Enfin l'un des démagogues (2) se levant, lut un décret conçu en ces termes.

Décret.

« Attendu que pendant leur vie, les riches » commettent une foule de crimes, et d'actions » contraires aux loix ; qu'ils se livrent à la » rapine et à la violence, qu'ils outragent les » pauvres de toutes manières, il a été arrêté » par le sénat et par le peuple, que lorsqu'ils » viendroient à mourir, leurs corps seroient » châtiés comme ceux des autres scélérats, mais » que leurs ames seroient renvoyées sur la

(1) Magistrats, qui, chez les Athéniens, convoquoient et présidoient l'assemblée.

(2) Chefs du peuple ; nous avons expliqué ce nom dans une note sur le Timon, *pag. 90*.

» terre pour y être renfermées dans des ânes, » pendant vingt-cinq myriades d'années, durant » lequel temps, elles passeroient successivement d'ânes en ânes, condamnées à porter » des fardeaux, et à être menées à coups de » bâton par les pauvres : après quoi, il leur » sera permis de mourir. C'est l'avis de Cranion, » fils de Squélétion, de la bourgade de Nécysium (1), de la tribu Alibantide.

Après la lecture de ce décret, les magistrats allèrent au suffrage, le peuple éleva les mains en signe d'approbation, Brimo (2) frémit, Cerbère aboya. C'est la forme par laquelle on donne chez les morts la sanction aux loix proposées.

Voilà ce qui se passa dans l'assemblée. Pour moi, j'abordai Tirésias, seul objet de mon voyage ; je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé sur la terre, et je le suppliai de m'apprendre quel étoit, à son jugement, le meilleur genre de vie. A ces mots il se mit à rire. (Tu sauras que c'est un petit vieillard aveugle, chauve, dont le visage est pâle, et la voix grêle et féminine). Mon enfant, me dit-il, je connois la cause de votre incertitude. Elle

(1) Ce jeu de mots n'est bon qu'en grec ; Lucien forme le nom de cette bourgade, d'après le mot *νέκυς*, qui signifie *un mort*. Il en est de même de la tribu Alibantide ; les poëtes appellent les morts *ἀλίβαντες*.

(2) Surnom d'Hécate. *Voyez* la remarque d'*Eschenbach*, sur le dix-septième vers des Argonautes d'Orphée ; Apollonius de Rhodes et son Scholiaste, au v. 859 du livre troisième ; Tzetzès, sur Lycophron, *v. 1165*.

vient de ces sages qui ne sont jamais d'accord avec eux-mêmes; mais il ne m'est pas permis de vous en dire davantage, Rhadamanthe le défend absolument. Ah! de grace, lui dis-je, mon cher petit papa, parlez, et ne me laissez pas errer plus long-tems dans un aveuglement plus profond que le vôtre. Alors me tirant à l'écart, il s'approcha doucement de mon oreille, et me dit: la meilleure vie, la vie la plus sensée, est celle des ignorans; quittez cette folle envie de raisonner sur les phénomènes célestes, d'examiner les principes et la fin des choses, et plein d'un souverain mépris pour les syllogismes de vos philosophes, traitez tout cela de rêveries. Ne songez qu'à bien user du présent. Coulez en riant la plupart de vos jours, et ne vous appliquez sérieusement à rien (1). Après avoir ainsi parlé, il s'en alla dans la prairie d'asphodelles.

Comme il se faisoit déja tard, allons, dis-je à Mithrobarzanès, que tardons-nous à remonter sur la terre? Sois sans inquiétude, Ménippe, me dit-il; je vais te montrer un sentier raccourci qui te délivrera bientôt de tout embarras. Il m'amena vers (2) un endroit

(1) Véritable morale d'Epicure.

(2) Si cet endroit étoit plus ténébreux que les autres, comment est-il possible, méchant homme, qu'on ait pu le montrer du doigt? Mais c'est une plaisanterie par laquelle il fait allusion aux oracles de Trophonius, plus obscurs que tous ceux qu'on rendoit dans les autres temples, *Schol. Grecq.*

plus

plus ténébreux que les autres, et me faisant remarquer avec le doigt, une lumière foible et obscure, qui s'introduisoit par une espèce de fenêtre : c'est-là, me dit-il, le temple de Trophonius; c'est par cette ouverture que les Béotiens descendent ici bas. Monte par-là, Ménippe, et tu te trouveras sur le champ dans la Grèce. Charmé de ce qu'il me disoit, je saluai mon mage, et rampant avec beaucoup de peine à travers cette ouverture, je me trouvai à Lébadie, je ne sais trop comment.

CARON,

OU

LES CONTEMPLATEURS.

MERCURE, CARON, CRÉSUS ET SOLON.

MERCURE.

TE voilà, Caron: qu'as-tu donc à rire? pourquoi as-tu quitté ta nacelle, et quelle raison t'appelle sur la terre? tu n'as pas coutume, ce me semble, de fréquenter ce haut monde?

CARON.

J'ai grande envie, Mercure, de connoître la vie humaine, d'apprendre ce que font ici les hommes, et de voir ce qu'ils regrettent si fort lorsqu'ils descendent chez nous. Aucun ne fait la traversée sans pleurer à chaudes larmes. J'ai donc, à l'exemple de ce jeune Thessalien (1), prié Pluton de m'accorder un jour de relâche, pour venir visiter ce séjour de la lumière. Je suis charmé de te rencontrer, car j'espère que tu voudras bien me servir de conducteur dans un pays où je suis étranger.

(1) Protésilas.

Sans doute que tu me feras voir tout ce que tu y connois ?

MERCURE.

Oh ! je n'en ai pas le temps. Je vais promptement m'acquitter d'une commission dont Jupiter m'a chargé pour la terre. Tu sais combien ce dieu est colère ; si je tardois à accomplir ses ordres, il pourroit bien me condamner à rester éternellement dans votre ténébreuse demeure, ou me traiter, comme il fit derniérement Vulcain, me prendre par le pied et me précipiter des parvis sacrés de l'Olympe (1), afin qu'en boitant, je fisse rire les dieux, quand je leur servirois d'échanson.

CARON.

Tu me verras donc sans pitié errer à l'aventure, et peut-être m'égarer sur la terre, moi qui suis ton ami, ton compagnon de voyage, et qui conduis avec toi les morts dans les enfers. Tu devrois te souvenir, fils de Maïa, que jamais je ne t'ai fait ramer, ni vuider ma nacelle, et quoique jeune et vigoureux, tu ronfles pendant toute la route, couché sur le tillac, à moins que tu ne trouves quelque mort babillard avec qui tu fasses la conversation. Pour moi, tout vieux que je suis, je tiens les deux rames et fais seul la manœuvre. O mon cher

(1) Allusion au vers 591 du premier livre de l'Iliade;

ῥίψε, ποδὸς τεταγὼν, ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο.

petit Mercure, au nom de ton père, ne m'abandonne pas, fais-moi voir tout ce qui se passe dans cette vie, afin que je ne sois pas obligé de m'en aller sans avoir pu satisfaire ma curiosité. Si tu m'abandonnes, je serai comme ces aveugles qui, marchant sans guide, risquent de tomber à chaque pas; déja même la lumière commence à m'éblouir. Allons, dieu de Cyllêne, rends-moi ce petit service, et sois sûr que je m'en souviendrai éternellement.

MERCURE.

Je vois bien que ma complaisance me fera battre; peut-être, pour me récompenser de t'avoir servi de guide, Jupiter me donnera-t-il quelques coups de poing; mais, qu'importe; on ne peut se refuser aux instances d'un ami. Cependant, mon cher, il n'est pas possible que tu voies exactement tout ce qui se passe sur la terre; ce seroit l'ouvrage de plusieurs années, et bientôt Jupiter me feroit redemander par un héraut, comme un esclave fugitif: d'ailleurs cela t'empêcheroit de t'aquitter des occupations que te donne la mort; et tu ne peux t'en dispenser long-temps, que le royaume de Pluton n'en souffre un dommage considérable. Æaque, le fermier des enfers, entreroit dans une belle colère, s'il étoit plusieurs jours sans recevoir une seule obole; tout ce que je puis faire, c'est de te montrer ce qu'il y a de plus important dans ce monde.

CARON.

Fais pour le mieux, Mercure, je suis étranger dans ce pays, et je ne connois rien de ce qui s'y fait.

MERCURE.

D'abord, il faut chercher quelqu'endroit élevé, d'où tu découvres le monde entier. Si tu pouvois monter avec moi dans le ciel, tu ne serois pas si embarrassé; c'est delà que ta vue plongeroit sur tout l'univers. Mais, puisque vivant avec les ombres, il ne t'est pas permis d'entrer dans le palais de Jupiter, tâchons de trouver quelque haute montagne........

CARON.

Tu sais bien, Mercure, ce que j'ai coutume de dire lorsque nous naviguons; si le vent souffle avec impétuosité sur la voile et soulève les flots, chacun alors, par ignorance, veut me donner son avis. L'un me conseille d'amener la voile, un autre de lâcher un peu les cordages (1), un troisième veut que je m'abandonne aux vents, et moi je leur ordonne à tous de garder le silence, parce que je sais mieux qu'eux ce que je dois faire : c'est à toi d'en user de même. Sois mon pilote, et

(1) Les cordages dont il s'agit ici, s'appelloient chez les Grecs, *οἱ πόδες ;* leur usage étoit de tenir la voile en respect, et de la présenter au vent; on les attachoit sur les deux flancs du vaisseau. *Voyez* Bayfius, *de re navali*, *pag. 128*, où ce passage de Lucien est cité.

fais tout ce que tu jugeras de plus convenable; je me tairai, comme le doivent les passagers, et me conformerai à tes ordres.

MERCURE.

Fort bien, je saurai aussi ce qu'il faudra faire, quand j'aurai trouvé un endroit tel que je le desire. Le Caucase ou le Parnasse qui est plus élevé, ou même l'Olympe plus haut que les deux autres, ne feroit-il pas mon affaire?... Ah! il me vient une idée.... Mais il faudra que tu m'aides.

CARON.

Ordonne, je te seconderai de tout mon pouvoir.

MERCURE.

Homère a écrit quelque part, que les fils d'Aloë, qui, comme nous, n'étoient que deux, et encore dans leur enfance, entreprirent un jour de déraciner le mont Ossa, et de le mettre sur le mont Olympe; que posant ensuite le Pélion pardessus, ils en firent une échelle très-commode pour escalader les cieux (1). L'entreprise impie de ces deux jeunes téméraires fut punie; mais nous qui n'avons point de mauvaises intentions contre les dieux, qui

(1) Homère, Odyssée, *liv. 11, v. 315;* et Cointus de Smyrne, dans sa seconde Iliade, *liv. 1, v. 514.* Ce poëme peu connu, et qui sert de continuation à l'Iliade d'Homère, renferme des beautés, et n'est pas indigne des honneurs de la traduction.

nous empêcheroit d'en faire autant, et de rouler montagnes sur montagnes, pour construire une élévation d'où nous puissions contempler l'univers à notre aise ?

CARON.

Mais, mon ami, nous ne sommes que deux, nous ne pourrons jamais mettre Ossa sur Pélion.

MERCURE.

Pourquoi donc ? crois-tu que nous soyons moins forts que ces deux enfans-là ? ne sommes-nous pas des dieux ?

CARON.

Sans doute, cependant je ne puis croire cela possible ; il y a là trop d'ouvrage.

MERCURE.

On voit bien que tu es un ignorant, qui n'a jamais lu les poëtes. Homère, l'admirable Homère (1), en deux vers, transporte ces montagnes et applanit l'entrée du ciel. Mais je suis bien étonné que cela te paroisse incroyable, tu sais qu'Atlas porte le monde sur les épaules, et seul nous soutient tous ; n'as-tu jamais entendu parler de mon frère Hercule, qui, pour donner quelques momens de

(1) Ὄσσαν ἐπ' Οὐλύμπῳ μέμασαν θέμεν, αὐτὰρ ἐπ' Ὄσσῃ Πήλιον εἰνοσίφυλλον ἵν' ὀυρανὸς ἀμβατὸς εἴη.
Odyss. Λ. v. 314 et 315.

repos à Atlas, a pris aussi le monde sur son dos?

CARON.

On me l'a dit; mais tu sais aussi bien que les poëtes, ce qu'il en est.

MERCURE.

Comment! rien n'est plus vrai. Pourquoi veux-tu que des hommes sages aient débité des mensonges? Çà, commençons par ébranler l'Ossa, et suivant ce que prescrit Homère, (excellent architecte) mettons dessus le Pélion, *dont le sommet est ombragé de feuillages.* Vois-tu, comme en suivant les conseils du poëte, nous venons facilement à bout de notre ouvrage! Actuellement, il faut monter dessus, pour voir si l'élévation sera suffisante, ou s'il nous faudra bâtir encore plus haut... Ah! grands dieux, que nous sommes encore éloignés d'atteindre les cieux (1)! A peine du côté de l'orient apperçois-je l'Ionie et la Lydie : au couchant je ne vois pas plus loin que l'Italie et la Sicile : au nord, ma vue ne s'étend que jusqu'à l'Ister (2) : au midi, je puis à peine distinguer la Crète. Allons, il faut encore transporter le mont Œta, et y ajouter le Parnasse.

CARON.

Je le veux bien; mais prends garde qu'en

(1) Le grec dit : *nous ne sommes encore qu'aux racines du ciel.*

(2) Aujourd'hui *le Danube.*

élevant notre frêle édifice à une hauteur incroyable, nous ne soyons renversés avec lui. J'ai peur qu'en nous rompant la tête, nous ne fassions une épreuve douloureuse de l'architecture d'Homère.

MERCURE.

Ne crains rien : tout cela est très-solide. Transporte ici le mont Œta, et roule-moi le Parnasse.... Je vais monter une seconde fois.... Voilà qui est bien. Je vois actuellement toute la terre. Tu peux monter quand tu voudras.

CARON.

Donne-moi donc la main; car ce n'est pas une petite peine pour moi, de monter aussi haut.

MERCURE.

Tu veux contempler l'univers; ce n'est pas sans travail et sans courir quelques dangers, qu'on peut contenter une telle curiosité (1). Tends-moi la main; prends garde de mettre le pied sur un endroit glissant. Bien, te voilà en haut. Comme le Parnasse a deux sommets, asseyons-nous chacun sur l'un d'eux. Jette à présent les yeux autour de toi et examine le monde.

CARON.

Je vois une vaste étendue de terre environnée

(1) Grande vérité morale : que d'obstacles, la méchanceté des hommes apporte aux progrès de la philosophie !

d'un grand lac, des montagnes et des fleuves un peu plus grands que le Cocyte et le Phlégéton. Je vois aussi des hommes qui ressemblent à des nains; j'apperçois même leurs tanières.

MERCURE.

Ce que tu prends pour des tanières, ce sont des villes.

CARON.

Tu vois bien, Mercure, que nous n'avons rien fait qui vaille. C'est en vain que nous avons transporté ici le Parnasse avec la fontaine de Castalie, l'Œta et les autres montagnes.

MERCURE.

Pourquoi cela ?

CARON.

Je ne vois rien distinctement d'une élévation si considérable. Je ne voulois pas seulement appercevoir les villes et les montagnes, telles qu'elles sont sur les cartes, mais connoître les hommes, voir leurs actions, entendre leurs discours, comme je le faisois il n'y a qu'un instant, lorsque tu m'as rencontré riant de bon cœur, et que tu m'as demandé le sujet de mes ris. Je venois en effet d'entendre quelque chose de fort réjouissant.

MERCURE.

Qu'étoit-ce donc ?

CARON.

Un homme invité par un de ses amis à venir demain souper chez lui, promettoit de s'y rendre sans faute (1). Mais il parloit encore, qu'une tuile détachée du toit, je ne sais par qui, lui est tombée sur la tête, et l'a tué. Je riois de voir qu'il ne pourroit pas remplir sa promesse; mais il me semble (2) que nous ferions beaucoup mieux de descendre, afin que je pusse tout voir et tout entendre.

MERCURE.

Reste ici. Je guérirai la foiblesse de tes yeux, et je te vais donner une vue perçante, en récitant une formule d'Homère. Souviens-toi seulement, lorsque j'aurai récité les vers, de ne plus t'aviser de mal voir; songe à distinguer parfaitement tous les objets.

CARON.

Tu n'as qu'à parler.

(1) Voyez les Idiotismes Grecs de Viger, avec les remarques d'Hoogéveen, *page 302*.

(2) Cette phrase est citée et traduite par Viger dans ses Idiotismes grecs, *page 250*, pour exemple d'une des significations d'ἔοικα; mais sa traduction n'est pas exacte. *Je pense que je m'en vais descendre tout bellement;* il falloit dire, *il me semble qu'il faut que je descende, je crois devoir descendre.* Je fais cette remarque, parce que le livre de Viger est classique et un des meilleurs de ce genre, et que les fautes de ces sortes de livres en font commettre une infinité d'autres.

MERCURE.

» J'ai dissipé la nuit qui te couvroit les yeux,
» Et tu vas distinguer les mortels et les dieux.

CARON.

Qu'est ceci ?

MERCURE.

Et bien, n'y vois-tu pas ?

CARON.

Parfaitement. Lyncée lui-même est aveugle auprès de moi. Je te prierai de m'enseigner ton secret et de répondre à mes questions. Mais veux-tu que, pour te parler, je me serve des vers d'Homère ? Tu sauras par-là que je ne suis point indifférent aux beautés de ce poëte.

MERCURE.

Et où les aurois-tu pu apprendre, pauvre batelier ? Tu ne sais que ramer et conduire ta nacelle.

CARON.

Ne méprise pas mon métier. Saches que j'entendis Homère réciter un assez grand nombre de vers, lorsque je le passai dans ma barque après sa mort. Je m'en rappelle encore quelques-uns. Au même instant une tempête nous accueillit, apparemment que les vers qu'il récitoit étoient contraires à la navigation. Mais Neptune ayant rassemblé les nuages, troubla la mer en y plongeant son trident dont il se

servit comme d'une cuiller à pot (1), pour exciter une cruelle tempête. L'eau étoit si agitée par les vers que récitoit le poëte, et les ténèbres étoient si épaisses, qu'il s'en fallut bien peu que ma barque ne coulât à fond. En ce moment le roulis causa un si grand mal de cœur à notre homme, qu'il lui fit rendre tous les vers qu'il avoit composés sur Scylla, Charibde et le Cyclope.

MERCURE.

Il n'est pas étonnant que tu aies retenu quelque chose d'une évacuation si considérable (2).

CARON.

Dis-moi, je te prie, quel est cet homme, d'un embonpoint extrême, d'une taille et d'une force considérables, qui surpasse (3) tous les

(1) Les gens délicats reprocheront au traducteur son peu de goût, et lui feront un crime de n'avoir pas retranché cette plaisanterie, qu'ils traiteront de détestable; mais ce traducteur aime mieux avouer qu'il ne voit pas la finesse de cette comparaison, que de mutiler son auteur, et de lui faire dire autre chose que ce qu'il a dit lui-même.

(2) Lucien n'est pas l'inventeur de cette pensée, car avant lui, « le peintre *Galaton* avoit représenté Homère » vomissant, et les autres poëtes qui humoient ce qu'il » rendoit ». *Sch. gr.*, tirée du vingt-deuxième chapitre du treizième livre des histoires diverses d'Ælien. Cœlius. Rhod., *liv. 21*, *chap. 44*, appelle le peintre *Palaton.*

(3) Parodie de deux vers du troisième livre de l'Iliade, *226 et 227.*

autres de la tête, et les efface par la largeur de ses épaules?

MERCURE.

C'est Milon, cet athlète de Crotone. Les Grecs l'applaudissent, parce qu'il a eu la force d'enlever un taureau et de le porter jusqu'au milieu du stade (1).

CARON.

Ah, qu'ils m'applaudiront avec bien plus de justice, lorsque dans peu j'enleverai ce Milon et le mettrai dans ma barque, terrassé par la mort cet athlète invincible; elle lui donnera bientôt un croc-en-jambe auquel il ne s'attend guère. Que de larmes lui fera verser alors le souvenir de tant de couronnes et d'applaudissemens! A présent, il s'enorgueillit de sa force, et des

(1) C'est ainsi que s'appelloit la carrière des jeux olympiques. On rapporte beaucoup d'autres traits admirables de la force de Milon; on dit qu'il étoit Pythagoricien, et qu'étant un jour avec plusieurs de ses condisciples à entendre son maître, une colonne qui soutenoit le plancher de la maison vint à manquer par vétusté, Milon soutint la colonne, donna le temps à tout le monde de s'enfuir, et se retira ensuite des ruines sain et sauf. On rapporte aussi qu'il mourut de cette manière: ayant trouvé dans une forêt un tronc d'arbre à moitié fendu, il voulut achever de le séparer avec ses mains; mais les coins s'échappèrent, l'arbre se rejoignit, et Milon se trouva pris comme dans un piège: Il servit de pâture aux bêtes féroces, *Schol. gr.* Il faut voir dans Pausanias, deuxième partie des Eliaques, *page 191*, les autres faits merveilleux de cet athlète.

louanges qu'elle lui procure. Mais, quoi? penses-tu qu'il songe qu'il doit mourir un jour?

MERCURE.

Et comment veux-tu qu'il y pense, jeune et vigoureux comme il est?

CARON.

Laissons-le là en attendant que dans peu je rie à ses dépens, lorsque je le passerai dans ma barque, et que je verrai cet athlète qui porte des taureaux, ne pouvoir pas soulever un moucheron. Mais quel est ce personnage remarquable que j'apperçois là-bas? Il me paroît, à son vêtement, que ce n'est pas un Grec.

MERCURE.

C'est Cyrus le fils de Cambyse. Il a transféré chez les Perses la gloire et l'empire des Mèdes. Il vient de triompher de l'Assyrie et de s'emparer de Babylone. Il prépare actuellement une expédition contre la Lydie (1), afin de se rendre maître de Crésus, et, s'il le peut, de toute la terre.

(1) Lucien, pour plus d'exactitude, auroit dû mettre l'expédition de Lydie avant la prise de Babylone, qui n'arriva que trente ans après celle de Sardes. On ne peut pas néanmoins lui faire un crime de cette transposition de faits; et son genre d'écrire semble demander la grace qu'on accorde aux poëtes. Hemstérhuis, par la censure qu'il exerce en cet endroit, montre plus d'érudition que de goût.

CARON.

Et quel est ce Crésus ?

MERCURE.

Tiens, jette les yeux sur cette grande citadelle entourée d'une triple muraille, c'est Sardes, le séjour de Crésus, et tu le vois lui-même, couché sur un lit d'or, s'entretenir avec l'Athénien Solon. Serois-tu curieux d'entendre leur conversation?

CARON.

Assurément.

MERCURE.

Ecoute.

CRÉSUS (1).

Et bien, étranger Athénien, tu as vu mes richesses, mes trésors, mes vases, toute ma magnificence : dis-moi, quel est celui des hommes que tu crois le plus heureux ?

CARON.

Que va-t-il répondre ?

MERCURE.

Sois tranquille, il ne dira rien qui ne soit digne d'un philosophe.

(1) Plutarque, vie de Solon, *pag. 93*, rapporte cette conversation, après avoir observé que plusieurs auteurs la regardoient comme fabuleuse et contradictoire avec la chronologie. Hérodote la rapporte aussi, *liv. 1, ch. 30, pag. 18*, édition de Wesseling. *Voyez* la note de ce savant éditeur.

SOLON.

SOLON.

Ah ! Crésus, il y a bien peu d'hommes qui arrivent au bonheur. Mais de tous ceux que j'ai connus, Cléobis et Biton, les enfans de la prêtresse, me paroissent les plus heureux.

MERCURE.

Il parle des enfans de cette prêtresse d'Argos, qui se lièrent au char de leur mère, la traînèrent jusqu'au temple de Diane, et moururent de fatigue en arrivant (1).

CRÉSUS.

A la bonne heure, que ceux-ci aient le premier rang de la félicité. Qui placeras-tu au second ?

SOLON.

Tellus l'Athénien (2), qui vécut sans éprouver de revers et mourut pour sa patrie.

CRÉSUS.

Et moi donc, insolent, je ne te parois pas heureux ?

SOLON.

Je n'en sais rien, Crésus ; il faut, pour en juger, attendre la fin de ta vie. La mort seule peut nous apprendre si l'on a été heureux jusqu'à la fin de ses jours (3).

(1) Voyez cette histoire dans Hérodote, *loco citato.*

(2) Dans Plutarque et dans Hérodote, Solon donne à Tellus le premier degré du bonheur, et ne place qu'au second Cléobis et Biton.

(3) Aristote prétend prouver que cette proposition

CARON.

A merveilles, Solon, tu es un brave homme de ne pas m'oublier, et tu as raison d'en appeller à ma barque, pour décider cette question (1). Mais, Mercure, quels sont ces gens envoyés par Crésus, et que portent-ils sur leurs épaules ?

MERCURE.

Ce sont des briques d'or (2), que le roi de Lydie consacre à Apollon Pythien, pour le récompenser de certains oracles qui bientôt causeront sa perte. Ce Crésus aime extraordinairement les oracles.

CARON.

Quoi! ce jaune rouge qui brille, c'est de l'or. Oh! voilà la première fois que j'en vois après en avoir tant entendu parler.

est fausse: c'est au premier livre des morales, adressées à Nicomaque, chapitre onzième: mais comme le raisonnement d'Aristote n'est qu'un sophisme, et qu'il retranche une partie de la proposition pour la trouver fausse, nous ne pensons pas comme lui.

(1) Le grec dit: *de croire que ma barque est la décision de ces sortes de choses.*

(2) Ces briques, selon Diodore, *liv. 16*, *chap. 56*, étoient au nombre de cent vingt, et de cent dix-sept suivant Hérodote, *liv. 1*, *chap. 50*, chacune du poids de deux talens: elles furent fondues et monnoyées durant la seconde guerre sacrée, par Phayllus, qui commanda les Phocéens après ses deux frères Onomarchus et Philomelus, la troisième année de cette guerre, et la quatrième de la cent sixième Olympiade.

MERCURE.

Oui, mon cher, c'est-là ce métal si vanté. La source de toutes les dissensions humaines.

CARON.

Mais je ne vois pas à quoi il peut être bon, si ce n'est à faire courber sous le faix ceux qui le portent.

MERCURE.

Tu ne sais donc pas de combien de guerres il est cause, combien il produit de vols, de perfidies, de parjures et de meurtres? Quels longs voyages on entreprend pour l'amour de lui, et à combien d'hommes il a coûté la liberté?

CARON.

Eh! pourquoi donc cela? seroit-ce parce qu'il ressemble beaucoup au cuivre? Je connois bien celui-là, et j'en reçois une obole de chaque mort que je passe.

MERCURE.

Justement. Mais comme le cuivre est beaucoup plus commun, il est moins recherché; au lieu que l'or est rare, il faut, pour l'arracher des entrailles de la terre, descendre dans des profondeurs effroyables. Le cuivre, le plomb et les autres métaux, se trouvent presque à la surface.

CARON.

Voilà un singulier effet de la folie des hommes,

d'aimer avec tant d'ardeur une chose qui n'a d'autre mérite qu'une couleur pâle, et une pesanteur extrême.

MERCURE.

Tu vois du moins que Solon ne fait aucun cas de l'or, et se moque de la vaine ostentation de Crésus. Mais il semble vouloir parler: écoutons-le.

SOLON.

Dis-moi, de grace, Crésus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces briques ?

CRÉSUS.

Sans doute ; il n'a pas dans son temple une aussi riche offrande.

SOLON.

Et tu crois que le dieu sera plus heureux quand il possédera tes briques d'or ?

CRÉSUS.

Pourquoi non ?

SOLON.

En ce cas, l'Olympe est bien pauvre, si les dieux ont besoin des richesses de la Lydie, et qu'il faille les leur envoyer.

CRÉSUS.

Mais où trouveroit-on, je te prie, autant d'or que dans mon royaume ?

SOLON.

Y trouve-t-on aussi du fer ?

CRÉSUS.

Il y en a peu.

SOLON.

Tu manques du métal le plus précieux.

CRÉSUS.

Comment le fer seroit-il préférable à l'or ?

SOLON.

Je te l'apprendrai, si tu veux me promettre de ne te point mettre en colère.

CRÉSUS.

Parle, et ne crains rien.

SOLON.

Lequel vaut mieux de celui qui conserve, ou de celui qui est conservé ?

CRÉSUS.

Le premier, sans doute.

SOLON.

Si donc, comme on le dit, Cyrus marche contre la Lydie, armeras-tu tes soldats avec des épées d'or ou de fer ?

CRÉSUS.

De fer, peut-être.

SOLON.

Et si tu ne te procures bientôt de ce métal, tes trésors passeront en la puissance des Perses.

CRÉSUS.

Change de discours, je te prie.

SOLON.

Je souhaite que les dieux en ordonnent autrement ; mais tu es obligé d'avouer que le fer est préférable à l'or.

CRÉSUS.

Tu me conseilles donc de consacrer au dieu des briques de fer, et de faire revenir l'or que je lui envoie.

SOLON.

Le dieu n'a besoin ni d'or, ni de fer; mais quelque chose que tu lui envoies, soit fer, soit or, il deviendra la proie des Phocéens, des Bactriens, ou des habitans de Delphes, d'un tyran, ou de quelque voleur : car Apollon ne se met guère en peine de tes riches présens.

CRÉSUS.

Tu fais toujours la guerre à mes richesses; il semble que tu en sois jaloux.

MERCURE.

Le barbare ne peut souffrir la franchise et la noble hardiesse du philosophe ; il ne peut concevoir qu'un homme pauvre ne tremble pas

devant lui, et dise librement sa pensée. Mais dans peu, devenu prisonnier de Cyrus, il se souviendra de Solon, lorsqu'il faudra monter sur le bûcher. J'entendis derniérement Clothon lire les destinées des hommes ; elles portoient que Crésus seroit pris par Cyrus, et que ce dernier périroit par la main d'une Massagète. Vois-tu cette femme Scythe, montée sur un cheval blanc ?

CARON.

Oui.

MERCURE.

C'est Thomyris, qui doit couper la tête de Cyrus, et la plonger dans une outre pleine de sang. Vois-tu le jeune fils de Cyrus ? il doit succéder au trône de son père ; et après avoir essuyé bien des revers, erré long-temps en Libye et en Ethiopie, il tuera le bœuf Apis, et mourra insensé.

CARON.

Voilà qui mérite bien que l'on en rie. Cependant on ose à peine les regarder, tant leur contenance est fière, et tant ils se croient élevés au-dessus des autres hommes. Qui diroit que dans peu celui-ci sera fait prisonnier de guerre, que cet autre aura la tête tranchée et plongée dans le sang ? Mais quel est celui-là que j'apperçois couvert d'une robe de pourpre, et le front ceint du bandeau royal ? Son cuisinier lui rend

un anneau qu'il a trouvé dans le corps d'un poisson. Il fait son séjour dans une isle, et

Je vois briller en lui l'orgueil du diadême.

MERCURE.

Fort bien, Caron; l'application est bonne. Tu vois-là Polycrate, tyran de Samos : il se croit le plus heureux des mortels ; mais bientôt, déchu de son bonheur, il sera livré au Satrape Orœtas, par un de ses officiers nommé Méandre, et il doit périr sur la croix : j'ai entendu dire tout cela à Clothon.

CARON.

Courage, Clothon, courage, décapite les uns, crucifie les autres, et fais-les souvenir qu'ils sont hommes : mais laisse-les s'élever bien haut, afin que leur chûte soit plus douloureuse. Pour moi, je rirai bien quand je les reconnoîtrai dans ma barque, et que je les verrai dépouillés de cette pourpre, de ces tiares, ou tombés de ces trônes dont ils sont aujourd'hui si orgueilleux.

MERCURE.

Voilà, Caron, quel est le sort des humains. Regarde cette multitude. Les uns naviguent ; les autres font la guerre ; d'autres intentent des procès ; ceux-ci labourent ; ceux-là prêtent à usure, ou mendient.

CARON.

Je vois une foule considérable qui mène une vie bien agitée ; leurs villes ressemblent à des

ruches ; chacun d'eux a un dard pour en percer son voisin, et il en est peu qui ne vivent, comme les frêlons, aux dépens d'autrui. Mais quel est cet essaim qui voltige en secret autour d'eux ?

MERCURE.

C'est l'espérance, la crainte, la folie, la volupté, l'avarice, la colère, la haine, et toutes les passions. Au-dessous d'elles est l'ignorance, qui habite avec les humains, et se mêle à toutes leurs actions : elle produit la colère, la haine, la jalousie, l'inexpérience, le doute et l'avarice. Plus haut volent la crainte et l'espérance : l'une frappe les lâches et les fait trembler ; l'autre plane sur la tête des mortels ; et lorsqu'ils croient saisir le bien qu'elle leur promet, elle s'envole, et les laisse la bouche ouverte, semblables à Tantale, qui voit l'eau s'échapper sous ses lèvres arides. Si tu portes les yeux plus loin, tu verras les Parques filer la destinée des hommes : chacun d'eux est suspendu à son fil, comme une araignée qui descend de sa toile.

CARON.

Oui, j'apperçois un fil très-délié attaché à chaque homme, et plusieurs de ces fils sont noués les uns aux autres.

MERCURE.

Cela est naturel, Caron ; car il est arrêté par les Destins que l'un doit être tué par

celui-ci ; que celui-là doit hériter d'un autre dont le fil est plus court que le sien, et un troisième du premier : c'est ce que montrent clairement les nœuds qui joignent ces fils. Vois comme le fil auquel ils sont suspendus est mince. Le fil de l'un tiré en haut, élève celui qui s'y trouve attaché ; mais bientôt, ne pouvant plus résister au poids qu'il soutenoit, le fil rompt, et l'homme tombe avec fracas : au contraire, celui qui n'aura pas eu beaucoup d'élévation, tombera sans faire de bruit ; à peine ses voisins s'appercevront-ils de sa chûte.

CARON.

Ho, ho ! cela est tout-à-fait plaisant.

MERCURE.

Tu ne saurois croire à quel point le sort des hommes est risible, sur-tout quand, au milieu de leurs desirs et de leurs espérances, la mort vient les enlever. Elle leur est cependant annoncée par un grand nombre de hérauts : le frisson, la fièvre, la phthisie, la pulmonie, l'épée, les voleurs, les poisons, les juges et les tyrans sont ses ministres. Mais lorsque ceux-ci se présentent au moment inattendu, on n'entend que des *hélas*, que des gémissemens douloureux. Si les hommes faisoient réflexion qu'ils ne sont nés que pour mourir, et que la nature ne leur accorde la vie que pour peu de temps, ils quitteroient la terre comme un songe, vivroient sans inquiétudes, et mourroient sans

regrets : mais les insensés espèrent jouir éternellement de ce qu'ils possèdent ; et lorsque le ministre de la mort les appelle ou les entraîne par une fièvre ardente, ils murmurent de se voir ainsi arrachés de la vie, contre leur espérance. Que feroit un homme si, lorsqu'il construit une maison, et presse les ouvriers de la finir promptement, il apprenoit que le toit n'en sera pas plutôt posé, qu'il faudra la laisser à ses héritiers, et qu'il n'aura pas même la satisfaction d'y faire un repas ? Un autre se réjouit de ce que sa femme lui a donné un enfant mâle ; il invite ses amis à un festin ; il donne au nouveau né le nom de (1) son père : mais s'il savoit que ce fils doit mourir avant de compter six années d'existence, crois-tu qu'il fît éclater beaucoup de joie à la naissance de cet enfant ? S'il se réjouit, c'est qu'il jette les yeux sur cet athlète couronné aux jeux olympiques, et qu'il ne regarde pas son voisin qui conduit son fils au bûcher ; il ne songe pas à quelle trame fragile le sien est suspendu. Vois

(1) Le dixième jour après leur naissance, on donnoit aux enfans le nom de leur grand-père, comme le prouve ce passage ; car il faut entendre ici par *le nom de son père*, celui du père de cet homme. Joignez à ceci, ce que dit dans Platon le vieillard Céphale, *ὁ μὲν γὰρ πάππος τε καὶ ὁμώνυμος ἐμοὶ ; car mon grand-père portoit le même nom que moi.* Rép. *liv. 1*, *initio.* De plus, *voyez* Eustathe sur Homère, *pag. 441*, *lig. 39*, du premier volume de l'édition de Basle. Cependant, suivant quelques auteurs, cette nomination se faisoit le septième jour. Harpocration au mot *ἑβδομευομένῳ*.

combien de gens cherchent à reculer les bornes de leur fortune ; combien ils amassent de richesses ; et bien, avant qu'ils aient commencé à jouir du fruit de leurs travaux, les ministres de la Mort, dont je te parlois tout-à-l'heure, vont les appeller au trépas.

CARON.

Quand je vois tout cela, je ne puis concevoir quel charme ils trouvent dans la vie, ni ce qui peut leur causer des regrets si amers lorsqu'il la faut quitter.

MERCURE.

Si l'on considère le destin des rois, qui passent pour les plus heureux des hommes, quand on rendroit leur trône indépendant des caprices de la fortune, on trouvera que leurs plaisirs sont mêlés à des peines infinies : esclaves de la crainte et de la haine, toujours agités par les inquiétudes, la colère, les embûches et la flatterie les assiègent de toutes parts. Je ne parle pas des chagrins, des douleurs et des maladies qui règnent sur eux comme sur le reste des hommes, et tu peux juger, par le sort de ces heureux, quel est celui des autres.

CARON.

Te dirai-je, Mercure, à quoi je compare les humains et la vie qu'ils mènent sur la terre ? Tu as vu quelquefois des globules d'eau s'élever sous la chûte d'un torrent ; parmi celles qui produisent de l'écume, les unes, peu considérables, s'évanouissent aussi-tôt qu'elles sont

formées ; d'autres durent plus long-temps : elles s'accroissent par la destruction de leurs voisines ; mais enfin, leur enflure devient si considérable, qu'il faut nécessairement qu'elles crèvent. C'est le tableau fidèle de la vie humaine. Les mortels enflés par le souffle de la fortune, se gonflent plus ou moins : les uns ne résistent pas long-temps ; leur enflure est de peu de durée : les autres crèvent au moment où ils cessent de s'agrandir, et il faut nécessairement qu'ils crèvent tous.

MERCURE.

Comment donc, Caron ; voilà une comparaison qui ne le cède point à celle qu'Homère fait des hommes avec les feuilles (1).

CARON.

Puisque telle est leur condition, Mercure, n'es-tu pas étonné de voir les hommes se conduire comme ils le font, se disputer les empires, les honneurs, les richesses qu'il leur faudra quitter un jour pour venir dans notre demeure, ne possédant plus qu'une obole ? Veux-tu, puisque nous sommes sur une hauteur, que je leur donne un avis, et leur crie de toute ma force : insensés, quittez d'inutiles travaux ; songez à jouir de la vie ; la Mort à tout moment peut se présenter à vos yeux ; pourquoi cette vaine agitation ? Cessez de vous fatiguer

(1) Iliade, *liv. 6, v. 146 et suiv.*, *οἵηπερ φύλλων γενεὴ τοίη δὲ καὶ ἀνδρῶν.*

à courir après une fumée ; vous ne vivrez pas toujours. Rien de ce qui vous paroît actuellement si digne d'envie, ne mérite votre estime, et personne, en mourant, n'emportera ses richesses avec lui ; il faut que l'homme rentre nud dans le sein de la terre. Ces palais, ces campagnes vont devenir le partage d'un autre : cet or doit incessamment changer de maître. Si je leur criois cela, Mercure, ou quelque chose de semblable, crois-tu qu'un tel avis pût leur être de quelque utilité, et les rendre plus sensés ?

MERCURE.

O, mon cher ! tu ne sais pas sans doute à quel point ils sont livrés à l'ignorance et à l'erreur. Il n'est point de tarrière qui pût faire une ouverture à leurs oreilles, tant elles sont étroitement bouchées avec de la cire. C'est ainsi qu'Ulysse ferma celles de ses compagnons, de peur qu'ils n'entendissent la voix des sirènes. Et comment entendroient-ils la tienne, quand tu crierois à te rompre les poumons ? L'ignorance agit sur eux comme le Léthé sur les morts. Il est cependant un petit nombre d'hommes qui, n'ayant pas fait usage de la cire, prêtent encore l'oreille aux discours de la vérité ; ceux-là sont plus clairvoyans que les autres ; ils connoissent la vanité des choses de ce monde.

CARON.

Hé bien, je vais leur dire.....

MERCURE.

Quoi ? ce qu'ils savent déja : ce seroit un soin superflu. Tiens, considère-les, et les vois séparés de la multitude, rire de toutes les actions des hommes. Ils ne cherchent point à leur plaire ; il est même évident qu'ils méditent de quitter bientôt la vie, pour chercher un asyle dans ton séjour : aussi les autres hommes les haïssent, parce qu'ils leur reprochent avec vigueur leur conduite insensée.

CARON.

Courage, hommes vertueux...... Mais, Mercure, il me semble que leur nombre est bien petit.

MERCURE.

N'importe, il suffit qu'il y en ait quelques-uns. A présent, descendons.

CARON.

Ah, Mercure, je voudrois encore savoir une chose ; quand tu me l'auras apprise, ta description sera parfaite. Montre-moi les lieux où ils déposent les morts, et ceux où ils les enfouissent.

MERCURE.

Ils les appellent des monumens, des sépulcres, des tombeaux. Vois-tu à l'entrée des villes ces colonnes, ces pyramides ? hé bien, c'est-là qu'ils déposent les morts, et qu'ils serrent précieusement les cadavres.

CARON.

Que vois-je ? ces gens sont assez sots pour couronner de fleurs des monceaux de pierres ; ils les frottent de parfums. D'autres creusent des fosses, construisent des bûchers, et brûlent autant de viande qu'il en faudroit pour un superbe festin. Si je ne me trompe, ils répandent dans ces fosses du vin et de l'hydromel.

MERCURE.

J'ignore de quelle utilité ces cérémonies sont aux morts ; mais ces gens-là s'imaginent que les ames viennent souvent visiter les lieux qu'elles ont habités autrefois, et qu'en passant elles se régalent de la fumée des viandes, et s'abreuvent du vin qu'elles trouvent dans les fosses.

CARON, *riant.*

Ah, ah ! des cadavres qui boivent et mangent ! que cela est ridicule ! Mais tu te moquerois de moi, Mercure, si je te tenois un pareil langage. Toi qui, tous les jours, conduis les ombres aux enfers, tu sais si ceux qui sont une fois morts reviennent jamais sur la terre. Oh mais ! il seroit fort plaisant qu'ayant déja tant d'occupations, je fusse encore obligé de repasser ceux qui auroient envie de boire. O fous que vous êtes ! vous ignorez que le séjour des morts et celui des vivans sont séparés par une barrière invincible ; vous ignorez comment se gouverne le royaume de Pluton.
Sachez

Sachez que ces mortels si fiers de leurs tombeaux,
Et ceux qui n'en n'ont point, chez les morts sont égaux;
Irus, le pauvre Irus, y vaut le grand Atride;
Achille est vainement fils d'une Néréïde,
Thersite est son égal. Les défunts confondus
Dans un pré d'asphodèle errent pâles et nuds (1).

MERCURE.

Oh, oh ! tu viens d'épuiser-là tout ton Homère. Puisque tu me fais souvenir d'Achille, je veux te montrer son tombeau : le vois-tu sur le bord de la mer, au promontoire de Sigaée ? Celui d'Ajax est vis-à-vis, sur les rives du Rhœtée.

CARON.

Ces tombeaux-là, Mercure, sont bien peu considérables. Montre-moi ces fameuses villes dont j'ai tant entendu parler, où est la Ninive de Sardanapale ? où sont Babylone, Mycènes, Cléones ? mais, sur-tout, fais-moi voir Ilion. Je me souviens d'avoir passé beaucoup de morts qui venoient de ce pays-là ; et pendant dix ans, je n'ai pas eu un moment pour relâcher au port, et radouber ma nacelle.

MERCURE.

Ninive, mon ami, est entiérement détruite ; il n'en reste pas même de vestiges, et l'on ne sauroit dire en quel endroit elle étoit. Babylone

(1) Parodie de différens endroits d'Homère.

est celle que tu vois environnée d'une large muraille, et fortifiée de tant de tours : bientôt on la cherchera dans ses ruines, et elle aura le même sort que Ninive. J'aurois honte de te montrer Mycènes, Cléones, et sur-tout Ilion ; quand tu serois de retour aux enfers, tu étranglerois peut-être Homère, pour avoir employé à les décrire des vers aussi pompeux. Hélas ! mon cher Caron, les villes meurent ainsi que les humains. Les fleuves eux-mêmes disparoissent de dessus la terre, et l'on ne peut plus trouver dans Argos le lit du fleuve Inachus.

CARON.

Pourquoi donc, Homère, ces magnifiques épithètes, *Ilion aux larges rues*, *Cléones aux superbes édifices ?*..... Eh, eh ! pendant que nous causons, voilà des hommes qui combattent. Qui sont-ils ? pour quelle cause veulent-ils s'égorger ?

MERCURE.

Ce sont les Argiens et les Lacédémoniens. Voilà Othryades, le général de ces derniers, qui, prêt à mourir, dresse un trophée, sur lequel il trace avec son sang l'inscription de sa victoire (1).

CARON.

Et pourquoi se font-ils la guerre ?

(1) Valère Max. *de fortitudine*, extern. §. 4. La plaine pour laquelle ils combattent, est celle de Thyrrée.

MERCURE.

Pour le terrein même sur lequel ils combattent.

CARON.

Quelle folie ! Ils ne savent pas que quand chacun d'eux posséderoit tout le Péloponèse, à peine obtiendroit-il d'Æaque un pied de terre. D'autres laboureront bientôt ce champ, et la charrue détruira le trophée.

MERCURE.

Voilà, Caron, ce que c'est que le monde. Il est temps à présent de descendre. Remettons ces montagnes à leur place, et retirons-nous. Je cours remplir ma commission : retourne à ta barque ; je ne tarderai pas à t'aller voir, et à t'amener des morts.

CARON.

Tu m'as rendu, Mercure, un important service ; je t'inscrirai au rang de mes bienfaiteurs. Graces à toi, j'aurai fait un voyage utile. Ce que c'est que les malheureux humains ! on n'entend parler chez eux que de rois, de briques d'or, d'hécatombes, de combats ; et de Caron, on n'en dit pas un mot.

DES SACRIFICES.

JE ne crois pas qu'il existe un mortel assez triste, et d'humeur assez chagrine, pour ne pas rire de l'ineptie des humains, lorsqu'il considérera ce que ces insensés se proposent dans les sacrifices qu'ils offrent aux dieux, dans les fêtes et les solemnités qu'ils célèbrent en leur honneur, dans les vœux qu'ils leur adressent, dans les demandes qu'ils leur font; et qu'il connoîtra l'opinion qu'ils se forment de ces mêmes dieux. Mais avant d'en rire, il seroit peut-être à propos d'examiner si de tels hommes méritent le nom de religieux, ou plutôt, si l'on ne doit pas les regarder comme des ennemis de la divinité, dont ils conçoivent des idées si basses, et si peu dignes d'elle, qu'ils s'imaginent qu'elle a besoin des hommes, qu'elle se plaît à s'entendre aduler, et se fâche si on la néglige. Les malheurs arrivés en Etolie et aux habitans de Calydon, tant de meurtres, la maladie qui consuma Méléagre, tout cela fut, dit-on, l'ouvrage de Diane irritée de ce qu'Oinée ne l'avoit pas invitée à son sacrifice; tant cet oubli qui l'avoit privée de sa part à à la victime, étoit profondément gravé dans son cœur. Il me semble la voir en ce moment, se promener seule dans le ciel, abandonnée de tous les dieux qui sont partis pour aller chez Oinée, se désoler, se trouver malheureuse de n'être pas d'une si belle fête.

D'un autre côté, si les Ethiopiens sont heureux et fortunés, ils le doivent, dira-t-on, à Jupiter. Il leur témoigne, par-là sa reconnoissance, des procédés honnêtes dont ils usent à son égard au commencement du poëme d'Homère, où ils le régalent pendant douze jours de suite, avec tous les dieux qu'il amène avec lui. Ainsi les dieux ne donnent rien gratuitement : ils nous vendent les biens, et l'on peut en acheter la santé, en payant un jeune bœuf; les richesses coûteront quatre bœufs, et la royauté, une hécatombe. Le privilège de revenir sain et sauf d'Ilion à Pylos, vaut neuf taureaux ; et celui de faire le trajet de l'Aulide à Troye, vaut une vierge du sang royal. Hécube, moyennant douze bœufs et un voile, n'a-t-elle pas acheté de Minerve, que Troye ne fût pas prise ce jour-là ? On peut croire qu'il y a une foule de bagatelles, qui se donnent pour un coq, pour une couronne, ou quelques grains d'encens.

Chrysès le savoit fort bien, sans doute, lui qui étoit prêtre, et avoit vieilli dans la connoissance des mystères divins. Quand il s'éloigne d'Agamemnon, dont il n'avoit pu rien obtenir, il s'adresse à Apollon, comme à un débiteur auquel il auroit prêté à gros intérêts, il lui redemande le prix de ses services, et peu s'en faut qu'il ne lui fasse des reproches. Honnête Apollon, lui dit-il, c'est moi qui si souvent ai suspendu des guirlandes à votre temple, qui jusques-là n'en avoit point été décoré ;

combien de cuisses de chèvres et de taureaux n'ai-je pas brûlées sur vos autels? Et vous me laissez essuyer une pareille injure? Vous ne faites aucun cas de votre bienfaiteur. Ce discours rendit Apollon si honteux, que saisissant à l'instant son carquois, il se place au-dessus de la flotte de Grecs et décoche des traits empestés, dont il frappe les guerriers, leurs mulets et leurs chiens.

Mais puisque Apollon me revient en mémoire, parlons un peu des autres aventures que nos sages racontent à son sujet. Je ne dirai rien de ses amours infortunés, de la mort d'Hyacinte, et des mépris de Daphné. Mais on sait que, banni des cieux à cause du meurtre des Cyclopes, envoyé sur la terre pour y subir la condition des humains, il devint mercenaire en Thessalie, chez Admète, et depuis en Phrygie chez Laomédon. Cependant il ne fut pas le seul dieu au service de ce prince; Neptune fut son compagnon, et tous deux pressés par le besoin, travaillèrent à faire des briques, et bâtirent les murailles de Troye. Ils en furent assez mal payés, et ne reçurent pas en entier le salaire que le Phrygien leur avoit promis. Celui-ci leur devoit encore, dit-on, plus de trente drachmes Troyennes.

Ne sont-ce pas-là les magnifiques inepties que les poëtes nous racontent des dieux? Mais ils nous apprennent des mystères bien plus divins encore, sur Vulcain, Prométhée, Saturne, Rhéa, et toute la famille de Jupiter; et

pour nous en instruire, ils invoquent les Muses en commençant leurs poëmes, les prient de seconder leurs voix, et remplis de l'esprit des dieux, ils chantent que Saturne, après avoir fait un eunuque de Cœlus son père, s'empara de son empire; qu'il dévoroit ses enfans comme Thyeste d'Argos; que Jupiter, dérobé par Rhéa qui mit une pierre à sa place, exposé dans l'isle de Crête, fut nourri par une chèvre, comme Thélephe le fut par une biche, et Cyrus, roi des Perses, par une chienne. Peu après, Jupiter chassa du ciel son père, le jetta dans une prison, et s'empara de l'empire. Il épousa un grand nombre de femmes, dont la dernière fut sa sœur Junon, se conformant en cela aux loix des Perses et des Assyriens. Comme il étoit d'un tempérament fort amoureux, et porté aux plaisirs de Vénus, il peupla bientôt le ciel de ses enfans; il avoit eu les uns de ses égales, les autres étoient bâtards et avoient pour mères des mortelles; car le galand, pour s'introduire auprès d'elles, se métamorphosoit tantôt en or, tantôt en taureau, en cygne, ou en aigle, et prenoit plus de formes que Protée. Mais de lui seul (1), il engendra Minerve, et la conçut dans son cerveau. On prétend qu'il enleva Bacchus à demi-formé, du ventre de sa mère que la foudre avoit consumée, qu'il l'enferma dans sa cuisse, et se fit

(1) Je lis ici *μόνος* au lieu de *μόνην*; il fait beaucoup mieux opposition avec la phrase précédente.

ensuite une ouverture, quand l'instant d'accoucher fut venu.

On dit encore quelque chose de semblable de Junon, qui, sans avoir eu de commerce avec son mari, mit au monde Vulcain (1). Le sort de cet enfant n'en fut pas plus heureux; il ne devint qu'un artisan, un forgeron condamné à vivre au milieu des fourneaux, couvert de cendres et d'étincelles, enfumé comme un ramonneur (2) : encore devint-il boiteux d'une chûte qu'il fit quand Jupiter le précipita du haut du ciel; et si les habitans de Lemnos, remplis d'humanité, ne l'eussent reçu lorsqu'il tomboit dans leur isle, c'en étoit fait du pauvre Vulcain, il seroit mort comme Astyanax précipité du haut des remparts d'Ilion. L'histoire de Vulcain est assez supportable : mais, qui ne sait tous les maux que valut à Prométhée son amour pour le genre humain ? Jupiter le traînant en Scythie, le fit crucifier sur le mont Caucase, et mit auprès de lui un aigle qui chaque jour lui devoroit le foie : tel fut le supplice qu'il subit.

Que dirons-nous de Rhéa ? (car il en faut aussi parler). Jusqu'à quel point ne porte-t-elle

(1) *ὑπηνέμιον παῖδα* ne peut pas se traduire : les Grecs appelloient *ὑπηνέμιοι*, les œufs que les femelles des oiseaux pondent sans avoir eu de mâle; nous les nommons *œufs clairs*. Cela suffit pour faire sentir la plaisanterie de Lucien.

(2) Tel est le vrai sens de *καμινευτὴς*, que Gesner a traduit par une phrase entière, qui ne donne pas même la véritable idée de ce mot, *qui camino adstet tota vita*.

pas l'oubli de la pudeur? Quelle est la conduite étrange de cette vieille Déesse? Malgré son âge avancé, cette mère de tant de Dieux aime avec fureur un jeune enfant; transportée de jalousie, elle enlève sur un char traîné par des lions, son Athis, qui ne peut plus répondre à sa tendresse (1). Peut-on, après cela, reprocher à Vénus ses adultères, à la Lune son amour pour Endymion, qui la fait souvent descendre de son char au milieu de sa course?

Mais laissons ce discours; transportons-nous dans le ciel même; et portés sur les ailes poétiques d'Homère et d'Hésiode, suivons la route qu'ils nous ont tracée; considérons la distribution du palais céleste (2). Son extérieur est d'airain; Homère l'a dit avant nous (3). Si nous montons plus haut, et que nous élevions nos regards jusqu'à sa voûte, nous la verrons briller d'une lumière éclatante : le soleil y est plus pur; les étoiles y sont plus étincelantes, et le parvis est d'or. En entrant, on trouve d'abord les Heures : l'entrée du ciel est commise à leur garde. Ensuite on voit Iris et Mercure, couriers et ministres de Jupiter. Plus loin sont les fourneaux de Vulcain, remplis des instrumens de son art. Enfin, l'on arrive

(1) Le grec : *qui ne peut plus lui être utile.* Il s'étoit fait eunuque.

(2) Le grec : *comment sont arrangées les choses d'en haut.* Le traducteur latin, Mathias Gesner, a passé la phrase suivante.

(3) Iliade, *liv. 1, v. 426.*

à la demeure des dieux, et au palais de leur souverain; Vulcain les a décorés de toutes les beautés que son art peut produire.

Cependant les immortels (1), (quand on est monté si haut, il convient, je pense, d'employer un style élevé), les immortels, assis auprès de Jupiter, laissent tomber leurs regards sur la terre, et, la tête baissée, ils regardent de tous côtés si l'on n'allume point quelques feux, et si l'odeur des victimes ne monte point portée sur des tourbillons de fumée (2) : car, lorsqu'on fait un sacrifice, tous ces Dieux se régalent; la bouche ouverte, ils hument la fumée, et boivent le sang qui coule au pied des autels, ainsi que les mouches. Mais quand ils mangent chez eux, le nectar et l'ambroisie sont leur nourriture. Autrefois les hommes étoient admis à la table des dieux, témoins Ixion et Tantale; mais leur intempérance et leur indiscrétion les firent chasser du ciel, et condamner à des tourmens qui durent encore. Le ciel, depuis ce temps, devint inaccessible aux mortels, et l'entrée leur en fut à jamais interdite.

Telle est la vie des dieux; et le culte que les hommes leur rendent, y répond parfaitement. D'abord, ils leur ont consacré des bois, des montagnes, des oiseaux et des plantes; ils se sont distribué ces dieux; chaque peuple

(1) Parodie du premier vers du deuxième livre de l'Iliade.

(2) Autre parodie du vers 317 du premier livre du même poëme.

adore le sien, et le déclare citoyen. Delphes et Délos ont adopté Apollon; Athènes, Athené (1); l'identité du nom en est la preuve : Argos reconnoît Junon, la Phrygie Rhéa, et Paphos Vénus. Les Crétois ne se vantent pas seulement de la naissance et de l'éducation que Jupiter reçut dans leur isle, ils montrent encore son tombeau ; en sorte qu'il y a long-tems que nous sommes dans l'erreur, en croyant que c'est Jupiter qui tonne, qui fait tomber la pluie, ou qui gouverne le monde (2) : ce dieu, à notre insu, est mort et inhumé chez les Crétois.

Par la suite on éleva des temples aux dieux : on ne voulut pas, sans doute, qu'ils fussent les seuls qui n'eussent ni feu ni lieu ; on fit leurs statues, en invoquant l'art des Praxitèles, des Polyclètes, des Phidias. Je ne sais trop où ceux-ci ont vu leurs modèles, pour nous représenter Jupiter barbu, Apollon toujours adolescent, Mercure avec du poil folet au menton, Neptune avec une chevelure bleue, Minerve avec des yeux pers. Cependant ceux qui entrent dans les temples, ne s'imaginent plus voir l'ivoire des Indes, ou l'or extrait des mines de Thessalie, mais le fils même de Saturne et de Rhée, que Phidias a fait descendre du ciel, qu'il a chargé de veiller sur le désert de Pise, et qui chérit celui qui, tous

(1) Minerve.

(2) Le grec dit : *et fait tout le reste.*

les cinq ans, lui offre par hasard un sacrifice à Olympie.

Quand les autels furent élevés, les prières instituées, les vases d'eau lustrale établis, on amena des victimes. Le laboureur conduisit à l'autel le bœuf qui traînoit sa charrue ; le berger offrit une brebis, le chévrier une chèvre ; cet autre de l'encens ; celui-ci un gâteau : le pauvre se rendit la divinité favorable, en lui baisant (1) la main droite : les Sacrificateurs (car je reviens à eux) couronnent la victime, après avoir auparavant soigneusement examiné si elle est sans tache, de peur d'égorger un animal impur ; ils la conduisent ensuite à l'autel, l'égorgent sous les yeux du dieu, et ils accompagnent de leurs flûtes ses mugissemens douloureux, qui sont, comme de raison, d'un favorable augure. Qui peut douter que les dieux ne prennent un plaisir extrême à ce spectacle ?

Une loi affichée défend d'entrer dans le sanctuaire (2) à quiconque n'a pas les mains pures ; cependant le Prêtre s'y tient debout, dégouttant de sang, comme le Cyclope ; il coupe, il dissèque la victime, arrache les entrailles, déchire le cœur, verse le sang autour de l'autel, et remplit bien d'autres cérémonies religieuses. Enfin, il allume un brasier ; il y met la

(1) Si au lieu d'*αὐτοῦ*, vous lisez *αὑτοῦ*, le sens est *en se baisant la main droite* ; ce qui vaut beaucoup mieux, à mon avis ; car c'étoit ainsi que l'on adoroit les dieux.

(2) Le grec dit : *d'entrer dans le lieu où sont les vases d'eau lustrale*. Par *πρόγραμμα*, j'entends *une affiche*.

chèvre avec sa peau, la brebis avec sa toison, une odeur divine monte aussi-tôt vers les cieux, et se dissipe insensiblement. Le Scythe, dédaignant toute autre victime, comme trop vile, immole des hommes à Diane, et par-là se rend agréable aux yeux de cette déesse.

Le culte des Assyriens, celui des Phrygiens et des Lydiens, n'a peut-être rien de merveilleux; mais si vous passez en Ægypte, c'est-là que vous verrez de graves cérémonies, la religion portée à son comble, et tout-à-fait digne du Ciel : là Jupiter a la tête d'un bélier, Mercure le visage d'un chien; Pan est un bouc de la tête aux pieds; cet autre est un ibis, celui-ci un crocodile, celui-là un singe.

Mais si vous desirez connoître ces mystères, écoutez cette foule de Sages, de Scribes, de Prophètes, dont la tête est rasée; ils vous apprendront...... Après s'être écrié, selon l'usage : *profanes*, *loin d'ici*, ils vous apprendront, dis-je, comment les dieux, effrayés par la révolte des Géans, qui leur avoient déclaré la guerre, vinrent se refugier en Egypte, dans l'espoir d'échapper à leurs ennemis; que ces dieux, épouvantés, se précipitèrent l'un dans le corps d'un bélier, l'autre dans celui d'un bouc; celui-ci devint une bête sauvage; cet autre un oiseau, et que, pour cette raison, les dieux conservent encore aujourd'hui ces formes différentes : les preuves en sont consignées dans leurs archives, écrites depuis plus de dix mille ans.

Les sacrifices chez les Egyptiens sont à-peu-près les mêmes que les nôtres, si ce n'est qu'ils pleurent la victime, que rangés en cercle autour d'elle, ils se frappent la poitrine. D'autres se contentent de lui donner la sépulture quand elle est égorgée. Mais si l'Apis, le plus grand de leurs dieux, vient à mourir, il n'est personne qui fasse assez de cas de sa chevelure pour ne pas la raser, et ne pas témoigner sa douleur par la nudité de sa tête, eût-il le cheveu rouge de Nisus. Apis, dieu tiré d'un troupeau, et proclamé après la mort de son prédécesseur, l'emporte par sa beauté, par son air auguste et noble, sur le vulgaire des bœufs. Tant de superstition accréditée dans l'esprit du vulgaire, a moins besoin, ce me semble, d'un censeur, que d'un Démocrite qui rie de la folie des humains, ou d'un Héraclite, qui pleure sur leur ignorance.

Fin du Tome premier.

ER RATA du Tome premier.

Page 5, *ligne* 6. ses mains remplies de durillons, *lisez* ses mains dures et calleuses.
11, *l.* 13. de toutes manière, *lis.* de toute manière.
33, *l.* 20. à basse voix, *lis.* à voix basse.
35, *l.* 3. qui s'est fait un plan, *lis.* qui s'est fait le plan.
42, *l. dern.* Hemsterius, *lis.* Heusterhuis.
44, *l.* 1. nécessaire de les exercer, *lis.* de l'exercer.
l. 2. la plupart veut, *lis.* veulent.
45, *l.* 4. qui s'est emparé, *lis.* emparée.
47, *l. antépén.* pour l'être des mets, *lis.* de mets.
73, *l.* 11. va au plutôt, *lis.* vas au plutôt.
95, *l. dern.* à tous mes besoins, *lis.* à mes besoins les plus pressans.
104, *note* 2, *l.* 1. les verres dithyrambiques, *lis.* les vers dithyrambiques.
117, *note* 1, *l.* 8. *de mensulis*, lis. *de mensuris*.
129, *note* 2. Denis Périgète, *lis.* Périégète.
143, *l.* 18. de m'avoir servi, *lis.* où tu m'as servi.
168, *l.* 18. t'attouchera, *lis.* t'accouchera.
169, *l.* 7. au lieu de tête, *lis.* au lieu de cerveau.
171, *l.* 9. qui suis un dieu, *lis.* qui suis ton oncle.
176, *l.* 18. ce jeune homme Assyrien, *lis.* ce jeune Assyrien.
203, *l.* 5. tu es souvent venu, *lis.* venue.
228, *l.* 21. se voir, *lis.* se voir?
l. 22. chez les morts? *lis.* chez les morts.
278, *l.* 17. Je l'ai ache.é, *lis.* acheée.
l. 18. et une courroie, *lis.* plus, une courroie.
285, *note*, *l.* 2 ἀποσμογέντες, *lis.* ἀποσμυγέντες.
299, *note* 1, *l.* 1. avoit passé, *lis* étoit passée.
308, *l.* 12. et Trasyclès, *lis.* et à Trasyclès.
343, *l.* 16. et Socrate, Ajax, *lis.* et Socrate, Æaque.
350, *l. antépén.* le droit de batelier, *lis.* le droit du Batelier.
407, *l. antépén.* les épaules, *lis.* ses épaules.
note, *l.* 2. ἔσιν, *lis.* ἐσίν.

